

LA PRUSSE LITTÉRAIRE SOUS FRÉDERIC II

Pour servir de continuation à l'Essai sur la vie & le régne de ce Roi.

ABT — DUNÇKEL.

LA PRUSSE

LITTÉRAIRE

SOUS

FRÉDERIC II

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Précédée d'une Introduction, ou d'un Tableau général des progrès qu'ont faits les arts & les ſciences dans les pays qui conſtituent la Monarchie pruſſienne.

Par Mr l'Abbé DENINA.

TOME PREMIER.

A BERLIN,

Chez H. A. ROTTMANN, Libraire du Roi.

MDCCXC.

AU ROI.

SIRE,

L'ACCUEIL que VOTRE MAJESTÉ *a daigné faire à mon Essai sur la vie & le règne de Fréderic II, me fait espérer qu'elle recevra avec la même bonté l'ouvrage que je mets aujourd'hui à ses pieds, & qui lui est dû par des titres encore plus particuliers.*

L'activité que votre protection & votre bienfaisance, SIRE, *ont donnée à tous les arts & à tous les genres de littérature, m'ont fait envisager de nouveaux objets, & ont donné une plus grande étendue au plan que je m'étois*

d'abord proposé : & ce sera surtout à la faveur des circonstances dans lesquelles cet ouvrage va paroître qu'il intéressera le public.

Toutes les nations de l'univers, Sire, ont les yeux sur la Prusse. Elles sont étonnées de voir cette monarchie non-seulement conserver, mais augmenter son éclat après le brillant règne qui a précédé. Ne pouvant ignorer que de toute part on demande votre amitié, votre alliance, votre protection, & que dans cette convulsion générale qui ébranle tant d'états, il n'y a pas un seul village de votre royaume qui souhaite de changer de maître ou de gouvernement, le philosophe & le politique cherchent également les causes de cette prospérité dont l'histoire ne fournit point d'exemple. On les trouve, Sire, ces causes dans vos ver-

tis, dans votre excellent caractère, qui inspirant à vos sujets le même esprit public, à vos voisins le même respect que leur avoit inspiré Fréderic II, inspirent encore une plus grande confiance à vos alliés. On trouvera la base de cette puissance dans la constitution que vos ancêtres ont organisée, & que votre prudence, votre sagesse affermissent de plus en plus. Peut-être s'attendra-t-on à trouver quelques-unes des causes de cette prospérité dans l'histoire de la civilisation de vos peuples, qui fait en partie le sujet de cet ouvrage.

Les sentimens que je conserve pour le grand Roi que VOTRE MAJESTÉ *remplace si heureusement, ne m'empêchent point de voir ce qui s'est fait avant lui pour l'avancement des lettres & des arts, pour le bien de l'humanité; & ne me fer-*

ment pas les yeux sur ce qui se fait depuis que Fréderic n'est plus.

En me félicitant de participer au bonheur d'une nation à laquelle vos bontés m'attachent toujours davantage, je ne puis qu'unir mes vœux à ceux de vos sujets & de vos voisins, pour demander au ciel la conservation de votre auguste personne.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté

A Berlin,
le 1 Janvier 1790.

Le très-humble, très-obéissant & très-soumis serviteur,
L'Abbé Denina.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE littéraire s'eſt totalement formée de nos jours; & c'eſt une des ſuites les plus importantes des progrès qu'ont faits la raiſon & la philoſophie dans ce ſiècle. Ce genre d'hiſtoire comprend néceſſairement l'hiſtoire civile, celle des arts, celle de la législation & du gouvernement, puiſque une grande partie de ceux qui gouvernent, ne fût-ce que dans des places ſubalternes, ſont des gens de lettres, & ſouvent des auteurs. Il offre en même temps le tableau de la vie privée & des mœurs de la nation qui en fait le ſujet, beaucoup mieux que tout autre genre d'ouvrage hiſtorique. Ainſi je ne doute pas que la partie littéraire du règne de Fréderic II n'intéreſſe un auſſi grand nombre de lecteurs que l'hiſtoire de ſes guerres.

Quoique je me borne à ne parler que de ceux qui ont vécu pendant les quarante-ſix ans qu'a duré le règne de Fréderic, mon plan embraſſe le tableau d'un ſiècle entier. Car d'un côté l'hiſtoire de la vie & des écrits de ceux qui ſont morts fort âgés dans les premières années de ce dernier règne, donnera une idée de l'état où ſe trouvoit la littérature vingt, trente & quarante ans auparavant. D'un autre côté en parlant des auteurs qui ne faiſoient encore que paroître en 1786, leur hiſtoire, quoique néceſſairement incomplète, annonce ce qu'on peut attendre d'eux vers l'année dix-huit cent.

Je dis plus : c'eſt que par la manière dont les univerſités de l'Allemagne ſont gouvernées, par les relations qui règnent parmi les profeſſeurs, & par leurs translations d'une univerſité à l'autre, l'hiſtoire des univerſités pruſſiennes qui offre la vie de ces profeſſeurs, comprend néceſſairement une notice aſſez étendue de pluſieurs univerſités étrangères.

J'ai balancé long-temps si je ne comprendrois dans ce dictionnaire que les noms illustres, soit des auteurs, soit des artistes, ou si j'y donnerois place à la plupart, & à tous ceux qui ont des titres suffisans pour être comptés parmi les auteurs & les savans, & de même à tous les artistes dont je trouvois le nom dans des catalogues imprimés. Plusieurs raisons m'ont enfin décidé pour ce dernier parti.

Premièrement, me suis-je dit, Diogène de Laërce s'est-il borné à nous faire connoître seulement Zénon, Socrate, Platon, Aristote, & Épicure? Bellarmin, Cellier, & Dupin, n'ont-ils parlé que des Chrysostome & des Augustin? Voltaire même, dans le catalogue qui suit l'histoire du Siècle de Louis XIV, s'est-il contenté d'insérer les seuls noms des Corneille, des Molière, des Racine, des Pascal, des Fénelon & des Bossuet? Il y a peu d'auteurs si mauvais & si obscurs, qui dans un livre ou dans une brochure, quelquefois même par le seul titre de l'ouvrage, ne puissent avancer des vérités peu

connues, & faire naître des idées lumineuses. Je réfléchis ensuite que tel écrivain dont on ne lit plus les ouvrages, a influé par ses leçons, ses programmes, ses avis, ses compilations, à former les auteurs les plus renommés. Après tout, ce n'est pas l'histoire des auteurs très-célèbres que je donne, c'est le tableau, aussi fidelle que j'ai pu le tracer, de la littérature de la nation dont je parle. La république des lettres non plus que les autres, ne consiste pas dans la personne d'un dictateur ou de quelques démagogues.

Une raison encore plus importante m'a déterminé à comprendre dans mon catalogue historique la plus grande partie des écrivains & des artistes, plutôt que de me borner absolument aux plus estimables & aux plus renommés. Dans cette foule de petites particularités que le simple littérateur pourroit regarder comme inutiles & étrangères au sujet qu'annonce le titre du livre, le citoyen philosophe trouvera les preuves de plusieurs vérités importantes. Le temps paroît être venu dans lequel

on tâche férieufement de profiter de l'expérience, finon de trois mille ans, au moins de celle des trois derniers fiècles, dont l'hiftoire eft parfaitement connue, & dont les réfultats moraux & politiques fe trouvent parfaitement conformes à ce que nous pouvons recueillir de l'hiftoire imparfaite des fiècles précédens. Les réflexions qu'on donnera, foit à la fin de ces abrégés hiftoriques, foit dans des articles particuliers, feront voir par quels motifs nous avons relevé des particularités qui ne femblent guère intéreffer la littérature, & nommé quelques écrivains qui n'ont rien fait de remarquable. Le but général de l'ouvrage nous a même conduits à parler de perfonnes qui n'ont jamais rien fait imprimer, quoiqu'elles ayent eu des titres littéraires, & de quelques illuftres étrangers qui n'ont été que fort peu de temps en Pruffe. Mais eft-ce bien fait de parler des vivans? dira peut-être quelque lecteur craintif & mélancolique. Et de qui parle-t-on dans un millier de journaux & de gazettes qui fe débitent

en Europe? J'écris dans un pays où de pareilles entreprises sont beaucoup moins extraordinaires qu'ailleurs. On le verra par cet ouvrage même, & par la notice qu'on trouvera ci-jointe des livres où j'ai puisé. J'ajouterai qu'à cet égard *les trois siècles* (a) de la littérature fran-

(a) Les historiographes & biographes allemands, Bœrner, Goldbeck, Putter, Streit, Weidlich, & les autres, qui depuis quarante ans ont publié des notices des auteurs vivans d'une province, d'une seule ville, d'une seule université, ou de quelque classe d'auteurs, semblent s'être bornés à marquer les dates & les titres. Mr Sabathier, auteur des trois siècles de la littérature françoise, n'entre dans aucun détail sur la vie des écrivains dont il parle. Mais il fait beaucoup de réflexions sur leurs ouvrages. Nous avons cru devoir prendre un milieu entre ces deux manières, qui est de ne pas trop charger les articles de dates & de titres, & de ne pas trop nous étendre en réflexions critiques. Et ce n'est pas par les détails, ni par de longues remarques que cet ouvrage va égaler en étendue celui des trois siècles de la littérature françoise, malgré la différence de l'espace que nous parcourons; c'est qu'il y a aujourd'hui dans l'Allemagne, & surtout dans les provinces protestantes, incomparablement plus d'écrivains qu'il n'y en a jamais eu en France.

çoise m'ont fait croire qu'en France même on ne sera pas surpris de trouver qu'on parle d'auteurs vivans.

J'espère que ceux qui liront leur propre histoire ou celle de leurs pères dans cet ouvrage, ne trouveront pas mauvais qu'on ait marqué la carrière qu'ils ont fournie. S'ils avoient honte que l'on sût que c'est par leurs études & leurs travaux qu'ils sont parvenus d'une condition inférieure aux places les plus relevées, ils mériteroient par là même que l'histoire les ménageât encore moins, afin de les punir de leur vanité, de leur ingratitude envers les arts auxquels ils sont redevables de leur fortune. Et à quoi serviroit notre travail, si son objet n'étoit pas d'avertir la jeunesse ou ceux qui veillent à son éducation, que c'est par l'application à l'étude, par la bonne conduite, le bon emploi de son temps, de ses talens, qu'on parvient à faire de grandes choses, & à jouer de grands rôles dans le monde; qu'au contraire, par une éducation trop efféminée, par la confiance qu'on a dans le crédit de

ſes parens, & dans les biens qu'on hérite, on ſe rend ſouvent inutile aux autres, & très-ſouvent on eſt à charge à ſoi-même?

Au reſte la véritable nobleſſe eſt une ſuite de l'illuſtration; & cette illuſtration s'acquiert par les ſervices qu'on rend à la ſociété. Pourquoi les hommes de lettres, qui ſans doute ſe piquent d'être philoſophes, voudroient-ils plutôt être conſidérés par ce qu'ont fait leurs ancêtres que par ce qu'ils font eux-mêmes, & plutôt par les mérites d'autrui que par les leurs propres? Nous penſons avec le plus célèbre auteur de toute l'antiquité, que le premier devoir de l'hiſtorien eſt de ne rien dire de faux; le ſecond de ne pas taire le vrai. Si l'obſervation de la première de ces deux lois rend une hiſtoire eſtimable, ce n'eſt qu'à meſure qu'on obſerve la ſeconde qu'elle devient intéreſſante.

Peut-être feroit-il plus néceſſaire de nous excuſer de ce que nous ſommes quelquefois entrés dans des généalogies. Mais tant que le préjugé attache un prix à un nom ancien, il eſt juſte que les perſonnes d'une

d'une certaine naiſſance qui ont mérité de la république des lettres, reçoivent comme une ſorte de récompenſe la célébrité, l'illuſtration de leur nom. Quelque anciennes & quelque illuſtres que ces familles puiſſent être dans leur province, elles ne ſeront guère connues dans l'étranger que par la voix de l'hiſtoire; & cette voix ſe fait plus facilement entendre dans l'hiſtoire littéraire que dans l'hiſtoire militaire.

Une choſe dont je ne doute pas, c'eſt que tandis que beaucoup d'Allemands trouveront que j'ai trop peu dit d'eux, les étrangers trouveront que j'en dis beaucoup trop. Mais je puis aſſurer les premiers que pour peu que je diſe d'eux, j'en dirai trois fois plus qu'on n'en ſait en Italie, en France, en Eſpagne, & peut-être en Angleterre. Je prie les autres d'obſerver que trois ou quatre des mille ou des douze cents auteurs & artiſtes dont je parle, m'auroient fourni de quoi remplir tous ces volumes, ſi j'avois rapporté ce qu'eux-mêmes ou leurs diſciples en

ont écrit [a], & qu'une seule des cinq ou six classes d'auteurs qui entrent également dans le plan de mon ouvrage pourroit occuper le double des volumes que j'en donne ici.

Après les succès qu'ont eus les ouvrages de quelques auteurs, qui n'ont vécu que quelques mois dans les pays dont ils parlent, & qui ont donné des détails sur toutes les parties de l'administration, sur toutes les branches de manufacture, de commerce, & même de la législation, l'on ne sera pas surpris de voir qu'un homme de lettres, qui depuis plus de vingt-cinq ans s'est occupé d'objets relatifs à cet ouvrage, & qui depuis sept ans n'a songé qu'à connoître le pays au-

(a) La Vie de Mr Busching écrite par lui-même à l'âge de soixante-quatre à soixante-cinq ans, avec la plus courte notice de ses ouvrages, ne rempliroit pas moins de deux de ces volumes ; & ce que Charles Gunther Ludwig a donné sur les écrits du baron de Wolff, dix-sept ans avant que ce philosophe eût fini d'écrire, en occuperoit autant. V. l'art. WEIDLICH.

quel il eſt attaché, oſe dire quelque choſe des auteurs qui y vivent ou qui y ont vécu.

Rappellerai-je ici à ceux qui s'étonneront de mon entrepriſe que les premières ou les meilleures hiſtoires des nations modernes ont été faites par des étrangers? Car ſans citer Polybe de Mégalopole, & Denys d'Halicarnaſſe, ſi célèbres parmi les hiſtoriens de Rome, je m'en rapporte à ceux qui connoiſſent Polydore Virgile & Rapin Thoyras, l'un Italien, l'autre François, qui ont écrit l'hiſtoire d'Angleterre; Louis Guicciardini, & le cardinal Bentivoglio, qui ont donné l'un la deſcription, l'autre l'hiſtoire des guerres civiles des Pays-bas; de Davila, Grec de naiſſance, qui a publié en italien celle des guerres civiles de France. Au ſurplus, eſt-il néceſſaire d'être né & élevé dans la patrie des auteurs, des artiſtes, dont on parle pertinemment, pour les connoître, pour les juger? Faut-il être ſi profondément verſé dans la littérature d'une nation pour ſavoir que tel écrivain ne fait que de petits livres, que

tel autre en fait de trop gros? Un étranger auroit-il bien de la peine à apprendre à Berlin qu'un noble président d'une chambre écrivoit d'une manière lourde & lâche, & que le teneur de livres d'un marchand juif écrivoit avec netteté & précision? que les pièces de tel auteur ne se représentent plus, & que celles de tel autre se soutiennent constamment sur le théâtre? Cependant je crois devoir prévenir les lecteurs que je ne porte jamais de jugement sur le mérite d'aucun écrivain allemand, que d'après les savans du pays, que j'ai consultés, soit en lisant leurs ouvrages, soit dans des entretiens particuliers. Je ne me suis pas même contenté de savoir ce que pensent les gens de lettres de profession, dont les jugemens peuvent être intéressés & partiaux; mais j'en ai demandé à des personnes qui ont tout le droit d'en juger, quoiqu'elles n'écrivent ni livres ni journaux.

Je suis très-persuadé que des littérateurs allemands auroient pu s'acquitter mieux que nous d'une pareille tâche; mais

en attendant que quelqu'un d'eux s'en charge dans une langue qui ſoit plus connue dans le reſte de l'Europe que ne l'eſt encore l'allemande, ou qu'il trouve d'autres écrivains qui le traduiſent, je me flatte qu'on ne nous ſaura pas mauvais gré d'avoir tâché de faire connoître, au moins aux nations méridionales, la littérature d'une grande partie du nord.

On s'étoit propoſé de donner à la tête de cet ouvrage une deſcription abrégée des états pruſſiens, pour que tous les lecteurs puſſent facilement s'orienter, lorſqu'ils trouvent nommée la patrie des écrivains dont il eſt parlé, ou les lieux où ils ont vécu. Cela paroît d'autant plus néceſſaire, qu'en Allemagne on nomme ville ce qui dans d'autres pays ne ſeroit que bourg ou village; & on nomme village ce qui ailleurs eſt un hameau. Sans ces notices géographiques, on ne ſe feroit pas une juſte idée de la condition d'où ſortent la plupart des écrivains ou des artiſtes, ni des moyens par leſquels ils ſubſiſtent & ſe forment: moyens inconnus à nos nations

méridionales. Mais en traçant cette topographie nous avons vu que malgré tous les efforts qu'on faisoit pour la raccourcir, elle alloit remplir seule presque tout le volume; & il a fallu se résoudre à la donner à part. Une foule d'erreurs de fait, & quelques faux raisonnemens qui se trouvent mêlés à beaucoup de choses excellentes dans la *Monarchie prussienne* de Mr le comte de Mirabeau, nous obligent encore à augmenter ce tableau géographique de quelques remarques, & à jeter un coup d'œil sur les pays avec lesquels confinent les états prussiens.

AVERTISSEMENT.

Une partie de ce volume a été composée dès l'an 1787, & imprimée vers la fin de 1788, lorsqu'on n'étoit pas encore totalement décidé sur l'étendue qu'on donneroit à l'ouvrage. Cette irrésolution & la nécessité de composer par morceaux isolés & en feuilles volantes, à mesure qu'on avoit les renseignemens nécessaires, a été cause que plusieurs articles ont été égarés, entr'autres Bardou, Burgsdorf, Burmann, Catteau, Cunigam, &c. On les trouvera dans un supplément qui sera inséré dans le quatrième & dernier volume. Un ouvrage de cette nature demande des additions & des changemens presque d'un jour à l'autre. Car quoiqu'on se soit borné à ne parler que des savans & des artistes qui étoient déjà connus en 1786, on ne peut pourtant pas se dispenser de faire mention de ce qu'ils ont fait depuis.

Le supplément sera suivi d'une révision générale de tout l'ouvrage, de réflexions politiques & morales tirées de l'histoire littéraire. En attendant, la briéveté des premiers articles sera suppléée par les suivans. Car on a eu lieu dans plus d'un endroit de revenir, par exemple, à Messieurs Achard, Adelung, Archenholz, Biester, Busching, Campe, &c. par les différentes relations que ces auteurs ont eues avec d'autres dont on parlera dans la suite.

ERRATA.

Page 103. ligne 16. George, *lisez* Georgi.
— 104. — 2. fils, *lisez* petit-fils. *ibid.* ligne 3. père, *lis.* grand-père.
— 107. — 7. on trouve dans les collines, *lisez* dans les vallées & sur les collines d'Italie.
— 113. — 3. *après* son dénouement, *ajoutez* cette foule de poëmes & de romans qu'on a vu paroître, prouveroit.
— 131. — 18. guerre, *ajoutez* de trente ans. *ibid.* l. 20. *ajoutez* V. l'art. DENINA *vers la fin.*
— 153. — 3. Birkingham, *lisez* Birmingham.
— 159. — 9. GÆRL, *lisez* GRÆL.
— 174. — 10. alla finir, *lis.* finir ses jours.
— 175. — 4. sous le pôle, *lis.* vers le pôle.
— 177. — 23. *ajoutez V.* HEINITZ.
— 189. — 3. Brosse, *lis.* Brosses. *ibid.* l. 5. quelque essai, *lis.* un essai.
— 222. — 9. Burnet, *lis.* Burney.
— 229. — 1. Angerson & Entik, *lis.* Anderson & Entik.
— 238. — 3. Douterheim, *lis.* Drontheim.
— 250. — 10. 1741, *lis.* 1744.
— 255. — 19. en trois parties, *lis.* en trois volumes in-4°.
— 263. — 7. peu après, *lis.* peu avant.
— 270. — 24. sarganeck, *lis.* Sarganeck.
— 281. — 11. font les seuls, *lis.* font presque les seuls.
— 281. — 9. 1744, *lis.* 1704.
— 297. — 6. Auguste, *ajoutez* duc de.
— 299. — 3. Chabane, *lis.* Chabanes.
— 302. — 11. BRUMBERY, *lis.* BRUMBERG.
— 307. — 1. Tactischtchef, *lis.* Tatischef.
— 311. — 24. *caractères*, lisez *caractère.*
— 321. — 25. à un bourg, *lis.* dans un bourg.
— 339. — 24. colonel, *lis.* général.
— 371. — 24. Dutems, *lisez* Dutens.
— 430. — 10. Contarzani, *lis.* Conterzani.
— 431. — 25. Brum, *lis.* Bruni.
— 434. — 17. Septembre, *lis.* Décembre.
— 453. — 8. de Turin, *lis.* à Turin.
— 477. — 20. privilége, *lis.* permission.
— 480. — 3. Engerbrecht, *lis.* Engelbrecht.

NOTE DES CITATIONS

qu'on trouve le plus fréquemment dans la Prusse littéraire sous un seul nom d'auteur, ou par quelques mots abrégés.

Adelung.] *Fortsetzung und Ergänzungen zu Christian Gottlieb Jöchers allgemeinen Gelehrten-Lexicon, worin Schriftsteller aller Stände nach ihren vornehmsten Lebensumständen und Schriften beschrieben werden, von Christoph* ADELUNG; c'est-à-dire: Continuation, & Supplémens du Dictionnaire universel des savans, de Chrétien Gottlieb Jœcher, où il est parlé des écrivains de tout état d'après les circonstances de leur vie, & de leurs écrits; par Jean Christophe Adelung. Tom. I. A Leipsic 1784, in-4°.

Arnold.] *Daniel Heinrich* ARNOLDS *ausführliche und mit Urkunden versehene Historie der Kœnigsbergischen Universität;* c. à d. Histoire détaillée de l'université de Kœnigsberg, justifiée par des documens; par Daniel Henri Arnold. A Kœnigsberg en Prusse 1746, en deux volumes in-8°.

Bœrner.] *Nachrichten von den vornehmsten Lebensumständen und Schriften jetztlebender berühmter Aerzte und Naturforscher in und ausser Deutschland, von Friederich* BOERNER, *ausserordentlichem Professor der Medicin zu Wittenberg;* c. à d. Notices des plus remarquables circonstances de la vie & des écrits des médecins & observateurs curieux de la nature qui vivent hors de l'Allemagne & dans l'Allemagne; par Fréderic Bœrner, professeur extraordinaire de médecine à Wittenberg. A Wolffenbuttel 1748—1756, en trois volumes.

Dreyhaupt.] Pagus Neletici et Nudzi, *oder ausführliche diplomatisch - historische Beschreibung des zum ehemaligen Primat - und Erzstift, nunmehr aber durch den Westphälischen Friedensschluss secularisirten Erzherzogthum Magdeburg gehörigen Saal Kreises etc. Von Johann Christoph von* DREYHAUPT; c. à d. Description diplomatique du cercle de la Saale appartenant au duché de Magdebourg, autrefois archevêché, mais à présent sécularisé par la paix de Westphalie; par Jean Christophe de Dreyhaupt. A Halle 1750—1751, en deux parties ou volumes in-folio.

Goldbeck.] *Litterarische Nachrichten von Preussen, herausgegeben von J.... F.... GOLDBECK;* c. à d. Notices littéraires de Prusse, pu-

bliées par J.... F.... Goldbeck. La première partie en 1782; la seconde partie à Leipsic & Dessau 1783.

Hamberger.] *Das gelehrte Teutschland, oder Lexicon der jetztlebenden teutschen Schriftsteller, zusammengetragen von George Christoph* HAMBERGER, *Professor der gelehrten Geschichte auf der Universität zu Göttingen;* c. à d. L'Allemagne savante, ou Dictionnaire des auteurs allemands qui sont présentement en vie; par George Christophe Hamberger, professeur d'histoire à l'université de Gœttingue. A Lemgo 1767. Avec des Supplémens des années 1768 & 1770.

Jœcher.] *Allgemeines Gelehrten-Lexicon, darinn die Gelehrten aller Stände, sowohl männlichen als weiblichen Geschlechts, in alphabetischer Ordnung beschrieben worden, herausgegeben von Christian Gottlieb* JOECHER; c. à d. Dictionnaire universel des savans, où les savans de tous les états, tant du sexe masculin que du féminin, sont décrits par ordre alphabétique, publié par Chrétien Gottlieb Jœcher. A Leipsic 1751, en quatre volumes in-4°.

Kuttner.] *Caractere der Teutschen Dichter und Prosaisten von Kaiser Karl dem Grossen bis aufs Jahr 1780;* c. à d. Caractères des poë-

tes & des profateurs allemands, depuis Charlemagne jusqu'à l'an 1780. A Berlin chez Vofs. 1781, in-8°. *N.B.* Quoique l'auteur ne foit pas nommé, l'on fait que cet ouvrage eft de Mr Kuthner, profeffeur à Mitau.

Mémoires de l'académie.] On cite la collection des mémoires de l'académie des fciences & belles lettres de Berlin. Ils font diftingués en Mémoires & Nouveaux Mémoires. Les premiers commencent à l'an 1746, & continuent jusqu'à l'an 1769; les autres commencent depuis 1770, & continuent jusqu'à préfent, du moins jusqu'à 1786. On trouve les éloges des académiciens qui font le fujet des articles, dans le volume qui appartient à l'année dans laquelle ils font morts; ou dans le fuivant.

Meufel.] *Erfter, zweiter und dritter Nachtrag zu dem gelehrten Teutfchland des feeligen Profeffor Hamberger, von Johann George* MEUSEL, c. à d. Premier, fecond & troifième Supplément à l'Allemagne favante du feu profeffeur Hamberger, par Jean George Meufel. Depuis l'an 1783 l'ouvrage & les fupplémens font de lui. Le dernier fupplément que nous avons eft de l'an 1788.

Nicolai.] *Befchreibung der Königlichen Refidenz-Städte Berlin und Potsdam und aller*

daselbst befindlichen Merkwürdigkeiten; c. à d. Description des villes de Berlin & Potsdam, résidences royales, & des choses remarquables qui s'y trouvent. *N. B.* On s'est servi des éditions allemandes des années 1777 & 1785, qui contiennent dans le troisième & quatrième appendice les notices des écrivains & des artistes vivans, & des artistes qui ont vécu sous les règnes de Fréderic I, de Fréderic Guillaume I, & de Fréderic II.

Not. part.] On indique par ces mots des renseignemens que l'auteur a eus de quelques personnes qu'on n'a pas jugé à propos de nommer. On a même le plus souvent omis cette indication, qu'on peut supposer toutes les fois qu'il n'y en a point d'autres.

Pütter.] *Johann Stephan* PUTTER *Versuch einer academischen Gelehrten - Geschichte von der George - Augustus - Universität zu Göttingen*; c. à d. Essai d'une histoire académique & littéraire de l'université de Goettingue; par Jean Étienne Putter. A Goettingue 1765. Un volume in-8°, avec une continuation, &c.

Schmid.] *Neckrolog, oder Nachrichten von dem Leben und den Schriften der vornehmsten verstorbenen Teutschen Dichter, gesammlet von Christian Heinr.* SCHMID, *Regierungsrath,*

Doctor der Rechte und Professor der Beredsamkeit und Dichtkunst; c. à d. Nécrologue, ou Notices de la vie & des écrits des principaux poëtes allemands qui sont morts; par Chrétien Henri Schmid, conseiller de régence, docteur en droit, & professeur d'art poëtique. A Erlang & Berlin 1785. *N.B.* Nous citons aussi de cet auteur quelques ouvrages, comme la Chronologie du Théâtre, & l'Histoire des poëtes.

Trinius.] *Beitrag zu einer Geschichte berühmter und verdienter Gottes-Gelehrten, von Johann Antonius* TRINIUS; c. à d. Mémoires pour servir à une histoire des théologiens célèbres; par Jean Antoine Trinius, en trois parties. A Leipsic 1751, in-8°.

Weidlich.] *Biographische Nachrichten von den jetztlebenden Rechtsgelehrten, von Christian* WEIDLICH, *Königlich-Preussischen Justiz-Commissarius und Notarius zu Halle;* c. à d. Notices des jurisconsultes vivans, par Chrétien Weidlich, &c. &c. *N. B.* On cite aussi de Mr Weidlich quelques autres ouvrages sur le même sujet.

TABLE

TABLE
DU CONTENU DU PREMIER TOME.

INTRODUCTION.

Section première.

LA

LA PRUSSE LITTÉRAIRE SOUS FRÉDERIC II.

INTRODUCTION.

SECTION PREMIÈRE.

Premiers progrès qu'ont faits les lettres & les arts dans les pays qui composent la monarchie prussienne jusqu'en 1530.

DANS toute l'étendue du pays qui forme aujourd'hui la monarchie prussienne, si l'on excepte Magdebourg, Halberstadt & les états de la Westphalie, à peine trouve-t-on quelques traces de culture antérieures au siècle de Barberousse. Tout ce que les historiens rapportent de plus ancien concernant les mœurs, les arts, les coutumes, la littérature des Allemands, se borne d'ordinaire au cercle du Rhin, de la Fran-

conie & de la baſſe Saxe. De quelques côtés que les lettres ſe ſoient répandues en Allemagne, elles n'ont pénétré ici que fort tard. Le fameux code des évangiles, traduit par Ulphilas dans le cinquième ſiècle, le plus ancien monument de la littérature du nord, n'a été connu dans la Germanie que pluſieurs ſiècles après qu'il fut fait; les Goths ou les Gètes pour leſquels Ulphilas prit cette peine, de quelque pays qu'ils fuſſent ſortis, ſe trouvoient alors aux frontières de la Thrace, & ne s'éloignèrent plus des bords du Danube. Ni les rois de France de la première race, ni les carlovingiens qui les ſuivirent & enſuite les remplacèrent, n'ont guère pouſſé leurs expéditions jusqu'à la haute Saxe. Les vaſtes régions qui ſe trouvent entre l'Elbe & l'Oder, & entre l'Oder & la Viſtule, n'avoient presque aucune communication avec des nations civiliſées. Les Sarmates qui habitoient la Pruſſe, les Slaves ou les Venèdes qui ont occupé la Poméranie, le Brandebourg & le Mecklenbourg, lorsque les Vandales quittèrent ces pays pour envahir les provinces de l'empire romain, ſont reſtés dans l'ignorance & la barbarie jusqu'à l'époque où l'Italie commençoit à ſe relever de l'état d'a-

brutissement où l'avoient plongée ces peuples. Sous les empereurs saxons, la littérature romaine s'introduisit dans la basse Saxe; mais elle s'arrêta au pays de Bronswic, de Magdebourg, de Halberstadt. Les ouvrages de Roswida, fondatrice & première abbesse de Gandersheim, & l'élévation d'un chanoine de Halberstadt qui fut pape sous le nom de Clément II, ne laissent point lieu de douter que ces pays n'eussent déjà été civilisés. Les croisades, qui firent naître l'ordre teutonique & autres semblables institutions, rapprochèrent les peuples du nord de ceux du midi: & l'on commença à voir la civilisation s'étendre soit dans la haute Saxe, soit dans la Prusse, dès le siècle de Fréderic barberousse. Mais les progrès ont été si lents, que deux siècles entiers à peine offrent quelque chronique qui puisse nous prouver que les moines & les prêtres savoient lire & écrire.

Ce n'est que vers l'époque où la maison de Hohenzollern vint à gouverner la Marche que l'on trouve des traces un peu sensibles de lettres & de civilisation. Les conquêtes qui se sont faites du nord au sud, ont amené la barbarie dans les pays où les conquérans se sont répan-

dus; mais lorsque des nations ou des familles ſouveraines s'étendent des pays méridionaux vers le nord, elles y amènent la culture & les arts. Les Romains, en conquérant les Gaules & quelques provinces de l'Allemagne occidentale, introduiſirent les arts qu'ils avoient eux-mêmes appris des Grecs & des Étrusques. Les Arabes, en paſſant de l'Afrique en Eſpagne, y ramenèrent la littérature orientale, qui ſous les Viſigoths s'étoit perdue. Les comtés de Hohenzollern venant de la Souabe dans la Franconie & dans la haute Saxe, on ſuppoſeroit que ces princes n'ont eu d'autre objet que de s'agrandir; il eſt toujours certain que les arts & la culture les ſuivirent dans leurs nouvelles acquiſitions; parce qu'eux-mêmes, & tous ceux qui leur étoient attachés, venoient d'un pays plus civiliſé que n'étoit celui où ils ſe transféroient. Mais la communication de la Souabe avec Rome, Naples & Milan ſous le règne des deux Fréderic & de trois Henri, avoit porté dans la patrie de ces empereurs les connoiſſances qui s'étoient conſervées en Italie, ou qui commençoient déjà à renaître de leur temps (*a*)

(*a*) V. *Bettinelli*, *Riſorgimento d'Italia dopo il mille.*

Lorsque des comtes de Hohenzollern hériterent des ſeigneuries dans le pays d'Anſpach & de Bareuth, & devinrent burgraves de Nuremberg, ils n'étoient pas aſſez puiſſans, ni aſſez conſidérés pour donner d'abord le branle à la balance politique, ni pour pouſſer les progrès de la civiliſation, de la littérature & des arts: Mais ils ne tardèrent point à acquérir une grande influence dans les affaires générales. Nuremberg, qui eſt au centre des deux margraviats, étoit une des villes les plus commerçantes de l'Allemagne. Les burgraves, qui ſans en être abſolument les maîtres, y avoient du crédit & du pouvoir, ſe trouvoient en état de rendre de grands ſervices aux empereurs & à ceux qui aſpiroient à l'empire, d'autant plus que les diètes d'élection ſe tenoient ſouvent à Nuremberg. Auſſi les bons offices & les ſecours du burgrave Fréderic IV aſſurèrent-ils la couronne impériale à Henri VII de la maiſon de Luxembourg; depuis cette époque les burgraves, non ſeulement ont acquis l'électorat, mais ont fait changer de face au pays. Les margraves de la maiſon d'Anhalt y avoient déjà attiré des colonies des Pays-bas. Albert,

surnommé l'ours, a vraiment créé en grande partie ce pays. Charles de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII, y avoit introduit quelques principes de bonne administration & quelque germe de littérature. Ce prince, qui fut roi de Bohème & empereur après son père, avoit été élevé à la cour de France, qui étoit dès-lors la plus polie, la plus brillante de toutes celles de l'Europe; il avoit été plusieurs fois en Italie, où les arts étoient déjà fort avancés & où il avoit même connu le célèbre Pétrarque, à qui l'Europe littéraire est particulièrement redevable de ses progrès. Charles IV commença à répandre dans les pays de sa domination, la Bohème, la Silésie, le goût des arts & quelques bons principes d'économie civile. Charles IV ayant acheté l'an 1373 la Marche du Brandebourg du margrave électeur Otton de Bavière, pour faire un appanage à son fils Wenceslas, & pour lui donner un rang dans l'empire, il y introduisit les arts qu'il avoit trouvés ou introduits dans la Bohème, qui étoit alors le royaume le plus brillant de la chrétienté après celui de France. La culture qu'il introduisit en Bohéme, & dans la

Siléſie, qui en dépendoit, s'étendit dans le Brandebourg d'autant plus que cet empereur avoit deſſein de former une place de commerce ſur l'Elbe, & que dans cette vue il fit ſa réſidence à Tangermunde ſur le bord de cette rivière dans la vieille Marche. On voit par le cadaſtre qu'il fit faire l'an 1376, que ce prince avoit des idées économiques ſurprenantes pour ſon ſiècle. C'eſt du règne de cet empereur, roi de Bohème, auteur de la fameuſe bulle d'or, que date la littérature allemande, auſſi bien que la conſtitution germanique. Mais ce n'auroit été qu'une lueur paſſagère, ſi peu de temps après le burgrave de Nuremberg ne ſe fût chargé du gouvernement de la Marche & n'en fût enſuite devenu maître & ſouverain.

Wenceslas, auſſi grand diſſipateur que ſon père avoit été bon économe, engagea la Marche pour en tirer de l'argent, ſe réſervant néanmoins la qualité d'électeur. Dans le délabrement où cet empereur laiſſa la monarchie, Sigismond, ſon frère & ſon ſucceſſeur, dut renoncer aux vaſtes projets de Charles, en ſuppoſant qu'il ait eu celui d'ouvrir un commerce entre la Bohème & la mer du nord. Sigismond

jugea même néceſſaire de confier le gouvernement de la Marche à un prince capable de la défendre, & d'en faire, comme elle devoit l'être dès ſa première inſtitution, un rempart de l'empire.

Il n'y avoit que Fréderic IV, burgrave de Nuremberg, qui fût en état de bien faire valoir & gouverner ce pays, & d'acquitter en même temps les dettes que Sigismond avoit contractées pour le rétablir & en tirer quelque parti. Le burgrave avoit déjà avancé de groſſes ſommes à Sigismond; il avoit beaucoup contribué à ſon élection, & l'avoit aidé à ſoutenir la guerre qu'il avoit en Hongrie. L'empereur ne pouvoit s'acquitter de ſes obligations envers le burgrave qu'en lui cédant quelques parties de ſes états. Un ſavant miniſtre d'état, très-connu de toute l'Europe par ſon érudition & ſon zèle patriotique, a prouvé que les revenus de la Marche électorale à peine pouvoient égaler l'intérêt de cinq pour cent de la ſomme de 400,000 florins que la cour impériale de Prague lui devoit, & dont on a l'aveu dans l'acte de ceſſion que l'on conſerve ([a]).

([a]) *Diſſertation de Mr de Hertzberg dans les Mémoires de l'Académie, de l'an 1764.*

Sigismond, convaincu d'ailleurs de l'impossibilité de gouverner par lui-même ce pays, se crut heureux, dans les circonstances où il se trouvoit, que le burgrave de Nuremberg voulût s'en charger.

La maison de Zollern possédoit en Franconie des états considérables, dans un cercle qui pour l'aménité & la fertilité du sol ne cède ni à la Bavière, ni aux pays d'Anhalt, & qui par ses avantages & les agrémens du commerce qui s'y faisoit alors, pouvoit se compter pour le plus florissant qui fût dans tout l'empire. Fréderic VI, qu'on appela depuis Fréderic I comme électeur, eut le courage de quitter ce beau pays tout formé, dont on fit dans la suite l'appanage d'une branche cadette de la famille, & d'établir la branche principale dans le Brandebourg, qui ne paroissoit offrir rien d'attrayant. Mais il avoit connu ce pays en le gouvernant comme lieutenant général de l'empereur pendant quelques années, & il entrevit que d'un marquisat pauvre & méprisé on pouvoit faire un état respectable. Sans doute qu'il comptoit pour beaucoup la qualité d'électeur, qui y étoit solidement attachée par la bulle d'or de Char-

les IV. On voit plus que jamais aujourd'hui que sa prévoyance ne fut point frustrée & que sa magnanimité ne fut pas sans récompense.

Il seroit difficile de dire si au quinzième siécle il y avoit plus de culture, plus de savoir, plus de goût dans la Franconie que dans la Thuringe & dans la basse Saxe, qui séparent les anciens états de la maison de Zollern de la Marche de Brandebourg qu'ils acquirent. Mais il est très-certain que Magdebourg, Halle & Halberstadt, qui se trouvent à la rive gauche de l'Elbe, étoient plus avancées à tous égards que ne l'étoit le Brandebourg. Quand on ne feroit que comparer les églises de Magdebourg & de Halberstadt avec celles de Brandebourg, de Havelberg & de Berlin, & les monumens qui s'y trouvent, on pourroit facilement juger de la différence.

La Prusse n'avoit commencé à être civilisée que trois siècles après qu'on avoit fait quelques progrès dans la basse Saxe. Lorsque l'empereur Fréderic II permit, autant qu'il étoit en son pouvoir, aux chevaliers teutoniques de conquérir la Prusse, & qu'on y fonda à peu près dans le même temps le premier évéché, il y

avoit près de trois cents ans que la basse Saxe avoit des fondations religieuses, & par conséquent quelques principes de police & de littérature. Le premier livre, si je ne me trompe, qui ait été fait dans la Prusse, est la chronique de l'ordre teutonique. Elle est exactement postérieure d'un siècle à l'introduction des chevaliers dans le pays, & semble l'ouvrage d'un Allemand de Franconie. Quelque peu rapides qu'ayent été les progrès auxquels les ordres monastiques ont contribué, les pays dont les ordres militaires s'emparèrent, les ont faits beaucoup plus lents. Il est vrai que les chevaliers conquérans n'ont pas manqué d'amener à leur suite des colonies monastiques & des prêtres attachés à leurs ordres. Aussi la chronique que je viens de nommer, a-t-elle été écrite par un prêtre de l'ordre teutonique, appelé Pierre Duisbourg. Il ne reste guère d'autres traces de littérature prussienne qu'une continuation de cette chronique faite encore autres cent ans après, vers l'an 1430; car elle finit à l'an 1433 (a). Je ne doute pas que les autres grands maîtres de l'ordre n'ayent fait quel-

(a) *Histoire de l'ordre teutonique.* Tom. III. p. 126.

que bien à la Prusse; mais ce ne fut que sous Albert de Brandebourg, ou du moins de son temps, que ce pays commença à produire quelques savans célèbres, & qu'on y fonda de bonnes écoles & même des universités. (*Voyez* ARNOLDT.)

La Poméranie n'étoit pas plus avancée dans la culture vers le milieu du siècle quinzième que le Brandebourg ne l'avoit été avant que l'empereur Charles IV & l'électeur Fréderic I le gouvernassent.

Les Venèdes, anciens habitans de cette contrée, n'avoient embrassé le christianisme que sous Fréderic barberousse, deux siècles après que les Otton en avoient jeté les premiers germes dans le Brandebourg. Les familles allemandes, transportées dans la Poméranie pour qu'elles aidassent à humaniser les Venèdes, y avoient fondé des églises & des couvens, & introduit par là les élémens de la littérature & des arts. Mais ils étoient encore si peu répandus au commencement du seizième siècle, que Bogislas X, surnommé le grand, & un autre de ses frères, n'avoient encore rien appris à l'âge de vingt ans qu'à jargonner un peu de

latin en allant à l'école du village de Rugen-walde, où il ne se trouva qu'un paysan, Jean Langé, qui ne sachant ni lire ni écrire, se chargea en quelque façon de l'éducation de ce prince, & qui lui servit de conseil, lorsqu'à la mort de son père & de son frère aîné il fut appelé à la couronne (*a*). Son père, & pendant quelque temps lui-même, n'eurent pour trésoriers ou pour intendans de leurs finances que des hommes qui ne savoient pas ce que c'étoit qu'un livre de compte, qui portoient au souverain ce qu'ils jugeoient à propos de la recette des tailles, accises & péages qu'on leur payoit. Bogislas, qui régnoit jusqu'à l'an 1523, se vit encore obligé de confier la recette de ses droits à des ecclésiastiques, qui par leur état devoient se mêler de toute autre chose, mais qui étoient les seuls capables de s'acquitter de cet emploi. Quelle différence entre la Poméranie & la Toscane! Lorsque Bogislas prit les rênes du gouvernement, les Médicis, qui n'étoient que les premiers bourgeois de

(*a*) Voyez *Klemzau*, *Cramer*, *Micrael*, cités par *Pelloutier* dans l'*Abrégé de la vie de Bogislas*, &c. *Mémoires de l'Académie de l'an* 1753.

Florence, avoient des commis à Paris & à Londres, menoient un train qui surpassoit celui des pairs & des princes. Il est vrai que ce Bogislas, par le bon sens & le goût de la représentation que son paysan Lange lui sut inspirer, par l'ordre qu'introduisit Werner de Schulembourg, ministre d'état de l'électeur Fréderic II, qui voulut bien le prêter au duc son beau-frère, & par la connoissance du monde qu'il acquit en voyageant en Italie & au levant, fit beaucoup pour civiliser son pays.

Mais le motif même de ces voyages, qui étoit d'aller visiter le saint sépulcre dans la Palestine, prouve encore combien on étoit reculé en Poméranie comparativement au reste de l'Europe. Dans ces temps-là, en Italie ni en France, il n'y avoit plus que des moines & des dévots de la lie du peuple qui fissent de tels pélérinages. La Poméranie ne suivit les progrés qu'on faisoit ailleurs, que sous les rois de Suède, & l'électeur de Brandebourg. Et à cette époque l'ignorance a été générale dans la haute Saxe & dans tout le nord. Le bas clergé, qui est à présent le vrai soutien de toutes les sciences, s'y appliqua un peu plus

tard. Avant l'invention de l'imprimerie, les curés de villages n'avoient guère le moyen de s'inſtruire. Les moines étoient trop livrés à des ſpéculations inutiles & à des occupations peu favorables aux progrès de l'eſprit humain. On trouve des Schulembourg, des Alvensleben, des Blumenthal, des Bulow, des Hagen, des Kœnigsmarck, des Rohr, noms illuſtres dans le pays, tandis qu'il y avoit très-peu de bourgeois qui fiſſent des livres & qui fuſſent même en état d'en avoir (a).

La nobleſſe même, ſi l'on excepte ceux qui aſpiroient aux dignités eccléſiaſtiques, n'étoit ni diſpoſée, ni excitée à l'étude. La conſtitution du pays rendoit les gentilshommes allemands beaucoup moins inſtruits que ne l'étoient ceux des autres pays. La nobleſſe italienne vivoit dans les villes depuis le temps de l'empereur Fréderic II, lorsqu'elles prirent la forme de républiques, au lieu qu'en Allemagne, ſurtout en Saxe, ayant toujours vécu dans ſes châteaux ou ſes terres, elle n'avoit ni le motif ni les

(a) Voy. *Seidel*, *Icones & Elogia virorum aliquot praeſtantium, qui Marchiam juverunt ac illuſtrarunt* : ouvrage allemand publié par *Kuſter*. Berlin 1751.

occasions de s'instruire. Aussi trouve-t-on dans le quinzième siècle, dans chaque ville d'Italie, plus de gentilshommes instruits qu'on n'en auroit trouvé dans tout le Brandebourg, & même dans la Saxe. Cependant les villes de Halberstadt, de Magdebourg & de Halle, non seulement étoient plus avancées que les parties plus septentrionales de l'Allemagne, mais elles alloient presque de pair avec les villes flamandes, qui se comparoient à celles d'Italie, & qui en approchoient certainement. Nuremberg ne le cédoit à aucune ville de Flandre; & lorsque la maison de Brandebourg gouvernoit en même temps & de bon accord, quoique divisée en plusieurs branches & sous différens titres, en Westphalie, en Franconie, dans la basse & dans la haute Saxe, dans la Prusse, tous ces pays se durent communiquer leurs lumières, puisque les souverains s'entr'aidoient réciproquement à y contribuer par de bonnes institutions. Ordinairement c'est aux instituteurs des princes qu'on est redevable des établissemens littéraires, comme on l'est des fondations religieuses à leurs confesseurs. Les trois premiers électeurs de la maison de Hohenzollern Fréderic I, Fréderic II &

& Albert, qui fut certainement avec raiſon comparé tantôt à Achille, tantôt à Ulyſſe, impliqués dans des guerres & des querelles ſérieuſes, tantôt avec les Brandebourgeois leurs nouveaux ſujets, tantôt avec les Nurembergeois qui l'avoient été auparavant, tantôt avec les princes voiſins., n'avoient guères pu donner leurs ſoins qu'aux arts les plus indispenſables. Jean ſurnommé Cicéron, fils & ſucceſſeur d'Albert, initié de très-bonne heure aux affaires de l'état, ſentit qu'un des plus ſûrs moyens de prévenir les déſordres qui déſoloient ſon pays & de le purger des brigands, étoit d'y introduire les lettres & les arts, & réſolut pour cela d'ériger une univerſité ([a]). C'étoit Francfort ſur l'Oder qu'il avoit choiſi pour y faire cet établiſſement. Il avoit obtenu dès l'an 1498 pour cet effet une bulle du Pape Alexandre VI. La mort qui l'enleva à la fleur de ſon âge, l'empêcha d'exécuter ſon deſſein; mais les inſtituteurs qu'il avoit donnés à ſes fils Joachim, parmi lesquels il y avoit Jean Carion, auteur d'une chronique très-connue, engagèrent facilement leurs élèves

(a) *Leutinger, de Marchia ejusque ſtatu.* Lib. I. p. 12.

à effectuer ce que son père avoit projeté, & l'université fut ouverte solennellement l'an 1506. On en confia la direction à un fameux théologien, nommé Conrad Wimpina, qu'on fit venir de Leipsic. Cette ville étoit devenue une des plus florissantes de l'Allemagne, & son commerce contribuoit déjà aux progrès des lettres & des arts. Wittenberg, qui touche encore de plus près à la Marche électorale, & qui dépendoit même de l'évêque de Brandebourg pour le spirituel, vit ouvrir son université presque dans ce même temps. Fréderic III, électeur de Saxe, la fonda à la sollicitation de Martin Millerstadt, qui l'accompagna dans ses voyages en Italie & à Rhodes.

Albert, le cadet des fils de Cicéron, eut sans doute beaucoup de part à ce que fit l'électeur Joachim son frère pour l'avancement des lettres; mais il fit aussi beaucoup pour lui-même, lorsqu'il fut archevêque de Magdebourg, administrateur de l'évéché de Halberstadt, archevêque électeur de Maïence & cardinal. Il avoit rassemblé une bibliothèque qui passoit pour être des mieux fournies tant en livres qu'en manuscrits anciens. Quelques voya-

geurs gens de lettres avoient répandu en Italie qu'il ſe trouvoit dans la bibliothèque de ce prince un exemplaire complet de l'hiſtoire de Tite Live; Léon X lui écrivit pour le prier de la lui faire transcrire & de la lui envoyer, pour qu'on pût l'imprimer. Le bref du pape, ſigné par Sadolet, & du ſtyle de ce ſavant prélat, ſe conſerve en original dans la bibliothèque royale de Berlin; & l'on pourroit ſavoir à Rome quelle fut la réponſe d'Albert. Mais une grande preuve des moyens de s'inſtruire que ce cardinal archevêque procura au pays qu'il gouvernoit, eſt de voir ſortir de Magdebourg la plus grande production littéraire que l'Allemagne ait vu paroître dans le ſiècle de Charles Quint, je veux dire les centuries qui portent encore le nom de magdebourgeoiſes. Elles parurent presque dans le même temps que Jean Carion préſenta à Joachim I & à ſon fils Joachim II, prince électoral, ſa chronique, le premier bon abrégé d'hiſtoire univerſelle qu'on eût, & qui eut en effet un ſuccès étonnant, même chez les nations qui au reſte étoient beaucoup plus avancées que l'Allemagne (a).

(a) L'épître dédic. de cette chronique eſt datée de Berl. 1531.

Cependant Leipsic, Wittenberg & Erfurt avoient des universités florissantes, où les princes mêmes du nord alloient étudier; & les progrès qu'on faisoit, soit dans la Saxe électorale, soit dans la Thuringe, ne pouvoient qu'influer sur la culture du Brandebourg, de la Poméranie & de la Prusse. Alors la Prusse ne tarda pas à suivre les progrès qu'on faisoit dans le Brandebourg, & dans les pays avec lesquels il confine au midi. Albert de Brandebourg Anspach, cousin du cardinal de ce nom, devint grand maître de l'ordre teutonique & ensuite duc de Prusse; c'est lui qui fonda l'université de Kœnigsberg. Jamais famille de souverains n'offrit l'exemple d'une conspiration plus glorieuse pour répandre dans une aussi grande étendue de pays le germe de la littérature.

SECTION DEUXIÈME.

Quel fut leur état depuis la réformation jusqu'à la paix de Westphalie.

A l'époque d'où nous sortons, Martin Luther jetoit les fondemens de la réforme. Cette grande révolution dans les opinions religieuses

aida ſans doute aux progrès de la raiſon. Cependant les effets ne furent ſenſibles pour la littérature qu'un ſiècle & même un ſiècle & demi après la mort de ſon fameux auteur. Cinq ou ſix hommes célèbres, contemporains de Luther, ne devoient rien, ni leur goût, ni leur ſavoir, à l'enthouſiaſme que cet homme excita. Jean Carion, lorſqu'il compoſa ſa chronique à Berlin, étoit encore de la communion romaine. Flaccus Illyricus, & ſes coopérateurs dans la compilation des centuries de Magdebourg, ne furent redevables de leur ſuccès qu'au moyen de travailler qu'ils trouvèrent, & à la liberté dont on jouiſſoit à Magdebourg ſous le cardinal Albert, qui mourut pourtant dans le ſein de l'égliſe romaine. Depuis que la confeſſion d'Augsbourg fut publiée, la fermentation dans laquelle l'ardent novateur plongea les eſprits, ne produiſit que de la controverſe, des guerres civiles, des ravages. Ce Jean Funck qui inſinua le luthéranisme à l'électeur Joachim II & au duc de Pruſſe, n'étoit pas plus ſavant, ni meilleur écrivain que Carion & George Sabin, dont le duc Albert s'étoit ſervi pour diriger la fondation de l'univerſité de Kœnigsberg. Peu-

tinger, Conrad Celtès, Copernic & Mélanchthon ne devoient rien à la réforme que Luther introduisit dans l'église. Tout l'avantage qu'on en retira durant le seizième siècle, fut de pouvoir imprimer quelques faits historiques, qu'on n'auroit pas peut-être imprimés dans des pays catholiques. Il est vrai que dans la crise où se trouvoit l'Europe par les progrès qu'avoient faits les lettres & la nouvelle doctrine que Luther avoit osé publier, & qui fut le signal d'une insurrection dans toutes les universités, & dans toutes les églises, nombre de docteurs, d'ecclésiastiques & d'écrivains de toute sorte qu'on soupçonna de suivre les nouvelles opinions, furent inquiétés, persécutés, & contraints de chercher un asile dans les pays dont les souverains s'étoient déclarés pour le luthéranisme. On eut par conséquent à Francfort sur l'Oder des professeurs de différentes nations, qui durent contribuer à l'avancement des connoissances & aux progrès de la raison. Un Écossois appelé Alexandre d'Ales, de même nom que le célèbre scolastique du siècle treizième, qui s'étoit fait quelque réputation en Angleterre & en France, d'où la hardiesse de ses opinions l'avoit

fait partir, & un François Stancari de Mantoue, chassé de sa patrie, ensuite de Cracovie par le même motif, obtinrent des places dans le Brandebourg ou en Suisse. Mais ni ces étrangers, ni les professeurs allemands ne s'occupèrent d'autre chose que de l'infaillibilité du pape, du nombre & de l'efficace des sacremens de l'église.

De toutes ces disputes il n'y avoit que celle de la justification qui pût conduire à quelques principes de philosophie, & ce ne fut que deux siècles après qu'on auroit pu dire qu'elle fraya le chemin à l'harmonie préétablie de Leibnitz. Comment auroit-on pensé à d'autres genres d'études, tandis que les princes mêmes ne sembloient avoir étudié que pour s'ingérer dans les disputes théologiques ? Joachim II ([a]) ayant embrassé la réforme, le pape, qui auroit voulu le ramener à la communion de l'église romaine, envoya le célèbre nonce, ensuite cardinal Commendon, pour tâcher de le persuader. Dès que les princes devenoient aussi juges suprêmes des disputes de

(*a*) *Beckmann*, *Notitia univers. Francof.*

religion, la théologie ne pouvoit qu'être l'étude dominante, même dans les cours.

A peine la controverſe commençoit-elle à paſſer de mode vers la fin du ſiècle, qu'une nouvelle réforme dans le culte la ranima. L'électeur Jean Sigismond embraſſa le calvinisme, ſoit par conviction, ſoit pour plaire aux habitans du pays de Clève, devenus ſes ſujets après la mort de Jean Guillaume, dernier duc de Juliers, Clève & Bergue. Auſſi depuis l'an 1539 que Joachim II embraſſa le luthéranisme jusqu'au règne de Fréderic I, bisaïeul de Fréderic Guillaume aujourd'hui régnant, le Brandebourg n'a presque point produit d'auteurs un peu connus, excepté Chemnitz. On peut en juger par le catalogue des profeſſeurs de Francfort ſur l'Oder. Joachim II aſſigna à l'univerſité des revenus de la chartreuſe qui étoit aux portes de cette ville, & doubla par ce moyen les ſalaires des profeſſeurs. Malgré cela cette univerſité, toute illuſtre qu'elle étoit, n'offre pas jusqu'au commencement de notre ſiècle plus d'orateurs, d'hiſtoriens, de poëtes, de théologiens, de philoſophes que n'en pouvoient compter dans le même temps tout mé-

diocre collége de jésuites dans les pays catholiques, & même ceux des dominicains en Espagne, où cet ordre si peu fait pour la belle littérature & pour les sciences, s'étoit chargé de l'instruction de la jeunesse. Képler, le créateur de l'astronomie, Opitz le père de la poësie allemande, le baron de Logau qui le suivit, Helmbrand baron de Hohberg, Christian de Hoffmann, Waldau, Gaspar Lohenstein, n'étoient ni nés ni élevés dans la Saxe luthérienne, mais dans la Silésie & dans l'Autriche, provinces catholiques romaines, avant qu'on sentît aucun avantage, ni littéraire, ni politique, de la réformation.

Si nous sortons de l'Allemagne, nous trouvons que pendant plus d'un siècle & demi le catholicisme n'a point empêché l'Italie d'avoir des Tasse, des Guarini, des Pancta, des Nani, des Sarpi, des Galilée, ni l'Espagne d'avoir des Cervantes, des Véga, des Calderon, des Gracian, ni la France de produire les Descartes, les Gassendi, les Corneilles, & cette foule de grands auteurs qu'on étudie, qu'on imite encore dans tous les pays cultivés. Quelques bons historiens protestans, contemporains de

Chemnitz, malgré la liberté qu'ils ſe permirent, ne ſont pas plus exacts & plus vrais dans les narrations, ni plus politiques & plus philoſophes dans les réflexions que quantité d'autres hiſtoriens italiens & eſpagnols du même ſiècle. Pour les arts, il eſt très-conſtant que la réforme en a plutôt reculé ou arrêté les progrès, qu'elle ne les a favoriſés; car quel eſt le pays proteſtant qui ait eu des peintres, des ſculpteurs, tels qu'en eurent l'Italie, l'Eſpagne, les Pays-bas, l'Allemagne même avant la réformation ([a]). Cependant deux points de pure diſcipline ſur leſquels la cour de Rome auroit peut-être dû ſe relâcher, le mariage des prêtres & le culte public en langue vulgaire, ont jeté la racine de l'arbre que nous voyons préſentement étendre ſes branches floriſſantes.

Dans les deux cercles de la Saxe, qui comprend à peu près toute l'Allemagne proteſtante, la claſſe des profeſſeurs, auſſi bien que celle des eccléſiaſtiques, non ſeulement ſe recrute par elle-même, mais fournit encore au gouvernement, aux cours des princes, aux maiſons des gentilshommes & des riches bourgeois, des

(a) Voy. ci-après Sect. dernière.

conseillers, des gouverneurs, des maîtres particuliers. Et l'effet de cette quantité incroyable de jeunes gens de lettres qui sortent des familles de tant de pasteurs de villes & villages, de tant de recteurs d'écoles & de professeurs d'universités, qui sont ailleurs célibataires pour les trois quarts au moins, est très-avantageux à la littérature & à l'éducation nationale. Les fils des ecclésiastiques protestans sont mieux instruits, plus capables d'instruire les enfans, ou de contribuer à leur instruction que ne le font les jeunes élèves que l'on cherche pour ce métier dans beaucoup de pays catholiques. Par là l'instruction devient plus commune & les connoissances plus étendues & plus générales. Les jeunes gouverneurs achèvent leur éducation en travaillant à celle des autres (a). Ils passent ensuite d'une maison particulière dans des colléges & dans des universités, pour remplir des places de professeurs, ou s'établissant dans une paroisse en se ma-

(a) Dans le catalogue qui suit, on trouvera que la plupart des auteurs dont il est parlé, étoient fils de curés, pasteurs, ou professeurs de théologie, de philosophie & de belles lettres, de régens de colléges, qui dans les pays catholiques sont ordinairement moines ou abbés.

riant, ils sont tous en état d'instruire leur famille. Mais l'Allemagne dut essuyer de très-grands désastres, qui furent les suites des innovations religieuses, & retomber dans un état beaucoup pire que n'avoit été celui dans lequel elle étoit lorsque Luther commençoit à prêcher.

Ces nouvelles contestations reculèrent encore la philosophie & la belle littérature. Les pasteurs, les professeurs luthériens craignoient que les ministres réformés que la cour appeloit de la Hollande & du nord du Rhin, ne fissent des prosélytes au calvinisme; & ces derniers, haïs & persécutés par les premiers, tâchoient de gagner du terrain.

La controverse devint alors d'autant plus animée & plus vive que la cour n'étoit pas toute du même parti, & que l'électrice étoit du sentiment contraire à ceux de son époux sur la nouvelle réformation. Jean Sigismond se faisoit entretenir par des théologiens pendant qu'il dînoit, & il vouloit s'exercer de son mieux pour soutenir l'innovation qu'il venoit de faire; l'électrice Anne de Prusse de son côté, zélée pour le luthéranisme, ne faisoit pas moins pour s'opposer aux calvinistes & aux zwingliens, auxquels

elle attribuoit peut-être des ſentimens plus antichrétiens qu'ils n'en avoient. Elle légua par teſtament une certaine ſomme à celui qui feroit chargé de faire après ſa mort ſon éloge funèbre, afin que dans ce diſcours il combattît de toute force les erreurs dont ſes directeurs chargeoient les réformés ([a]). La théologie étoit la littérature de mode, lorsque la guerre commençoit à dévaſter l'Allemagne & faiſoit rétrograder toutes les études.

Je veux croire que l'ambition de la maiſon d'Autriche a été la cauſe véritable de la guerre qui déſola ce vaſte pays depuis l'an 1618 jusqu'en 1648. Mais les nouvelles opinions que Luther avoit introduites, en fournirent le prétexte, & la rendirent plus générale & plus furieuſe. Elle retarda par conſéquent les progrès que les bonnes lettres avoient déjà faits dans le pays de Brandebourg, de Magdebourg, dans la Poméranie & la Pruſſe au moment que le ſchiſme éclata. Ce ne fut que vers la fin du dernier ſiècle, cent cinquante ans après que la réforme avoit été introduite, que l'Allemagne proteſtante pût atteindre à ce

(a) Voy. *Beckmann*, *in vita Bergii*.

degré de culture où étoient les pays catholiques au commencement du même siècle; & que la Suède même, & ensuite la France, & dernièrement l'Angleterre contribuèrent aux progrès qu'on fit dans le Brandebourg, & dans les pays qui composent la monarchie prussienne, & dans ceux qui confinent avec elle.

SECTION TROISIÈME.

Progrès rapides sous le grand électeur, & sous Fréderic I, roi de Prusse.

On voit assez constamment les progrès des arts suivre le succès des armes & de la politique, quelque peu favorable que leur soit d'ailleurs la qualité des pays. Le beau siècle de Louis XIV n'étoit alors qu'à son aurore, la Hollande & la Suède étoient à l'apogée de leur gloire. La première, après cinquante ans de travail, venoit de faire reconnoître son indépendance, & prouvoit par les faits qu'elle formoit un puissant état. Fréderic Guillaume, qui mérita dans la suite le surnom de grand électeur, avoit été élevé en Flandre, & en

Hollande, dans le temps que cet état se formoit, & qu'il épousa une héritière de la maison d'Orange, fille de Jean Fréderic. Son père l'y avoit laissé aller & séjourner d'autant plus facilement, que sa présence le gênoit, ou lui, ou ceux qui gouvernoient sous son nom. Le prince, en revenant prendre possession de ses états à la mort de son père, y attira des gens de lettres & des artistes du pays d'où il venoit. Les victoires de Gustave Adolphe & les traités avantageux qu'Oxenstiern avoit faits sous Christine, rendoient Stockholm une des villes brillantes de l'Europe. Ce fut aussi de cette ville que Fréderic Guillaume attira dans le Brandebourg des écrivains, des architectes, des sculpteurs. La Suède commença à perdre de son éclat par la victoire que l'électeur remporta contr'elle; & après l'abdication de cette reine si célèbre, le Brandebourg se relevoit considérablement à cette époque. Plusieurs princes de Saxe & de Bronswic avoient montré de l'amour pour les lettres. Mais aucun n'en avoit témoigné d'une manière plus marquée que le grand électeur, & il n'y eut guère de prince dont la réputation ait dû faire plus d'effet. Car il n'é-

toit pas moins grand capitaine & habile politique qu'amateur des lettres & de la gloire, dont la durée dépend néceſſairement des hiſtoriens, des poëtes, & de toutes ſortes d'écrivains. Ce prince fit une entrée ſolennelle à Francfort, précédé du corps de l'univerſité, & il aſſiſta avec l'électrice douairière ſa mère à des fonctions académiques. La renommée avoit publié partout qu'il cherchoit tous les moyens de faire fleurir chez lui les ſciences & les arts. Un ſénateur ſuédois, nommé Benoît Hick, lui fit propoſer par ſon premier médecin, Nicolas de Bonnet, le projet d'établir une ville qui feroit toute peuplée de gens de lettres parlant latin, & qui formeroit une académie de toutes les nations, de toutes les ſciences, & de tous les arts. On avoit déjà imprimé le manifeſte qui devoit annoncer à l'Europe cette inſtitution magnifique. Mais Mr de Bonin, conſeiller intime de l'électeur, fit quelques réflexions là-deſſus, qui apparemment ne flattèrent point l'auteur du projet, ou qui détournèrent l'électeur de le mettre en exécution. Peut-être la révocation de l'édit de Nantes, qui facilita l'étude & l'exercice de la langue françoiſe en Allemagne & dans le

nord,

nord, fit préſager que cette langue alloit remplacer la latine.

Cependant les perſécutions que Thomaſius eſſuya à Leipſic, jetèrent de près les fondemens de l'univerſité de Halle. Cet érudit juriſconſulte, dont la réputation augmentoit à meſure que le nombre de ſes ennemis s'accroiſſoit, implora la protection de la cour de Berlin, & ſe retira à Halle, où en 1669 on avoit fondé une maiſon d'éducation pour la nobleſſe. Dès qu'on ſut que Thomaſius y donnoit des leçons, les étudians y accoururent en foule. Cela fit naître l'idée d'y fonder une univerſité, & Thomaſius fut choiſi pour en diriger l'inſtitution ([a]). L'univerſité de Halle devint bientôt la rivale de celle de Francfort ſur l'Oder, de celles de Leipſic & de Jéna, qui avoient eu juſqu'alors le plus grand concours; & éclipſa très-fort celle de Wittenberg. Les plus célèbres ſavans de l'Allema-

(*a*) On eſt ſurpris que Fréderic II ait tant parlé de Thomaſius, qui n'écrivoit qu'en latin & en allemand, deux langues que ce roi ne connoiſſoit, ou n'aimoit point; & que même en quelques endroits de ſes ouvrages il l'ait placé à côté de Voltaire. Il faut que Jordan, ou quelques autres de ſes premiers favoris gens de lettres, lui en ayent parlé fort avantageuſement. De quelque manière qu'il ait connu ce juriſte, Fréderic II avoit raiſon de parler de lui comme d'un homme qui a beaucoup contribué aux progrès de la raiſon & de la critique.

gne, Stryck, Ludewig, Christophe Cellarius, ensuite Wolff & Buddéus y furent attirés des autres universités allemandes, ou transférés de celle de Francfort.

Toute l'Allemagne & toute l'Europe même a regardé la fondation de l'université de Halle, érigée en 1693, comme une époque remarquable. (*V.* Ludewig). Les savans hanovriens regardèrent long-temps l'université de Halle comme la mère de celle de Gœttingue, fondée quelque temps après ([a]). Cependant comme toutes les anciennes universités se soutinrent malgré l'établissement des nouvelles, le nombre des professeurs & des écrivains en tous genres devint plus considérable, & la culture des sciences fut plus générale. La société royale des sciences doit son origine à ce goût décidé du même roi Fréderic I pour tout ce qui pouvoit donner de l'éclat à son royaume. Son épouse, Charlotte de Lunebourg-Hanovre, y a beaucoup contribué ([b]). Rien n'est plus connu dans l'histoire littéraire de ce siècle que la considération que

(*a*) Voyez *Heumann*, *Conspectus Reipubl. litter.* p. 177. Edit. VI. Hannov. 1753.

(*b*) *Mém. de Brandebourg*, & *Buchholtz*.

cette reine a témoignée à Leibnitz, & sa correspondance avec lui; l'on sait que la société royale, laquelle précéda l'académie des sciences, a été fondée sur le plan & sous la direction de cet homme très-célèbre. L'académie de peinture que l'on voit depuis deux ou trois ans renaître, fut fondée dans le même temps. Enfin tout ce qu'on voit à Berlin de remarquable, concernant les sciences, les belles lettres & les beaux arts, a été fait sous son règne. On étoit déjà fort avancé, lorsqu'un nouveau règne fit craindre que la nation n'allât être replongée dans l'ignorance & dans la barbarie.

SECTION QUATRIÈME.

Quel fut le retardement que les lettres ont éprouvé sous Fréderic Guillaume I.

L'envie & la médisance, si communes dans les cours, sont la cause principale de cette contrariété de caractère que l'on observe si universellement entre des souverains qui se succèdent & de leurs différens systêmes d'administration. L'antichambre du successeur présomptif est très-souvent le centre de l'opposition, le ralliement des fron-

deurs du gouvernement actuel. Fréderic I avoit aimé la représentation & le faste; il se piquoit d'égaler à Berlin la magnificence, l'élégance, le goût de Paris & de Versailles. Les vieux courtisans du grand électeur désapprouvoient apparemment ce faste en présence du prince royal son fils. On sait du moins que dès l'âge de huit ans ce prince parut n'aimer que les choses utiles & solides, & surtout le militaire (a). Il témoignoit constamment du mépris pour tout ce qui pouvoit avoir l'air de petit-maître & de bel-esprit françois, & il enveloppa dans cette espèce de proscription du bel-esprit, les sciences sublimes & la belle littérature.

L'on sait que ce ne fut que par égard à l'anatomie, néceſſaire aux chirurgiens de l'armée, qu'il laissa subsister la société des sciences fondée par son père; mais comme s'il eût pris à tâche de la dégrader, il lui donna pour président un certain Gundling, frère d'un professeur célèbre de Halle, homme à la vérité érudit, mais au reste sans mœurs, sans conduite, ivrogne si décidé, que lorsqu'il mourut, le roi lui fit faire un ton-

(a) Nouvelle histoire de la vie & du règne de Fréderic Guillaume, roi de Prusse.

neau au lieu de cercueil, & le fit enterrer dans ce tonneau. Il eſt vrai que par une inconſéquence ſingulière dans un roi presque dévot, il obligea le clergé de Potsdam d'accompagner le convoi jusqu'à Bornſtædt. Graben de Stein, & Morgenſtern, qui ſuccédèrent à Gundling dans la préſidence de la ſociété royale, étoient de véritables fous de cour, dont le roi s'amuſoit.

Quelques gens de lettres que l'on compte encore parmi les précurſeurs des Gellert & des Leſſing, que le grand électeur s'étoit attachés & que Fréderic I avoit diſtingués, furent rayés de l'état des penſions, obligés de quitter la cour de Berlin & de ſe retirer ailleurs ([a]). L'expulſion de Wolff de l'univerſité de Halle acheva de décrier le roi Fréderic Guillaume dans toute l'Europe, (*V.* LANGE & WOLFF,) & lui fit donner le ſurnom de roi vandale. Au ſurplus les cantonnemens qu'il établit, & qui mirent dans l'eſclavage les payſans déjà demi-eſclaves de la nobleſſe, & les enrôlemens frauduleux, qui firent crier tous les pays voiſins & que le roi ne put jamais ſe réſoudre à contremander,

(*a*) Voyez *Kœnig*, *Vie de Beſſer en allemand.* p. 93.

ne devoient pas le faire regarder comme un protecteur des arts pacifiques.

Malgré cela son règne fit moins de tort aux études qu'on ne s'imagine. D'abord en retardant un peu les progrès d'une philosophie destructive & de cet esprit léger & futile qui commençoit à se répandre, il donna lieu à la littérature nationale de se former sur de meilleurs modèles que n'étoient les livres qui prenoient vogue de son temps, qui étoit celui de la régence du Duc d'Orleans ([a]). Bon économe & soldat, Fréderic Guillaume ne cessa jamais de protéger les connoissances utiles & solides. L'histoire même ne fut point négligée, comme les ouvrages de Kuster & de Gundling l'attestent clairement. Ce fut moins la faute du roi que celle des théologiens de Halle & des bigots de sa cour, s'il chassa Wolff; & il fit tout ce qu'il put pour réparer cette faute. Au reste les universités de Halle & de Francfort n'eurent jamais des professeurs si universellement estimés en Europe. (*V.* BOEHMER, HEINECCIUS, HOFFMANN, LUDEWIG, STAHL, THOMASIUS, WOLFF). Ce Roi religieux favorisoit toutes

(*a*) V. *Denina*, *Vicissitudes de la littérat.* P. IV. ch. 12.

les études qui servoient à la théologie, & par là la connoissance des langues anciennes se soutint sous son règne. Le système militaire prussien qui se forma sous lui, tout violent qu'il étoit, ne nuisit pas beaucoup aux arts, ni aux sciences; car en Allemagne ce ne sont ni les paysans, ni les nobles, deux classes destinées au service militaire, qui soutiennent la littérature; ce sont les bourgeois des villes & les prêtres de la campagne, les fils des professeurs & des conseillers; & ces deux classes de citoyens n'étoient guère sujettes aux cantonnemens. Si quelque jeune homme de haute taille, fait soldat par force, fut arraché aux études, il y en eut en revanche qui pour se tirer du danger se mirent dans la nécessité de faire des efforts, qu'ils n'auroient pas faits, s'ils étoient restés tranquilles près de leurs foyers (*V.* GOTTSCHED). Il se trouva d'ailleurs quelques gens de lettres, quelques artistes étrangers, qui ne seroient jamais venus dans le Brandebourg, si on ne les y avoient point traînés. Le mélange contribuoit à la perfection de l'espèce & aux progrès de l'esprit humain, & ce système militaire, qui paroît au premier abord propre à dépeupler les

pays, a plutôt contribué à en augmenter la population. Les payſans dans la Saxe, le Brandebourg & la Pruſſe ſont ſoldats par la conſtitution; mais en Weſtphalie & en Souabe, en Bohème, en Pologne ils le deviennent par défaut d'éducation; en d'autres pays c'eſt à cauſe de l'intolérance qui y règne. Nombre de jeunes catholiques, pour ſe tirer des entraves dans lesquelles ils s'étoient jetés en entrant dans l'état eccléſiaſtique ou monaſtique, ou pour ſe ſouſtraire aux déſagrémens que leur inconduite pouvoit leur attirer, ne trouvèrent d'autres moyens de ſubſiſter que de chercher un aſile dans les pays proteſtans. Cet aſile n'étoit ſouvent qu'une caſerne; mais ſoit eux, ſoit leurs enfans, ne laiſſèrent pas de contribuer, par la même vivacité de tempérament & d'eſprit qui leur fit quitter l'Italie & la France, aux progrès de quelques arts tant libéraux que mécaniques. D'ailleurs les familles deſtinées par état aux études, comme nous venons de le dire, ne multiplioient pas moins que celles des payſans & des ſoldats. Une foule de candidats qui ſortoit des paroiſſes, des colléges & des univerſités, où presque tous les paſteurs, les

recteurs, les professeurs étoient mariés, concourut à introduire la littérature chez les gentilshommes de la campagne, qui trouvèrent facilement des compagnons d'études, ou des instituteurs pour leurs enfans. Si Fréderic Guillaume I ne favorisoit pas la poësie, ni la géométrie sublime, & la philosophie spéculative, comme son père, tous ces genres de littérature & tous les arts d'agrémens étoient assez encouragés dans les pays voisins pour que les sujets prussiens ne les perdissent pas de vue.

Pendant le règne peu littéraire de Fréderic Guillaume I, deux princesses de sa famille, quoique d'une branche séparée depuis deux siècles, ont hautement protégé les lettres & les sciences en deux autres parties de l'Allemagne; ce qui aida beaucoup dans la suite les progrès qu'on fit dans les états prussiens. Guillelmine Charlotte, fille du margrave Jean Fréderic de Brandebourg-Anspach, protégea en Angleterre les gens de lettres de toutes les classes & de toute nation. Ce fut elle qui tira de l'indigence la fille de Milton, qui pensionna le fameux père Courayer, qui daigna même se rendre médiatrice entre le docteur Clarke, ou plutôt le grand Newton, &

Leibnitz ([a]). Et c'eſt à elle que l'auteur de la Henriade dut le commencement de ſa fortune. Le Roi George II, qui avoit pour cette épouſe la plus grande déférence, fonda l'univerſité de Gœttingue, & par ce moyen la littérature angloiſe commença à ſe répandre en Allemagne. Presqu'au même temps Sophie Magdelaine, l'arbitre du conſeil du roi de Danemark ſon époux, appela de Bareuth l'ancien précepteur de ſes frères, nommé Schulin. Ce littérateur franconien eut beaucoup de part à l'inſtruction de Fréderic V & dirigea les inſtituts littéraires qui ont fait tant d'honneur à l'eſprit pacifique & bienfaiſant de ce roi. Copenhague, Altona, Kiel, tout le Danemark & le Holſtein ont été le refuge d'une foule de gens de lettres allemands & même brandebourgeois & poméraniens. Le célèbre Comte de Bernsdorff, dont les ſavans danois & ceux du pays de Holſtein ne ſe laſſent d'honorer la mémoire, ſuivit les plans de Schulin & les idées que la reine Magdelaine avoit inſpirées à ſon fils ([b]).

(*a*) V. *Voltaire, Lett. phil.*—*Chavanettes, Hiſt. d'Angl.* T. V.

(*b*) *Pantoppidan. Geſta Danorum.* Tom. I. 1740. *Epît, dédicat. Ahleman, über das Leben und den Character des Grafen Ernſt Hartwig von Bernsdorff.* Hamburg 1777.

SECTION CINQUIÈME.

Impulſions extraordinaires ſous Fréderic II. Nouveau ſyſtème d'éducation.

Enfin le prince de Pruſſe, l'ami de cœur du ſavant Jordan & de Mr de Suhm, le correſpondant de Fontenelle, de Rollin, de Voltaire, de la marquiſe du Chaſtellet, ce prince qui avoit fait de ſon château de Rheinsberg une eſpèce de Lycée, qui avoit à ſa table plus de ſavans que de cavaliers ou de courtiſans, ce prince parvint au trône. Jamais événement politique n'a tant intéreſſé la république des lettres. Ce n'eſt pas qu'il ait fait pour elle plus que le grand électeur Fréderic Guillaume ou le roi Fréderic I ſes aïeux; on peut même dire qu'il a été moins libéral que ceux-ci, ſurtout envers les Allemands; mais l'enthouſiaſme qu'excita un roi auteur, un roi académicien dans toute l'étendue du terme, puiſqu'il étoit de la ſecte des académiciens, diſputant de tout, & qu'il fonda deux académies, à une deſquelles il faiſoit lire ſes mémoires, ſes diſcours, pendant qu'à l'autre il dictoit lui-même les in-

ſtructions, un roi qui continua conſtamment à s'entretenir tous les jours & partout avec des gens de lettres, devoit ſans doute donner une forte impulſion à toutes ſortes d'études.

L'académie exiſtoit, comme tout le monde ſait, depuis le règne de ſon aïeul. Mais une langue nouvelle, que lui aſſigna Fréderic II, & qui ſe trouvoit être celle de la cour, lui donnoit un grand air de nouveauté, & les lectures que le roi y faiſoit faire, tantôt de mémoires hiſtoriques, tantôt d'éloges, tantôt de discours philoſophiques, dans une langue que les dames mêmes entendoient, donnoient à ce corps une nouvelle face, & plus d'éclat que l'ancienne ſociété n'en avoit eu.

L'école militaire, qui n'eſt proprement qu'un collége de gentilshommes, exiſtoit auſſi depuis le temps de Fréderic I, & ſur un aſſez bon pied, puisque des princes étrangers y venoient recevoir une éducation convenable à leur qualité. On ſe rappelle que parmi les élèves de ce collége des temps précédens, on comptoit le prince d'Anhalt Zerbſt, père de l'impératrice de Ruſſie. Fréderic II l'augmenta conſidérablement. L'objet de cette inſtitution

étoit de former des gentilshommes propres à être employés à l'éducation des princes & dans les commiſſions étrangères, & de fournir en temps de guerre de bons aides de camp. Le nombre des ſujets qui en ſont ſortis n'eſt peut-être pas proportionné à la dépenſe que le roi y a faite. Mais il en ſort d'excellens, & la littérature y gagne toujours par les emplois qu'y trouvent les profeſſeurs, & par un moyen de plus qu'a la nobleſſe d'y être élevée, ſoit en payant penſion, ſoit en jouiſſant des places que le roi y avoit établies, & qu'il entretenoit à ſes frais. Sous le règne de Fréderic II s'accrut auſſi beaucoup le corps ou la maiſon des cadets, fondée par ſon père, dont le but n'eſt que de former des officiers (a), mais qui ne contribua pas moins à l'avance-

(a) Suivant les obſervations ſur le militaire pruſſien qu'on attribue à Mr de Guibert, & dont j'avois un exemplaire apoſtillé par une perſonne de ce pays qui me paroît très-inſtruite, j'ai dit que cette maiſon lui coûtoit 45,000 écus. D'autres m'aſſurent que ce n'eſt guère que 15,000, que 60,000 francs, y compris les réparations de la maiſon. Ce ne feroit pas trop pour fournir tout à l'éducation de douze gentilshommes & pour contribuer à celle de dix ou douze autres. Cependant l'établiſſement de la maiſon des cadets eſt d'une plus grande utilité, & coûte beaucoup moins à proportion. Le feu roi dépenſoit pour l'entretien de cette maiſon le triple de ce que coûte l'école militaire; mais elle ſert à l'éducation d'un nombre d'élèves, fils d'officiers, quinze fois plus grand.

ment des lettres. *V.* BORRELLY, GRILLO, PREVOST, RAMLER, SULZER, THIEBAULT, TOUSSAINT, WÉGUELIN.

L'intérêt que Fréderic II parut prendre à l'instruction du public, augmenta ou fit naître cet enthousiasme pédagogique qui forma bientôt une classe d'auteurs presqu'inconnue à nos ancêtres. Ce zèle, cet enthousiasme qui s'est éveillé en Allemagne pour l'avancement de l'éducation, n'est pas nouveau dans le monde. Les auteurs italiens & espagnols du seizième siècle avoient fait des réflexions, donné des règles, imaginé des établissemens pour un objet d'une aussi grande importance. On ne fit pas moins en France dans le siècle de Louis XIV. Mais l'objet, soit des livres, soit des établissemens destinés à l'éducation & à l'instruction de la jeunesse, a changé dans notre siècle. Les jésuites, les barnabites, les prêtres somasques, ceux des écoles pies, & messieurs de St Lazare ou de la Mission n'avoient ou sembloient n'avoir en vue que d'instruire les hommes dans la religion & de les conduire dans le chemin de la vie éternelle. Les philanthropistes de nos jours se sont plus attachés à des objets temporels.

Les plans raisonnés, les méthodes des livres allemands sur l'éducation vinrent à la suite d'un traité assez connu de l'anglois Locke, & de quelques ouvrages de Rollin dont le roi de Prusse & tous les gens sensés faisoient beaucoup de cas. *L'éducation d'un prince* par le fameux théologien Duguet ne fut guère suivie dans l'Allemagne protestante. Le cours d'étude de l'abbé de Condillac, très-différent de celui de Duguet, quoique pour le même objet, vint plus tard. Le Holstein, où les études florissoient heureusement sous Fréderic V, & le Danemark où la littérature allemande étoit devenue aussi commune que la françoise l'étoit à Berlin, virent naître les philanthropistes, avant qu'ils se répandissent ailleurs. Mais cette érudition, qui avoit directement pour but de former en même temps les cœurs pour la société, & les esprits pour les lettres, passa de Copenhague à Altona, à Hambourg, à Berlin, dans les pays de Brandebourg & de Magdebourg, & en Silésie, & se répandit dans toute l'Allemagne *L'école réelle*, établie à Berlin au commencement du règne de Fréderic II par un ecclésiastique luthérien nommé Hecker, n'avoit

encore aucun exemple, & c'eſt d'après le modèle & le ſuccès de celle-ci que les écoles normales ſe ſont fondées ailleurs. Un prince des plus voiſins du roi de Pruſſe y contribua beaucoup. Deſſau, petite ville au bord de l'Elbe, n'étoit connue que par la bonté de ſon ſol. Le brave prince Léopold d'Anhalt-Deſſau, le compagnon des victoires du prince Eugène de Savoie, le premier créateur en quelque ſens de la tactique pruſſienne, n'avoit penſé qu'à faire des ſoldats. Il n'eut pas le temps de ſuivre les idées philoſophiques de Fréderic II, comme il avoit ſecondé les vues militaires du prédéceſſeur. Maximilien ſon fils, celui qui eut part à la victoire de Molwitz, avant que le père remportât celle de Keſſelsdorff, ne régna que cinq ans; & laiſſa ſon héritier Léopold Fréderic encore dans l'enfance. Mais ce prince ne fut pas plutôt parvenu à la régence, que Deſſau devint une ville célèbre par nombre de bons maîtres attachés au Philanthropin, & par les ſoins que le prince s'eſt donnés & ſe donne pour que ce collége ſoit bien dirigé.

Cet enthouſiaſme louable s'étendit partout. Un abbé moine ſiléſien, imagina des métho-

des

des sûres pour l'inſtruction de chaque claſſe des citoyens, tandis qu'un gentilhomme brandebourgeois, d'une des plus anciennes familles du pays, compoſoit des livres très-utiles pour cet objet, & fourniſſoit des exemples encore plus utiles & plus rares. Le village de Rekahn eſt proportionnément auſſi digne d'admiration que la ville de Deſſau. En même temps un eccléſiaſtique berlinois, qui s'étoit formé en Angleterre, en Hollande & ſurtout en Danemark, dirigeoit l'éducation de beaucoup de gentilshommes & de bourgeois dans un collège fondé ſur les débris d'un riche monaſtère ſéculariſé proche de Magdebourg.

Le prince de Pruſſe, aujourd'hui roi, eut pendant quelques années pour aumônier de ſon régiment un jeune homme qui fit enſuite une fortune conſidérable par ce nouveau genre d'étude, peu connu ou du moins peu récompenſé autrefois, & encore trop peu conſidéré dans d'autres pays. *V.* ARLETIUS, CAMPE, FELBIGER, GROSS, HÆHNE, HECKER, RESEWITZ, ROCHOW, SILBERSCHLAG, TRAPP.

Je ne doute pas que l'Émile de Rouſſeau n'ait contribué dans la ſuite à faire adopter les

principes d'éducation qu'on pratique dans l'école réelle de Berlin; mais cette école étoit ouverte plus de dix ans avant que l'Émile de Rouſſeau eût paru. D'ailleurs la méthode des écoles normales établies ſur le pied de l'école réelle de Berlin, eſt plus raiſonnable, plus praticable que ne le ſont les conſeils du miſanthrope Genevois.

Les nations méridionales qui ont fondé tant d'écoles publiques, la plupart pour le ſoulagement du bas peuple, ſemblent n'avoir jamais penſé à lui procurer les inſtructions qui lui ſeroient les plus néceſſaires, & qui ſeroient toujours d'une grande utilité à la bourgeoiſie aiſée, & même à la nobleſſe. En ſuppoſant que l'éducation dût être confiée à des eccléſiaſtiques ſoit ſéculiers ſoit réguliers, comment, avec des principes connus, avoués, conſacrés par des inſtitutions religieuſes, a-t-on ſi conſtamment négligé les connoiſſances & les exercices mécaniques, ſi néceſſaires pour la vie phyſique, & ſi utiles même pour la morale qu'on avoit en vue? Falloit-il que tous ces établiſſemens n'aboutiſſent qu'à enſeigner du latin, de la métaphyſique, de la mythologie? Falloit-il qu'on fût

presque uniquement redevable à l'Allemagne des inventions vraiment utiles, & que l'Italie, après avoir donné les premières idées, après avoir tracé le premier chemin à toutes les ſciences & à tous les arts, les laiſſât perfectionner aux nations qu'elle a ſi long-temps traitées de barbares?

Fréderic II ne négligea rien de ce qu'il croyoit utile aux progrès de l'eſprit humain. Il ſuivoit pour cela les principes des plus grands maîtres. Quintilien étoit ſon code dans cette partie d'adminiſtration. Il ne dédaigna pas même de deſcendre jusqu'à de petits détails qu'un préfet de collége croiroit presque au deſſous de lui. Quoiqu'on ait dit fauſſement que ce grand roi s'eſt occupé de la meilleure manière d'enſeigner l'*a*, *b*, *c* aux enfans, il eſt très-vrai qu'il fit dreſſer des réglemens pour toutes les claſſes des colléges & des univerſités (*V.* FELBIGER, STECK.); & l'on eſt charmé de voir avec quel intérêt ce monarque parle, dans ſes ouvrages, de l'académie des gentilshommes & de la maiſon des cadets, qu'il a ſoutenues & augmentées. Il ne s'eſt pas trop mêlé des écoles luthériennes, quoique rien ne s'y fît ſans qu'il

en fût informé; mais il prit soin particulièrement de trois établissemens littéraires où l'on professoit principalement la religion réformée, & auxquels il destinoit des visiteurs de son propre choix, & ordinairement suisses. *Voyez* MERIAN & SULZER.

L'éducation étoit la seule chose, peut-être, où l'on alloit généralement d'accord, au moins quant à l'objet principal. Rois, princes & princesses, ministres, magistrats, ecclésiastiques & laïques, dévots, incrédules, luthériens, catholiques, réformés, tous parloient, tous écrivoient, tous s'occupoient de l'éducation. Les frères moraves, qu'on appelle autrement Hernouthes, & qui s'appellent chez eux *frères de l'unité*, semblent avoir allié dans leur institution l'esprit de retraite des chartreux & des camaldules, & les occupations pédagogiques des barnabites & des piaristes ([a]). Il ne paroît pas que ces frères ambitionnent la gloriole d'être auteurs. Ils n'ont guère écrit que sur leur histoire & sur l'objet de leur institut; mais

([a]) On appelle aussi les barnabites clers réguliers de la congrégation de St Paul; & ceux que les Allemands appellent *piaristes*, les clers réguliers des écoles pies : *scholarum piarum*.

il eſt ſûr qu'ils s'occupent avec ſuccès de l'inſtruction de la jeuneſſe qui leur eſt confiée. Cet objet attira dans leur ſociété beaucoup d'honnêtes gens, & même des gentilshommes & des gens de lettres. Sous le grand Fréderic on a vu de jeunes officiers de condition quitter leur état & le ſéjour de la capitale, pour aller devenir maîtres d'écoles dans un établiſſement de frères moraves. On a vu avant cela des membres de l'académie des ſciences prendre le même parti. (*V.* BATTIER.) Si jamais ils ſe mettent à faire des livres & qu'ils ſe faſſent un devoir de l'exactitude & de la perfection qu'on trouve dans leurs manufactures, ils ſurpaſſeront les fameux ſolitaires de Port Royal.

Peut-être eſt-il à craindre que cette inſtitution méthodique, ces moyens faciles de tout apprendre n'affoibliſſent le génie, dont la force & le ſuccès ſont toujours proportionnés aux obſtacles qu'on rencontre, & qu'il faut ſurmonter. Mais en attendant la jeuneſſe eſt mieux inſtruite aujourd'hui qu'elle n'étoit auparavant; & ce que l'on perd en profondeur on le gagne en étendue.

L'inſtruction de la jeuneſſe étant regardée par toutes les claſſes de citoyens comme un objet des plus importans, les gens de lettres, pour la plupart profeſſeurs, régens de colléges, maîtres d'écoles ou inſtituteurs particuliers, devoient acquérir plus de conſidération. Il n'étoit pas rare en Allemagne que les princes des plus illuſtres maiſons reçuſſent à leur table des gens de lettres ([a]). Des ducs de Saxe & de Bronswic, & même le père de Fréderic, & plus encore le grand électeur, avoient donné l'exemple de cette popularité. On n'a pas encore oublié depuis cinquante ans le comté de Manteufel, dont la maiſon étoit ouverte aux gens de lettres à Dresde, à Berlin, à Leipſic. Mr de Marſchal, miniſtre d'état ſous Fréderic Guillaume, n'avoit pas vécu ſur un pied différent. Mais à l'exemple d'un roi très-puiſſant & très-renommé depuis ſes premiers exploits, les autres ſouverains, & à plus forte raiſon les ſeigneurs, les miniſtres d'état, ſe familiariſèrent davantage avec les ſavans. L'on vit enſuite à Berlin les reines inviter les prédicateurs à leur dîner, pluſieurs grands ſeigneurs ouvrir

(a) Voyez la vie de Beſſer.

leurs maiſons, offrir leur table aux gens de lettres. Les miniſtres & quelques grands officiers de la cour, qui étoient membres de l'académie, avoient un motif de plus pour le faire, & quelques-uns d'entr'eux s'y ſont diſtingués. (*Voyez* ARNIM, GOTTER, HERTZBERG, MARSCHAL, REWIESKY). Les miniſtres étrangers les imitèrent ou donnèrent l'exemple. Les ſavans de Berlin ſous le règne de Fréderic n'envièrent point à cet égard les agrémens de Paris & des villes d'Italie. Si les gens de lettres allemands ſont moins fréquemment chez les dames & dans le grand monde, c'eſt que la nobleſſe n'eſt pas dans la haute Allemagne ſur le pied qu'elle eſt en Italie & en France; & je doute fort, d'après Lucien, d'Alembert & Zimmermann, s'ils doivent ſouhaiter de l'être davantage. Je doute encore plus, ſi les grands ont tort de ne ſe pas trop montrer aux yeux des poëtes & des romanciers.

SECTION SIXIÈME.

Instruction des femmes ; alliances étrangères ; liberté de la presse.

L'éducation du sexe influe également sur la littérature & sur les mœurs d'une nation. Les femmes n'ont absolument point influé dans les affaires sous Fréderic II, ni même sous Fréderic Guillaume son père. Jamais en quatre vingts ans on n'a entendu dire qu'en Prusse un ministre ait été élevé ou déplacé par des intrigues de femmes (*V.* JARIGE). Bien moins on trouvera qu'elles ayent décidé ni de la guerre, ni de la paix. A peine pourroit-on nommer un ou deux artistes que la faveur d'une princesse, soit mère, sœur, ou épouse du monarque, ait fait prendre au service, & pensionner.

Les femmes n'ont pourtant pas moins contribué aux progrès que les lettres & les arts ont faits dans le pays. Sans avoir le ton maîtrisant de celles des autres nations, elles ont en général beaucoup de pouvoir sur leurs maris. Il y a quelque chose dans le génie de la langue, dans les lois, dans les coutumes qui

pourroit faire croire que la femme n'eſt pas moins conſidérée que l'homme ([a]). Et qui ſait ſi ces manières reſpectueuſes que les François ont pour les dames, ne ſont pas encore une ſuite des mœurs que les Francs, nation allemande, ont introduites dans les Gaules? Il eſt vrai que la loi ſalique exclut les femmes de la ſucceſſion à la couronne & aux fiefs Cette loi eſt très-raiſonnable, parce que le feudataire eſt ſoldat, & que les femmes ne ſont pas faites pour la guerre. Au reſte, dans la plus grande partie de l'Allemagne, les ſœurs partagent en égale portion avec leurs frères l'héritage de leurs parens; ce qui n'eſt guère de coutume dans les autres pays. Parmi les nations méridionales, où les paſſions ſont plus véhémentes, les femmes doivent avoir ſouvent une influence plus prompte; mais vers le nord leur influence eſt plus continue, & a plus de ſuite. D'ailleurs, comme les nations ſeptentrionales ont plus beſoin de culture pour ſe former que celles du midi, & que

(*a*) Outre que les noms qui ſignifient *ſoleil* & *monde*, par exemple, ſont féminins & que celui de lune eſt maſculin, on trouve dans les livres généalogiques que pour indiquer avec un ſeul mot frères & ſœurs, le nom eſt tiré de ces dernières, *Geſchwiſter*.

les femmes en général, par la raison qu'elles sont plus délicates & plus sensibles, sont plus capables de recevoir de l'éducation & de l'instruction, elles sont aussi plus propres par la manière de vivre du pays à la communiquer aux hommes. Un seul exemple, qui n'eut pas de grandes suites, ne doit point tirer à conséquence. Mais toujours est-ce un fait, que le premier auteur qui parut aux frontières des pays qui forment la monarchie prussienne, est une femme ([a]). Il est très-certain que le sexe est fort instruit en Allemagne, du moins dans les pays dont nous parlons; & si leur esprit, leurs connoissances ne frappent pas aussitôt qu'ailleurs les étrangers, c'est que l'instruction des femmes allemandes est plus pour leurs maris & pour leurs familles, & que celle des Françoises & des Italiennes l'est plus pour leurs amans ou leurs amis. La constitution même de l'Allemagne protestante contribue à l'instruction du sexe. Par la même raison qu'on trouve plus facilement des instituteurs pour les garçons, on trouve aussi de meilleures gouvernantes pour

(*a*) ***Roswida***, **abbesse & fondatrice de l'abbaye de Gandersheim, entre Magdebourg & Bronswic.**

les demoiselles, & c'est une suite du train qu'a pris la nation. Les filles des ecclésiastiques, professeurs ou pasteurs, participant à peu près à la même éducation que leurs frères dans la maison paternelle, en sortent également capables de porter quelques germes de doctrine & le goût de l'étude dans les familles où elles entrent comme gouvernantes ou comme épouses.

Il n'y a pas encore eu dans les universités prussiennes des femmes faisant profession de lettres, comme le faisoit Madame Gottsched à Leipsic, ni des demoiselles docteurs, comme il y en a à Gœttingue. Peut-être cette publicité de littérature n'auroit-elle pas été bien reçue sous Fréderic II, qui n'aimoit pas beaucoup le sexe, & qui traita trop durement une pauvre femme dont les poësies avoient eu du succès (*Voyez* KARSCHIN). Cependant il y eut dans toutes les classes des femmes très-capables de faire, sinon de grands ouvrages, (ce que les femmes n'ont jamais fait, ni dans les sciences, ni dans les arts, en aucun temps, ni aucun pays,) du moins de bonnes & de jolies choses. Et quand elles ne feroient que lire, traduire,

& juger les auteurs, comme elles font effectivement, cela même ne sert-il pas à introduire dans la littérature plus de sentiment, & cette délicatesse de goût qui manquoit autrefois aux écrivains allemands? *Voyez les art.* BAMBERGER, BREYMANN, CATHERINE II, DILTEY, ÉLISABETH, GOTTSCHED, RECKE, RECLAM, RENEL, UNGER.

Ces alliances entre personnes de différente nation, qui ont été fort fréquentes en Prusse depuis un siècle, ont aussi contribué aux progrès de l'esprit dans les pays prussiens. Si jamais on s'avise de faire la généalogie des auteurs & des artistes allemands les plus célèbres, on trouvera que ceux dont les ancêtres se sont alliés avec des familles étrangères, ont plus gagné que perdu par ces alliances. L'Autriche & la Bavière ont eu des relations, ont fait des alliances avec des familles italiennes, espagnoles & françoises; mais ce mélange s'est concentré dans les villes capitales, & n'a peut-être servi qu'à hâter les progrès du luxe & de la corruption, suites nécessaires de l'agrandissement des villes. Les réfugiés françois qui se sont répandus dans les provinces protestantes

de l'Allemagne, y ont ſinon introduit, certes avancé l'induſtrie; ils n'ont contribué que médiatement à l'augmentation du luxe, c'eſt-à-dire lorsque leur induſtrie eut excité celle de la nation qui les reçut, & augmenté par là les moyens de ſubſiſtance & les richeſſes. Le progrès de l'eſprit humain, diſons plus clair encore, l'eſprit humain auroit gagné davantage, ſi on eût pu convertir au chriſtianisme la nation juive, ou ſi l'on eût porté plus loin la tolérance, & pour mieux dire, ſi l'on avoit été plus conſéquent à cet égard ([a]).

La liberté qu'acquirent la preſſe & la librairie ſous Fréderic II, eut peut-être plus d'influence ſur la littérature allemande que toutes les nouvelles méthodes d'éducation qu'on imagina ou qu'on renouvela, & que tous les petits avantages dont je viens de parler. L'Allemagne ſavante ne ſentit que ſous lui ce qu'elle pouvoit être par ſa conſtitution. Depuis le règne de l'empereur Ferdinand II jusqu'à la conquête de la Siléſie par le roi de Pruſſe, l'Allemagne n'a pu ſe dire libre que dans quelques inſtans & dans des criſes violentes. Car quelle

(a) Voyez ci-après Sect. IX.

liberté, quelle indépendance, que celle que prétendoient lui procurer les armées de France & de Suède, quoiqu'opposées au despotisme auquel visoit la maison d'Autriche? La paix de Westphalie assura des possessions & des droits à quantité de princes allemands; mais la maison d'Autriche n'eut pas moins d'influence dans tout l'empire qu'elle n'en avoit eu avant ce traité. Aucun prince n'avoit assez de force, ou assez de courage pour résister aux insinuations impérieuses de la cour de Vienne. Ce n'étoit que sur des articles de controverse que les souverains du second ordre pouvoient laisser dire ce qui leur plaisoit; à tout autre égard on n'y étoit pas moins gêné que dans les autres pays où la presse n'est pas libre.

Mais lorsqu'on vit par le succès de la guerre de sept ans, que l'Allemagne n'avoit pas besoin de l'Autriche pour s'assûrer du côté du Rhin, & qu'elle n'avoit pas besoin non plus de la France & de la Suède pour se défendre du côté du Danube, la nation acquit plus d'ame & osa penser & parler plus qu'elle n'avoit encore osé. Le roi de Prusse, assez fort pour protéger les princes ses collègues contre l'ambition des gran-

des puiſſances, & pas aſſez puiſſant pour penſer à les ſubjuguer & à les gêner lui-même quand il le voudroit, mit en valeur tous les petits états qui partagent l'Allemagne. Chaque prince, chaque ville, chaque particulier ſelon ſon rang, ſentit croître ſon exiſtence. On acquit cette énergie qu'éprouvent les individus de chaque nation dans les guerres civiles, lorsque les ſouverains ſont obligés de ménager leurs peuples, de reſpecter leurs ſujets. Le roi de Pruſſe laiſſa écrire, & l'on accorda à peu près la même liberté dans les états voiſins; les écrivains formèrent un corps qui ſe ſoutenoit, s'élevoit par lui-même. Voilà la cauſe principale de l'eſſor qu'a pris la littérature en Allemagne depuis vingt cinq ou trente ans. En Pruſſe même, ſous les règnes précédens, l'impreſſion, le débit & l'introduction des livres étoit auſſi gênée que dans les pays d'inquiſition. On y avoit défendu, ſous peine de très-groſſes amendes, jusqu'aux traductions allemandes de la bible qui n'étoient pas conformes à celle de Luther. Fréderic ôta toutes ces entraves. Ce n'eſt pas, comme on l'a cru généralement, que toute ſorte de cenſure concernant les livres ait été abolie. La dé-

ſenſe d'imprimer ſans l'approbation des cenſeurs, ſous peine de cent écus d'amende, ſubſiſta toujours. Mais comme le roi étoit très-tolérant, le miniſtère le devint à un point, que la preſſe ſe trouva auſſi libre à Berlin qu'elle l'eſt à Londres. J'ai vu un reſcrit ſigné de trois miniſtres d'état, en 1779, par lequel on inſinuoit ouvertement au cenſeur qu'il devoit ſeulement prendre garde qu'en laiſſant une pleine liberté à certains écrivains *ſans aucune ſorte d'inſpection, les abus n'allaſſent pas trop loin.* (*Voyez* CRANTZ, KAHLE, LAVEAUX). Au reſte les cenſeurs, qui d'un côté n'étoient ni bigots par principes, ni religieux par état, n'avoient pas aſſez de pouvoir pour faire exécuter la loi, & il étoit très-facile de l'éluder. Les libraires étoient d'autant moins gênés, que l'introduction de toutes ſortes de livres étoit abſolument permiſe ſans réviſion & ſans impôt. Cette liberté s'étendit par les circonſtances du temps dans les pays voiſins.

Il y avoit depuis long-temps en deux villes différentes, à Francfort ſur le Mein & à Leipſic, des foires très-fréquentées, où le trafic de librairie formoit une des branches du commerce qui s'y faiſoit. A Francfort, ville impériale, la

cour

cour de Vienne exerçoit ſur le débit des livres une autorité qu'on n'oſoit lui conteſter. Le célèbre médecin van Swieten, conſeiller intime de l'impératrice Marie Thérèſe, avoit la ſurintendance abſolue des affaires littéraires. Ce cenſeur rigide, ſoit par ſes propres principes, ſoit pour ſeconder les intentions de ſa pieuſe ſouveraine, défendoit l'introduction de la plupart des livres nouveaux, comme contraires aux opinions reçues. Ces prohibitions s'étendoient aux foires de Francfort. A Leipſic on n'avoit guère ſuivi de règlemens différens ſous Auguſte III, dévoué à l'Autriche. Le conſeiller Charles Bel, né en Hongrie, profeſſeur de poëtique, bibliothécaire & cenſeur à Leipſic ſous le roi Auguſte, auroit-il été moins rigide, moins ſcrupuleux que le médecin hollandois ne l'étoit à Vienne? Mais lorsque le roi de Pruſſe s'empara de la Saxe dans la troiſième guerre, & qu'il y paſſa ſes quartiers d'hiver, il y introduiſit la même tolérance qui régnoit déjà dans ſes états; & le commerce de librairie par ce moyen devint très-conſidérable. L'avantage qu'en reſſentoient les libraires, les mit en état de faire des entrepriſes, de payer des écrivains, & la lit-

térature allemande prit, même durant la guerre, un essor qu'on n'auroit presque pas espéré dans la plus profonde tranquillité. La paix qui revint, contribua beaucoup plus encore à l'avancement de cette branche de commerce.

A en juger par l'immense quantité d'ouvrages qui se sont imprimés dans les vingt quatre années qui s'écoulèrent depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à la mort de Fréderic II, on diroit que ni en Italie dans le siècle de Léon X, ni en France sous Louis XIV, les lettres n'eurent point de temps plus heureux. Mais nous ne dissimulerons pas qu'il est pour le moins aussi problématique, si cette liberté, ces moyens aisés de faire imprimer cette foule prodigieuse de livres qui sortent des presses d'Allemagne, est utile à la perfection de la littérature, qu'il est douteux, si l'extrême facilité de l'instruction forme les génies & les grands auteurs.

SECTION SEPTIÈME.

Changement qui s'est fait dans l'étude & l'usage des langues.

D'abord une grande partie de ces livres sont des traductions, suite immédiate & naturelle de l'éducation, & de l'étude des langues, plus conforme au génie allemand qu'à celui des autres nations. La connoissance des langues orientales y est plus commune qu'en Italie; & un Italien qui de nos jours s'est distingué hautement dans l'érudition hébraïque, est aussi renommé en Allemagne qu'à dix lieues de la ville où il réside (a). Au renouvellement des lettres & dans les premiers lustres de l'université de Francfort sur l'Oder, ce même professeur Prætorius qui disputa avec le jésuite Aur en présence du nonce du pape & de l'électeur, savoit quatorze & même dix-huit langues (b). Ce goût continua toujours, & les établissemens des universités, la pratique des consistoires le conservent. La langue latine a été pendant près de dix siècles le seul instrument dont on

(a) Mr l'abbé Derossi, professeur à l'université de Parme.
(b) V. *Beckmann, Notitia universitatis Francofurt.* p. 92.

ſe ſoit ſervi dans le nord pour enſeigner & pour apprendre les ſciences. Un peu de latin pendant les XIII & XIV ſiècles conſtituoit presque toute la littérature; les gentilshommes, les prêtres & les moines n'avoient de plus grand fonds d'inſtruction, ni pour eux, ni pour les autres ( ). Cette langue a été conſtamment dominante dans les colléges & les académies jusqu'après la mort du grand électeur Fréderic Guillaume. Les princes & les princeſſes mêmes l'étudioient encore de ſon temps; elle paroît avoir été en Allemagne comme en Suède la langue de cour. Elle commença à paſſer de mode ſous les deux premiers rois de Pruſſe; mais le rétabliſſement de l'académie, à laquelle Fréderic aſſigna une nouvelle langue, fixa l'époque de la révolution qui ſe fit dans la république littéraire de l'Allemagne. Les nouveaux règlemens portoient qu'on ne publieroit les mémoires qu'en françois, au lieu de les publier en latin, comme il avoit été réglé par Leibnitz. Il eſt vrai que le latin avoit commencé en France à être beaucoup moins en uſage vers l'an 1682 que

(a) Voy. *Burckard*, *de linguae latinae in Germania fatis*. Tom. I. cap. IV. p. 119. Hannov. 1713.

l'édit de Nantes fut révoqué. Aprés Fléchier, Boſſuet & Nicole, qui écrivoient également bien en latin & en françois, il n'y eut plus que quelques jésuites & quelques autres régens de claſſe qui ſe ſerviſſent du latin. Et à peine trouveroit-on qu'aprés la Hire & Pourchot les membres de l'académie & les profeſſeurs s'en ſoient ſervis pour traiter de ſciences ou de philoſophie. Les proteſtans françois en abandonnérent totalement l'uſage, dès qu'ils eurent introduit la langue vulgaire dans leur culte. Auſſi de tant de réfugiés françois qui ont fait des livres en Allemagne, & ſurtout à Berlin, je n'en connois pas un qui ait écrit en langue latine. Le moyen inattendu qui s'offroit au grand électeur d'introduire une nouvelle langue de communication parmi les gens de lettres de différens pays, lui fit abandonner le projet de la ville latine dont nous avons parlé. Depuis lors les princes ne penſérent plus guère au latin. Charles XII, roi de Suède, & l'empereur Charles VI ſont peut-être les derniers des ſouverains qui ayent parlé cette langue.

Il y eut encore des théologiens, des juriſtes & des médecins qui continuèrent à s'en ſervir;

mais à mesure qu'on s'accoutumoit à donner des leçons en langue vulgaire, on écrivoit de même les traités élémentaires faits pour l'instruction des étudians. On en vint jusqu'à faire en allemand les discours d'inauguration, ce qui étoit inouï avant le milieu du siècle. Dans les différens genres de belle littérature il est encore beaucoup plus rare que l'on écrive en latin. Les derniers ouvrages un peu considérables en vers latins qui ayent paru dans les états prussiens, sont une traduction du Télémaque de Fénelon, imprimée l'an 1740, & un recueil d'odes, d'élégies, d'épigrammes, & de quelques autres pièces de poësies d'auteurs allemands qu'un nommé Rœnick, recteur d'une école, fit imprimer en 1748. On a d'autant moins sujet de le regretter, que pendant ces deux siècles qu'on cultiva la poësie latine, jamais l'Allemagne n'a eu de poëtes de ce genre qui ayent égalé les Italiens, les Anglois, les François même. Il n'y eut que quelques Siléfiens qui en approchèrent. En vain on se vantoit d'en avoir un beaucoup plus grand nombre que l'Italie (a). Le

(a) Voy. *Rœnick, Recentiorum poëtarum Germanorum, &c. in Praefatione.*

grand Leibnitz n'égala pas même Hugo Grotius dans la poësie latine. On ne s'avise plus depuis long-temps ni en Allemagne, ni ailleurs, de faire des romans en latin comme en a fait Barclai dans le siècle dernier; & l'on ne voit plus que fort rarement des ouvrages historiques en latin. Mais est-il bien vrai à cet égard que dans des colléges prussiens la bonne latinité ne se soit pas si bien conservée qu'en Saxe ([a])? En supposant le fait, que la célébrité d'Ernesti rend assez probable, je n'en saurois indiquer d'autres raisons, sinon que dans les villes de la Saxe on lit un peu moins de livres françois qu'en Prusse, & qu'il n'y a pas de langue d'un génie plus contraire au latin que la françoise. *V.* ARLETIUS, BADENHAUPT, BAUMGARTEN, CHRISTGAU, COCHIUS, ERMAN, GEDIKE, MEIEROTTO, SPALDING G. L., TELLER, *&c.*

Des trois filles de la langue latine, l'italienne, l'espagnole, la françoise, ce fut cette dernière qui remplaça la mère dans tout le nord. L'italienne y étoit assez répandue dans le siècle de Charles Quint, & même avant par

(a) V. *Mirabeau*, *Monarchie prussienne.* T.V. p. 151.

les relations que l'Allemagne avoit avec l'Italie. Une demi-douzaine d'auteurs italiens de deux siècles successifs, l'Arioste, le Tasse, le Guarini, Guicciardini, Sarpi, Galilée, & ensuite les opéra, faisoient encore apprendre aux Allemands la langue italienne ([a]), même depuis que la moitié de l'Allemagne n'eut plus rien à faire avec Rome. Les gens de lettres, auxquels l'intelligence du latin rend celle de l'italien très-facile, ont continué à l'étudier médiocrement, tant pour lire les auteurs italiens que pour les traduire. Dans les premières années du règne de Fréderic II, le comte Algarotti & une quantité d'Italiens employés aux théâtres de la cour à Berlin & à Potsdam, avoient encore porté beaucoup de monde à l'étudier. Mais c'étoit surtout pour lire les opéra de Metastasio, & les comédies de Goldoni. Cette envie passa depuis que Fréderic II n'eut plus le même goût qu'il avoit eu pour l'opéra, & à mesure que l'étude du latin languissoit. Sur la fin de son règne, si on excepte ceux qui avoient voyagé ou qui étoient nés en Italie ou de parens italiens, il n'y eut que quelques personnes alliées à la famille royale,

(a) V. *Journal de Hambourg*. 1695. p. 81.

quelques aides de camp, un ou deux membres de l'académie qui fussent en état d'écrire en italien. *V.* BRONSWIC F. A., MÉRIAN, NICOLAÏ.

La langue espagnole n'a jamais été répandue dans la Saxe comme elle l'a été en Westphalie, en Bavière & en Autriche. Un seigneur écossois, qui fut très-long-temps attaché à Frédéric II, ne cessoit de louer les livres aussi bien que le caractère des Espagnols qu'il avoit connus. C'est peut-être par une suite des entretiens de ce seigneur qu'un chanoine de Halberstadt traduisit des poësies de Gongora & un professeur de Halle l'histoire de Ferreras. (*Voy.* BERTRAM, JACOBI *&* MOLDENAWER). Les auteurs allemands qui cherchoient tous les moyens de se former un théâtre, auroient dû certainement puiser aux sources abondantes du Parnasse espagnol. Mais ils s'attachèrent aux François & aux Anglois, supposant toujours le génie de ces derniers plus analogue à celui de leur nation. Enfin de toutes les langues tant anciennes que modernes, la françoise est celle qui a eu le plus de cours sous Fréderic II. Elle avoit commencé à se répandre en Allemagne à l'occasion des congrès de Munster, & pendant

les guerres qui précédèrent & celles qui suivirent ce fameux traité. Dans les conférences qui se tinrent à Francfort sur le Mein en 1682, on se plaignoit déjà de ce que l'on affectoit en Allemagne de parler plutôt le françois que le latin, & de ce qu'on défiguroit même, par un mélange absurde de mots étrangers, la langue de la nation ([a]). La révocation de l'édit de Nantes en a rendu l'usage plus général dans le nord, & surtout dans le Brandebourg & la Prusse, & dans tous les pays protestans où les reformés françois se sont réfugiés. Mais avant qu'un enthousiasme religieux eût conduit cette colonie dans le Brandebourg, la cour y parloit déjà plus le françois que l'allemand. Grégoire Leti, qui y fut pendant six semaines, rapporte que durant tout ce temps il n'a jamais entendu parler l'allemand aux gentilshommes & aux dames de la cour, où il paroît qu'il alloit ([b]).

L'acquisition du pays de Clève, & le calvinisme introduit à la cour & parmi la noblesse

([a]) *Puffendorff*, *Histor. de rebus gestis Frederici Guillelmi.* Lib. XVIII. n. 48.

([b]) *Relation de la cour de Brandebourg*, en grand 4to en italien, & en petit 8vo en françois.

au lieu du luthéranisme, ont contribué, autant que la correspondance ministérielle & le commerce des troupes françoises avec les allemandes, à rendre cette langue fort commune parmi les personnes d'un certain rang. Elle le devint encore plus sous Fréderic I, qui se piquoit d'émuler la cour de Louis XIV. Sous ce roi le françois devint le langage de la cour, & il continua de l'être sous Fréderic Guillaume son successeur, malgré que celui-ci fût très-bon Allemand. Les gouverneurs & toutes les personnes qu'il employa à l'éducation de ses fils, étoient de naissance ou d'origine françoise, & parloient le françois facilement; & l'on sait assez quelle étoit la société que Fréderic II, n'étant que prince royal, avoit à Rheinsberg. Parvenu au trône, il n'eut guère que des François auprès de lui, du moins pour l'entretenir; tandis que l'établissement de l'académie rendit presque nécessaire l'étude de cette langue à tous ceux qui pouvoient y aspirer. Ainsi le françois fut à Berlin à peu près ce que le grec avoit été à Alexandrie sous les rois macédoniens. L'administration économique, établie en 1766 sous le nom de régie, confiée entièrement à des

François ([a]), dut le répandre encore davantage parmi le bas peuple & dans les provinces.

Soit que Fréderic II fût d'avis que la langue allemande ne pût jamais être propre à des ouvrages de goût, soit qu'il ait cru que pour la former il falloit que les Allemands lussent, imitassent les François plus encore que les anciens Grecs & Latins, il fit tout ce qui dépendoit de lui pour rendre cette langue familière à la noblesse & aux gens de lettres. Il voulut toujours avoir des professeurs françois à l'école militaire. Il n'épargna ni offres ni sollicitations pour en attirer de Paris; quoique le marquis d'Argens lui eût écrit nettement dès l'an 1747 qu'il avoit eu de la peine à en détacher même de médiocres. Ce ne fut en effet que par des circonstances particulières qu'il en eut quelques-uns qui avoient quelque nom. Aussi, malgré tout ce que fit ce roi constant dans ses projets, il se trouva sur la fin de son règne beaucoup moins de gens de lettres qui écrivissent en françois, qu'il n'y en avoit eu au commencement de son règne. Malheureuse-

(a) Voyez *Essai sur la vie & le règne de Fréderic II*, Part. II, chap. 24.

ment quelques-uns des François qu'on avoit fait venir ou qui étoient venus d'eux-mêmes pour enseigner cette langue, sembloient avoir pris à tâche d'en faire abandonner l'usage. (*Voy.* PRÉMONTVAL & LAVEAUX). A peine le restaurateur de l'académie eut-il fermé les yeux que plusieurs de ses membres, pour n'être pas compromis avec ces prétendus Aristarques de la littérature françoise, demandèrent que l'académie imprimât leurs mémoires en allemand. Il n'est pas improbable qu'ils l'obtiennent.

Cependant, abstraction faite de toute partialité nationale & des intérêts politiques qui auroient dû empêcher que par l'avantage de la langue une nation, déjà assez prépondérante, n'acquît encore de la supériorité dans les négociations, il seroit aisé de prouver que pour la langue de communication entre les corps scientifiques & les savans de différentes nations, il seroit mieux de s'en tenir au françois que d'en revenir au latin, ou de s'obstiner à n'écrire que dans sa propre langue.

La littérature françoise avoit régné pendant plus d'un siècle, lorsque l'angloise s'introduisit. Dès les premières années du règne de Geor-

ge II on commença à lire & à traduire les auteurs anglois, qui à cette époque étoient aussi fort en vogue dans toute la France. Locke, Addiſſon, Swift, Pope, Bolingbroke, Tompſon, Young, Hume, Shaftesbury, balançoient certainement la réputation des auteurs françois de leur temps. L'univerſité que le roi d'Angleterre venoit de fonder à Gœttingue, la foule de Hanovriens qui alloient chercher fortune en Angleterre ou faire la cour à leur ſouverain, le commerce presque journalier des Hambourgeois avec Londres, tout cela contribuoit à répandre en Allemagne les productions littéraires de la grande Bretagne. On ne pouvoit lire ces livres ſans faire réflexion que ce qui pouvoit ſe dire en anglois devoit pouvoir ſe dire en allemand. Et pouvoit-on ne pas obſerver que le fond de la langue angloiſe étoit l'allemand, que ce qu'on avoit adopté du latin, ou plutôt du françois, pouvoit très-facilement ſe transporter dans l'allemand, & que même on avoit encore les mots propres & originaux, que les Anglois n'avoient pas retenus ? Il étoit très-naturel qu'on s'imaginât en Allemagne n'avoir pas moins de diſpoſitions, ni moins de talens pour

la littérature que n'en avoient montré les Anglois. On crut donc qu'il falloit faire des efforts pour se mettre au niveau des autres peuples qui écrivoient en leur langue.

SECTION HUITIÈME.

Progrès de la langue & de la littérature nationales.

Dans le siècle passé & au commencement de celui où nous vivons, les savans allemands faisoient eux-mêmes aussi peu de cas de leur langue que les Italiens en avoient fait de la leur jusqu'au siècle seizième. On se trouva en Allemagne, lorsque Fréderic II vint au monde, précisément au point où l'on avoit été en Italie lorsque Léon X fut élu Pape, & un peu moins avancé qu'on n'étoit en France à la mort de Henri IV. Il y eut encore de nos jours en Allemagne des prédicateurs qui sembloient ne savoir penser qu'en latin, qui composoient en cette langue leurs sermons, & qui les traduisoient par impromptu lorsqu'ils devoient les prononcer. (*V.* MICHAELIS). On étoit encore à ce point

en Italie du temps de Pie II, & en France sous Louis XIII ([a]). Mais les Italiens & les François avoient trouvé beaucoup moins d'obstacles à donner de la vogue & de la réputation à leur langue que n'en ont trouvé ensuite les Allemands, lorsque honteux & fâchés de se voir inondés de tant de livres en langues modernes étrangères, ils tâchèrent de relever leur propre idiome. Il se trouva une classe de gens trop prévenue contre le génie de leur langue & de leur nation. Tous ceux qui s'étoient accoutumés au françois, & par plus forte raison les François répandus en Allemagne, trouvoient la langue allemande dure, barbare & détestable. On en jugeoient d'après l'impression que faisoient sur eux les caractères gothiques & l'orthographe. Ce reproche ne portoit pas seulement sur les dialectes de la Prusse, du Brandebourg, & des pays compris dans la haute Saxe, mais sur tous les autres également. Au commencement du siècle on trouvoit le langage du pays de Hanovre, qui tient le milieu entre le haut saxon &

(a) Voyez *Vicende della letteratura*. P. V. cap. 6. 7 & 8. Cet ouvrage se trouve aussi en françois, traduit sur l'édition de Berlin.

& le plat allemand, tel que Fréderic II trouvoit encore cinquante à ſoixante ans après celui de ſon pays, qui eſt le ſaxon ([a]). Il déconſeilloit aux étrangers de l'étudier; mais il alléguoit une raiſon qui n'étoit alors que trop bonne; c'eſt qu'il n'y avoit pas de bons livres dans cette langue. Mais les bons littérateurs trouvèrent dans des livres qu'on avoit depuis deux ſiècles, un fonds pour ſe former une langue auſſi parfaite que les autres qu'on parle en Europe. Leibnitz, quoiqu'il n'ait presque rien écrit dans cette langue, en recommanda fort l'étude. Wolff fit plus; ſon ſtyle n'eſt pas agréable, mais il n'a pas moins fourni aux autres écrivains qui vinrent après lui des expreſſions fortes & préciſes, tirées du fonds de ſa langue nationale. Ainſi c'eſt exactement à l'époque de l'avénement de Fréderic II, & même à celle de l'établiſſement de l'académie de Berlin, que date la littérature allemande ([b]). L'émulation qu'excita l'introduction du françois dans un corps littéraire au centre de la Saxe, fit faire d'heureux efforts

(a) V. *Burckard, de linguae latinae in German. fatis.* Tom. II. p. 599. *Wolfenb.* 1721.
(b) *Vicende delle letter.* Part. V. cap. 7.

aux Allemands. On travailla premièrement à purger le langage de ce mélange de mots latins & françois enchaſſés en des phraſes allemandes, qui l'avoit rendu hideux & ridicule. L'enthouſiasme d'un Pruſſien, profeſſeur à Leipſic, remua les eſprits; ſon épouſe, avec plus de goût, ſeconda ſes entrepriſes, tandis qu'un Poméranien, vivant alors à Erfurt, ſe préparoit à jeter les fondemens qui doivent aſſurer la durée d'une langue ci-devant mépriſée. (*V.* GOTTSCHED, ADELUNG). Enfin les Allemands, excités par l'exemple des Anglois, s'obſtinèrent à écrire en allemand & en pur allemand, préciſément lorsque le roi de Pruſſe auroit voulu les conduire à n'employer que le françois dans leurs écrits, & les autoriſoit par ſon exemple à le mêler au langage du pays lorsqu'ils écrivoient en allemand. Deux profeſſeurs du collége carolin de Bronswic, Arnold Schmidt & Chrétien Gærtner, avoient ouvert la carrière, & on les ſuivit bientôt. Un libraire de Berlin, un Juif de Deſſau, établis dans cette ville, & le fils d'un prêtre luthérien de la Luſace qui s'y trouvoit auſſi ſans état, entreprirent de relever la langue nationale, que le rétabliſſement de l'académie

sembloit dégrader par l'introduction d'une langue étrangère. Au reste, si Fréderic ne favorisa pas la littérature nationale, elle étoit toujours assez encouragée par la constitution du pays & par le zéle de quelques ministres d'état dont le roi connoissoit les vues patriotiques. Aussi n'y eut-il pas moins de bons écrivains allemands placés dans les universités prussiennes, dans les églises & dans toutes sortes d'emplois honorables, qu'il n'y en avoit dans les autres états de l'Allemagne. Le désir de servir un grand roi, & l'éclat dont brilloit la Prusse, surtout après la guerre de sept ans, attiroit à Berlin autant les Allemands des autres cercles que des savans & des voyageurs d'autres nations. Ainsi, quoique Fréderic II n'ait jamais eu auprès de lui que des gens de lettres qui écrivoient en françois, Berlin ne laissa pas de devenir le siége de la littérature allemande, comme Dresde & Leipsic l'avoient été jusqu'alors. Les langues étrangères, que l'on croyoit ennemies de celle de la nation, loin d'y mettre obstacle, contribuèrent à sa perfection; & l'on ne sauroit se dissimuler que les meilleurs écrivains allemands se sont tous formés sur les au-

teurs françois ou ſur les anglois, qui s'étoient déjà formés eux-mêmes ſur leurs voiſins, comme les bons écrivains italiens, eſpagnols & françois des deux derniers ſiècles s'étoient formés ſur les auteurs latins. Nous en connoiſſons perſonnellement au moins une dixaine, qui tous paſſent pour écrire très-purement & très-élegamment dans leur langue, qui tous parlent & écrivent le françois, & qui presque tous ont traduit quelques ouvrages de cette langue en allemand.

L'école ſuiſſe de Bodmer & Bretinger, qui ſemble l'avoir emporté ſur celle de Gottſched, quelque partialité qu'elle marquât pour la littérature angloiſe, ne profita pas moins de la françoiſe. Et ceux qui ſoutinrent le parti ſuiſſe à Berlin, avoient bien plus lu de livres françois que d'anglois. *Voyez* SULZER.

Quels que ſoient les défauts qu'on reproche à la langue allemande, elle eſt à préſent plus riche qu'aucune autre des langues européennes, ſans même excepter l'italienne & l'eſpagnole; car celles-ci ne ſe plient point à la compoſition des mots comme l'allemande, qui à cet égard approche beaucoup des lan-

gues orientales, avec lesquelles elle a d'ailleurs de l'affinité. Elle eſt plus préciſe que l'angloiſe, & n'eſt pas à beaucoup près auſſi dure aux oreilles étrangères qu'on s'imagine lorsqu'on juge à l'ouverture d'un livre. Depuis vingt ou trente ans, de trois ou quatre mille écrivains que compte l'Allemagne, il n'y en a peut-être pas cinquante, & dans les pays proteſtans il n'y en a pas dix, qui n'employent cette langue dans quelque ſujet que ce ſoit. S'il y en a encore qui écrivent quelques livres en latin ou quelques mémoires en françois, aucun d'eux ne doute pourtant pas que leur langue ne ſoit capable de tout exprimer.

Auſſi non ſeulement l'hiſtoire, la poëſie & toutes ſortes d'ouvrages d'agrément, & d'inſtruction populaire, ſe traitent, s'écrivent aujourd'hui dans la langue que parle le peuple, ou du moins le bourgeois dans les villes; mais les ſciences mêmes qu'on croyoit autrefois profaner & avilir en les expoſant en langue vulgaire, ſont miſes à la portée de tout le monde qui eſt en état de lire une gazette. Et il s'eſt imprimé plus de livres allemands depuis une trentaine d'années qu'il ne s'en étoit fait en

aucune autre langue pendant trois ſiècles. Pour s'en faire une idée, il eſt néceſſaire de les partager en pluſieurs claſſes, ſelon leur différent genre.

SECTION NEUVIÈME.

État de chaque ſcience. Révolution dans la théologie. Progrès de la philoſophie ſpéculative. Piétiſtes, nouvelle claſſe de controverſiſtes. Nouvelle juriſprudence.

Le premier effet de la tolérance & de la liberté de penſer, de parler, de lire & d'écrire qui régnoit ſous Fréderic II, a été un changement conſidérable qui s'eſt fait dans les études & les ouvrages théologiques. Depuis deux ſiècles on avoit travaillé dans tous les deux cercles de la Saxe à détruire l'édifice religieux qui s'étoit élevé en ſept cents ans. Car la théologie, telle qu'elle ſe trouvoit dans le ſiècle de Luther, avoit commencé à ſe former à l'époque à peu près que l'empire romain fut rétabli dans l'occident. L'Allemagne avoit contribué à la conſtruction de cet édifice, auſſi bien que l'Italie, la France & l'Eſpagne. Albert ſurnommé le grand, &

Alexandre de Hales ne ſont guère moins renommés dans l'hiſtoire théologique que Pierre Lombard & St Thomas d'Aquin. Mais l'Allemagne a fait encore davantage pour détruire ce même édifice, puiſqu'aucun de ceux qui ont travaillé à le renverſer, ne l'a ſi fort ébranlé que Martin Luther. La maiſon de Brandebourg ayant enſuite embraſſé le calvinisme ſous le nom de religion réformée ([a]), on s'éloigna de plus en plus du ſyſtême qui avoit été général jusqu'au milieu du ſiècle ſeizième. Dès la première introduction de cette nouvelle réforme, on crut voir le ſocinianisme ſe gliſſer à ſa ſuite; & au bout d'une cinquantaine d'années, depuis que la cour eut changé, on craignit que l'indifférence ſur ce ſujet n'entraînât le relâchement de la morale. Pour oppoſer quelque digue à l'incrédulité, & rétablir, avec la croyance, la morale de l'évangile, on fit venir à Berlin Jaques Spener, fameux piétiſte, natif d'un village de l'Alſace, qui étoit alors paſteur à Francfort ſur le Mein. Fréderic I, qui ſe piquoit d'imiter en tout la cour de France, a probablement

(a) L'an 1614, ſous l'électeur Jean Sigismond. Voyez ci-deſſus Sect. II.

voulu ſuivre jusqu'à l'eſprit de dévotion qui y étoit devenu dominant depuis que Louis XIV avoit épouſé Madame de Maintenon. La doctrine chrétienne, tant pratique que ſpéculative, ſe releva médiocrement. Le roi Fréderic Guillaume I marcha à ce ſeul égard ſur les traces de ſon père. A l'exception de quelques emportemens, & de l'injuſtice inexcuſable des enrôlemens forcés, ce roi parut toujours bon chrétien à ſes ſujets. Il auroit même voulu réunir les deux religions dominantes dans ſon pays, la luthérienne & la réformée. (*V.* ACHARD, JABLONSKY *&* REINBECK.). Il n'y avoit pas alors aſſez de catholiques ſous la domination pruſſienne pour qu'on penſât auſſi à concilier la religion romaine avec les deux autres. Ce roi mourut avant de voir commencer les conférences; & Fréderic II crut que la véritable union étoit une tolérance parfaite. Cette tolérance ne fut pourtant ni déclarée ni légale, & il s'en faut beaucoup que les catholiques, par exemple, ayent été à même condition avec les proteſtans. Le roi par habitude, les miniſtres par je ne ſais quelle raiſon, élevoient la voix contre le proſélytisme; les écrivains de toute

classe imitoient ce langage. On auroit pourtant voulu convertir les Juifs, & l'on autorisoit une opinion vulgaire qui attache une sorte de honte au changement de religion.

Fréderic II, qui n'ignoroit pas que ses ancêtres en moins d'un siècle avoient changé deux fois de religion, lui qui ne dissimuloit pas que sa croyance n'étoit pas celle de son père & de ses aïeux, auroit dû peut-être franchir le pas & déclarer à l'égard de l'état civil toutes religions égales; du moins celles qui ont pour fondement l'unité de Dieu, la providence, l'évangile. On fut cependant assez facile à tout permettre en fait de religion, pour que la théologie qui l'enseigne, s'en ressentît.

Le socinianisme, qui s'étoit réellement introduit avec la nouvelle réformation, avoit de longue main frayé le chemin au déisme & même au fatalisme & à l'athéisme, comme les théologiens tant catholiques que luthériens l'ont toujours reproché aux calvinistes. Leibnitz & Wolff, qui eurent tant de crédit à Halle & à Berlin, ont tous les deux contribué à miner le christianisme, & à faire tomber la théologie, sur laquelle cependant ils s'étoient formés,

Cette ſcience eſt par ſon objet ſi eſſentiellement unie avec la philoſophie, que dès qu'on fait abſtraction des dogmes révélés, l'une ſe confond avec l'autre, & les philoſophes s'emparent de ce que les théologiens croient leur appartenir. Wolff n'étoit pas anti-chrétien. Il n'écrivit jamais rien contre la révélation, contre la ſainte écriture, comme l'ont fait de ſon temps Bolingbroke & Voltaire. Il n'écrivit point contre les péres de l'égliſe comme Barbeyrac; mais il compoſa un traité ſyſtématique de théologie naturelle, & d'autres traités de morale civile & ſociale, uniquement ſoutenue par la force & la ſuite du raiſonnement. Il accoutuma ſes diſciples à ſe faire des idées de Dieu, de ſes attributs, enſuite des êtres créés, de leurs rapports, de leurs devoirs, ſans faire grande attention à ce qu'avoient dit les prophètes, les apôtres, les docteurs de l'égliſe. Par là la théologie ſe changea en pure métaphyſique, ou en philoſophie ſpéculative. Auſſi depuis ſon temps, les paſteurs, les prédicateurs allemands ſont plus philoſophes que théologiens; du moins dans le ſens qu'on prend ce nom ordinairement. La réputation & la philoſophie de Wolff parurent

tomber presque aussitôt que le roi eut rappelé à Halle ce fameux philosophe, que son père en avoit banni. Voltaire & Maupertuis, qui se brouillèrent dans la suite si furieusement, agissoient d'accord pour dégoûter le roi du wolffianisme. Mais cette doctrine ne laissa pas de se soutenir, & de se répandre dans toutes les universités, dans tout le pays, malgré que le roi eût changé de goût à cet égard; & Fréderic II, pour avoir quitté Wolff, ne devint pas plus ami des théologiens. Bayle l'avoit trop accoutumé à douter de tout, & Voltaire à se moquer des prêtres, pour que l'ancien systême de religion ne souffrît pas de nouvelles & bien fortes atteintes. Ainsi l'édifice théologique fut combattu de tous côtés & par différens moyens. Non seulement des littérateurs laïques l'attaquoient avec art, comme a fait Lessing; non seulement des professeurs d'universités l'attaquèrent en des endroits qui ne regardoient pas la controverse; mais les pasteurs des principales églises de la capitale & des provinces enseignèrent & prêchèrent l'évangile comme ils l'entendoient, sans s'astreindre à des confessions ni à aucun symbole. Si d'autres pasteurs soi-disant ortho-

doxes, ou des peuples plus croyans, s'élevoient contre les nouveautés qu'enseignoient les prédicateurs philosophes, le roi ne manquoit jamais de protéger ces derniers. Il vouloit même que pour remplir les chaires, soit dans les églises, soit dans les universités, l'on cherchât des docteurs qui se fussent distingués par des opinions peu communes. (*V.* BAHRDT, EBERHARD, SEMLER, STEINBART, TELLER). Ainsi l'hétérodoxie, au lieu d'être un crime, devint un mérite.

Malgré cela, par cet esprit d'opposition qui règne toujours plus ou moins dans tous les gouvernememens, le piétisme, qu'on avoit voulu expressément introduire au commencement du siècle, & qui n'avoit fait alors que de médiocres progrès, parut en faire de très-considérables, tandis que la Métrie, Voltaire, d'Argens, & même le roi Fréderic II, cherchoient à répandre le matérialisme, le déisme tout pur, ou du moins l'indifférence. Sans doute l'Europe, qui savoit quelles étoient les idées du roi de Prusse, dut être surprise de voir un de ses bibliothécaires s'occuper à traduire les rêveries fanatiques du Suédois Swedenbourg.

D'un autre côté l'on a vu des écrivains qui ne tenoient pour rien ni à l'état eccléſiaſtique ni au politique, accuſer de catholicisme, de jéſuitisme, des eccléſiaſtiques proteſtans, de même qu'en France les jéſuites accuſoient de janſénisme, de calvinisme & d'athéisme tous ceux qui n'étoient pas de leur parti. (*V.* BIESTER, NICOLAÏ, STARCKE). Ce qu'on trouve de ſingulier, quand on cherche l'origine de ces perſécutions, c'eſt qu'elle eſt une ſuite de l'abandon presque total de la controverſe, qu'on diſoit d'ailleurs être la mère de l'intolérance. Les théologiens de profeſſion ſe croyoient trop obligés à ſoutenir les principes fondamentaux du chriſtianisme, pour s'occuper des articles ſur lesquels les premiers réformateurs s'étoient diſputés. Ils ne connoiſſoient guère plus ni Nicole ni Boſſuet, & bien moins les controverſiſtes italiens & eſpagnols. De là vient que les eccléſiaſtiques, même les plus inſtruits, & à plus forte raiſon les ſimples laïques, n'ont que des idées vagues & ſouvent très-fauſſes de la doctrine catholique, & n'en connoiſſent point le véritable eſprit. Les Hernouthes, que l'eſprit du ſiècle regarde comme des fanatiques, ſe

ſont multipliés très-conſidérablement ſous le règne du philoſophe de Sans-Souci.

Dans les dernières années de ce règne on parloit de différentes ſectes de francs-maçons qu'on diſoit être des catholiques ſecrets, & qu'on appeloit illuminés. Il n'entre point dans le deſſein de notre ouvrage d'approfondir les myſtères. Il faut bien que quelques faits conſtatés ayent donné lieu à tous ces contes. Ce qu'il eſt peut-être à propos de dire, puiſque cela concerne quelque branche de littérature, c'eſt que la franc-maçonnerie a donné lieu à quelques bons ouvrages ſur l'hiſtoire des Templiers & ſur les myſtères des Égyptiens & des Grecs.

La jurisprudence n'éprouva pas moins de changemens que la théologie. Au renouvellement des lettres, l'Allemagne ſuivit plus tard les progrès que cette ſcience fit ailleurs. L'hiſtoire littéraire ne préſente aucun jurisconſulte célèbre contemporain d'Alciat, de Duaren, de Pancirole, de Covarruvias, d'Antoine Auguſtin & de Cujas. Mais les Allemands ſe diſtinguèrent hautement dans cette étude après la paix de Weſtphalie, & vers la fin du dernier ſiècle. Fré-

deric I, en fondant l'univerſité de Halle, y appela Thomaſius, Stryck & Bœhmer, qui étoient des plus célèbres jurisconſultes de leur temps, les deux premiers dans le droit civil, l'autre dans le droit eccléſiaſtique. Heineccius, profeſſeur à Francfort ſur l'Oder, unit encore d'une manière plus marquée la belle littérature à la jurisprudence. Ces trois jurisconſultes, & après eux Cocceji, qui fut enſuite grand chancelier, étant venus après que les Hollandois Noodt, Vinnius & Voet avoient déjà fait beaucoup, ne laiſſèrent presque plus rien à faire dans cette faculté. A la mort d'Heineccius & au moment que Cocceji devint miniſtre d'état, ce fonds de philoſophie ſociale que les jurisconſultes romains nous avoient transmis, étoit épuiſé. Ainſi l'étude du droit romain devoit languir, devoit aller néceſſairement en décadence; parce que lorsqu'on ne peut plus avancer, il eſt très-difficile de ne pas reculer. Cependant une plus grande révolution ſe préparoit encore. En fait de droit, de même qu'en matière de religion, dès qu'on commence à y toucher & à retrancher quelque choſe qu'on regarde comme inutile ou comme peu raiſonnable, on en vient à d'au-

très retranchemens & à d'autres réformes; jusqu'à ce que tout le ſyſtème eſt renverſé. Cocceji avoit entamé l'autorité des lois romaines. On commença à ne plus regarder les anciens jurisconſultes & les empereurs de Conſtantinople, bien moins leurs interprêtes, comme des juges compétans d'une nation qui n'avoit jamais ſubi le joug de Rome. On avoit adopté leurs lois & leurs déciſions dans un temps où on n'en avoit pas de meilleures, & parce que dans les progrès que faiſoit la ſociété, il falloit quelque règle pour décider les affaires litigieuſes. L'étude des lois étrangères mit les jurisconſultes & les magiſtrats en état d'en faire d'autres plus conformes à la conſtitution du pays & aux mœurs de la nation; & avec le ſecours des législateurs latins on créa une jurisprudence nouvelle, moyennant la compilation de nouveaux codes. Il ne fallut pas moins que l'activité ambitieuſe de Fréderic, le bon ſens, l'eſprit juſte du ſucceſſeur; il ne fallut pas moins que le travail d'un demi-ſiècle pour opérer cette révolution. Encore ce demi-ſiècle datoit-il depuis que les Grotius, les Puffendorff, les Barbeyrac, avoient généraliſé les déciſions des anciens juriſtes. De plus, ce demi-

ſiècle

siècle datoit exactement de l'époque où l'Esprit des lois vit le jour. Heureusement les principes de deux ministres philosophes, dont l'un jeta les fondemens & l'autre éleva le grand édifice, se trouvèrent conformes, & leurs vues également justes. Il fallut encore que dans un moment d'éffervescence le grand Fréderic frappât un coup violent, qu'il brisât une masse brute pour en faire sortir de l'or. Car c'est ainsi qu'on s'exprimoit dans l'affaire bruyante du meunier. C'est dans le bouleversement des chambres de justice, que prirent naissance le nouveau code, & un changement général dans la jurisprudence prussienne. (*V.* COCCEJI *&* CARMER).

Cependant les jurisconsultes allemands avoient en grande partie changé d'objet dans leurs études. Déjà on avoit commencé à s'occuper beaucoup moins de l'érudition que Heineccius avoit mise en vogue, lorsque Fréderic II ordonna à Cocceji la rédaction du premier code. On se soucioit déjà moins de savoir quel étoit le pouvoir qu'avoient anciennement à Rome les pères sur leurs enfans, les maîtres sur leurs esclaves ou affranchis; quel droit les préfets du prétoire sous le nom d'un empereur avoient accordé aux fem-

mes; quelle étoit l'autorité d'un préteur, d'un proconſul dans les provinces de l'Aſie & de l'Afrique, ou dans l'Illyrie; que d'apprendre ce que peuvent faire les marchands en Hollande & les fermiers en Angleterre, les ſénateurs & les payſans ſuédois dans leur diète, & quel pied de troupes pourroient avoir les princes d'Allemagne & les puiſſances voiſines. On abandonna l'ancien orient & le midi, pour ſe fixer à l'occident moderne & au nord. Ce n'eſt pas qu'on ait abſolument délaiſſé Juſtinien, ſon code & ſes pandectes. Il y a toujours eu, & il y a encore de très-ſavans profeſſeurs qui éclairciſſent avec beaucoup d'érudition & de ſagacité ces fragmens de la jurisprudence romaine. Mais nous voyons que ces profeſſeurs ſont depuis quelques années fort éclipſés par ceux qui enſeignent le droit public & l'économie politique. C'eſt pourquoi l'hiſtoire moderne, l'hiſtoire naturelle, la géographie, les correſpondances des miniſtres, les relations des voyageurs, les regiſtres des paroiſſes, (qui s'en ſeroit aviſé il y a cinquante ans?) prirent ſouvent la place des livres latins & des ouvrages érudits ſur les mœurs & les antiquités romaines. On s'appliqua à s'in-

ſtruire des produits de chaque pays; on voulut ſavoir combien d'habitans il contient, combien il en peut nourrir, quels ſont les moyens qu'a chaque état de ſubſiſter, de ſe défendre, de s'agrandir. On appela cette ſorte de ſcience *ſtatiſtique.* La police, l'économie connues aux anciens lorsqu'on ne connoiſſoit point de ſtatiſtique, avoient commencé à s'introduire ſous Fréderic Guillaume. Dans les premières années de Fréderic II, un Hambourgeois employé à ſa cour, un Pruſſien d'Elbing, profeſſeur à Gœttingue, & un Saxon de la Thuringe établi à Berlin, après avoir été ſurintendant de la police à Gœttingue auſſi, mirent en vogue ce nouveau genre de littérature. Il paroît pourtant que tous trois s'étoient formés d'après la littérature des livres anglois, qui étoient plus communs dans le pays de Hanovre que dans le Brandebourg. (*V.* BIELEFELD, GASSER, JUSTI). Quoique ce fût le genre de littérature que le roi sembloit aimer & eſtimer le moins, il n'étoit pas poſſible qu'il en ignorât l'importance. Mais accoutumé à entendre parler des beaux arts & de philoſophie, à lire des poëtes & des philoſophes, occupé de grands

intérêts politiques & de l'art de la guerre, son esprit parut quelque temps dédaigner & mépriser les auteurs qui parloient de vaches & de brebis, & de quelque branche d'économie que ce pût être. Mais dans la suite il en reconnut l'utilité. (*V.* BEAUSOBRE, DIETZ, PHILIPPI).

La médecine & toutes les études qui se combinent avec elle, l'anatomie, la botanique devoient faire d'autant plus de progrès sous le règne de Fréderic II qu'elles n'avoient pas été reculées sous Fréderic Guillaume son père, comme l'avoient été les sciences spéculatives & tous les arts d'agrément. La médecine avoit été aussitôt cultivée que les autres sciences dans le Brandebourg, quoique mêlée avec les extravagances de l'astrologie ([a]). Sous le roi Fréderic Guillaume il y avoit dans ses états des médecins très-estimés dans l'étranger. La France n'en avoit pas de plus célèbres que ne l'étoient Hoffmann & Stahl. Ni Helvétius, père du fameux auteur de l'Esprit, ni Sauvage ne les sur-

(*a*) Voyez *Mœhsen*, *Geschichte der Wissenschaften &c.* c'est-à-dire Histoire des sciences dans la Marche de Brandebourg, & particulièrement de la médecine. §. 43. 44. p. 407. & suiv. 4to. *A Berlin*, *chez Decker*, 1781.

passoient. A peine oseroit-on dire que Mead & les Maskengies, ou quelqu'autre anglois, les ayent égalés. Il n'y a que le Hollandois Boerhaave & son élève van Swieten qui ayent éclipsé tous les médecins des autres nations. Si après Hoffmann & Stahl il n'y eut plus à Halle des médecins aussi renommés que ces deux l'avoient été, c'est que la célébrité des médecins est l'effet du hasard, ou du caprice de quelque malade illustre; c'est que dans toutes les professions comme dans toutes les branches de commerce, le nombre des personnes qui s'y donnent, augmente à proportion de la fortune qu'ont faite ceux qui précédèrent, & dans cette foule nouvelle il est plus difficile de se faire remarquer. Outre cela il arrive dans la médecine comme dans les autres sciences, que quand deux ou trois de la première classe ont épuisé la matière, ceux qui les suivent sont réduits à glaner. Les médecins de Berlin n'ont plus guère fait de livres, ou ils en ont fait sur tout autre sujet que sur la pratique de leur profession; & les professeurs de Halle & de Francfort, de Kœnigsberg, de Duisbourg n'en font pas davantage, parce qu'ils trouvent que

tout a été dit. Dans la chimie, dans le vaste champ de la botanique, & dans les autres parties de l'histoire naturelle où il restoit encore quelques moissons à cueillir, comme il y avoit encore quelques découvertes à faire dans l'anatomie, l'académie de Berlin & les universités prussiennes ont eu des professeurs de très-grande renommée & plusieurs du premier rang *V.* ELLERT, GLEDITSCH, MARGGRAF, MECKEL, MEYER, MOEHSEN, POTT, SELLE, WALTER, *&c.*

La philosophie expérimentale tenoit trop à différentes branches d'économie & aux fabriques que le roi favorisoit, pour qu'il ne prît pas intérêt à son avancement. D'ailleurs un des premiers physiciens modernes, aussi bien que les premiers astronomes, étoient sortis de l'Allemagne, & précisément d'une ville qui venoit de passer sous la domination de l'électeur de Brandebourg. Or dans le pays qui a donné le jour à Otto de Guerike, le prédécesseur du grand Newton & de Wallis, ce genre de science ne peut guère manquer de cultivateurs. Cependant la chimie risqua d'être reculée. Un médecin, nommé Vaitz, ayant engagé Fréderic II

dans des expériences alchimiques, qui ne réussirent pas, comme on peut se l'imaginer, le roi prit tant d'aversion pour la chimie, que pendant long-temps il ne voulut pas même entendre parler d'exploitations de mines. Toutefois étant maître de la Silésie, il n'avoit pas moins de motifs de protéger & de favoriser cette partie que n'en ont les souverains de la Saxe, de la Bohême & de la Hongrie. Aussi eut-il à la fin de son règne de bons minéralogistes, & il en auroit eu plutôt, si des circonstances particulières n'eussent retenu dans d'autres pays des professeurs très-habiles que l'on vouloit attirer à Berlin, & qui n'y vinrent qu'après la mort de Fréderic. (*V.* ACHARD, FERBER, GERHARD, GEORGE, HEINITZ, KLAPROTH, MARGGRAF, MEYER).

Dans la géométrie sublime, ni les sujets du roi de Prusse, ni ceux des autres princes allemands, si l'on excepte Leibnitz, n'égalèrent la célébrité de trois ou quatre génies supérieurs que l'Angleterre, la France, la Suisse, le Piémont ont donnés à l'Europe dans ce siècle. Fréderic II attacha pourtant la gloire de ces grands calculateurs à celle de son règne. Il eut

à son académie Euler & La Grange .Il y attira le fils de Jean, neveu de Daniel Bernoulli, qui annonçoit le même génie que son père & son oncle: sans compter Maupertuis, qui étoit assez bon géomètre. Il eut pendant plus de vingt années pour correspondant Mr d'Alembert. Dans une de ses universités il y avoit le premier peut-être des géomètres de la seconde classe. (*V.* Karsten). Au surplus il est très-certain que le grand Fréderic ne faisoit pas un grand cas de la géométrie sublime. Il n'étoit pas assez convaincu, ni de son influence dans les progrès réels des mécaniques, ni de sa nécessité pour déterminer le cours des corps célestes. Il aimoit la littérature pour l'agrément, la physique & le calcul ordinaire pour leur utilité immédiate & évidente. Il disoit ne trouver ni l'un ni l'autre dans la géométrie, en parlant même à d'Alembert, & en lui parlant des personnes que ce savant lui recommandoit le plus. Pour l'astronomie on eut encore moins besoin de chercher des professeurs hors de ses états. Il s'en trouvoit à Berlin, à Kœnigsberg, dont le mérite a été reconnu par l'académie même & par les plus célèbres astronomes de la France,

Le génie de la nation allemande s'est de tout temps distingué dans cette science; & de nos jours un Allemand, qui n'est, pour ainsi dire, qu'amateur, s'est fait un nom célèbre dans un pays qui a produit des Newton.

Dans la philosophie spéculative, surtout dans la métaphysique, il s'est fait de nos jours tant de livres dans les provinces les plus septentrionales de l'Allemagne, que les Espagnols ne pourroient plus prétendre que les subtilités de ce genre soient réservées à leur climat. La morale est devenue fort douce & complaisante. Les idées que le christianisme avoit inspirées, se sont effacées. L'objet de la morale de nos pères étoit de mériter une vie heureuse après celle-ci, & c'étoit l'objet ordinaire de l'éducation, comme nous l'avons dit. Les philosophes modernes cherchent de rendre la vie présente moins malheureuse. Je ne sais si l'on s'y est bien pris pour atteindre ce but. Quoi qu'il en soit, Hobbes, Locke, & Shaftesbury, ont fait de grands prosélytes en Allemagne. Malebranche & Nicole, que les incrédules ont encore tant respectés, n'ont plus que des sectateurs indécis ou timides. On a de plus renchéri sur la

métaphyſique de Locke. On avoit d'abord parlé beaucoup de l'entendement; les métaphyſiciens plus modernes ne parlent depuis quelques années que de ſentiment: la claſſe des philoſophes æſthétiques s'eſt formée de nos jours. *V.* ANCILLON, CASTILLON F., FRÉDERIC II, HERDER, KANT, SELLE.

SECTION DIXIÈME.

Ouvrages d'imagination. Poëſie de différens genres. Théâtre. Muſique.

Par la manière dont on vit à préſent dans les grandes villes du nord, par la qualité de la nourriture & des boiſſons, par les commodités & les agrémens qu'on s'y procure, on peut dire qu'une partie des cauſes phyſiques qui influent ſur les cauſes morales & intellectuelles, eſt paſſée du ſud au nord. Mais il eſt toujours vrai qu'en ſe promenant dans des pays qui offrent à tout moment des objets agréables & variés, en reſpirant un air tempéré ſous un ciel ſerein, en ſe nourriſſant habituellement de productions aromatiques ou plus légères, en vivant dans

des ſociétés plus gaies; plus animées, plus paſſionnées, s'il faut le dire, l'imagination ſe nourrit, s'élève, & enfante plus facilement qu'en ſe reſſerrant dans les poêles au milieu d'une ſociété monotone, & où la nourriture plus commune n'eſt pas de la même nature que celle qu'on trouve dans les collines de l'Italie, de l'Eſpagne ou de la Provence. Outre cela toutes les grandes productions de l'eſprit humain qui ne ſont pas l'effet de la ſimple méditation, comme les mathématiques & la philoſophie, demandent des circonſtances qui ne ſe rencontrent pas ſouvent, & moins encore de nos jours que dans les ſiècles paſſés. Si avec tous les efforts qu'on fit, l'Allemagne n'a ni les grands poëtes épiques qu'eurent la Grèce & l'Italie, ni un théâtre comme la France & l'Angleterre, ni des romans originaux comme l'Eſpagne; ſi elle n'eut pas des Démoſthènes, des Cicérons, des Boſſuets & des Maſſillons; ſi elle ne commença que depuis peu d'années à avoir dans ſa langue des hiſtoriens tels qu'elle en a eu autrefois dans la langue latine; ce n'eſt pas ſeulement au climat, dont dépend en partie le caractère & le génie national, mais à

plusieurs causes de différente nature qu'il faut l'attribuer. Quand on pense que la Grèce en dix siècles n'a eu qu'un Homère, que Rome en quatre siècles de littérature n'a vu qu'un ou deux poëmes, qu'en trois cents ans qui s'écoulèrent depuis que Dante entreprit de faire un poëme, jusqu'au Tasse qui le fit, il a fallu à l'Italie des efforts incroyables & réitérés cent fois pour reproduire des Virgile; quand on réfléchit aux circonstances dans lesquelles l'Énéide & la Jérusalem, la Lusiade de Camoëns & l'Araucana d'Erzilla ont été faites, & aux pays où vivoient les auteurs; quand on pense aux défauts qu'on reproche à l'Homère anglois; quand on sait l'histoire & qu'on fait l'analyse de la Henriade, au lieu de s'étonner que l'Allemagne n'ait pas encore de grands poëmes, on a lieu d'être surpris qu'elle en ait déjà d'aussi sublimes & d'aussi agréables que le sont ceux de Klopstock & de Wieland.

Premièrement il ne dépend point de la génération présente de former une langue & une versification telles que les ont eues les nations méridionales. Les Romains ont travaillé plusieurs siècles pour transporter dans leur

langue la versification, l'harmonie des Grecs, de qui ils avoient déjà reçu le corps de la langue. Ennius, Lucilius, Lucrèce, ont préparé les instrumens de la poësie à Virgile, à Ovide, à Lucain. Encore il n'étoit question que de les adapter à des mains qui n'étoient pas fort différentes de celles qui les avoient formés dans un pays voisin. La langue italienne, quoique fille de la latine, dont elle a hérité & dont peut-être à quelques égards elle a augmenté la douceur & l'harmonie, n'a pourtant pas pu retenir la mesure des vers héroïques. Après différentes tentatives qu'on fit pendant deux siècles, on se décida pour le vers hendécasyllabe que les Latins n'employoient ordinairement que dans des bagatelles. On releva ce vers par l'alliance de la rime artistement entremêlée, dont on forma les stances ou rimes octaves : c'est là le mètre de la poësie épique des Italiens; & ce ne fut encore qu'après deux autres siècles & une infinité d'essais qu'on vit paroître la Jérusalem délivrée. Les Espagnols ont adopté totalement les octaves des Italiens. Les François les ont aussi retenues dans quelques genres de poësies; mais ils ont conservé pour le genre héroï-

que le vers alexandrin que les Italiens avoient inventé & ensuite abandonné. Quelque peu harmonieuse que soit la versification françoise pour des oreilles italiennes & espagnoles, elle l'est pourtant plus que l'angloise & l'allemande, qui n'ont pu se former sur aucun modèle qui leur fût convenable. Les meilleurs poëtes anglois ont adopté les vers italiens & françois; & voilà quelques Allemands qui ont prétendu avoir transporté dans leur poësie l'hexamètre des Grecs & des Latins. Je veux croire que ceux qui possèdent parfaitement la prosodie de leur langue, trouveront sonores les vers du Messias & de la Noachide; mais je sais que la plupart des Allemands mêmes l'y cherchent inutilement, & que l'on trouve à peine dans les deux derniers pieds quelque trace de l'hexamètre qu'on prétend avoir su former. Pour les étrangers, ils ne cessent de croire que l'on se fait une terrible illusion, si l'on s'imagine trouver le mètre des Homère & des Virgile dans des poësies de Bodmer & Klopstock. On ne l'y trouveroit pas plus que si on le cherchoit dans les comédies de Plaute ou dans les fables de Phèdre. Quoique la langue alle-

mande, ait probablement sa racine dans des idiomes anciens de la Thrace, & de l'Asie mineure, il est clair qu'ayant tronqué tous les mots qu'elle en avoit tirés, il n'est absolument plus possible de les arranger de manière qu'ils rendent le son qu'ils rendoient dans la langue orientale d'où elle est sortie (a). Et qu'avoit-on fait en Allemagne, lorsque Klopstock & Wieland ont paru? Depuis qu'on commença à croire qu'on pouvoit faire des livres & des vers en allemand; depuis Hans Sachs & Martin Luther jusqu'à Haller qui fit imprimer ses premières poësies l'an 1734, on ne comptoit que trois ou quatre poëtes ou versificateurs allemands sur lesquels on pût faire quelque fond, comme Rollenhague, Opitz, Kanitz, qui n'étoient pourtant pas d'accord sur le mètre.

Les poëtes modernes, & les Allèmands surtout, ont encore trouvé une difficulté très-essentielle qui les empêche de réussir dans ce genre épique autant que les anciens; c'est le discrédit général où sont tombés tous les moyens qui servent au merveilleux. Les dieux des païens

(a) Voyez *Mémoires de l'académie de Berlin* des années 1783—1785 *sur l'origine de la langue allemande.*

feroient à préfent de foibles machines, même dans des fujets tirés de l'hiftoire ancienne & profane. La féerie, quoique Mr Wieland l'ait encore ramenée avec fuccès dans fon Obéron, ne pourroit guère être employée dans des fujets nobles & vraiment héroïques: les anges, les faints, les forciers & les diables, n'ont plus le même crédit qu'ils avoient encore du temps du Taffe & de Milton. De plus, un poëte allemand feroit embarraffé dans le choix du fujet. Il n'y a point de héros, point d'événemens qui puiffent intéreffer une grande partie de la chrétienté, comme la conquête de la Terre fainte l'intéreffoit du temps de Pie V, lorsque le Taffe compofa fon poëme. La chute d'Adam n'étoit pas encore une hiftoire froide & indifférente pour les Anglois dans le fiècle théologique de Cromvel. Les guerres civiles de la France fur lesquelles roule la Henriade, intéreffent encore une grande partie de l'Europe, du moins toute la nation françoife. Quel feroit le fujet où puffent prendre part la Weftphalie, les cercles de la Saxe, la Bavière, & l'Autriche?

Sans l'Agathon de Mr Wieland, autre efpèce d'ouvrage d'imagination qui tient à l'épopée,

popée, mais qui ne demande ni le vers pour l'expofition, ni des moyens furnaturels pour conduire la pièce à fon dénouement, prouveroit davantage que l'imagination des Allemands n'a pas encore acquis cette force, cette étendue qu'on trouve dans les romans de quelques autres nations. L'imagination fe forme à proportion des objets qui la frappent, qui l'entourent, qui l'occupent. Les Efpagnols, les François, avoient fait de grands romans, parce qu'outre ce qu'ils tiennent du climat, que je regarde comme un avantage phyfique, ils avoient encore tous les fecours politiques & moraux qu'il leur falloit pour imaginer des aventures & pour en compofer de longs récits. Boccace, le feul romancier qu'ait l'Italie, avoit beaucoup voyagé, beaucoup vécu dans les plus grandes villes de fon temps, à Florence, à Naples, à Paris. J'ofe croire que les Allemands, par la trempe naturelle de leur efprit, ont plus befoin d'être fortement frappés d'une grande variété d'objets; & la plupart ne quittent le collége & l'univerfité que pour paffer dans un genre de vie plus monotone que celui des villes où ils ont fait leurs études. Les réfidences des cours, fi on en excepte Vienne, ne

fourniſſent pas aſſez de caractères & d'aventures pour en créer des romans. Peut-être même ôtent-elles aux auteurs la liberté d'en profiter, s'ils ne veulent risquer leur fortune, ou ſe rendre coupables d'ingratitude. La nation peut ſe féliciter de n'avoir pas donné lieu à des romans tels que ceux de Crébillon fils. Mais il eſt toujours vrai que ce genre d'ouvrages répond conſtamment aux mœurs de la nation, ou aux caractères des perſonnes que l'on fréquente ou que l'on connoît. Auſſi les romans de quelques Vénitiens modernes ne roulent-ils que ſur des filles de théâtre; & le peu de romans que l'Allemagne a vus ſortir de la plume de ſes écrivains, ſe reſſentent pour la plupart du petit cercle où les auteurs avoient vécu lorſqu'ils les compoſèrent. Quelque intéreſſantes, quelque agréables, quelque bien écrites que ſoient les *Souffrances de Werther*, *Guillelmine*, & *Sophie*, ces romans ne ſont que de petites pièces en comparaiſon de ceux qu'ont les autres nations. C'eſt que Londres & Paris fourniſſent plus en ſix ſemaines que l'Allemagne en ſix ans. Les Anglois, avant qu'ils parcouruſſent le globe avec leurs vaiſſeaux & qu'ils raſſemblaſſent dans leur île les

productions des deux continens, avoient eu un théâtre & n'avoient pas encore des romans. Il est probable que si les Allemands acquièrent plus de moyens de voyager & de se répandre, ils seront aussi riches en ce genre qu'ils le sont déjà en ouvrages d'érudition. *Voyez* HERMÈS J. T., NICOLAÏ.

Le genre lyrique ne pouvant jamais manquer de sujets, doit se soutenir, & s'enrichir plus que l'épique. Les vers qu'on peut y employer approchent plus de l'harmonie des lyriques grecs & latins que les prétendus hexamètres. On trouve Anacréon & Catulle dans Lessing beaucoup plus facilement qu'on ne trouve Homère & Virgile dans Klopstock. Le nombre des poëtes de ce genre est aujourd'hui presque aussi grand en Allemagne qu'en Italie; mais ceux qui ne cultivent que la muse lyrique, acquièrent toujours plus difficilement de la renommée chez les nations étrangères. Quelques-uns de ces poëtes ont imité les Grecs & les Latins, ou ils les ont traduits d'une manière digne des auteurs originaux. D'autres ont imité les Italiens & les Espagnols. Quelques-uns se sont attachés à Bachaumont & Chaulieu, ou à l'Anglois

Waller, que les François mêmes préfèrent à Bachaumont. (*V.* BURGER, GEDIKE, GLEIM, JACOBI, RAMLER). L'épigramme eut des cultivateurs, ou plutôt trouva des esprits faits pour y réussir aussi bien que dans tout autre pays. Ce qui est singulier, celui qui y réussit le mieux est un géomètre de profession & qui ne vit pas dans une capitale.

Je n'oserois dire jusqu'à quel point les poëmes didactiques qui ont paru à Berlin ou dans les autres états de Prusse, approchent des Géorgiques de Virgile, des deux poëmes sur un pareil sujet de l'Allamanni & de Lorenzini, des Quatre Saisons de Tompson, ou des Jardins de Mr l'abbé de Lille. C'est moins par défaut de génie naturel que par les circonstances de leur état, si deux ou trois poëtes allemands de ce genre n'égalent point leurs modèles. On a loué Tompson, parce qu'il n'a pas touché aux vendanges dans la troisième partie de ses Quatre Saisons. Mais que n'ôte-t-on pas à la gaieté de l'automne, s'il y manque la vendange, & le nouveau vin qui en suit? Cependant un poëte qui étoit à peine sorti de l'Écosse, auroit-il bien peint des choses qu'il ne pouvoit

avoir vues ? Kleiſt s'eſt borné au *Printemps*, peut-être par une ſemblable raiſon. Mais auſſi il ne traita que le quart d'un vaſte ſujet, parce que la Poméranie & le Brandebourg n'offrent guère que le quart de ce que préſentent les différentes ſaiſons aux Grecs & aux Italiens. Pour prononcer ſur les *Quatre parties du Jour* de Zachariæ & ſur le *Matin*, & le *Midi* de l'abbé Parini, il faudroit avoir le même goût pour la poëſie italienne & pour l'allemande, ou du moins voir les deux poëmes traduits également bien dans une troiſième langue. Mais on peut décider à coup ſûr que Milan offre plus d'objets à l'ironie fine du poëte italien que Bronswic n'en pouvoit offrir à Zachariæ. *V.* FRANCHEVILLE, FRÉDERIC II §. 3, KLEIST.

Dirons-nous à préſent que les poëtes pruſſiens ou que les Allemands en général égalent dans la partie dramatique les autres nations policées ? Si les bonnes intentions, les bonnes études & les exemples pouvoient ſuffire à former des Sophocles & des Racines, Berlin auroit eu un théâtre tel que l'a Paris. Fréderic II fit tout ce qu'il crut néceſſaire pour le former. Il entretint une troupe d'acteurs françois, pour of-

frir d'excellens modèles tant aux poëtes qu'aux acteurs allemands. Monseigneur le prince Henri son frère, qui avoit constamment un théâtre à Rheinsberg, tendoit au même but. Cependant le théâtre allemand fit des progrès moins considérables à Berlin que dans quelques villes de l'Allemagne. On prétend que le systême des monopoles que Fréderic II étendit à toutes les branches d'administration, nuisit aussi aux progrès de la comédie & de la tragédie. Il avoit accordé par un privilége exclusif la direction perpétuelle du théâtre à un acteur qui peut avoir été bon pour un temps, & dont la femme passoit pour une actrice excellente; (*V.* DOEBBELIN); mais il y en eut de meilleurs dans la suite. Le goût s'est perfectionné de plus en plus; & la jalousie, l'entêtement du directeur privilégié, sa conduite économique, ne permirent pas qu'on eût à Berlin d'aussi bonnes troupes, qu'on en avoit à Vienne, à Manheim & à Hambourg. Il est vrai que si le roi & le prince Henri eussent fait quelquefois aux comédiens allemands l'honneur qu'ils faisoient aux françois, on auroit pour le moins égalé les villes susdites. Le théâtre de Berlin atten-

doit une nouvelle adminiſtration pour ſe relever. *Voyez* ENGEL.

On ne peut pourtant pas ſe diſſimuler qu'il y a dans la conſtitution de l'Allemagne, dans le caractère de la nation & dans le génie de la langue, quelque choſe qui empêchera les Allemands d'avoir un théâtre auſſi riche, auſſi parfait que l'ont quelques autres peuples. Il n'y a pas de villes aſſez grandes, & aſſez remplies d'un certain monde capable de ſentir le pathétique & le ſublime de la haute tragédie, ni la fineſſe du bon comique. Quand les poëtes allemands auroient la même élévation d'idées qu'avoient les Athéniens vainqueurs des Perſes, ou cet eſprit de chevalerie héroïque qui anima les poëtes & les romanciers eſpagnols, & que ceux-ci ont inſpiré au grand Corneille dans le temps que la France & l'Eſpagne ſembloient ſe diſputer la monarchie univerſelle; quand ils auroient l'humeur ſombre, fière, turbulente des Anglois pour créer les ſcènes atroces qu'on applaudit à Londres; les Allemands trouveroient encore un obſtacle dans la diction poëtique pour atteindre au même degré que leurs voiſins. Leurs vers ne ſont pas auſſi propres

aux dialogues que l'étoient les ïambes des Grecs & les vers alexandrins des François. Auſſi les tragédies de Kronegck, de Brawe, de Schlegel, & méme l'Adam de Klopſtock, écrites en vers, n'ont pu ſe ſoutenir, & l'on ne repréſente presque plus de pièces en vers ſur les théâtres d'Allemagne. Cependant la proſe ſimple, à laquelle il a fallu ſe réduire, ôte toujours quelque choſe à la perfection d'un ouvrage qui appartient à la poëſie. C'eſt pourquoi les reſtaurateurs du théâtre ſe ſont décidés pour la tragédie bourgeoiſe ou moyenne, qui ne demande pas ſi néceſſairement une élocution poëtique. *Voyez* ENGEL, LESSING *&c.*

A l'égard de la comédie, il eſt ſûr que le caractère allemand eſt trop éloigné de la gaieté des Italiens, des Eſpagnols, des François, pour s'approcher d'eux dans ce genre. Ils n'ont pas non plus ce ton moqueur des Anglois qui ſupplée à cette plaiſanterie que les Latins exprimoient par ces mots ſi connus de *vis comica.* D'ailleurs les Allemands rencontrent ici la même difficulté qu'ils trouvent à compoſer des romans. Un pays partagé en différens états n'offre point aux auteurs autant de ces caractères

finguliers qu'on trouve dans les grandes capitales de l'Angleterre & de la France. On n'a pas non plus les proverbes, les tours de phrafes, le jargon de fociété, les bons mots, les allufions à des chofes connues, qui produifent les beautés de détail. La plaifanterie du poëte n'a pas le même jeu, ne fait pas le même effet fur un théâtre allemand que dans le françois, l'anglois, l'efpagnol, dans des pays où tout fe moule fur les mêmes modèles, où la réfidence de la cour donne le ton, & communique facilement fes idées aux autres villes; & où les ridicules de toute efpèce paffent de la capitale aux provinces, & de la province à la capitale. On l'a fenti, ou du moins on a tâché de le faire fentir depuis long-temps ([a]).

Une efpèce de comédie toute particulière qui fe foutient encore en Italie depuis plus de trois fiècles, & qui eft vraiment nationale, puifque chaque perfonnage paroît dans l'ancien coftume & parle le patois de fon pays, n'eft pas faite pour l'allemand férieux & phlegmatique. Le peu qu'on en avoit adopté ne fe foutint point. Ce rôle de *Hans Wurft*, ou Jean Sauciffe, qui en-

(*a*) V. *Journal de Hambourg*. Ann. 1694, 1695.

troit dans tous les ſpectacles, eſt paſſé de mode à peu près dans le temps que les princes commençoient à ne plus avoir de fous en titre à leur cour. Ainſi les poëtes qui travaillent pour la comédie, font ſagement de s'en tenir aux pièces de caractère & d'intrigue. Térence plus qu'aucun autre auteur doit être leur modèle, & il faut que par l'art de l'enſemble ils tâchent de racheter le défaut d'un talent que l'ami des Scipion n'avoit pas non plus.

Le drame lyrique eſt reſté en langue italienne ſur la plupart des théâtres de l'Allemagne. Peut-être les mêmes raiſons qui s'oppoſèrent aux progrès de la haute tragédie, empêchèrent-elles les poëtes allemands d'imiter les grands opéra de Metaſtaſio. Dans tout le nord ce n'eſt qu'à Stockholm que l'on donne l'opéra ſérieux dans la langue du pays. La langue ſuédoiſe eſt plus douce & plus propre pour être chantée que n'eſt l'allemande. Cependant celle-ci pourroit ſe prêter au genre de Quinault, puiſqu'elle eſt moins répugnante à la bonne muſique que ne l'eſt la françoiſe. Les petites pièces que l'on chante en allemand le prouvent aſſez. On commença à les entendre à Leipſic,

lorsque Fréderic y passa les quartiers d'hiver durant la guerre de sept ans. Mr Weisse en composa de fort jolies; Schiebler, Brandes & d'autres l'ont imité. Ce genre semble réussir parfaitement. Il est vrai que la plupart de ces pièces sont traduites de l'italien ou du françois, & mises en musique par des compositeurs étrangers. A tout prendre, quoique le théâtre ait fait à Berlin de plus grands progrès en vingt ans, qu'il n'en avoit fait à Paris depuis la représentation du Cid jusqu'à celle de Zaïre, dans un siècle entier, on ne peut pourtant pas dire que les Allemands ayent un théâtre qui leur soit propre. Ils n'ont guère fait que s'approprier les pièces françoises, angloises, italiennes.

On a fait sur l'art dramatique, & même sur la déclamation théâtrale, des traités excellens. (*Voyez* BRANDES, ENGEL & LESSING). Mais il est plus facile d'écrire sur l'art que de former des artistes. Il est même naturel qu'à mesure qu'il paroît de grands ouvrages, l'on fasse plus de réflexions sur la manière d'en composer dans le même genre; mais plus il se fait de tragédies & de comédies, moins il en reste à faire, parce que les sujets ne sont pas infinis.

Il n'en eſt pas de même à l'égard de la repréſentation & de la déclamation théâtrales. Un acteur, une actrice qui ſe modèleroient ſur le Kain & Garrick, ſur la Clairon & la Siddon, & qui les imiteroient parfaitement, ſeroient toujours courus; & un poëte qui ne feroit que copier Racine ou Shakespear, ne ſeroit point lu. Les réflexions, les règles, l'exercice ne peuvent manquer de former de bons ſujets à cet égard. Auſſi l'on commence à en voir à Berlin quelques-uns, auxquels les François mêmes ne peuvent s'empêcher d'applaudir.

La muſique eut beaucoup moins de peine à ſe former dans le nord que la poëſie. Les Allemands & les Flamands ont montré de tout temps beaucoup de goût & de diſpoſition pour cet art. On a même prétendu qu'ils ſurpaſſoient déjà les Italiens dans le ſiècle de Charles Quint ([a]). Avant qu'on l'introduiſît ſur le théâtre, qu'on employât des compoſitions d'une certaine étendue en langues modernes, & que l'uſage déteſtable de détruire l'ouvrage de la nature pour ſervir à un art de pur luxe,

(a) Voyez *Dubos*, *Réflexions ſur la poëſie & la peinture.* Tome I. Sect. 46.

devînt commun en Italie, il eſt poſſible que l'on ait trouvé des voix touchantes auſſi bien à Anvers & à Munich, qu'à Milan, à Veniſe ou à Rome. Comme ce n'étoit que ſur des meſſes & des vêpres que les grands maîtres compoſoient alors de la muſique, la manière peu différente de prononcer le latin ne pouvoit pas faire grande différence entre le chant des Bavarois & des Flamands & celui des Italiens. Mais depuis que la muſique règne principalement ſur les théâtres, la différence de la langue donne un avantage conſidérable aux muſiciens italiens. Car il n'y a que ceux qui n'ont jamais entendu parler ou lire l'italien en bonne compagnie qui puiſſent douter ſi cette langue a une ſupériorité décidée ſur toutes les autres modernes, à l'exception peut-être de l'eſpagnole & de la ſuédoiſe ([a]). Il eſt vrai que les Allemands, après avoir entendu pendant quelque temps la muſique des compoſiteurs italiens, ſoit en Italie, ſoit ſur les théâtres de l'Allemagne, ſont preſque parvenus à les égaler. Vers le milieu de ce ſiècle il y a eu d'habiles

(*a*) V. *Diſ. ſur le Caractère des langues*, Mém. de l'Académie de Berlin, de 1785.

maîtres allemands, qui ont mis des opéra en musique pour tous les théâtres de l'Europe.

Les pays prussiens, à plus d'un égard, peuvent se glorifier d'avoir concouru à l'avancement ou au soutien de cet art charmant. Car c'est de Halle qu'est sorti le célèbre Hændel, le dieu de la musique angloise, comme Lulli l'a été de la françoise. La musique étoit de tous les arts celui que Fréderic Guillaume I avoit le plus méprisé; & l'on ne doit pas être surpris qu'il n'ait pas retenu Hændel à son service, d'autant plus que ce roi aimoit encore moins les instrumens à corde que les autres. Il ne faisoit jouer aux bals de la cour que des cors de chasse & quelques autres instrumens à vent. Et ce ne fut que contre le gré de son père que Fréderic II, encore prince royal, s'attacha le célèbre joueur de flûte Jean Quantz. Cependant la bonne musique que Fréderic trouva fort en vogue lorsqu'il parvint au trône, s'introduisit aussi à Berlin dans les années brillantes de 1745 jusqu'à 1755. Quantz rétablit l'orchestre, & on y engagea le premier violon de ce temps-là, qui étoit Benda. Hasse & Graun s'étoient formés sous Léo & Vinci,

deux maîtres italiens très-célèbres au commencement du ſiècle. Leurs compoſitions avoient une ſimplicité, une mélodie extrêmement touchantes. Salimbeni & l'Aſtrua rendoient à merveille ce que ces maîtres avoient compoſé. Le roi s'y étoit tellement accoutumé, qu'il ne croyoit point qu'on pût faire mieux; & dans la ſuite tout ce qui n'étoit pas dans le même goût, lui parut dégénéré & corrompu. Cependant la voix étonnante de la Gabrieli donna lieu aux compoſiteurs qui vinrent de ſon temps, de pouſſer plus avant la muſique vocale. De nouveaux joueurs d'inſtrumens qui ſe formèrent à Florence, à Turin, à Manheim & dans d'autres villes, fournirent de nouvelles reſſources à l'harmonie. Si on s'éloigna un peu trop de la douceur mélodieuſe du temps précédent, on gagna par la variété. Mais Fréderic ne voulut rien entendre de nouveau, & il s'obſtina à ne faire jouer que la muſique de Haſſe & de Graun à ſes concerts & ſur ſes théâtres. Ainſi on ſe trouva fort reculé à Berlin. On ſait quelle peine on s'eſt donnée ſous le nouveau règne pour remonter ſoit la chapelle ſoit l'opéra. Mais je

m'arrête trop long-temps sur un sujet qui n'est qu'accessoire à mon plan.

SECTION ONZIÈME.

Histoire & Géographie.

Le règne brillant de Fréderic devoit faire naître des chef-d'œuvres d'histoire, & surtout dans un pays où depuis la fondation des universités il y a eu des places destinées à la culture de ce genre, & où les professeurs sont en possession d'imprimer ce qu'ils veulent enseigner à leurs auditeurs. De plus les qualités qu'exige la muse de l'histoire, semblent caractéristiques de la nation. Il est vrai que pour écrire des histoires intéressantes, il faut d'autres places, d'autres moyens que ne sont les chaires & les ressources des universités, la bonne foi & l'exactitude. Il faut à l'historien, plus qu'au poëte, la protection particulière d'un prince ou d'un puissant ministre, ou la liberté d'un état républicain. Au défaut de cela, & même outre cela il faut des circonstances, des conjonctures particulières tant pour savoir les choses que pour pouvoir les dire.

Toutes

Toutes les nations, tous les états, & presque toutes les cours ont eu des hiſtoriographes penſionnés, au moins de temps à autre. Chaque royaume eut quelques-uns de ces momens que les hiſtoriens demandent. Partout où on les a laiſſés échapper, on ne trouvera pas un médiocre ouvrage qui faſſe connoître la nation, les ſouverains qui l'ont gouvernée, ni aucun des grands événemens qui la concernent.

A l'égard de l'Allemagne, le ſiècle de Charles Quint fournit des conjonctures favorables, auſſi bien que des ſujets dignes de l'hiſtoire, qui n'eſt pas moins deſtinée à perpétuer les beaux exploits que les ſottiſes des princes & les fautes de leurs généraux, de leurs miniſtres. Auſſi vers la fin du même ſiècle, ſous l'empereur Ferdinand I, presque tous les cercles de l'Allemagne ont eu de bons hiſtoriens, qui pour la plupart ont écrit en latin. La guerre de trente ans qui précéda le traité de Weſtphalie, avoit offert aux Brandebourgeois & à tous les Allemands un ſujet hiſtorique aſſez riche. Mais comme les princes de l'Allemagne n'y avoient point figuré avantageuſement, il n'étoit pas naturel qu'on s'em-

presſât à la traiter. C'étoit à la Suède & à la France que cela appartenoit. Auſſi la reine Chriſtine fit écrire l'hiſtoire des campagnes de ſon père par un Poméranien nommé Chemnitz. Fréderic Guillaume, qui remplaça dans l'opinion publique Guſtave Adolphe, n'étoit pas inſenſible à la renommée, paſſion ordinaire des ames qui ont de l'élévation & de l'énergie. Il accueillit avec diſtinction le fameux Grégoire Léti. Auſſi cet écrivain traita-t-il le grand électeur d'une manière très-différente de celle dont il avoit traité Charles Quint, Sixte Quint, & Philippe II. Mais Léti fit trop. Il fit en ſtyle panégyrique de gros volumes. On appela enſuite de Stockholm le célèbre Puffendorff, pour écrire une hiſtoire ſûre & détaillée, ſur le même ſujet à peu près. Puffendorff, qui avoit fait en allemand ſur l'hiſtoire univerſelle de trente ſiècles un fort petit livre qui eut un très-grand ſuccès, fit deux gros in-folio en latin pour l'hiſtoire d'un ſeul prince qui ne poſſédoit pas la centième partie de l'Europe. Étoit-ce le moyen de faire connoître ſon héros aux François, qui en ce temps-là trouvoient peut-être encore trop volumineuſe l'hiſtoire de Henri IV

par Péréfixe ? Mais Puffendorff venoit de donner en deux grands & magnifiques volumes l'hiſtoire de Guſtave Adolphe. Penſionné, décoré de titres pàr le grand électeur, pouvoit-il faire pour ce prince un moins gros ouvrage que celui qu'il venoit de faire pour Guſtave? On lui fournit des archives tout ce qu'il voulut; & il nous a donné ſans doute des détails curieux. Il écrit avec franchiſe & liberté; mais l'ouvrage manque de philoſophie & de goût, & le latin en eſt barbare. Un jéſuite qui vint après Chemnitz, Léti & Puffendorff, traita le même ſujet, en grande partie, que ces trois écrivains avoient traité. Le ſuccès de ſon ouvrage a fait voir que les mémoires que peut ſe procurer un particulier, valent autant que ceux que fourniſſent les gouvernemens. Cependant l'hiſtoire de la guerre & du traité de Weſtphalie nous ſera encore préſentée ſous un nouveau jour. *Voyez* BRONSWIC. Les réfugiés, dont quelques-uns ſe ſont appliqués au genre hiſtorique, ſemblent y avoir travaillé avec plus de goût & plus de ſoins que les Allemands; mais ils ſe ſont contentés d'écrire l'hiſtoire eccléſiaſtique ou ſur des ſujets de l'hiſtoire ancienne.

Pendant le règne de Fréderic II, comme l'on savoit que ce roi travailloit lui-même à l'histoire de ses ancêtres, & que l'on se doutoit bien qu'il écriroit la sienne & celle de ses guerres, & que personne ne pouvoit avoir des renseignemens plus sûrs, ni plus de liberté d'en faire usage, il n'étoit pas naturel que d'autres se chargeassent de la même tâche, ni que lui-même les en chargeât. Effectivement il ne donna à personne le titre d'historiographe. A peine assignoit-il un très-modique entretien à un François exercé dans ce genre, qu'il plaça à l'académie, & qui resta toujours dans une classe qui n'a rien de commun avec l'histoire. Ce ne fut que dans ses dernières années qu'il fit offrir des conditions assez honnêtes à un Italien qui s'étoit distingué par des ouvrages historiques.

Cependant il y a eu beaucoup de gens de lettres dans le pays qui ont écrit sur l'histoire du Brandebourg, & sur celle d'autres provinces qui font partie de la monarchie prussienne. Et on a lieu de croire que parmi les conseillers, les magistrats, les ministres mêmes, & parmi les officiers que Fréderic II a laissés, il se trouve des personnes très-capables de composer des

hiſtoires intéreſſantes, & qui y travaillent peut-être actuellement. *V.* BEAUSOBRE, BOERNER, BUCHHOLTZ, DENINA, ERMAN, FISCHER, FRANCHEVILLE, FRÉDERIC II §. 2, PELLOUTIER, SPRENGEL, WÉGUELIN.

Il y a un genre de littérature qui ne diffère presque point de l'hiſtoire & qui tient par quelques endroits à un genre très-différent. C'eſt la géographie. Les Allemands, & particulièrement ceux d'un pays qui a été autrefois gouverné par la maiſon de Hohenzollern, ſemblent vouloir s'attribuer la gloire que le conſentement de toute l'Europe pendant trois ſiècles a accordée à un Italien. Je ne crois pas qu'on puiſſe jamais diſputer à Chriſtophe Colomb ſa découverte; & les réflexions mêmes d'un Allemand établi en Amérique, qui voudroit au moins faire partager cette gloire à ſa nation, confirment davantage la ſupériorité que devoit avoir l'Italien Colomb ſur Martin Behaim ([a]).

([a]) Dans le ſecond volume des Transactions de Philadelphie, il y a un mémoire de Mr Otto adreſſé à Mr Franklin, dans lequel il tâche de ſoutenir une opinion combattue de tous les ſavans anglois, françois, & même allemands, à l'égard de Martin Behaim. Mais voici ce qu'il ajoute avec raiſon:

Mais l'on ne peut nier que ce Nurembergeois n'ait été un grand géographe. Depuis ce temps-là, les Allemands ont certainement surpassé leurs voisins & leurs maîtres dans les connoissances géographiques, du moins à en juger par les livres qui ont paru. De nos jours toute l'Europe a lu la géographie de Hubner, & beaucoup plus celle de Mr Busching, que les circonstances de sa vie ont mis en état d'introduire dans cette partie un nouveau genre de science qui y paroissoit étranger & qui pourtant y appartient. La topographie, la chorographie, aussi bien que l'histoire diplomatique

" L'Italie étoit le centre des arts & de ce qu'on appeloit science dans ce temps-là. Les fréquens voyages des empereurs de l'Allemagne à Rome leur donna la facilité de connoître des gens de mérite, & de les placer dans les différentes universités de l'empire. C'est à cette circonstance que l'on doit attribuer les grands progrès que les Allemands ont faits, surtout dans les mathématiques, depuis le XIV jusqu'au XVI siècle. Ils avoient les meilleurs géographes, les meilleurs historiens & les politiques les plus éclairés. Ils étoient attentifs sur tout ce qui se passoit en Europe, & les liaisons multipliées des différens princes avec les puissances étrangères leur donnoient une grande facilité de rassembler dans leurs archives les pièces originales des événemens les plus importans de l'Europe. C'est à cet esprit de critique & de recherche qu'est due en grande partie la réformation de Luther, & on ne peut se dissimuler, que surtout dans le XV siècle, il n'y ait eu plus de connoissances historiques & politiques en Allemagne que dans tout le reste de l'Europe, à l'exception de l'Italie". *Transactions philosophiques de Philadelphie.* Ann. 1786. Tom. II. p. 280. 281.

& économique du pays, ont été traitées dans le Brandebourg & dans les villes principales des autres provinces de la monarchie, avec une exactitude qui n'envie rien à ce que l'on pouvoit faire dans quelqu'autre pays que ce fût. *Voyez* BECKMANN, BORGSTEDE, BRUGGMANN, BUSCHING, FISCHBACH, OESFELD.

SECTION DOUZIÈME.

Science militaire.

La tactique eſt à la guerre ce que la phyſique & la géométrie ſont aux arts mécaniques, & l'on ne doute pas aujourd'hui que ſes progrès ne dépendent de ceux des autres arts & même de ceux des lettres. Chez les Grecs la tactique étoit une partie de l'éducation des honnêtes gens, comme l'arithmétique. Elle devint auſſi chez les Romains une eſpèce de ſcience, ſurtout depuis que Pyrrhus eut porté ſes armes en Italie. Ce ne fut que par un reſte de cette ſcience qui ſe conſerva long-temps après que la corruption eut gagné tout le corps de ce vaſte empire, que les troupes romaines, très-inférieures en nombre, en retardèrent la chute.

La guerre ne fut ensuite, pendant plusieurs siècles, qu'une affaire machinale. On n'agissoit que par impression; & c'étoit la force corporelle & le choc d'une cavalerie pesamment armée qui décidoient les affaires. Du Guesclin en France, Alberic de Barbien en Italie, commencèrent à faire sentir que l'esprit pouvoit influer dans le sort des combats plus que la force du corps. Les Espagnols, qui depuis le fameux Cid n'ont jamais manqué de braves capitaines, se perfectionnèrent dans les guerres de Naples. C'est de là que sont sortis les marquis de Pescare & du Guast. Les guerres des Pays-bas sous Philippe II ont exercé les François & formé Henri IV & Condé. Le duc d'Albe, aussi estimé par ses talens militaires que détesté par son intolérance religieuse, contribua beaucoup aux progrès des Allemands. Un demi-siècle après on vit sortir du fond du nord un jeune roi qui surpassa tout à coup les grands capitaines de son temps. Gustave Adolphe prouva aux autres nations que le métier des armes est le résultat de l'étude & de la méditation, & qu'une bonne théorie en temps de paix crée les généraux pour la guerre. Montecuculi

s'étoit formé par l'étude aussi bien que par la pratique, lorsqu'il eut à combattre contre les Turenne & les Condé. Rendu à un loisir pacifique, cet illustre Italien écrivoit ses mémoires, qui sont le premier code sur lequel Fréderic II étudia dans sa jeunesse, tandis que son père & le prince Léopold d'Anhalt lui préparoient les moyens de pratiquer en campagne ce qu'il apprenoit dans son cabinet. Si le prince d'Anhalt Dessau, qui fut destiné au métier de la guerre presqu'en même temps que le prince Eugène de Savoie, & qui fit tant de campagnes avec lui, fut toujours inférieur à celui-ci, c'est qu'il avoit trop méprisé les sciences, & qu'Eugène les avoit cultivées.

Fréderic II, qui ne dissimule pas le surnom de roi sergent qu'on avoit donné à son père, appelle le vieux prince de Dessau mécanicien militaire ([a]). Cependant ce sergent & ce mécanicien introduisirent dans les armées prussiennes cette discipline & cette exactitude de manœuvres qui devoient faire imaginer de nouvelles combinaisons à ce grand roi. Il mit tout à

([a]) Dans les *Mémoires de Brandebourg* & dans l'*Histoire de mon temps*.

profit, & par son génie & son application il épuisa l'art ou la science de la guerre. Son esprit juste & prévoyant saisit tout, & perfectionna ce métier, fatal & destructeur à la vérité, mais par l'ordre des choses également noble & nécessaire. Il employa des gens de lettres de tout état, de toute nation à lui fournir tant à lui qu'à ses officiers & à ses sujets, tout ce qui pouvoit conduire à la haute perfection de cet art. Il excita par son exemple les étrangers à travailler pour cet objet. Ce qu'il s'est fait dans ce siècle de plus essentiel, de plus considérable concernant l'art militaire, excepté les mémoires de Feuquières, s'est peut-être conçu à Potsdam & à Berlin. Je doute si jamais le comte de Guibert eût composé sa tactique, s'il n'avoit pas été dans ce pays au commencement de sa carrière. Mr Guischard y a été comme l'on sait; & le marquis de Brezés ne s'est montré sur les rangs des Feuquières, des Guischard, & des Guibert, qu'après avoir connu le roi de Prusse & son armée.

A proportion de la quantité étonnante d'officiers que compte l'armée prussienne, le nombre de ceux qui ont écrit sur l'art de la guerre n'est

pas fort grand. On n'osoit entrer en concurrence avec un aussi habile maître que le roi, puisqu'on savoit qu'il y travailloit toujours. Néanmoins il y en a qui ont fait des ouvrages ou utiles ou du moins intéressans, & qui peuvent contribuer, sinon à perfectionner, du moins à empécher qu'on ne néglige le métier. *Voyez* GAUDI, GROEBEN, TEMPELHOFF, WARNERY.

Deux ou trois accidens ont concouru à rendre public le secret des exercices prussiens, & par conséquent à étendre la connoissance de sa tactique chez les nations étrangères. Premièrement, lorsque le général Fouquet fut fait prisonnier à Landshut, on trouva des instructions que le roi lui avoit communiquées, & qui furent publiées peu de temps après; car les Autrichiens, avant de rendre ces papiers, en avoient tiré des copies qu'on imprima en Hollande ([a]).

Dans un autre temps Mr de Saldern, un des meilleurs généraux de l'armée prussienne, dressa des instructions pour les officiers de l'infanterie.

([a]) Voyez *Essai sur la vie & le règne de Fréderic II*, Part. I. chap. 16.

Elles contenoient exactement le détail de tout ce qu'on doit apprendre au soldat depuis qu'on le prend en recrue jusqu'au moment d'une grande bataille. Ces instructions, confiées manuscrites aux officiers, furent livrées au public par un d'eux, qui avoit quitté le service. Le Roi en eut du chagrin ; le général, à l'insu duquel cela se fit, risqua d'être disgracié. Car l'intention du roi étoit bien plutôt de former ses troupes, & de leur donner de la supériorité sur celles des ennemis, que d'enseigner l'art à ceux-ci, malgré qu'il eût imprimé un poëme sur l'art de la guerre. Cette imprudence, ou cette trahison, augmenta pourtant la somme des connoissances que les militaires avoient de leur métier. Enfin le roi lui-même ayant dressé de nouvelles instructions, il en fit distribuer des copies aux officiers généraux, qui devoient les garder secrètement pour leur usage. Un de ces officiers ayant été pris dans la guerre de 1778, & ses papiers étant tombés dans les mains des Autrichiens, l'empereur les fit imprimer, pour apprendre à ses troupes les stratagèmes des Prussiens. Comme cet art consiste précisément à savoir ce que l'ennemi

peut tenter, à le prévenir, à se mettre en état de le repousser & de se défendre, tous ces accidens ont dû le porter à un très-haut degré de perfection, & l'on en aura bientôt épuisé les ressources.

SECTION TREIZIÈME.

Éloquence, & autres genres de littérature. Mauvais goût qu'on reproche aux Allemands. Typographie, & ses défauts.

L'éloquence avoit toujours été cultivée en Allemagne depuis la renaissance des lettres. Il n'y eut jamais de collége sans professeur de rhétorique, ni d'assemblée littéraire sans discours, ni d'églises sans sermons; & l'art oratoire étoit celui que Fréderic II favorisoit particulièrement. Il auroit voulu entendre non seulement des Bossuets & des Massillons, mais des Démosthènes & des Cicérons. Lui-même s'est fort exercé à ce genre, & il a composé des sermons, des harangues, des éloges, des oraisons funèbres. Quand quelque place de professeur d'éloquence venoit à vaquer, il recommandoit toujours au

ministre chargé du département des écoles que pour la remplir on cherchât quelqu'un qui fût bon orateur. Les professeurs l'étoient autant qu'ils pouvoient l'être, & ils en formoient d'autres autant qu'on pouvoit le prétendre. Car un pays absolument militaire devoit-il produire des Démosthènes & des Cicérons? Venise, la Pologne, la Suède, & l'Angleterre, à peine en ont-elles fait entrevoir l'ombre; elles dont la constitution est bien plus favorable au grand genre d'éloquence que ne le sont les états purement monarchiques. Le genre judiciaire se trouve même reculé par les réformes des chambres de justice & des tribunaux qu'on a faites; réformes sages & utiles, mais qui en éloignant des tribunaux les avocats chicaneurs, devoient nécessairement en écarter aussi les beaux parleurs & les ardens harangueurs. Les oraisons funèbres sont assez fréquentes en Allemagne; elles sont même trop communes. Il n'y a pas de pasteur qui n'en ait fait. Mais la quantité nuit à leur prix, & il est difficile qu'on en entende, qu'on en lise qui puissent être comparées à celles de Fléchier, de Bossuet, ni à celles que quelques prélats italiens ont faites à

la mort du prince Eugène, de Charles VI, & de Marie Thérèse.

Il y avoit eu quelques occasions où ce genre d'éloquence auroit pu se montrer avec éclat, comme à la mort de Schwérin, d'Auguste Guillaume frère du roi, à celle de la princesse son épouse, & du maréchal Keith. Mais outre que les sujets étoient difficiles à traiter, la manière dont on est monté à la cour & en ville, n'y étoit aucunement favorable. Une partie des princes étoient à Potsdam, l'autre à Berlin, & quelques-uns d'eux vivoient ailleurs. De plus la famille royale & les grands ne professent pas tous le même culte. Les magistrats n'ont point de représentation, & ne se rassemblent jamais en cérémonie. De sorte que le théâtre qui anime les orateurs à Paris, à Versailles, à Venise, à Rome, à Turin, n'existe point dans la capitale des états prussiens. Les dernières assemblées qui pouvoient avoir quelque ressemblance avec celles qu'on voit ailleurs, ont été à l'occasion des funérailles de Fréderic I.

Malgré cela Berlin a possédé & possède encore des prédicateurs que tout le reste de l'Alle-

magne regarde comme les restaurateurs de l'éloquence de la chaire, & que les ecclésiastiques des autres pays ont pris & prennent encore pour modèles, même depuis qu'un Suisse, pasteur réformé, & ensuite un prêtre catholique, aumônier de la cour de Dresde, se sont fait entendre dans la ville & dans le château de Leipsic. *Voyez* SACK, SPALDING, TELLER, ZOELLNER. Quelques mois après la mort de Fréderic, dans une salle de collége, on a entendu prononcer à un simple professeur extraordinaire des discours dont tout homme de lettres, tout homme d'état même, seroit flatté d'être l'auteur. *Voyez* ENGEL. Mais en général il ne reste aux gens de lettres que des sujets rhétoriques de la dernière espèce, c'est-à-dire le genre qu'on peut appeler académique. Comme l'on est accoutumé depuis trois siècles à des harangues d'inauguration, à des rentrées d'académies & d'universités, à des exhortations à l'étude, à la diligence, à l'application, aux éloges de telle ou telle autre partie de l'érudition, quel est celui de ces discours qui puisse faire une grande sensation ? Il y a un genre d'ouvrages qui tient à l'art oratoire, à la philosophie, à la critique,

& à l'hiſtoire, & qui paroît être le goût dominant de la nation. Le climat, le ſol même, la manière de vivre, peu favorable aux ouvrages d'imagination, conduit les Allemands à la lecture, aux réflexions, aux compilations. Comme d'ailleurs ils ne ſont pas moins portés que les autres peuples à la nouveauté & à l'économie, les pièces fugitives ont aſſez de cours, & les ſouſcriptions pour les ouvrages qui annoncent une ſuite & qu'on achéte & que l'on paye peu à peu, ſont aſſez fréquentes. Les journaux, les feuilles volantes, les gazettes imaginées en Italie, perfectionnées en France, accrues en Angleterre, ſe ſont prodigieuſement multipliées en Allemagne. Le *Spectateur* d'Addiſſon, le *Jaſeur*, le *Cenſeur*, le *Monde*, ont eu en Allemagne plus d'imitateurs que dans aucun autre pays. Il n'y a pas un nom ſubſtantif en allemand qui puiſſe indiquer une action, une qualité perſonnelle, intellectuelle ou morale, ou ſeulement un certain temps du jour, de la ſemaine, de l'année, qui n'ait été employé pour ſervir de titre à des feuilles, à des cahiers, à des écrits périodiques. Nous aurons lieu d'en nommer une

cinquantaine au moins dans le catalogue des auteurs qui va ſuivre, & nous en trouverons qui ont eu le plus grand ſuccès : l'on aura lieu de remarquer que les plus célèbres auteurs ne ſe ſont pas refuſés à cette ſorte de travail. *Voyez* ADELUNG, BIESTER, BUSCHING, GEDIKE, NICOLAÏ, SEMLER M. C., SPRENGEL, TELLER.

Je ſuis bien éloigné de faire à la littérature allemande les reproches que Fréderic II lui faiſoit en 1781. Ce grand roi ignoroit les progrès qu'elle avoit faits depuis le temps qu'il avoit connu Gellert & Gottſched. Je ſuis plus éloigné encore de mettre en queſtion, comme l'ont fait du Perron & Bouhours, ſi un Allemand peut être un bel eſprit. Cet eſprit, quoiqu'il ne s'acquière point par la lecture, eſt toujours la ſuite de la culture générale de la nation ; & cet eſprit ſe trouve aujourd'hui en Allemagne. Le goût eſt de même une ſuite de bonnes études ; & ce goût ſe répand de jour en jour. Fréderic trouvoit les auteurs allemands diffus, & obſcurs par l'étrange conſtruction de leurs phraſes. Ce dernier défaut n'exiſtoit déjà presque plus. Leurs périodes ſont beaucoup

moins traînées, & la construction en est moins embarrassée. Mais on pourroit douter à la vérité si les écrivains allemands sont généralement à l'abri de l'autre reproche, qui est d'être trop diffus. La pesanteur des ouvrages allemands, qui avoit passé en proverbe lorsqu'on ne les faisoit qu'en latin, ne paroît pas diminuée depuis qu'on les fait en langue vulgaire; elle doit même augmenter à mesure que l'on est ou que l'on se croit maître de la langue dans laquelle on écrit. J'aurai peut-être lieu d'observer sous quelques titres qu'à Vienne on fait aujourd'hui aux Prussiens écrivant en allemand le même reproche qu'Æneas Sylvius faisoit aux Autrichiens, lorsque ceux-ci écrivoient en latin ([a]). L'exemple de quelques François les abusa, & parut justifier les Allemands à cet égard. Le dictionnaire de Bayle, qui eut beaucoup de cours, & qu'on traduisit à Leipsic au moment que la littérature allemande alloit se former, a dû entretenir les écrivains allemands dans la coutume de faire de gros livres. *V.* GOTTSCHED. On pourroit dire aussi que l'encyclopédie de Di-

(*a*) Voyez *Æneas Silv. Epist.* 165. *& in Gobelini commentariis de reb. gest. Pii II; Burckard, de ling. lat. in Germania fatis*, P. I. p. 118. P. II. p. 135. 136.

derot les a encore rassurés dans le goût des gros & très-gros livres, si avant qu'elle parût, il ne se fût pas imprimé à Leipsic de pareils dictionnaires encore plus volumineux, & si le Théâtre de l'Europe, de trente ou quarante grands in-folio pour servir à l'histoire d'une vingtaine d'années, n'avoit pas prouvé d'avance que la nation étoit portée pour les longues lectures & les longues compositions. Il faut dire cependant que la plus grande partie des ouvrages qu'on trouve trop diffus, sont de nature à ne pouvoir pas facilement avoir des bornes. Ce sont des descriptions chorographiques & des histoires de provinces. Si les François se représentent leurs histoires de la Bourgogne, de la Provence, de la Bresse & du Bugey, & autres semblables, ils seront moins surpris de trouver celle de la Marche électorale en plus d'un volume. Il est même difficile, quand on écrit des histoires générales, de juger quel est le détail qui peut intéresser & quel est celui qui doit paroître absolument superflu. Avant que de reprocher, par exemple, l'immensité de ses magasins à Mr Busching, il faudroit voir si les Dumont, les Rousset & les autres rédacteurs

d'actes publics n'ont pas servi utilement le public; & si le genre de notices que renferment les compilations allemandes de nos jours, sont moins utiles que celles que les réfugiés françois faisoient en Hollande au commencement du siècle. Car enfin, avant qu'on voie les ouvrages des Mably, ne faut-il pas que les Dumont précèdent? *Voyez* PUTTER. Que feroient les économistes sans les renseignemens que leur fournissent les relations diffuses des géographes & des voyageurs? Malgré cela nous ne pouvons nous dispenser de dire que beaucoup d'Allemands modernes, lors même qu'ils ne donnent que des brochures, s'appesantissent, se répètent, & semblent ne savoir jamais finir. C'est là une des causes principales de ce que leurs livres ont tant de peine à franchir les frontières de l'empire. Rabener feroit peut-être aussi connu en France que Rabelais l'a été en Allemagne, s'il avoit su n'être pas si prolixe. Comme l'on craint avec raison que hors de l'Allemagne on ne puisse lire de tels livres, il est naturel qu'on ne les traduise pas. Aussi, à l'exception de la géographie de Mr Busching, & de l'histoire de Mr Schmidt, tous les autres ouvra-

ges allemands qui ont été traduits, ne forment pas de gros volumes; & ne sont pourtant pas moins estimés de leur nation. *Voyez* BOERNER, ENGEL, LESSING, RAMLER, SPALDING J. J., TELLER, WINCKELMANN. D'ailleurs il ne feroit pas étonnant que les auteurs allemands n'eussent pas la même vogue en Italie & en France, que les Italiens, les François & les Anglois ont eue en Allemagne. Leur goût, leur littérature s'étant perfectionnés, après que toutes ces nations avoient déjà presque épuisé tous les genres, il est très-difficile qu'ils leur fournissent des ouvrages qu'elles n'ont point, ou qu'elles ne croient avoir. Au moins auront-ils plus de peine à percer chez les autres nations lettrées, que celles-ci n'en ont eu à se répandre hors de chez elles.

A l'épaisseur effrayante des ouvrages il faut ajouter la façon rebutante de l'impression. Je ne sais si ce sont les auteurs ou les imprimeurs qui font gloire d'être fidelles aux caractères gothiques qui étoient jadis communs à tout le nord, & qui s'étoient même introduits en Italie; mais il est bien certain que ces caractères augmentent la difficulté d'apprendre cette lan-

gue, ſans aucune ſorte d'avantage. La réputation des Bodmer, des Gesner, des Ramler, qui tous ont imprimé leurs poëſies en caractères latins, n'a point ſuffi pour porter les autres écrivains, ni les libraires qui les font imprimer, à adopter la même manière. J'oſerois presque dire que c'eſt là un de ces entêtemens qui donnent lieu aux autres nations de caractériſer les Allemands moins avantageuſement qu'ils ne méritent. Peut-être penſent-ils qu'il faut conſerver l'alphabet qui leur eſt propre. Les auteurs allemands veulent apparemment que l'on puiſſe voir au premier coup d'œil que c'eſt un ouvrage allemand qu'on a ſous les yeux. Hélas, que ne craignent-ils de s'entendre dire qu'on les reconnoît bien aſſez ſans ces marques! Les Flamands, les Hollandois, les Anglois, dont la langue a tant d'affinité avec l'allemande, ont-ils perdu quelque choſe de leur conſidération, de leur liberté, de leur eſprit national; ont-ils craint qu'on n'entendît moins facilement leurs livres, ou qu'on ne les reconnût pas pour Anglois, lorsqu'ils ont abandonné la forme gothique de leur alphabet? Si Fréderic eût encore eu le temps de prendre

du goût pour la belle littérature allemande, comme il y paroissoit disposé sur la fin de ses jours, il auroit probablement concouru à opérer ce changement, plus nécessaire que l'on ne pense pour étendre, avec l'étude de la langue, la connoissance des livres allemands. La nation peut se glorifier d'avoir inventé l'imprimerie. En vain Harlem voudroit lui disputer cet honneur. Nous dirons de plus que Nuremberg, dans le temps que cette ville pouvoit être regardée comme sujette aux ancêtres des rois de Prusse, a contribué à une si belle & si importante invention ([a]). Depuis cette époque elle a encore produit Sebastien Gryphius, qui n'y appartient pourtant presque pas, puisqu'il n'imprima ni ne fit imprimer en Allemagne. L'Italie dans les deux derniers siècles a eu des Manuce, des Torrentin; la France des Turnèbe, des Étienne, des Vascosan; la Flandre & la Hollande ont eu des Plantin, des Elzévir, des

(a) Mr le comte de la Torre Rezzonico, très-estimé de toute l'Europe savante par son goût & ses grandes connoissances dans l'histoire des beaux-arts, a trouvé à Lyon, parmi des livres qu'un négociant a légués à la bibliothèque d'un couvent, des planches avec des noms & des mots entiers, gravées par un Nurembergeois, antérieures à l'an 1380. Mr de Rezzonico nous a fait espérer qu'il publieroit ses réflexions là-dessus.

Janſſon ; la Suiſſe des Oporin, des Froben. De nos jours Paris vante encore avec raiſon ſes Barbou ; Glascow ſes Foulis ; Birkingham eſt célèbre par le nom de Baskerville ; Madrid & Valence en Eſpagne ont eu des Ibarra, des Monfort ; Saluce en Piémont ſe glorifie d'avoir produit Mr. Bodoni, Rome de l'avoir formé, Parme de le poſſéder. Quel eſt l'imprimeur allemand qui s'égale à aucun de ces quatre ou cinq maîtres de l'art typographique ? Je ſuis fâché de devoir obſerver qu'un catalogue, devenu recherché parce qu'il offre une ſuite complète de toutes les belles éditions de livres claſſiques, n'en préſente qu'un ſeul imprimé dans les états pruſſiens, ſavoir le Pétrone de l'an 1784. Encore fut-ce le propriétaire même de cette bibliothèque qui le fit imprimer, & qui en dirigea, qui en ſoigna l'édition. *Voyez* REVIEZKY. Quelques autres livres qui portent le nom de Haude & Spener, ſont imprimés à Ulm ſous la direction d'un littérateur célèbre appelé Muller. Les libraires berlinois aux frais deſquels en tout ou en partie ſe fit l'édition, y ont fait mettre leur nom. La ville marchande de Hambourg avec l'édition de Dion Caſſius, &

Hof, petite ville du margraviat de Bareuth, où Longolius donna une édition de Diogène de Laërce, firent plus que n'ont fait encore les villes du Brandebourg & de la Prusse. Il y a à la vérité d'assez belles éditions d'ouvrages de professeurs, faites anciennement à Francfort & à Halle, comme il y en a eu beaucoup de faites à Jéna & à Helmstædt aux portes de Magdebourg. La *Germania* de Spener paroît être imprimée par Plantin. Mais la décadence de la langue latine, le peu de goût que le roi Fréderic II avoit pour la langue du pays, & l'obstination des imprimeurs allemands à conserver leurs caractères gothiques, ont été cause que la typographie prussienne n'eut qu'un éclat passager, lorsqu'on publia les œuvres du roi, & les premiers volumes de l'académie. Les imprimeurs ne pouvoient ou ne vouloient pas avoir des assortimens choisis & complets en caractère latin, & d'autres en caractère allemand. Le peu de livres françois qu'on imprimoit, soit à Berlin, soit à Leipsic, ou à Hambourg, ne pouvoient pas avoir autant de débit qu'en avoient eu les livres latins dans d'autres temps, pour engager les libraires à faire double dé-

penſe. Les livres ont changé de format. Ils ont gagné à quelques égards; mais les progrès ont été ſi peu ſenſibles ſous le règne de Frédéric II, qu'on diroit plutôt qu'on a reculé, ſi on compare ce qui s'eſt imprimé depuis le milieu du ſiècle avec ce qui s'étoit imprimé ſous Fréderic I, ou peu après ſa mort.

On s'étoit déjà accoutumé à donner à l'extérieur, à l'acceſſoire des livres tout ce qui peut en rendre l'uſage plus commode aux lecteurs. Quelques écrivains, quelques libraires ont continué à y ſonger. Mais la plupart n'y font plus attention, ou ſe négligent. On ne le voit que trop en jetant les yeux ſur les hiſtoires, les mémoires, les anecdotes concernant la vie de Fréderic II, & même (puisqu'il ſeroit inutile de le diſſimuler) ſur les œuvres poſthumes de ce grand roi. Tantôt l'empreſſement des auteurs ou des éditeurs, tantôt l'impatience du public précipitent les éditions. Il eſt très-poſſible auſſi que les monopoles, les priviléges dont il eſt ſi difficile de ne pas abuſer, ayent nui à cet art admirable, ſi intimement lié avec la littérature & les ſciences.

Peut-être la police de la librairie s'oppose-t-elle à la perfection que l'on souhaiteroit. Je ne parle pas de la coutume de marchander les ouvrages d'avance à tant par feuille; pratique absolument absurde, contraire aux soins qu'exige la composition, & qui doit par la nature de la chose perpétuer les défauts dont nous venons de parler, & rendre en quelque manière excusables les écrivains, s'ils ne travaillent pas mieux leurs ouvrages. Les imprimeurs impriment rarement pour leur compte, ou pour celui des auteurs. Ils ne fréquentent guère les gens de lettres, ni les amateurs des beaux arts. Les libraires qui achètent les manuscrits & les font imprimer à leurs frais, ne prennent pas assez de soins pour y mettre de l'élégance; souvent ils ne sont pas plus dans la société des auteurs ou des artistes que les imprimeurs, & ils n'acquièrent point le goût & les connoissances qui leur seroient nécessaires. Sans rappeler les Manuce, les Gryphius & les Étienne, les Froben, ne sait-on pas que les Foulis vivoient à Glascow avec les professeurs? Mr Bodoni a vécu & il vit dans la société des auteurs mêmes & des personnes qui se distinguent autant par

leur goût pour les arts que par leur littérature. Je pourrois en nommer d'autres, tant libraires qu'imprimeurs, qui se sont formés de la même manière. Aussi les imprimeurs, les libraires de Berlin qui marquent plus d'intelligence & plus de goût, sont ceux qui ont eu le plus d'occasion de voir des gens de lettres. On est surpris qu'un libraire, certainement fort instruit, vivant avec des auteurs, & auteur lui-même de plusieurs ouvrages qui ont beaucoup de cours, n'ait pas mis plus d'élégance dans ses éditions; lui qui pouvoit si facilement conduire à son gré les imprimeurs qu'il paye. Mais doit-on s'étonner que l'on préfère l'avantage bursal à la gloire typographique, & même à celle d'homme de goût? *Voyez* DECKER, HIMBOURG, MULLER L., NICOLAÏ, SPENER, UNGER, WINTER.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans un pays qui fournit de la toile à une grande partie du globe habité, on ait lieu de se plaindre que le papier est mauvais. Il est naturel que pour les livres & les feuilles de grand débit, on cherche le papier le plus ordinaire. Mais les éditions sont-elles moins copieuses en Angleterre & en France? & pourtant quelle dif-

férence ! D'où vient que l'on eſt obligé de ſe procurer du papier de la Suiſſe, de la France & de la Hollande, lorsqu'on veut faire quelque choſe qui puiſſe paroître dans l'étranger ? L'Italie envoie beaucoup de bon papier en Amérique. Livourne, Marſeille même, pour leur imprimerie & pour leur commerce en tirent du Piémont, qui n'eſt point un pays de lin, mais de chanvre. Toutes les belles éditions de Parme ſont exécutées avec du papier que l'on fait dans le même pays. D'où vient qu'on n'en trouve pas d'auſſi bon en Allemagne, excepté en quelques cantons de la Saxe ? S'il faut des montagnes à cauſe de l'air ou de l'eau, pourquoi n'en fait-on pas en Siléſie, en Bohème ? Si l'on peut en faire dans les pays plats & humides, comme on en fait en Hollande, pourquoi n'en fait-on pas dans la baſſe Saxe, dans le pays de Bronswic, de Hanovre, de Mecklenbourg, dans le Brandebourg, & dans la Poméranie ?

La gravure, qui s'allie ſi naturellement avec la typographie, avoit été négligée ſous Fréderic II, comme nous allons le voir ; & le peu de progrès de l'une a dû retarder les

progrès de l'autre. Mais il faut dire un mot de quelques autres arts dont la gravure est une suite.

SECTION QUATORZIÈME.

Progrès de l'architecture dans les états prussiens. Son absurdité à certains égards.

Il n'existe, ni dans la Saxe, ni dans la Poméranie & la Prusse, aucun bâtiment, ni aucun vestige des arts qui demandent du dessein, antérieur aux églises, & aux maisons que les moines ont bâties. Ce qui est plus remarquable, c'est que les églises de cette partie de l'Allemagne ressemblent parfaitement à celles d'Italie du XIII, XIV & XV siècle; au lieu qu'il y a une très-grande différence dans les autres bâtimens des deux nations jusqu'au siècle de Maximilien I & de Charles Quint. L'architecture, aussi bien que la sculpture, dépendent encore plus que les lettres & les sciences de la richesse du pays, & des moyens que les habitans peuvent avoir de les attirer chez eux & de les employer. Aussi les églises du Brandebourg & de la Poméranie, provinces naturellement peu riches, n'égalent-

elles point la magnificence de celles de Magdebourg & de Halberſtadt, ni de celles d'Ulm & de Strasbourg.

L'on commença ſous l'électeur Joachim II à élever quelques palais dans le goût de ceux de Rome & de Florence. Un Italien, nommé Chiaramela, dirigea la fortification de Spandau. Peu de temps après, le même électeur Joachim II eut à ſon ſervice un autre Italien, nommé Roch Guarini, plus connu en Allemagne ſous le nom de comte de Lynar. C'étoit un homme à grands talens, qui né en Toſcane, élevé à Ferrare dans les plus grandes ſociétés d'un pays alors très-brillant, avoit enſuite parcouru toutes les parties de l'Europe les plus civiliſées, & porta dans le Brandebourg le génie de la bonne & grande architecture. Il en reſte encore quelques traces au château de Berlin vers la Sprée & dans la ville de Spandau. Le comte de Lynar ſervoit en même temps l'électeur de Saxe, le prince d'Anhalt Deſſau, & le landgrave de Heſſe.

La longue guerre qui ſurvint au commencement du ſiècle ſuivant, arrêta les progrès de tous les beaux arts plus encore que ceux des

lettres.

lettres. Ce ne fut que quelques années après la paix de Weſtphalie que le grand électeur Frédéric Guillaume attira de Stockholm Philippe de la Chieſa, gentilhomme piémontois, qui avoit été employé en Suède par Guſtave Adolphe & par ſa fille Chriſtine ([a]). Le château de Potsdam, & celui de Caput non loin de là, ſont de lui. En même temps qu'il engagea le chevalier Chieſa à ſon ſervice, il envoya à Rome un Erneſt Bleſendorff, brandebourgeois, qui remplaça dans la ſuite l'architecte piémontois, ſous lequel il avoit auſſi travaillé. Cet art étoit alors aſſez bien avancé dans tout le nord; & ſi l'on trouve des défauts dans les bâtimens, on n'en trouve guère moins dans les ouvrages des Italiens de leur temps; car c'étoit à l'époque que Borromini à Rome, & le père Guarino Guarini à

(a) Par une faute d'impreſſion que l'auteur corrigea dans la table des matières, & qui ne paſſa pas moins dans la traduction françoiſe, on lit dans la Deſcription du Brandebourg de Grégoire Léti, *Chaiſe* pour *Chieſa*. Le traducteur ou le compilateur françois, en voulant renchérir ſur ſon original, y ajouta une faute de plus. Car ayant de *Chieſa* fait *Chaiſe*, il fit enſuite de ce Mr de la Chaiſe un gentilhomme françois. Il étoit ſûrement piémontois, d'une famille très-illuſtre de Saluce, de la branche des marquis de Rode & Cinzan, à en juger par ſon nom de Philippe & par celui de Louis ſon neveu. Voyez *Kuſter*, & *Nicolai* dans la Deſcription de Berlin.

Turin, avec beaucoup d'idées & de génie, introduisirent le mauvais goût par des raffinemens trop recherchés & des ornemens hors de la nature. Comme la Hollande étoit alors très-florissante & que le grand électeur avoit de la prédilection pour ce pays, il en fit venir plusieurs architectes, entr'autres un Nering, qui s'étoit formé, à ce qui semble, sur l'architecture florentine simple & solide. On en trouva un autre à Hambourg, appelé Schluter, aussi bon architecte qu'excellent sculpteur. Fréderic I attira encore de Suède le baron de Gœthe, nommé autrement Eosander, & il fit venir de Paris Jean de Bodt. Ils étoient l'un & l'autre d'assez bons architectes; mais l'envie qu'eut Bodt d'éclipser Nering, lui fit faire quelques fautes dans la construction de l'arsenal, & la rage d'Eosander contre Schluter lui en fit faire d'impardonnables au château royal. Cependant l'architecture fut portée à un aussi haut degré qu'on pouvoit l'espérer dans un pays peu opulent, & qui manquoit de marbre, n'étant pas encore uni à la Silésie, & sur un sol dont le fond n'est pas trop ferme. Eosander défigura tout le grand bâtiment du château de Berlin,

en élevant un portail qui feroit trop grand pour être la porte d'une très-grande ville. C'eft un arc de triomphe imité de l'antique, mais fans ornemens. Ni le refte qu'il a fait à ce château, ni ce qu'il bâtit au château de Charlottenbourg, ni les décorations dont il fut chargé pour le couronnement de Fréderic I, ni quelque chofe qu'il ait fait ailleurs, ne compenfe l'abfurdité de cet arc.

Quoique Fréderic Guillaume n'ait pas plus aimé les beaux arts que la belle littérature, & qu'il ait laiffé partir Bodt auffi bien que Beffer, Berlin ne manqua pas d'architectes fous lui. Une bonne partie des maifons qui forment la rue qu'on appelle *fous les arbres*, & celle de Guillaume, ont été bâties de fon temps ([a]). Fréderic II a bâti beaucoup pendant quarante

([a]) On ne fait de qui étoit le deffein que le baron de Vernezober porta avec lui en venant de France. Mais il eft le feul de ceux qui font entre cour & jardin, qui offre affez à l'extérieur & au dedans ce qu'on demande dans une grande maifon. Il tient un peu du deffein du palais de Sciarra Colonna à Rome. Deux autres dans le même goût & qui font dans la même ligne, celui du prince de Sacken & celui de Schulenbourg, ne bordent la rue que par des ailes des baluftrades. Aucun des hôtels qui ont été bâtis pendant cinquante ans n'approche de ceux qu'on a élevés dans les dernières années de Fréderic Guillaume entre 1730 & 1740.

ans. Mais il faut avouer qu'à sa mort il se trouva moins de bons architectes qu'il n'en avoit trouvé lui-même lorsqu'il vint au monde, & qu'il monta sur le trône. Il est certain que les derniers bâtimens que Fréderic II a fait faire, ne répondent pas à la magnificence & au goût de ceux qu'on avoit vu élever dans ses premières années, ni même de ceux qu'avoient faits son bisaïeul & son grand pére.

Il régne un défaut général dans presque toutes les maisons de Berlin, c'est qu'on a pratiqué sur le devant, vers les places & les rues, les façades qui ailleurs donnent dans les jardins. On n'y trouve ni la magnificence des bâtimens à colonnade de l'Italie du temps de Sansovino & Palladio, ni les distributions commodes que les François modernes ont imaginées ou imitées de Borromini. C'est encore ici une suite du changement qui s'étoit fait dans le culte; & nous l'observerons bientôt plus clairement en parlant d'un autre art. On peut faire de grands bâtimens sans bâtir des églises, comme l'on peut faire de la bonne musique sans composer les messes. Mais l'on sait que les Hasse, les Bach, les Gluck, les Naumann ont entendu &

composé même des messes & des vêpres, avant de composer des opéra. Et les grands architectes n'ont guère élevé de magnifiques hôtels, des châteaux, des théâtres, avant d'avoir bâti ou vu bâtir des sanctuaires. Là où il n'y a pas des églises, ou bien où on ne les fait pas avec des chœurs, des presbytères, des tribunes, des sacristies (ce qui demande plus de combinaison que les temples des réformés), il est beaucoup plus difficile que les architectes acquièrent une grande habileté, soit pour l'extérieur, soit pour l'intérieur d'un édifice. Aussi tout ce qui s'est fait de vraiment beau en ce genre sous Fréderic II, s'est fait par des architectes qui s'étoient formés en Italie. *Voyez* KNOBELSDORFF, LANGHANS. Le beau château de Werlitz, qu'on rencontre en sortant du Brandebourg, est bâti sur le dessein & sous la direction de Mr d'Erdmannsdorff, qui a été plus d'une fois à Rome, à Naples, à Florence, à Turin.

On a blâmé Fréderic II de ce qu'il vouloit être lui-même l'architecte des bâtimens qu'il élevoit. Il est vrai qu'il choisissoit le dessein comme il destinoit les rôles à l'opéra, surtout

dans sa vieillesse. Knobelsdorff, qui bâtit le théâtre de l'opéra, & qui donna le dessein du parc de Berlin & du château de Sans-Souci, n'avoit pas été gêné par le roi comme l'ont été ceux qui bâtirent les tours sur la place des gendarmes & la bibliothèque à côté du théâtre; & ils ne virent pas retrancher tout un étage de leur plan, comme il est arrivé à ceux qui donnèrent le dessein du palais neuf à Potsdam. Ce n'est pas que Fréderic manquât de goût; mais n'ayant pu se le former que sur de simples desseins qu'il avoit dans son cabinet, ne connoissant les grands bâtimens de l'Italie que par des estampes, il ne pouvoit pas avoir une juste idée de l'effet que produiroit l'exécution. Malheureusement il n'avoit pas pu, étant prince héréditaire, satisfaire le désir qu'il avoit de voyager, comme ont pu le faire dans la suite le duc de Bronswic, le prince de Dessau, le roi de Suède, & le grand duc de Russie. Il auroit dû sans doute laisser faire ou laisser choisir les desseins à des architectes qui avoient vu l'Italie, & dont l'habileté ne pouvoit que lui être connue.

Au reste, ce fut moins la faute de Fréderic II, que la marche ordinaire de l'art même, si

après quarante ans d'un règne qui l'exerça continuellement, elle parut dégénérer vers la fin; il étoit trop naturel qu'elle eût ce sort. Dès qu'il falloit s'en tenir à quelques règles, il étoit impossible qu'après qu'on eut bâti une infinité de palais à Potsdam, à Berlin & ailleurs, toutes les combinaisons raisonnables ne fussent épuisées. Les architectes les plus ingénieux, les plus savans, seroient tombés dans le même goût; & ils y seroient même tombés plutôt; ils auroient voulu changer davantage aux vieux desseins, & ils les auroient encore plus gâtés. Il se peut que l'esprit économique ait eu part aux défauts qu'on reproche aux bâtimens que Fréderic éleva; mais sans cela les beaux arts, ainsi que tous les êtres créés, portent en eux-mêmes un germe de corruption; leurs progrès doivent nécessairement entraîner leur décadence. L'architecture étoit à sa perfection, lorsque les maisons devinrent plus commodes; mais à force de chercher les commodités intérieures, on a perdu ce qui nous frappe, ce qu'on admire dans les édifices d'Italie du siècle de Léon X & de Sixte V. Ce roi incomparable avoit des goûts contradictoires. Il économisoit sur la con-

ſtruction de ſes palais, & il prodiguoit l'or dans les ornemens; ce qui nuiſit de deux manières à la beauté du total. Ce qu'il y a de plus inconcevable & qu'on ne peut pas attribuer à Fréderic II, c'eſt que ſous un climat tel que celui du Brandebourg, il ne ſe trouve presque aucun bâtiment où les maîtres, de quelque rang qu'ils ſoient, puiſſent aborder à couvert. On n'a commencé qu'aujourd'hui à reconnoître ce défaut, dans lequel l'architecte même de Vernezobre étoit tombé, & que Knobelsdorff n'évita point en bâtiſſant le grand théâtre de l'opéra, où toute la cour eſt obligée de deſcendre à la neige, à la pluie, ſur la glace ou dans la boue. Les quatre grandes portes du château, le veſtibule du palais du prince Henri, quelques défauts que puiſſent avoir d'ailleurs ces bâtimens, la maiſon que la ville a achetée pour ſervir d'habitation au prévôt de St Pierre, prouvent aſſez que le fond ſablonneux ou marécageux ſur lequel on bâtit, n'oblige pas à donner l'entrée aux grands hôtels par des perrons ou de grands eſcaliers externes. La maiſon que le roi régnant fait bâtir à Mr de Tempelhoff, déſabuſera les propriétaires & les archi-

tectes de ce sot préjugé. Il est vrai que dans les maisons qui sont *sous les arbres*, nom d'une rue de Berlin, les escaliers externes, quoique également incommodes, sont un peu moins absurdes, parce que cette rue a l'air d'un jardin. *V.* BODT, BOEHM, BOUMANN, DIETERICH, GERLACH, GÆRL, GONTHAR, UNGER.

SECTION QUINZIÈME.

Sculpture, & autres arts dépendans du dessein.

Le manque de marbre, qui retarda les progrès de l'architecture, retarda de même ceux de la sculpture, d'autant plus que le Brandebourg n'a pas de mines de cuivre; mais le commerce maritime du nord facilita dans les derniers siècles le transport des marbres d'Italie, & une opération violente du premier électeur de la maison de Hohenzollern, servit utilement à rendre le bronze plus commun dans le pays. Fréderic I, engagé en 1420 dans une guerre avec Louis, duc de Bavière, voulut avoir de l'artillerie, dont l'invention étoit alors encore nouvelle. Il fit prendre les cloches de l'église de Ste Marie de Berlin, & en fit faire des

canons (a). Cela dut ſcandaliſer les bons chrétiens; mais l'électeur répara le ſcandale par ſon teſtament, & la nation ouvrit les yeux ſur la diſette du métal, & depuis on n'en manqua plus. Auſſi fit-on pendant deux ſiècles & demi plus d'ouvrages de fonte que de marbre. Dès l'an 1520 on vit le mauſolée que Joachim II fit faire à Jean Cicéron par un Nurembergeois, nommé Diederich, bourguignon: c'eſt un monument qui feroit encore bien à Rome, à Florence. Après cela on ne fit rien d'approchant, jusqu'à ce qu'André Schluter de Hambourg eut modelé la ſtatue équeſtre du grand électeur qui eſt ſur le pont de la rue royale, & celle de Fréderic I, faite de ſon vivant, qui ſe trouve enfouie, on ne ſait pourquoi, dans l'arſenal. On admire généralement dans l'une & dans l'autre le deſſein de Schluter, & l'habileté du fondeur, qui étoit un nommé Jacobi, de Spandau. C'eſt à Schluter qu'on doit les beaux ornemens de l'arſenal (b). Mais Schluter, perſécuté par Eoſander, ne put point laiſſer d'élé-

(a) *Oelrich*, *Beytræge zur brandeburgiſchen Geſchichte*, p. 128. *Nicolai*, *Beſchreib. der kœnigl. Reſidenzſtädte Berlin und Potsdam*, *Vierter Anhang*, p. 4. Édit. de 1779.

(b) *Nicolai*, ubi ſupra, p. 74 & ſeq.

ves; c'eſt pourquoi les monumens ſépulcraux, faits depuis ſon temps, qu'on voit dans l'égliſe du dôme, ſont d'un goût ſi prodigieuſement différent des deux belles ſtatues de l'artiſte hambourgeois.

Le roi Fréderic Guillaume I ne ſongea qu'à fondre des mortiers & des canons. Son ſucceſſeur en fondit bien davantage; mais il ne fit pas moins faire des ſtatues. Il eſt vrai qu'il les fit faire plutôt en marbre, en pierre & en plomb qu'en bronze. Il appela & il employa des ſculpteurs qu'il fit venir de France & d'Italie, pour orner le château & le jardin de Sans-Souci, & pour ériger des monumens à des généraux qui l'avoient auſſi bien ſervi que les canons. L'art de fondre la ſtatue ne ſe conſerva pourtant pas moins; puiſque c'eſt à Berlin que les Ruſſes ont fait faire dernièrement la ſtatue de Catherine II. *Voyez* ADAM, MEYER, TASSAERT.

Fréderic II avoit ſans doute envie de former des ſculpteurs, puiſqu'il paya des apprentis qui travailloient ſous Taſſaert. Mais rigide à l'extrême pour empêcher que l'argent ne ſortît du pays, il n'envoya point des éléves en Italie,

comme il auroit été néceſſaire, pour qu'ils puſſent ſe perfectionner en examinant les ouvrages tant antiques que modernes dont Rome, & Florence ſurtout, ſont remplies. *V.* SCHADOW.

Il employa pourtant la gravure, & la monnoie forma quelques médailleurs. Au reſte, l'art de modeler, celui de deſſiner & de peindre, ont ſervi à perfectionner une manufacture qui unit ce que les anciens Étrusques & les Chinois modernes nous offrent de plus beau. C'eſt à la fabrique de porcelaine qu'il faut voir en quel état s'eſt trouvé le deſſein ſous Fréderic II. Cette fabrique remplaça exactement les ſtatues dans la même proportion que la miniature & la gravure remplacent les grands tableaux. La ſubſtitution de ces arts, qui ſe forment & ſe ſuccèdent réciproquement, eſt l'effet général des progrès qu'ont faits la culture & le luxe, & même la philoſophie deſtructive des opinions religieuſes.

La peinture avoit été d'autant plus négligée ſous le prédéceſſeur de Fréderic II, qu'elle ne tient en rien à l'artillerie, ni à aucune partie de l'état militaire, à moins que l'on ne s'aviſât de peindre les arſenaux, ou que l'on ne ſe pi-

quât d'avoir des drapeaux hiſtoriés, peints par de grands maîtres. On n'orne pas non plus avec le pinceau, comme avec le ciſeau, les places & les ponts, & on ne fait pas des tableaux funèbres comme l'on fait des mauſolées.

Il eſt vrai que Fréderic Guillaume aimoit la peinture & qu'il s'y étoit même exercé. L'on montre encore dans le vieux château de Potsdam quelques portraits peints de ſa main. Et l'on ne trouve pas que les gages des peintres que ſon père avoit appelés de France, ayent été réduits comme ceux de quelques autres artiſtes. *Voyez* PESNE.

La Pruſſe, d'où étoient ſortis Willmann & Probener, auroit pu en produire d'autres. Mais il eſt impoſſible de ſe diſſimuler qu'après que la réformation fut introduite, la décadence de la peinture étoit inévitable. Toutes les vies des peintres allemands venus depuis-lors, prouvent évidemment que ce n'étoit pas dans les pays proteſtans que leur génie pouvoit s'élever. Ce Willmann que nous venons de nommer, ne voulut plus quitter le couvent de Leubus, dès qu'il eut commencé à y travailler. Michel Wolgemuth de Nuremberg, le premier

peintre connu que l'Allemagne ait produit, Albert Durer ſon diſciple, Lucas Kranach de Weimar, & les deux Bœhmer franconiens, étoient contemporains de Luther. Depuis qu'on eut embraſſé la doctrine de ce réformateur, ou celle de Calvin & de Zwingle, (tous plus ou moins iconomaques,) ni la Thuringe, ni la Franconie, ni le Brandebourg, ni même la Saxe électorale n'ont plus eu de peintres. Pentz, élève de Durer, alla finir dans un pays catholique en Siléſie. A peine s'en trouva-t-il quelqu'un en Souabe, du moins à Augsbourg, ville riche & demi-catholique, qui tient par beaucoup de rapports à l'Italie. Le père du célèbre Mengs prit ſagement le parti de faire changer de religion à ſon fils, dès qu'il lui connut des talens ſupérieurs pour ſon art. J'ai entendu d'habiles peintres brandebourgeois regretter, pour l'amour de leur profeſſion, de n'être pas catholiques, & de ne pas vivre en Italie ou en Eſpagne. Le ſentiment de piété qu'inſpire une religion différente de celle qu'on nous prêche aujourd'hui, l'enthouſiasme pour les ſaints, pour leur mémoire, la crédulité même qui admet tout, élèvent, étendent l'ima-

gination de l'artiſte, dont la pure philoſophie ne fait que reſſerrer le génie. D'un autre côté la nature eſt plus formée, plus belle dans l'Europe méridionale que ſous le pôle; & les peintres y ont de plus beaux objets devant les yeux. Abſtraction faite de la rigueur du climat, un pays plus fertile forme mieux l'eſprit qu'un pays naturellement maigre & ſtérile. Auſſi dans les temps paſſés la Pruſſe royale & la Siléſie ont-elles produit plus de bons peintres que le Brandebourg & la Poméranie. Après les premiers objets qu'offre la ſimple nature, les modèles qu'offre l'art même qui a copié la nature, ſont en beaucoup plus grande abondance dans les pays plus riches, ſoit par leurs propres productions, ſoit par leur commerce. C'eſt pourquoi l'on ſe forme mieux en Italie & en Angleterre qu'en Allemagne; & plus à Dreſde, qui a dépouillé les villes d'Italie, qu'à Berlin. Frédéric ne l'ignoroit pas; mais il n'en fut pas moins difficile à penſionner des élèves hors des pays de ſa domination, & l'on s'eſt reſſenti après ſa mort des ſuites de cette économie, qui d'ailleurs étoit excuſable par de bonnes raiſons. L'acquiſition qu'il fit de beaucoup de tableaux

de grands maîtres, n'aida que médiocrement les progrès de la peinture. *Voyez* FRISCH, PUHLMANN, RODE.

Au reste, dès qu'il n'y a plus à peindre des portiques de cloîtres, des salles de chapitres, des réfectoires dans les couvens, des dômes ou des gloires, des autels, il ne reste plus à la peinture qu'à faire des portraits, & à décorer des théâtres. Les tableaux d'histoire trouvent à peine place dans les palais des princes. Le luxe, qui d'un côté nourrit & élève les arts, de l'autre les écrase & les détruit. A force de renchérir sur les commodités de la vie, à force de vouloir montrer du goût pour ces arts mêmes, on s'est mis dans la nécessité de les amoindrir & de les appauvrir. Au lieu de grandes salles & de galeries on a des cabinets & des boudoirs, & pour les orner on en est venu aux miniatures & aux estampes. C'est pourquoi la gravure a fait des progrès, tandis que la peinture est tombée. Malheureusement Fréderic II, qui dans sa jeunesse n'avoit pas encore trouvé le goût des estampes dominant, n'a jamais pensé à former des graveurs; comme il ne se résolut jamais à envoyer des sculpteurs

&

& des peintres en Italie, pour ſe former au deſſein, il n'envoya pas non plus des graveurs, ni à Paris, ni à Londres, pour donner de la légèreté & de la délicateſſe à leur burin. *Voyez* BERGER, CHODOWIECKI, SCHMIDT, WOLFFGANG.

L'académie de peinture que Fréderic I avoit établie & qui s'étoit paſſablement ſoutenue ſous le ſucceſſeur, n'auroit pas dû tomber ſous Fréderic II, qui dépenſa des ſommes conſidérables en tableaux & en ſtatues. Mais un malheureux incendie en 1742 ruina les ſalles, & réduiſit en cendres tout ce qu'on y avoit raſſemblé. Il fallut du temps pour réparer l'édifice; il en falloit auſſi pour ſe procurer d'autres pièces qu'on pût préſenter aux élèves. Le bâtiment ne fut relevé que vingt-huit ans après, & il ſe paſſa encore un intervalle de quinze années avant que l'on commençât à s'en ſervir. Le roi, devenu tout économe & tout militaire, ne s'en ſoucioit plus. Il permit cependant à un de ſes miniſtres de ſe mêler de cet établiſſement. On en vit bientôt les ſuccès, non ſeulement par nombre d'élèves qui s'y formoient, mais par l'émulation que cette académie ré-

veilloit dans les ſimples amateurs. Nous ne pourrons même nous diſpenſer de nommer quelques perſonnes du ſexe qui s'y ſont faites remarquer par des ouvrages qu'elles ont bien voulu laiſſer expoſer dans les ſalles de cette académie. Car il eſt évident que dans un art où des demoiſelles, des dames, des princeſſes font de fort belles & fort jolies choſes pour leur amuſement, ceux qui s'y adonnent & qui en font profeſſion, en doivent faire d'excellentes.

IL SEROIT difficile de déterminer lequel des ſouverains du Brandebourg & de la Pruſſe a le plus fait pour l'avancement des lettres, & des arts qui les accompagnent inſéparablement. Dans le ſiècle de Léon X on a fait plus que l'on ne devoit eſpérer, vu la qualité du pays & ſa diſtance de l'Italie, qui a été deux fois le berceau des arts, & qui jusqu'alors étoit le centre du commerce. La guerre de trente ans recula ces progrès; mais dans les cent quarante années qui ſe ſont écoulées depuis, trois des ſouverains qui précédèrent le monarque aujourd'hui régnant, ont par toutes ſortes de moyens

protégé, favoriſé, encouragé les talens. Le grand électeur & le premier roi ont fait certainement beaucoup. Un règne qu'on peut dire tout à la fois militaire & pacifique, celui de Fréderic Guillaume I, laiſſa le temps aux connoiſſances utiles de prendre racine & de ſe fortifier. Le règne brillant de Fréderic II, que malgré les fautes & les défauts qu'on lui reproche on ne peut s'empêcher d'appeler le grand, fit tout éclore, tout fleurir. Mais on héſitera peut-être à déterminer de quelle manière ce grand roi a le plus utilement contribué à l'avancement des lumières, des connoiſſances, de l'induſtrie, des arts. On remarquera ſans doute que les genres de littérature & les arts qu'il aima, qu'il favoriſa le plus, ceux qu'il cultiva lui-même, ont moins proſpéré que les autres parties qu'il parut négliger. Il laiſſa une preuve convaincante que les beaux-arts ne veulent point être gênés, pas même par ceux qui les aiment & les chériſſent. Auſſi eſt-ce la protection, dans la préciſion du terme, & non la faveur qui les fait proſpérer. S'il eſt vrai, comme on a lieu de le croire, qu'un voyageur illuſtre ayant pris la liberté de lui demander

pourquoi il ne favorisoit pas les gens de lettres de sa nation, ce roi ait répondu, *je les laisse faire*, il a dit certainement un grand mot, & il a décidé quelle sorte d'appui les arts & les sciences demandent de ceux qui gouvernent. Cette liberté est la chose dont les lettres ont le plus de besoin.

On remarquera dans le catalogue qui va suivre, qu'une partie des auteurs & des artistes dont nous parlerons, sont ou des étrangers, tant allemands qu'italiens ou françois établis dans les états prussiens, ou des hommes de lettres & des artistes prussiens établis ailleurs. Ce mélange a toujours été profitable aux progrès de l'esprit humain & des arts. Les nations ont croupi dans la barbarie, tant qu'elles ont vécu isolées, & que la dureté du gouvernement les a empêchées de se répandre, ou d'attirer chez elles des étrangers.

LA PRUSSE LITTÉRAIRE SOUS FRÉDERIC II

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A.

ABBT (Thomas) né à Ulm en Souabe l'an 1738. Son pére, qui n'étoit que perruquier, eut pourtant le moyen de l'envoyer à l'université de Halle, après qu'il eut étudié dans sa patrie jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Sa première intention étoit d'étudier en théologie. Mais il se sentit bientôt porté aux sciences démonstratives & à la philosophie. Il obtint le

grade de maître ès arts; & en 1760 il fut fait professeur extraordinaire de philosophie à Francfort sur l'Oder. Il avoit alors vingt-deux ans, L'année suivante on lui offrit une place de professeur ordinaire de mathématique à l'université de Rinteln; mais la vie des universités ne plaisoit plus au jeune Abbt. Il vint passer quelque temps à Berlin. Il s'y appliqua au droit pour s'habiliter aux emplois civils. Après quoi il fit quelques voyages dans la haute Allemagne, en Suisse & en France. Un petit ouvrage *sur la mort pour la patrie*, qu'il avoit imprimé pendant son séjour à Berlin, lui avoit fait une réputation distinguée. Le comte de Schaumbourg-Lippe voulut se l'attacher d'une manière qui lui fût agréable. Il le fit conseiller de cour, de régence & du consistoire, & le fixa à Buckebourg. Mais Abbt ne jouit pas longtemps des bienfaits de ce comte, ni du sort heureux qu'il lui avoit fait. Il mourut d'une colique hémorroïdale en 1766, âgé de vingt-huit ans. Il passe constamment pour un des plus beaux esprits qu'ait eus l'Allemagne dans ce siècle. Son style, d'ailleurs noble & énergique, est quelquefois un peu obscur. Il se

piquoit trop d'imiter Tacite, & peut-être Shaftesbury, qui étoit aussi un de ses auteurs favoris. Il écrivoit aussi facilement en latin & en françois qu'en allemand. On lui attribue une satyre assez ingénieuse & plaisante contre les théologiens persécuteurs, sous le titre d'*Auto-da-fé luthérien*. Mr Nicolaï a donné une édition des œuvres d'Abbt, & en a écrit la vie.

ABEL (Caspar) né à Hindenbourg dans la vieille Marche, étoit recteur d'école à Osterberg en 1696, & d'une autre école de Halberstadt deux ans après. En 1716 il succéda à son père, qui étoit curé à Hindenbourg, son lieu natal. Il a écrit tant en latin qu'en allemand sur les antiquités hébraïques, grecques, persannes, romaines, sur l'histoire d'Italie, & surtout sur celle d'Allemagne & des provinces sujettes au roi de Prusse. Mort octogénaire vers l'an 1752. *Adelung.*

ABRAMSON (Abraham) né à Berlin en 1751. Le père de ce Juif artiste étoit graveur du timbre à Stettin; & c'est de lui que le fils acquit les premières connoissances de son art. Il fit bientôt connoître un talent particulier par

plusieurs médailles qu'il grava; celles d'Euler, de Lessing, de Mendelsohn, de Mr Ramler, de Mr Spalding, de Sulzer, & d'autres savans. Tous les gens de profession, sculpteurs, graveurs, peintres, dessinateurs qui ont vu ces médailles, les estiment généralement. Frederic II l'employa à la monnoie. Le roi régnant lui permit de voyager en Italie pour se perfectionner, & même pour se former au style latin propre pour les légendes.

ACHARD (Antoine) né à Genéve l'an 1696 d'une famille réfugiée du Dauphiné. Il a été en correspondance avec les plus célébres jésuites de son temps, savoir Colonia, Tournemine, Hardouin, la Porée, & avec le père le Long oratorien. Il l'étoit de même avec les savans genevois, Turretin, Tronchin & Mr Vernet. A Berlin, où il fut appelé pour être pasteur d'une église françoise, il a joui de toute la considération à laquelle un homme de son état pût aspirer. Il prêchoit devant la famille royale; il avoit correspondance avec les princes & princesses, il étoit souvent admis à leur table. Fréderic II paroît avoir eu beaucoup d'estime pour

cet eccléfiaftique; il l'entendoit fouvent prêcher avec plaifir, moins peut-être pour le fond de fes discours que pour la manière dont il les débitoit. Il excelloit tellement dans la déclamation, qu'un célèbre acteur françois qui étoit à Berlin de fon temps, & qui donnoit même des leçons de fon métier, confeilloit à fes difciples d'aller apprendre l'action aux fermons de Mr Achard. Il n'imprima presque rien; foit pareffe, foit réflexion, il avoit pris le meilleur parti que puiffe prendre un homme de lettres qui a eu le bonheur de fe faire un nom & d'obtenir une place lucrative & honorable avant d'avoir rien imprimé. Fréderic Guillaume I, peu avant fa mort, vouloit l'employer avec fon pafteur favori Reinbeck, pour travailler de concert à la réunion des deux églifes. Avec une conftitution très-foible, qui l'obligea à vivre de lait pendant vingt ans, Antoine Achard en vécut foixante & feize. On trouve fon éloge dans les mémoires de l'académie de l'an 1772.

ACHARD (François) né à Genève & mort à Berlin, confeiller à la juftice françoife. Il voyagea beaucoup, particulièrement en com-

pagnie du comte de Finckenſtein, qui eſt depuis plus de trente ans premier miniſtre du cabinet. Le ſavant Mentor écrivit un journal de ces voyages, qui devoit être intéreſſant dans le temps qu'il le publia. Il ne lut & il ne fournit au recueil de l'académie, dont il fut auſſi membre dans ſon renouvellement, qu'un ſeul mémoire l'an 1745. C'eſt ſur la réalité de l'infini contre le ſentiment de Fontenelle.

ACHARD (Charles François) petit-neveu d'Antoine, né en 1752. Il fut fait membre de l'académie extrêmement jeune, & à l'âge de trente ans il remplaça Mr Marggraff comme directeur de la claſſe phyſique. Il eſt très-connu de tous les chimiſtes de l'Europe, parmi leſquels il eſt compté comme un des premiers. Mr Rozier à Paris, & Mr Crell à Helmſtædt, ont inſéré dans leur collection une très-grande quantité de ſes mémoires. Il n'eſt pas moins connu des Anglois, des Italiens, des Eſpagnols. Ses expériences n'intéreſſent pas ſeulement les chimiſtes de profeſſion & les apothicaires, mais les peintres, les verniſſeurs, les teinturiers & toute claſſe de fabricans, mê-

me ceux qui font du tabac. Dernièrement il a été chargé par l'académie de faire les observations météorologiques, après que Mr de Beguelin a voulu être déchargé de cette commission.

Adam (Caspar Balthasar) né à Nancy, frère d'un autre Adam qui s'étoit fait connoître à Paris. Celui-ci étoit sculpteur. Le roi Fréderic II le fit venir, pour l'employer à orner son château de Sans-Souci, où il y a plusieurs pièces de sa façon. Il fut ensuite chargé de faire la statue du maréchal Schwérin, la première des quatre que l'on voit sur la place de Guillaume. Avant que cette statue fût achevée, des affaires de famille ou des caprices le firent quitter Berlin & Potsdam, pour aller à Paris, où il mourut. Un de ses frères avoit fait le buste du grand chancelier Cocceji, qu'on voit dans la cour de la chambre de justice. Mais ce monument feroit beaucoup mieux dans un vestibule, ou une salle, que dans la place où il est.

Adelung (Jean Christophe) né à Spantekow dans la Poméranie citérieure en 1734, fils d'un pasteur qui avoit été aumônier du ma-

réchal de Schwérin. Il hérita de son père la vivacité de l'esprit, la pénétration, & une fermeté inébranlable dans le travail. Il fit ses premières études à Klosterberge près de Magdebourg. Ses succès ont fait voir que l'éducation de ce collége, qu'on prétendoit alors être trop chargée d'instructions théologiques, n'empêchoit pas les éléves d'acquérir d'autres connoissances. *Voyez* HÆHNE. Mr Adelung, qui a beaucoup écrit, n'a jamais rien fait qui pût nuire ni à la religion, ni à la morale, & il n'a rien écrit non plus qui ait l'ombre du piétisme. Après avoir achevé ses études, il eut une place à l'université d'Erfurt, ville catholique, sujette à un prince ecclésiastique; mais où il y a beaucoup d'établissemens pour les protestans. Mr Adelung y passa plus de dix ans, & il étoit assesseur de l'académie. Parmi les ouvrages qu'il donna au jour tandis qu'il vécut à Erfurt, le plus utile est la traduction de l'*histoire des royaumes du nord* par Williams, corrigée & rectifiée ; le plus curieux feroit l'histoire de la compagnie de Jésus, s'il l'eût continuée. Mais il n'en donna que deux parties, qui comprennent les deux premiers généralats; & il aban-

donna cet ouvrage, après que l'ordre fut supprimé. Il traduisit l'*histoire de la navigation dans les pays du sud* par le président de Brosse, & il en composa une autre de la navigation au nord, à laquelle il ajouta quelque essai sur la découverte d'un passage par mer de la Russie à la Chine & au Japon. Il fit encore d'autres ouvrages sur l'histoire générale ancienne & moderne. Il quitta Erfurt & alla s'établir à Leipsic comme particulier, ne s'occupant que de la composition de ses ouvrages & de la rédaction de quelques feuilles périodiques, de gazettes & de journaux. Il vivoit dans cette ville depuis dix ans, lorsque la dissertation du roi de Prusse sur la littérature allemande parut, & excita le zèle patriotique de tous les littérateurs allemands. Il me semble que ce n'est que depuis ce moment que Mr Adelung travailla avec ardeur sur la langue de sa nation. Peu de personnes étoient plus capables que lui d'en débrouiller le chaos. Ce n'est pas que la langue ne fût à peu près fixée; car je sais que Mr Adelung fait un cas infini du style de Gellert, qui étoit à la fin de sa carrière, lorsqu'il y est entré lui-même comme auteur. Mais on n'a-

voit encore rien de bien raisonné, ni de bien approfondi sur son origine, son génie, sa syntaxe. Mr Adelung, né en Poméranie, élevé dans la plus ancienne ville de la basse Saxe, à Magdebourg, employé long-temps dans la plus grande & la plus illustre des villes de la Thuringe, connoissant par les relations des voyageurs, par ses anciennes liaisons, & par des correspondances nouvelles, tous les dialectes de l'Allemagne & leur différence, avoit de plus compilé un grand glossaire de Dufresne & Charpentier, qu'il avoit encore augmenté de nouveaux articles. Il donna d'abord au public une histoire de la langue allemande, des essais sur la manière dont elle s'étoit formée, & un magasin par cahiers périodiques pour le même objet. Cependant il composa un grand dictionnaire dans le goût de celui de l'Anglois Johnson, dont il avoit donné une compilation à l'usage des Allemands. Ce grand dictionnaire d'Adelung est un ouvrage des plus classiques dans ce genre; on n'a rien qui lui soit comparable. En italien celui de la Crusca, quoiqu'il ait servi de modèle à tous les autres qu'on a faits sur les langues modernes, ne cherche

point l'étymologie des mots, & n'en détermine pas avec assez de précision l'usage & l'emploi. Les dictionnaires de l'académie françoise, de Furetière & de Richelet, marquent la signification des mots, mais ils n'en donnent point l'origine. Johnson chercha les étymologies, indiqua les différens usages qu'ont faits des mots les auteurs anglois; mais il n'employa pas dans son travail cette connoissance des langues orientales auxquelles Mr Adelung a fort à propos rapporté une grande partie de la langue germanique. Cet ouvrage, après tant d'autres sur l'histoire, sur la physique, sur l'économie, attira l'attention de la cour & du ministère de Berlin, d'autant plus que Mr Adelung est né sujet du roi, & qu'il a des frères, d'autres parens, des amis & des protecteurs dans le pays. Mais les places qu'on pouvoit lui offrir dans le département littéraire, soit à Berlin, soit dans les universités prussiennes, n'avoient pas assez d'amorce pour le tirer de la Saxe, ni pour contrebalancer les avantages qu'on lui offrit à Dresde après la mort du bibliothécaire Canzler, qu'il remplaça en 1787. Depuis quelques années Mr Adelung travaille à un dictionnaire histori-

que pour servir de supplément & de continuation à celui de Jœcher. Les deux volumes qui ont paru & qui contiennent les dix premières lettres, sont chacun d'environ douze cents pages in-quarto, petit caractère.

Adler (George Chrétien) né à Brandebourg, pasteur de l'église principale d'Altona. L'édition que cet ecclésiastique a donnée en 1775 & 1776 des antiquités romaines, & d'une traduction de Tite-Live par Maternus de Cilano, l'a fait connoître. Il donna encore l'an 1784 une notice des Marais pomptins & de leur desséchement, ouvrage relatif aux antiquités romaines, puisqu'il est sûr que l'empereur Auguste avoit entrepris de dessécher ces marais.

Aepinus (François Ulric Théodose) né à Rostock dans le Mecklenbourg, a été quelque temps attaché à l'académie de Berlin. Euler l'attira à Pétersbourg, où il a fait une fortune brillante, sans faire de grands ouvrages. Mais il a eu beaucoup de part à l'instruction de LL. AA. II. le grand duc & la grande duchesse. Cela vaut mieux dans tout pays que d'imprimer

d'imprimer des livres. Il eſt conſeiller actuel d'état, & il a par conſéquent le titre d'Excellence. Il eſt très-conſidéré par ſon ſavoir, & fort goûté dans la bonne compagnie par ſa manière de plaiſanter ſur les affaires courantes. Parmi les eſſais & les mémoires qu'il a publiés, il y a environ vingt-cinq ans, on eſtime particulièrement ceux qu'il a écrits ſur l'électricité, ſur le magnétisme & ſur la tourmaline.

AHLEMANN (George Louis) né à Berlin, mort fort âgé en 1787 à Altona, où il étoit paſteur de l'égliſe luthérienne. Altona & Copenhague, ſous le règne de Fréderic V, roi de Danemark, étoient pour les ſavans allemands ce que Berlin étoit pour les françois ſous Fréderic II. Ahlemann s'eſt fait généralement eſtimer par l'étendue de ſes connoiſſances, ſurtout en hiſtoire, quoiqu'il n'ait publié dans ce genre que la vie du comte Erneſt de Bernsdorff, le Mécène des Allemands en Danemark.

ALBERTI (Michel) fils d'un curé luthérien de Nuremberg, profeſſeur de médecine à Halle dès l'an 1710, mort en 1757, âgé de ſoixante & quinze ans. Si l'on devoit juger de

ſon mérite par le catalogue de ſes ouvrages, il faudroit dire que ce docteur Alberti étoit un grand homme. On a de lui plus de cinquante ouvrages, à quelques-uns desquels le célèbre Thomaſius a fait des préfaces. Ses traités élémentaires, ſes programmes, ſes diſſertations, & ſes thèſes ſur différens ſujets de médecine, qu'il fit ſoutenir à ſes diſciples, vont au moins à trois cents. Mais il n'égala la réputation ni de Hoffmann, ni de Stahl, qui l'avoient précédé. Il ne paroît pas que ſes livres, quoiqu'écrits en latin, ayent eu grand cours dans les pays étrangers, ni que ſes pratiques & ſa réputation ayent été fort conſidérables dans les pays où il étoit employé. Il y eut un autre médecin de ce nom à Berlin qui en 1771 publia un catéchisme pour les nourrices, avec une appendice ſur les maladies des enfans. *Dreyhaupt*.

ALBINUS (Bernard Sigefroi) né à Francfort ſur l'Oder en 1696, fut fait profeſſeur à Leide dans le temps que Boerhaave vivoit encore. Dans l'éloge que ce grand médecin nous a laiſſé du père d'Albinus, il parle de l'excellente éducation & des inſtructions que le jeune

Sigefroi avoit reçues dans la maiſon paternelle. Mais Boerhaave éclipſoit tous ceux de ſa profeſſion. Néanmoins les travaux d'Albinus ne furent pas ſans ſuccès. Il travailla ſur les ouvrages d'Aquependente & de Harvey, auxquels on attribue presque à voix égales la découverte de la circulation du ſang. Il fit des préfaces & des notes à leurs ouvrages. Il expliqua les tables anatomiques d'Euſtache. Les anatomiſtes font encore cas de quelques autres de ſes ouvrages. Mort en 1770. *Bœrner.*

ALEMBERT (Jean le Rond d'). Ce ſavant n'étoit guère fait pour être l'ami particulier de Fréderic II, qui aimoit la belle littérature, & qui regretta ſi ſouvent que l'eſprit du calcul en entraînât la décadence. Le roi penſa à l'attirer auprès de lui dès le moment qu'il ſe fut brouillé avec Voltaire, & que le dérangement de la ſanté de Mr de Maupertuis faiſoit craindre qu'il ne préſideroit pas long-temps à l'académie ([a]). Mr d'Alembert ne voulut jamais quitter Paris. Il vit cependant le roi une fois à Wéſel, & il vint en 1763 paſſer quelques ſe-

([a]) Voyez *Lettres à Darget*, de l'an 1752—1754.

maines à Berlin & à Potsdam. Après la mort du président, le roi consulta souvent Mr d'Alembert sur les affaires de l'académie ; & ce savant lui recommanda quelquefois des sujets excellens. Mais en rendant justice à leur mérite, il calomnia plus d'une fois des princes & des ministres qu'il ne connoissoit pas, & les pays d'où il tira ces sujets. Au reste il s'en falloit beaucoup que Fréderic II déférât à toutes ses recommandations. Il est vrai que le roi se doutoit bien que ses recommandations partoient de Berlin ou de Potsdam, & faisoient le tour pour y revenir. Nous n'avons rien à ajouter ici de ce géomètre littérateur, sinon que ses lettres à Fréderic ne valent pas celles de Fréderic à lui. Ses sarcasmes continuels contre les prêtres, & tout ce qui tient à la religion, révoltent tous ceux qui n'ont pas la même rage contre les gens d'église. Il ajoutoit souvent à la date de ses lettres, *jour de la victoire de Molwitz*, *de Lissa*, *de Torgau*, *jour de la prise de* telle place, de tel ou de tel événement mémorable dans l'histoire du roi de Prusse, comme s'il eût rédigé des fastes. Cette affectation est pitoyable, autant que le récit de ses maux & de ses ennuis. De plus, ces lettres par les-

quelles le géomètre encyclopédiste tient sans doute à la Prusse littéraire, serviront à prouver qu'un philosophe peut s'ennuyer, malgré une foule d'amis, au milieu de Paris, plus qu'un bon moine dans sa retraite. Mort en 1784.

ALGAROTTI (François) né à Venise en 1712 d'une riche famille bourgeoise, étudia à Bologne dans les plus beaux jours de cette ville savante, lorsqu'elle avoit les Manfrédi, les Zanotti, les Beccari. Il alla à Paris vers l'an 1735, où il connut Fontenelle, Maupertuis, Clairaut, Voltaire, & la marquise du Chastellet. C'étoit dans le temps que le neutonianisme commençoit à faire des progrès, & que le systême de Descartes recevoit les premières secousses qui l'ébranlèrent. Algarotti fit en Italie ce que Mr de Voltaire avoit fait en France, pour mettre à la portée de tout le monde la doctrine abstruse & profonde du philosophe anglois. Ce livre eut un succès différent en divers pays, parce qu'il fut mal traduit en françois, & que les autres traductions, particulièrement l'allemande, furent faites sur la mauvaise traduction françoise de Perron de Castera. Dès l'âge de

vingt-deux ans il commença à voyager. Il alla en France & en Angleterre, & de là en Russie avec milord Baltimore. A son retour de Pétersbourg il se fit connoître de Fréderic II, alors prince royal, vivant à Rheinsberg. L'estime que ce prince philosophe conçut pour ce bel esprit italien, lui fit souhaiter de l'avoir. A peine fut-il sur le trône, qu'il lui écrivit à Londres pour l'engager à venir auprès de lui. (La lettre est du quatrième jour de son règne.) Algarotti se rendit à cette invitation, & il revint à Berlin avant que le nouveau roi partît pour aller recevoir les hommages à Kœnigsberg. Algarotti, que le roi fit comte à cette occasion, l'accompagna dans son voyage, & fut à côté de lui avec les princes & les grands pendant la cérémonie de la prestation de l'hommage. L'année d'après, la guerre s'étant ouverte entre la Prusse & l'Autriche, Fréderic l'envoya à Turin avec des commissions secrètes. Mais la cour de Sardaigne resta fidelle aux engagemens pacifiques qu'elle avoit contractés avec Marie Thérèse, quelque avantage qu'on lui fît espérer, si elle s'unissoit avec les ennemis de cette reine. Le peu de succès qu'avoit eu cette mission mit

quelque froideur entre le roi & le comte Algarotti, qui écouta les propofitions que lui fit le roi Augufte pour l'attirer à Dresde. Il y fut fait confeiller intime de guerre, avec je ne fais quelle penfion. Mais il revint à Fréderic après la feconde guerre de Siléfie, en 1747. Il eut alors la clef de chambellan & l'ordre du mérite, avec un compliment en vers qui ne valoit pas moins que cette décoration. Ces marques d'honneur, lui écrivit-il, fe refufent aux fils des héros, & on les accorde au mérite. Le préfident de l'académie unit fes inftances à celles du roi, & le fit aggréger à la compagnie dont il étoit le chef. Dans les temps orageux que les jaloufies de Voltaire excitèrent à la cour de Fréderic, Algarotti fe conduifit fi adroitement, qu'aucun des partis n'eut à fe plaindre de lui. Cependant Mr de Maupertuis, auquel dans ces troubles on nomma le comte Algarotti comme un de ceux qui l'eftimoient & qui lui étoient attachés, "Algarotti, repartit-il vivement, fi fon „ habit s'attache au vôtre, il vous coupera le lam- „ beau pour dégager le fien". Je veux croire que Maupertuis dans le même cas auroit été plus généreux. Au refte, de tous les étrangers hommes de

lettres qui ont été à Berlin & à Potsdam attachés à Fréderic II dans les dernières années de son règne, aucun ne laissa une réputation plus constante d'honnête homme & d'homme d'esprit. Maupertuis & Voltaire l'ont estimé & loué toujours également. On sait pourtant que le roi disoit d'Algarotti qu'il avoit tout son savoir en argent comptant. Ce jugement étoit assez fondé. En conversant avec des gens d'esprit, des savans, des seigneurs & des princes, notre Vénitien avoit acquis le talent de faire valoir ce qu'il savoit; & il en fit à peu près le même usage en composant des livres. Il a donné de petits ouvrages sur différens sujets, sur lesquels il a rassemblé ce qu'il a trouvé de mieux dans les auteurs qu'il avoit lus; & il les accompagna ordinairement de réflexions assez justes; mais aucun de ces essais ne forme un ouvrage fort considérable. On demandoit un jour à une grande dame de Bologne, qu'Algarotti avoit beaucoup fréquentée dans ses dernières années, quel étoit de ses écrits celui que cet illustre littérateur estimoit le plus; elle répondit modestement que le comte parloit beaucoup de ses Lettres russes. Qui ira chercher à présent ces

lettres, toutes écrites avant 1750, pour connoître la Ruſſie, après que tant d'autres ouvrages ont paru ſur ce pays, & que cet empire eſt ſi fort changé ? Le comte Algarotti fit d'aſſez beaux vers; mais il n'étoit poëte que de la claſſe ordinaire. Il eſt mort l'an 1764 à Piſe, où il étoit allé pour recouvrer la ſanté, & la tranquillité qu'il avoit perdue avec elle. Le roi de Pruſſe lui fit élever un monument On a beaucoup dit en Italie que c'eſt le frère de notre Algarotti qui a réellement fait les frais de ce mauſolée. Cependant il eſt très-ſûr que le roi a donné effectivement cet argent. Différens auteurs ont écrit ſa vie ou ſon éloge, entr'autres l'abbé Micheleſſi en italien, & Mr Fabroni en latin, dans le cinquième volume des vies des Italiens illuſtres du ſiècle. Au moment que je compoſois cet article, dans le mois de Juillet 1788, on n'avoit encore trouvé ni les originaux, ni les copies des lettres que le roi lui écrivoit, mais ſeulement celles qu'il écrivoit lui-même au roi. Les autres, au nombre de ſoixante & quinze, étoient dans le porte-feuille du comte Bonomo Algarotti, frère de celui dont nous parlons,

AMBROSI *ou* AMBROSIUS (Jean Baptiste) naquit en Hongrie avant le milieu du siècle. Quelques autres Hongrois qui doivent trouver place dans ce catalogue, nous donneront lieu peut-être de faire quelques observations sur l'état des lettres dans la Hongrie. Mr Ambrosi est pasteur principal à l'église de sainte Gertrude à Berlin. Il me semble que les auteurs d'un ouvrage allemand, intitulé *les Bustes* ([a]), n'avoient pas sujet de faire une longue digression sur le fanatisme, & de rappeler la saint Barthélemi, les vêpres siciliennes, l'expulsion des Mores de l'Espagne, de parler de Huss, de Calas & d'Olavidès sous l'article de ce respectable pasteur, à moins que l'on ne prétende abolir le christianisme.

AMELANG (Jean Godefroi) né à Zerbst, employé au département de la poste à Berlin l'an 1775, & ensuite à Clève. Il écrivit, comme beaucoup d'autres, des remarques sur le livre de Tacite. Un autre de ses ouvrages est totalement analogue à son emploi; ce sont des recherches sur quelques passages d'auteurs an-

(a) Imprimé à Stendal (Berlin) 1787.

ciens, qui semblent prouver que la poste étoit déjà en usage chez les Perses.

AMMON (Christophe Henri d') généalogiste, & plaideur éternel, mort à Berlin, où il étoit chambellan, & conseiller de la justice supérieure françoise. Il avoit imprimé l'an 1778 une généalogie de tous les rois, & princes souverains. On ne lui trouvoit pas l'esprit de la conversation, quoiqu'il fût assez méchant pour y figurer. Le roi l'a quelquefois employé dans les légations. M. en 1783.

ANCILLON (Louis Fréderic) pasteur de l'église françoise à Berlin &c. Il est descendant du célèbre Charles Ancillon qui se réfugia à Berlin à la révocation de l'édit de Nantes, & dont on a plusieurs ouvrages, la plupart historiques. Mr Ancillon dont nous parlons ici, s'est fait connoître avantageusement par des discours qui remportèrent le prix à l'académie de Rouen, à celle de Dijon, & ensuite à celle de Berlin, dont il fut fait membre, peu de temps après qu'il eut prononcé & imprimé l'oraison funèbre du roi. Une autre de ses oraisons funèbres qu'il

avoit faite pour la princeſſe de Pruſſe (mère du roi régnant) l'avoit fait placer à côté des Boſſuet & des Fléchier. Quelle ſenſation n'auroit-il pas faite, s'il eût dû prononcer ſon diſcours dans d'autres circonſtances, & devant tous les ordres d'une capitale & d'une cour, & s'il eût pu toucher des circonſtances très-intéreſſantes de la vie de cette auguſte princeſſe? "De „tous les orateurs célèbres, anciens & modernes, dit un journaliſte françois ([a]), l'aigle „de Meaux eſt celui auquel Mr Ancillon reſſemble davantage. Peut-être ne lui fau„droit-il plus qu'une année de ſéjour à Paris, „pour écrire avec autant de goût & d'élé„gance qu'on remarque de grandeur & d'éner„gie dans ſes penſées, & pour juſtifier à tous „égards, ou même pour augmenter la répu„tation très-diſtinguée dont il jouit". Mr Ancillon n'ira pas ſe perfectionner à Paris, & peut-être n'eſt-ce pas dans cette ville qu'un paſteur de la religion réformée doit aujourd'hui chercher ſes modèles. On eſt très-perſuadé en Allemagne que les meilleurs prédicateurs, parmi ceux qui prêchent en françois, ſont à Genève,

(a) V. *Journal encyclopéd.* du mois de Mars 1780.

& que Mr Durand, Genevois, est le prédicateur qu'on admira le plus à Londres. Aussi c'est à Genève que Mr Ancillon vient d'envoyer son fils, qui a déjà montré beaucoup de talens pour l'éloquence de la chaire.

André (Paul) né en 1741, étoit marchand à Offenbach dans l'électorat de Maïence. Des operettes & quelques autres pièces de théâtre qu'il avoit données au public, lui firent donner la place de directeur de l'orchestre du théâtre allemand de Berlin, sous un chef de troupe qui n'étoit pas un Garrick. Il s'en retira au bout de dix ans, & il vit en particulier à Francfort sur le Mein.

Anières (Fréderic Benjamin Loriol de la Grivilière d') né à Berlin en 1736 d'une noble & ancienne famille du Bugey. A la révocation de l'édit de Nantes l'aïeul de Mr d'Anières, qui avoit ses titres & ses terres dans le Bugey, attaché par d'anciennes liaisons à la Savoie, se retira d'abord à Lausanne dans le pays de Vaud, qui faisoit, avec le Bugey & la Bresse, partie de ce duché. Il n'étoit guère probable que

Mr de Loriol trouvât de grandes ressources dans un pays gouverné par la plus jalouse aristocratie. Il fut cependant fait citoyen de Berne en 1700, & mis à la tête d'une colonie que les Bernois envoyèrent à Berlin, où il s'établit. Une preuve de l'enthousiasme qui l'animoit, c'est qu'étant petit-fils d'un grand officier de la cour de Savoie, & reconnu de celle de Berlin comme un des premiers gentilshommes du refuge, il ne crut pas au dessous de sa naissance de destiner son fils au ministère du saint évangile. De ce fils, pasteur d'une des églises françoises de Berlin, naquit Mr d'Anières dont nous parlons. Il fit ses études dans la maison de son père, qui engagea Mr Formey à lui donner particulièrement des leçons. Il étudia ensuite le droit à Halle sous les célèbres professeurs de cette université Heissler & Nettelblatt, & prit le doctorat. Il entra dans la magistrature sous le grand chancelier de Jarriges; ensuite il fut fait conseiller privé, fiscal général, & dernièrement membre & justicier de l'académie en 1783. Il a lu aux assemblées & publié des discours sur la legislation, particulièrement sur les lois criminelles, & sur les jeux de hasard. Mr d'Anières possède

une bibliothèque fort nombreuse, dont ses amis disposent très-librement; ce qui n'est pas indifférent dans une ville où il n'y a de bibliothèque vraïment publique que celle du roi; & celle-ci n'est pas encore aussi complétement fournie qu'elle devroit l'être.

ARCHENHOLTZ (Mr de) ancien capitaine au service de Prusse. Nous voulons ignorer par quel motif il quitta le service sous le feu roi; & il importe peu de savoir par quelle conjoncture il voyagea en Italie, & fit quelque séjour en Angleterre. Mais l'on sait que Fréderic II ne voulut pas recevoir l'ouvrage sur l'Angleterre & sur l'Italie que Mr d'Archenholtz lui envoya. Cet ouvrage passe pour bien écrit en allemand, parce qu'il est clair & concis; ce qui doit toujours plaire, surtout dans les écrits historiques; mais il est très-partial & inexact, pour ne pas dire davantage ([a]). Il n'y a personne qui n'avoue que ce que Mr d'Archenholtz dit de l'Italie est très-faux & injuste, & que ce qu'il dit

([a]) Voyez les additions à la fin du second volume des *Vicissitudes de la littérature*, traduit de l'italien. *A Berlin*, *chez Decker.*

de l'Angleterre eſt exagéré. L'effet que cet ouvrage feroit en Italie, s'il y étoit lu, feroit d'engager des voyageurs italiens à faire voir que les éloges que le capitaine pruſſien prodigue à la nation & à la conſtitution angloiſe, ſouffrent bien des exceptions. Quelques perſonnes ayant demandé à Mr d'Archenholtz pourquoi il avoit parlé ſi mal des Italiens: "c'eſt, ré„pondit-il, qu'en me promenant à cheval lors„que j'étois à Rome, je fis une chute; je me „caſſai une jambe & je fus mal guéri". Bonne raiſon pour calomnier Veniſe, le Piémont, la Toscane & l'Italie généralement. Mr d'Archenholtz vient de donner un abrégé hiſtorique de la troiſième guerre de Fréderic II, qu'on appelle la guerre de ſept ans. Un libraire de Berlin l'a inſéré tout entier dans un almanach. Malgré quelques inexactitudes qu'on y remarque, l'ouvrage paroît bien écrit. Il plaira ſans doute aux jeunes militaires, à qui il peut ſervir comme d'introduction à la grande hiſtoire détaillée que donne Mr de Tempelhoff.

ARENWALD (Mr de). Aprés avoir été capitaine au ſervice de Pruſſe, il ſe retira dans une

une petite ville de la Poméranie, pour travailler à l'histoire de cette province.

ARGENS (Jean Baptiste de Boyer, marquis d') né à Aix en Provence en 1704. Le nom de Boyer est très-commun en Provence; mais la famille de celui dont nous parlons y est fort distinguée. Il étoit par sa naissance destiné à la magistrature; mais la fougue des passions qui le domina dès sa première jeunesse, lui fit embrasser l'état militaire, pour être moins gêné dans le train de vie qu'il vouloit mener, & surtout pour être dispensé de faire des études régulières. Aussi ne reçut-il presque d'autre instruction dans sa jeunesse que celle qu'il acquit en lisant des romans & autres ouvrages de cette nature. Encore trop gêné dans cet état, qui ne gêne guère un gentilhomme, il le quitta pour courir le monde par terre & par mer. Il a écrit l'histoire des écarts de sa jeunesse, lorsqu'il n'en étoit pas encore revenu. Quoique ses mémoires soient écrits avec la plus grande vérité, il a dit long-temps après dans son *histoire de l'esprit humain*, que c'étoit une des plus grandes étourderies qu'il eût faites, & que tous les jours il

en ſentoit davantage les inconvéniens. Nous ſommes donc plus que diſpenſés de rapporter ce qu'ils contiennent. Mais voici comment ce militaire étourdi, vagabond, inconſtant, s'adonna aux lettres, & vint s'établir auprès d'un roi philoſophe en Allemagne. Le marquis d'Argens retourna de Conſtantinople à Aix vers l'an 1730. Il ſe voua au barreau pour obéir à ſon père, & il le ſuivit quelque temps. La charge de procureur général au parlement de ſa patrie devoit lui écheoir, étant l'aîné. Le fameux procès du jéſuite Girard & de Catherine Cadière le dégoûta du métier de magiſtrat. Il vit combien il eſt pénible & difficile de rectifier les faits & de porter ſur les affaires bruyantes un jugement qui ſatisfaſſe la juſtice & le public. Il quitta de nouveau cette carrière en 1733, & il rentra au ſervice militaire dans un régiment de cavalerie, dont le duc de Richelieu étoit colonel. Il fut bleſſé au ſiége de Kehl en 1734. Après le ſiége de Philipsbourg, où il entendit parler beaucoup du prince de Pruſſe qui étoit venu avec ſon père au ſecours des Autrichiens, il fit une chute de cheval qui le mit hors d'état de continuer de ſervir. Le père le rappela au

barreau, & il lui fit même ordonner par le cardinal de Fleury de se rendre à Aix. Cet ordre l'en éloigna davantage. Il aima mieux sortir du royaume que d'obéir. Il se retira en Hollande, s'établit à la Haye, se mit à étudier très-sérieusement & à faire des livres. Les *Lettres juives*, par la variété des matières, la vivacité du style, quoique incorrect, les anecdotes, les saillies, par les rapports aux affaires du temps & aux objets de littérature dont elles sont remplies, firent plus de fortune que ne pouvoit espérer un auteur qui ne s'étoit appliqué aux études que depuis peu. Les *Mémoires secrets de la république des lettres*, qui parurent en 1737 & 1738, le mirent au rang des écrivains érudits, quoique le titre n'annonce nullement le contenu de l'ouvrage. L'on fut surpris de voir qu'un homme qui n'avoit été qu'un cavalier libertin & voyageur, s'érigeât en censeur de toutes sortes de livres & d'auteurs, & particulièrement des théologiens. Il est vrai qu'étant fort indifférent en fait de religion & surtout mauvais catholique, comme il l'avoue ingénument, il s'étoit lié à la Haye avec des pasteurs calvinistes françois, & avoit profité de leur doctrine. De

la Haye il se transféra à Mastricht, & il continua de lire & d'écrire; il s'arrangea en même temps pour ses affaires de famille avec son frère puîné, qui en lui assurant une pension considérable sur l'héritage de leur père, le mettoit assez en état de vivre honnêtement où il voudroit. Il quitta Mastricht, dont l'air ne convenoit pas plus à sa santé que celui de la Haye, & il résolut d'aller vivre à Strasbourg. En passant par Stoutgard il intéressa par son esprit & son humeur la duchesse alors régnante de Wurtemberg, qui le fit son chambellan. Il fit quelques voyages à Berlin du vivant de Fréderic Guillaume, auquel il ne se soucia pas de se faire connoître; mais il fréquenta le vieux Beausobre, qui venoit de donner son premier volume de l'histoire du manichéisme. Il se fit connoître à Fréderic, prince de Prusse, dont le goût pour la philosophie & la littérature étoit déjà décidé. Ce prince, parvenu au trône, l'appela auprès de lui, & le fit son chambellan, & directeur de la classe des belles lettres à l'académie. Le marquis d'Argens intéressoit le roi de toute manière, par sa philosophie assez libre de préjugés en théorie, & ses superstitions, ses foiblesses dans la pratique, par

son humeur gaie, son inconséquence même, & surtout par son caractère honnête, franc & bienfaisant envers tout le monde. Il traitoit le roi avec plus de familiarité qu'aucun de ses convives; un placet qu'il lui adressa pour demander des lettres de naturalisation en faveur du fameux Juif Mendelssohn, natif de Dessau, mérite d'être rapporté ici, quoique assez connu ([a]).

„Un philosophe, mauvais catholique, supplie un philosophe, mauvais protestant, de „donner le privilége à un philosophe, mauvais „juif. Il y a dans tout ceci trop de philoso„phie, pour que la raison ne soit pas du côté „de la demande".

Dans un voyage qu'il fit en France en 1747, le roi l'avoit chargé de lui chercher des gens de lettres & des gens de théâtre qu'il vouloit attirer à Berlin. C'est de là que commence sa correspondance avec Fréderic. Le marquis écrivit nettement au roi qu'il étoit difficile de faire sortir de Paris des gens de lettres, même médiocres, pour remplir des places de professeurs à Berlin. Mais il trouva assez de bons sujets pour le théâtre. Il conduisit entr'autres une actrice

(a) Voyez Nicolaï. p. 68.

aimable, & même respectable, qu'il épousa dans la suite, lorsqu'il fut à Berlin.

Voici l'extrait d'une lettre du marquis, qui fait d'avance l'histoire de ce mariage. Ceci ne se trouve pas dans les lettres imprimées, mais il se trouve très-surement dans une lettre datée de Marseille, le 27 Septembre 1747. Ce trait présente trop bien en peu de lignes le caractère du marquis d'Argens, pour que je me dispense de le rapporter ici.

"Il y a une jeune personne qui n'est ni laide „ni jolie, qui se propose d'être figurante, quoi- „qu'elle soit capable d'être première danseuse. „Elle a des grâces infinies, elle est bien faite, „a le pied & la jambe de la Cochois. Elle „pourroit en cas de besoin jouer quelques rôles „jusqu'à Pâque, & elle serviroit à faire aller la „comédie jusqu'à l'arrivée de très-grands sujets. „Comme vous ne m'avez donné, Sire, aucun „ordre d'engager des danseuses, je n'ai point „voulu lui faire aucun engagement. Cepen- „dant je compte de la mener à Berlin; si votre „majesté ne la trouve point à son gré, je la gar- „derai pour moi. Elle joue du clavecin com- „me un ange, & il me faut en vérité aujour-

„ d'hui quelque jeune perſonne qui m'égaye & „ m'empêche de devenir hypocondre. Comme „ voici les ſix mois d'hiver, où je ne crois point „ l'immortalité de l'ame, je crois pouvoir, ſans „ risquer mon ſalut, céder au mouvement de la „ chair, quitte à devenir dévot & renvoyer la „ figurante lorsque l'été reviendra".

Nous ſavons que Madame la marquiſe, qui vit encore, a l'eſprit aſſez philoſophe pour n'être pas fâchée que l'on diſe ici ce qu'elle n'a jamais diſſimulé. Elle s'appeloit communément Babet dans le cercle de ſes amis; elle s'eſt ſi bien comportée avec ſon mari, elle s'eſt ſi généralement fait eſtimer de tous ceux qui l'ont connue à Berlin & à Potsdam, que le ſouvenir de ſa première condition ne la rend que plus eſtimable aux yeux du public éclairé. Le roi s'eſt intéreſſé pour ce ménage de la manière que feroit une bonne mère pour ſes enfans; nous en avons eu des preuves ſous nos yeux, que nous ne croyons pas à propos d'inſérer ici.

Avec cette épouſe le marquis d'Argens étudia le grec, qu'il ne ſavoit que très-peu avant ſon mariage, à l'âge de cinquante ans paſſés. Il écrivit au roi en 1762 : "j'ai quitté votre ma-

jesté en balbutiant le grec, & la reverrai le sachant comme les Dacier & les Saumaise". Les fruits de cette étude ont été la traduction de *Julien*, d'*Ocellus Lucanus*, de *Timée de Locres*. L'on voit par ses lettres quel a été l'objet de ses travaux. Il avoit entrepris une traduction de Plutarque qu'il n'acheva pas. Sa correspondance avec le grand Frédéric sera probablement ce qui fera vivre son nom dans le siècle qui va suivre. Je m'en rapporte sur les autres ouvrages à l'auteur des trois siècles de la littérature françoise & du dictionnaire historique, édit. de 1783.

Malgré cette tendre amitié qui régnoit entre le roi & son chambellan provençal, ils se brouillèrent quelquefois, parce que le marquis de temps en temps réellement malade, plus souvent malade imaginaire, n'alloit pas souper où s'entretenir avec le roi toutes les fois qu'il étoit invité. On m'a assuré que le marquis lui dit en certaine occasion: "Votre très-gracieuse majesté „n'est pas toujours bien gracieuse". La dernière fois que le marquis alla par congé en Provence, le roi, impatienté de ce qu'il tardoit trop à revenir, lui fit rayer sa pension. D'Argens avoit alors près de soixante & dix ans; le chagrin

qu'il en eut, contribua probablement à hâter la fin de ses jours; une maladie violente lui survint & l'emporta en 1771. On tient pour sûr que s'il en fût revenu, le roi l'auroit rétabli dans la jouissance de ses appointemens. On trouve dans les anecdotes de Nicolaï plusieurs particularités concernant ce singulier Provençal.

Arlétius (Jean Caspar) né en 1706, recteur d'un collége & bibliothécaire à Breslau, sa patrie. Il n'est connu que parce que Fréderic II fit cas de lui comme d'un bon maître d'école. Ce roi parut avoir de la prédilection pour les pédans décidés, comme d'autres grands hommes en ont eu pour les femmes galantes. Ceux qui ont connu le recteur Arlétius le comparent par sa mémoire prodigieuse au Florentin Magliabecchi, qui savoit beaucoup, mais qui n'écrivit que peu, excepté des lettres, & presque rien qui vaille la peine, si ce n'est pour le latin. Le bon Arlétius, dit l'historien de la Silésie ([a]), parloit au roi avec une franchise digne d'un vieux régent de classe. Il est mort en 1784.

(a) *Von Schlesien.* Tom. II, p. 513.

ARNAUD (Mr d') auteur très-connu par plusieurs pièces de poësies, par des contes & des romans. Il ne pouvoit qu'être bien jeune lorsque la réputation que quelques-uns de ses ouvrages lui avoient méritée fit souhaiter au roi de Prusse de l'avoir auprès de lui. Il se fit aimer & estimer à Berlin & à Potsdam, où il étoit en 1750 & 1752. Voltaire, qui y vint alors, en fut jaloux, & le fit congédier. On voit par une lettre de Fréderic II à Voltaire, de l'an 1757, que le roi a regretté de l'avoir renvoyé.

ARNDT (Charles Théophile) né à Gross-Schwansfeld en Prusse l'an 1743. Il vit à Pétersbourg, & traduit en allemand par ordre de l'impératrice des ouvrages écrits en russe. Ce sont pour la plupart des ordonnances & des réglemens émanés de la cour, & quelques livres d'histoire.

ARNDT (Godefroi Augustin) né à Breslau l'an 1718, & professeur à Leipsic depuis l'an 1780. Il a fait des recherches profondes sur l'histoire allemande, qu'il publia, les unes en latin, les autres en allemand. Sa dissertation sur le fondement qu'on peut faire sur le fameux

opuscule de Tacite *de Moribus Germanorum*, mérite d'être lue.

ARNIM (George Dietlof d') né en 1679, mort en 1753. Sa famille est une de celles qui vinrent des Pays-bas du temps de l'électeur Albert l'ours, de la maison d'Anhalt. Après avoir fait ses études à Halle & voyagé en Hollande, en France, en Italie, Mr d'Arnim entra dans le service militaire, où il pouvoit avancer d'autant plus facilement que son père étoit feld-maréchal. Mais l'éducation qu'il avoit eue le mettoit en état de s'employer d'une autre manière au service de sa patrie & de son maître. Le roi Fréderic Guillaume le fit président du conseil privé de justice & des appels, avec la direction des affaires féodales & le titre de ministre d'état. Malgré tous ces titres, sa noblesse, sa capacité, il se trouva dépendant du jurisconsulte Coccéji, qui devenu grand chancelier, étoit le chef de toute la magistrature. Mr d'Arnim, qui d'ailleurs n'approuvoit pas toutes les réformes que faisoit le grand chancelier, demanda à se retirer, sous prétexte de santé & du besoin qu'il avoit de faire valoir des terres très-considérables qui

exigeoient sa présence. On ne put lui refuser sa demande; mais quelques années après, la place de ministre des états de Brandebourg, qu'on appelle la Landschaft, avec la surintendance des postes, étant vacante, le roi l'appela au ministère malgré son âge de soixante & dix ans; par cette place il n'étoit aucunement dans la dépendance du grand chancelier. Rare exemple d'un ministre, qui sous un même maître rentre dans les affaires, après avoir eu sa démission! Comme Mr d'Arnim aimoit les sciences & la société des savans, il accepta aussi avec plaisir d'être un des curateurs de l'académie, quoique les curateurs fussent subordonnés à Mr de Maupertuis, qui en étoit président. Il assistoit très-souvent aux assemblées. Sa maison & sa table étoient ouvertes à tous les gens de lettres, sans distinction de naissance. Peu de grands ont laissé d'eux une aussi bonne opinion dans toutes les classes de personnes. Il est mort en 1753, âgé de soixante & douze ans. C'est le seul particulier à qui ses héritiers ayent érigé une statue. On la voit dans l'église de Boitzenbourg, lieu principal des fiefs de la famille.

Arnoldt (Daniel Henri) né à Kœnigsberg en 1706, professeur de théologie & prédicateur dans cette capitale. Il est auteur d'une histoire littéraire de la Prusse, très-étendue, sous le titre d'*histoire de l'université de Kœnigsberg*, en deux volumes in-8vo, très-bien exécutée aussi quant à l'édition. Kœnigsberg, 1746. Zimélius avoit donné en latin une histoire des écoles prussiennes. Hartknoch avoit fait en allemand une histoire curieuse, mais très-lourde de l'église prussienne. Plusieurs autres avoient écrit sur ce sujet. L'ouvrage le plus considérable étoit la *Prusse illustrée, erleutertes Preussen.* Arnoldt réduisit tout cela à de justes bornes. Il toucha aux premières institutions de quelques écoles du quatorzième siècle & du quinzième, & il passa à la fondation de l'université sous le premier duc Albert de Brandebourg. Il fait assez connoître les professeurs qui ont occupé des chaires à cette université; & à la fin de chaque volume il rapporte les pièces qui servent de preuves à son histoire La plupart de ces pièces sont en latin, & il y en a d'assez curieuses.

B.

BACH (Charles Philippe Émanuel) né à Weimar en 1714, composa de la musique à Berlin, & y publia des essais sur le véritable art de jouer du clavecin, dont il étoit peut-être le plus grand maître de son temps. La princesse Amélie, sœur du feu roi de Prusse, en qualité d'abbesse souveraine de Quedlinbourg, lui donna le titre de maître de chapelle de son abbaye. L'Anglois Burnet, auteur d'une histoire de la musique, le connut dans ses voyages, & écrivit sa vie.

BACH (Jean Samuel) fils du précédent, n'a pas encore acquis dans la peinture la célébrité que son père avoit dans la musique. Mais il entre dans l'histoire des progrès que fit l'art à Berlin, à Potsdam. Il apprit le dessein sous Kruger, dont nous parlerons. Il alla ensuite travailler à Leipsic sous Oeser; après cela il s'appliqua aux paysages à Dresde, & il est allé se perfectionner en Italie.

BACZKO (Louis Adolphe François Joseph de) né à Lyk dans la Prusse orientale, en 1755,

est fils d'un officier housard d'une ancienne famille. Il vint au monde perclus d'un pied. Par une chute malheureuse il se trouva perclus du bras droit; il perdit ensuite la vue, & il étoit sans fortune. Il eut une ressource dans son esprit, & dans l'instruction qu'il avoit reçue, & se soutint en travaillant pour la presse. Il traduisit & composa quelques ouvrages. Il falloit qu'il se fît lire & qu'il eût un copiste intelligent à qui il pût dicter. Il s'en étoit formé un qui lui étoit d'un grand secours. Cet homme pris d'une noire mélancolie se noya. Mr de Baczko se vit au comble de la misère. Il sollicita une place de professeur à l'université de Kœnigsberg. Personne ne doutoit qu'il ne fût capable de la bien remplir, malgré toutes ses infirmités; mais on lui opposa qu'étant catholique les statuts de l'université ne permettoient pas qu'il y occupât une chaire; exemple remarquable, qui prouve l'inconséquence ou du moins l'imperfection du système à cet égard. Dans notre siècle, sous des rois humains & tolérans, depuis que l'académie des sciences, dans la capitale du Brandebourg, pays absolument protestant, a eu un président, deux dire-

ﬅeurs & plusieurs membres catholiques; comment l'université de Kœnigsberg, capitale d'un pays dont une partie est reconnue catholique, doit-elle exclure de son corps un gentilhomme de ce pays, & cela dans un temps que les princes catholiques, même les ecclésiastiques, ont des professeurs, des bibliothécaires, des conseillers protestans? Comment un ministre qui se piquoit de tolérance & d'impartialité n'a-t-il pu trouver place à un catholique dans des universités luthériennes, tandis qu'il avoit placé des professeurs luthériens dans un collége réformé? Le roi Fréderic Guillaume, dont le caractère bienfaisant ne se dément point, a chargé le même ministre du département ecclésiastique & littéraire de pourvoir à la subsistance d'une personne dont le besoin & le mérite sont également connus. Pour que rien ne manquât au triste sort de Mr de Baczko, on lui expédia une lettre par laquelle on chargea de son entretien (on appelle ces lettres *Panisbriefe*) un couvent du pays de Halberstadt, à l'extrémité opposée de sa patrie. L'infortuné gentilhomme voit encore que pour lui faire une charité l'on fait une injustice. Le couvent réclama ses droits à la chambre de justice.

ftice. On s'adressa au département des affaires étrangères, qui déclara que par le traité de Westphalie le couvent doit être exempt de cette sorte d'impositions. Enfin le roi trouva quelques autres moyens de pourvoir à la subsistance du gentilhomme littérateur. Les ouvrages que Mr Baczko a donnés au public, outre quelques traductions, sont une tragédie en cinq actes, intitulée: *Le Repentir*, (*die Reue*,) une *description de la Prusse*, & quelques livres pour servir à l'instruction de la jeunesse. On dit qu'il est inépuisable dans ses projets littéraires, & infatigable dans ses travaux. Il a eu beaucoup de part au *Florilége prussien* & à la *Tempé prussienne*.

BADENHAUPT (Ernest Fréderic). Ce nom ne se trouve point dans l'Allemagne littéraire de Hamberger & de Meusel. Aussi ne sais-je pas qu'il ait imprimé d'autres livres que le catalogue de sa bibliothèque, lorsqu'étant ruiné par la perfidie d'un beau-fils de sa femme, il fut contraint de la vendre. Mais ce seul catalogue est si bien fait, & la préface & les notes sont en si bon latin, que je ne puis m'empêcher

d'en dire un mot. Avant le catalogue célèbre de Mr le comte de Rewiesky, on n'avoit point vu à Berlin de pareils livres aussi bien entendus, ni aussi bien imprimés. Au reste, ce conseiller Badenhaupt doit être le même Courlandois que le roi avoit envoyé en Russie, pour tâcher de gagner le favori de l'impératrice Élisabeth, & que les Russes arrêtèrent à Mitau (a).

BAHRDT (Charles Fréderic) né en 1740, étudia la théologie à Leipsic sa ville natale, où son père étoit pasteur. Il eut, comme tous ceux qui sont élevés dans les grandes villes, plus d'esprit que ceux qui viennent de la province. Mais cet esprit n'est que trop souvent accompagné de la corruption. Des femmes séduites, des créanciers frustrés, une doctrine extrêmement hétérodoxe, ont obligé Mr Bahrdt de quitter la place qu'il avoit à Leipsic, ensuite plusieurs autres que son extérieur & sa facilité à bien débiter sa doctrine, lui avoient procurées. Il donna au public entr'autres ouvrages une traduction du nouveau testament, que quelques-uns appellent *la bible travestie*. C'est le pen-

(a) V. *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II*. P. I. Ch. 20.

dant, à cet égard, de l'hiſtoire du vieux teſtament du fameux jéſuite Berruyer. Chaſſé de toute part, Mr Bahrdt ne trouva d'aſile que dans les états de Fréderic II, où cependant il ne put point obtenir une place. Il étoit dernièrement cabaretier à Halle, où il ne laiſſa pas de faire quelques proſélytes. Ceux qui ſavent l'hiſtoire de Mr Bahrdt, ne s'étonnent point qu'il ait trouvé un apologiſte dans la perſonne de Mr le comte de Mirabeau. Mais cet ardent avocat de la liberté civile ou de l'indépendance, comment peut-il s'étonner que Mrs Semler & Éberhard, quelque peu orthodoxes qu'ils puiſſent être aux yeux des zélateurs de la confeſſion d'Augsbourg, n'approuvaſſent point la doctrine ouvertement anti-chrétienne du docteur Bahrdt, & qu'ils lui fiſſent défendre de donner des leçons publiques de théologie?

Baldicke (Joachim). Cet élève, cet admirateur de Leibnitz, ſe fit connoître par un ouvrage qu'il publia à Berlin l'an 1746, presque au moment que l'académie fondée par Leibnitz ſous Fréderic I, fut renouvelée ſous les auſpices de Fréderic II. Il étoit diacre à Spandau. Je

m'étonne que ses ouvrages ne lui ayent point procuré au moins le titre de membre externe de l'académie, de la manière que l'eut Mr Silberschlag, alors pasteur à Magdebourg. La philosophie spéculative a toujours été une classe distinguée à l'académie depuis son renouvellement, & rien n'avoit plus de rapport à cette classe que les recherches sur *l'origine du mal dans le meilleur des mondes*, & *sur la bonté, la sagesse & la justice de Dieu, & la liberté de l'homme.*

BALDINGER (Ernest Godefroi) né dans un village près d'Erfurt, en 1738. Il a été, pendant la troisième guerre de Silésie, le principal médecin de l'armée prussienne que commandoit le prince Henri. On a de lui presque autant d'ouvrages qu'en ont laissé Hoffmann & Stahl.

BAMBERGER (Jean Pierre) né à Magdebourg, étudia à Halle. Il fut pasteur à l'église de la Trinité de Berlin; & depuis 1780 il est prédicateur de la cour à Potsdam, où Fréderic II n'entendit jamais sa voix. Il travaille depuis trente ans à traduire des ouvrages anglois, tels que ceux de George Benson, de Hugue

Farmer, d'Angerſon, de Jean Eutik. Je regrette qu'il n'ait rien écrit ſur les progrès de la littérature allemande, qu'il a aſſez bien ſuivie depuis ſa naiſſance, c'eſt à dire depuis que les livres anglois ont pris vogue en Allemagne.

Sa femme, fille d'un autre prédicateur de la cour de Pruſſe, eſt auſſi auteur, & auroit pu l'aider à faire plus que des traductions.

BARATIER (Jean Philippe) né en 1720. Il faut nommer ici ce prodige de la nature, que Baillet auroit compté ſans doute parmi les enfans célèbres, ſi cet enfant eût vécu avant lui. Il étoit fils unique d'un prédicateur françois établi à Schwobach. Son père, qui fut ſon ſeul maître jusqu'à l'âge de quatorze ans, étant appelé à Stettin par Fréderic Guillaume en 1734, paſſa par Halle au mois de Mars de l'année ſuivante, & préſenta ſon fils au célèbre Ludewig, chancelier de l'univerſité. Ludewig fut étonné de l'étendue prodigieuſe des connoiſſances du jeune Baratier, qui renouvela à Halle l'exemple de ce fameux Jean Pic de la Mirandole, en ſoutenant des thèſes ſur la théologie, la philoſophie, l'aſtronomie, l'hiſtoire & la philologie. Il

fut créé maître en philoſophie, & on lui deſtina une place à cette univerſité. A ſon paſſage par Potsdam, le roi Fréderic Guillaume prit plaiſir à s'entretenir avec lui. De Stettin, où il accompagna ſon père, il retourna donc à Halle pour cette place. Il eut le ſort de la plupart des génies précoces. Il étoit homme à dix & douze ans; il étoit vieux à dix-huit & dix-neuf, & il mourut âgé de dix-neuf ans, la même année que Fréderic II parvint au trône. Jean Pic avoit fait à Rome à l'âge de vingt-quatre ans, ce que Baratier fit à Halle âgé de quatorze: l'un mourut à l'âge de trente-quatre ans, l'autre à dix-neuf. Cet enfant fameux étoit même dans ſes derniers jours un incrédule décidé, quoique fils d'un eccléſiaſtique très-orthodoxe dans ſa religion. Son père le preſſant un jour pour qu'il donnât quelques marques de ſa croyance: « oui, mon père, répondit-il, je crois que deux & deux font quatre". Parmi les ouvrages que laiſſa le jeune Baratier, outre les thèſes qu'il ſoutint, il y a une traduction de l'allemand en françois de ſa défenſe de la monarchie ſicilienne, pour être ajoutée à l'hiſtoire de la controverſe entre le le pape Clément XI & les rois des deux Si-

cifes. Les autres ouvrages font tous en latin. Mort en 1740. La reine, mère de Fréderic II, se fit faire le portrait de ce jeune favant par Pefne, peintre de la cour. On le fit graver par Wolffgang, pour en orner la vie que Mr Formey en a écrite, & où ont puifé les lexicographes hiftoriques qui font venus après.

Bastineller (Gebhard Chrétien) né à Halle en 1705 d'un échevin de cette ville, élève de Stryck dans la jurisprudence, enfuite profeffeur à Wittenberg: mort en 1755. Ses ouvrages, quoique tous en latin, ne font guère lus qu'en Saxe, parce qu'ils roulent pour la plupart fur le droit faxon. Il a pourtant fait quelques traités fur des fujets finguliers: par exemple, fur les médecins qui donnent de mauvais remèdes aux malades qui les demandent; fur les querelles de bal; fur le repentir d'un coupable avant qu'il ait confommé fon crime. *Dreyhaupt*, *Weidlich*, *Adelung*.

Batigne (. . . . .) médecin françois, mort à Berlin en 1773. Il venoit de Montpellier, où il étoit docteur de la faculté.

En passant par Genève il fit la connoissance de Monsieur Bonnet, qui étoit déjà alors très-célèbre, & qui le recommanda à ses amis de Berlin. Il y fut aggrégé au collége supérieur de médecine, & fait médecin de la maison de charité françoise. On a de lui un Essai sur la digestion, sur la nourriture la plus convenable à l'homme, sur la férocité, la voracité, sur le courage & la vigueur, & sur les causes principales de la dureté de la vie. Cet ouvrage ne forme en tout qu'un petit volume in-8vo, environ de cent vingt-deux pages, imprimé à Berlin 1768. Mais il est assez curieux, & les réflexions sont fondées sur les dernières découvertes & la doctrine des auteurs modernes, tels que Haller, Bertin, Stenon, Helvétius, Venlou, de Réaumur, & surtout Liberkuhn, & Margraff dont nous parlerons en son lieu. Dans l'article de la nourriture la plus convenable à l'homme, il semble avoir ignoré un ouvrage d'Antoine Cocchi, qui a fait beaucoup de bruit en Italie.

BATTIER (Reinhardt) né à Bâle vers l'an 1724, d'une famille illustre par plusieurs hommes singuliers qu'elle a produits, & qui tous

ont marqué beaucoup d'esprit. Mr de Maupertuis, à qui les Bernoulli l'avoient recommandé, l'attira à Berlin pour en faire un académicien tout dévoué au genre qu'il lui auroit marqué. Battier étoit homme à faire honneur au corps auquel il devoit appartenir. Mais soit mélancolie, soit inquiétude, il quitta Berlin & l'académie, pour se retirer parmi les Hernhoutes à Barby, où d'autres de ses compatriotes, hommes de lettres, se sont aussi retirés, pour vivre tranquilles, & travailler cependant pour l'instruction de la jeunesse. On n'est pas bien sûr s'il est encore en vie. Sa communauté vouloit l'envoyer aux missions des Indes; mais il n'étoit pas fait pour cela.

BAUER (Charles Louis) né à Leipsic en 1730, recteur de l'école de Hirschberg en Silésie. On croiroit lire les oraisons de Marc-Antoine Muret, en lisant celles que Bauer écrivit en latin. Depuis dix ou douze ans il écrit en allemand. Parmi ses discours faits en latin, il y en a un sur *la théologie de Cicéron contre Lactance.*

BAUMANN (Chrétien Jacques) né à Furstenwalde, curé luthérien à Lébus jadis rési-

dence d'un évêque, à présent petite ville qui se ressent plus qu'aucune autre des suites de la réformation. Ce pasteur a travaillé sur la méthode qu'a imaginée Susmilch, de trouver à peu près le nombre des habitans d'un pays par celui des naissans & des morts. Il fit paroître ses écrits en 1775 & 1776. Je ne trouve pas qu'il ait rien donné depuis.

BAUMANN (Louis Adolphe). Il a été co-recteur d'un collége de Brandebourg, qu'on appelle de la Ville-neuve, (*der Neustadt*,) jusqu'en 1781. Les ouvrages qu'il a donnés au jour, sont de la plus grande utilité pour l'instruction de la jeunesse, soit qu'elle se destine aux emplois civils ou au commerce. Ce sont des tableaux abrégés des principaux royaumes de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, avec un précis historique de leur formation. Mort en 1787.

BAUMGARTEN (Alexandre Théophile) né comme les deux frères qui suivent, à Wolmirstædt, où son père étoit curé. En 1737, il fut fait professeur extraordinaire de philosophie à

Halle; enſuite profeſſeur ordinaire à Francfort ſur l'Oder, où il mourut en 1762, âgé de quarante-huit ans. Sa logique & ſa métaphyſique ont eu en Allemagne autant & plus de vogue que n'en avoit de ſon temps en France le cours de philoſophie de Pourchot. J'ai ſous mes yeux la cinquième édition de la métaphyſique, qui eſt de l'an 1763, & une autre de la logique de 1765, que Tœllner donna trois ans après la mort de l'auteur. La méthode de Baumgarten eſt la même que celle de Wolff. Le latin en eſt moins barbare, mais il eſt dur & obſcur. La préface de la troiſième édition contient l'hiſtoire de la métaphyſique moderne. Il a écrit pluſieurs autres ouvrages moins connus.

BAUMGARTEN (Jacob Sigismond) né en 1706 à Wolmirſtædt. Il étoit d'une conſtitution foible, & l'on craignoit que l'étude ne l'affoiblît davantage. Il s'y appliqua pourtant; & ce tempérament maladif le portoit d'autant plus à l'étude, que les autres occupations lui étoient interdites. Son père lui-même l'inſtruiſit, & le fit inſtruire par différentes perſonnes, d'abord dans ſon village, puis à Berlin, où il fut trans-

féré, & fait pasteur à l'église de la garnison, & ensuite à d'autres. Sigismond savoit à dix-sept ans le latin, le grec, l'hébreu, le françois, l'anglois, & l'italien. Il savoit les mathématiques, la chronologie, la géographie, les généalogies, le blason. Mais l'histoire civile & l'histoire ecclésiastique étoient ses études favorites. Il se destina cependant à la théologie. A vingt-trois ans il fut proposé au roi Fréderic Guillaume pour être fait professeur ordinaire dans cette faculté, & il le fut. Il ne laissa pas de donner des leçons de philosophie; mais il ne fit guère de livres que sur des sujets relatifs à la théologie & à l'histoire de l'église. Le premier ouvrage qui parut sous son nom, est l'examen d'une hypothèse théologique de quelqu'un qui soutenoit *que la langue hébraïque étoit dérivée de la grecque.* Ses ouvrages allemands ne sont plus lus; deux ou trois de ceux qu'il fit en latin ont eu cours dans tous les pays chrétiens, un sur l'axiome qu'*il n'y a point de salut hors de l'église*, un autre sur le miracle de la légion fulminante; un troisième est l'histoire du Trishagion. Il traduisit de l'anglois toutes sortes d'ouvrages historiques. Il eut part à la traduction de l'histoire universelle faite

en anglois, & des mémoires françois de Nicéron. Mort l'an 1757.

BAUMGARTEN (Nathanaël) frère du précédent, ne fut ni profond théologien, comme son frère l'aîné Sigismond, ni grand métaphysicien comme Alexandre son cadet; mais il étoit humaniste & prédicateur. Il devoit avoir une réputation distinguée dans son genre, puisqu'il fut choisi pour composer l'ode funèbre en latin qui fut chantée à l'enterrement du roi Fréderic Guillaume I. Elle se trouve dans le recueil de poësies latines de Rœneck, pag. 430. C'est plutôt un oratorio en latin qu'une ode. La valeur, la piété, l'éternité sont les interlocuteurs qu'il introduisit dans cette pièce. M. en 1763.

BAUMGARTEN (Otto Nathanaël) fils du précédent, né à Berlin en 1744. Il fut instruit par son père jusqu'à l'âge à peu près qu'il pouvoit aller à l'université. Le père étant mort lorsqu'il devoit y aller pour y faire un cours & prendre le doctorat, sa mère voulut lui servir de gouvernante, & alla demeurer avec lui à Halle. Neveu d'un philosophe & d'un théologien, tous deux célèbres, fils d'un humaniste, grand ama-

teur du latin, il se destina à la jurisprudence, & il aima la belle littérature vulgaire. Il fit une tragédie, *Charles de Douterheim*, qui tient un peu de Sénèque. Mais dans la profession à laquelle il se fixa, sa carrière fut heureuse & brillante. Lorsqu'il subit l'examen auquel tous les candidats, même les docteurs, sont soumis en entrant dans un conseil de justice, le prince de Prusse, aujourd'hui Fréderic Guillaume II, y assista. Il fut ensuite adjoint principal du grand chancelier Mr de Furst, & il continua d'être distingué par Mr de Carmer, qui l'employa à préparer les matériaux pour le nouveau code. Mais dès qu'il fut fait conseiller privé à la chambre de justice, qu'on appelle par excellence le tribunal, & que son épouse lui porta du bien, il se retira de la commission législative.

BAUMGARTEN (Gotthilf de) né à Berlin en 1741, ci-devant capitaine dans le régiment de Tauenzien. Il prit du goût pour la belle littérature, lorsque le célèbre Lessing étoit secrétaire de son général. Il quitta le service militaire, & il est conseiller provincial à Gross-Strélitz en Silésie. On a de lui quelques pièces de théâtre

traduites du françois, & des écrits sur la musique. *Voyez* Dictionnaire des artistes allemands, *Teutsch Künstler-Lexicon.*

BAYER (Théophile Sigefroid) né à Kœnigsberg en 1696, de parens originaires d'Augsbourg. Il étoit petit-fils du célèbre astronome Jean Bayer. Il étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Leipsic, où il fut reçu maître ès arts. De retour à Kœnigsberg, il se soutint en donnant des leçons particulières, jusqu'à ce qu'il fut fait inspecteur d'une bibliothèque publique qu'on appelle de la vieille ville, *Altstadt*, & co-recteur de l'école de la cathédrale. Il se fit bientôt une réputation par des ouvrages qui montrent une érudition immense & beaucoup de sagacité. Il étoit très-versé surtout dans les antiquités orientales; mais il ne négligeoit point celles du nord, puisqu'il donna une histoire de Kœnigsberg. En 1726 on lui proposa & il accepta un emploi à Pétersbourg, où il passa dix à douze ans. Il avoit déjà obtenu son congé pour retourner dans sa patrie, lorsqu'il mourut, âgé de quarante-deux ans, en 1738. Son meilleur ouvrage est le *Museum sinicum.*

BAYLIES (Guillaume) médecin anglois. Il quitta Londres après avoir dépensé inutilement son bien pour être membre du parlement. Il s'établit à Dresde & ensuite à Berlin, où il mourut en 1787. On a de lui quelques petits ouvrages sur la médecine, particulièrement sur la petite vérole. La pratique lui fit plus d'honneur que les livres qu'il publia. Je ne sais si l'on étudie mieux ou plus long-temps la médecine en Angleterre qu'en Allemagne, & je ne crois pas ni qu'il y ait eu à Cambridge ou Oxford, au commencement du siècle, de plus habiles professeurs que ne l'étoient Stahl & Hoffmann à Halle, ni que le docteur Baylies fût plus instruit dans son art que cinq ou six qui pratiquoient en concurrence avec lui. Mais peut-être le caractère anglois plus libre & plus fier lui donnoit un avantage sur les autres. Un ministre d'Angleterre disoit à une cour étrangère en parlant des médecins: "Je n'approuve pas la méthode de vos docteurs; il faut qu'un médecin tue ou guérisse son malade. S'il le laisse mourir en ne lui donnant que des remèdes insignifians ou trop peu efficaces, il ne fait pas son métier". Quoi qu'il en soit, il est

à

à présumer que la famille royale a été fort satisfaite de la méthode de Baylies, puisque le roi régnant, pour le remplacer, a appelé à Berlin en 1787 un autre médecin anglois (Mr Braun) qu'on avoit connu ici à son retour de Russie, trois ans auparavant.

Beaumelle (Laurent Angliville de la) fameux rival de Voltaire, avec lequel il se trouva à Berlin; & ce n'est qu'à ce titre qu'il peut avoir lieu dans ce catalogue. Il appartient plus proprement à l'histoire littéraire du Danemark, où le comte de Bernstorff l'avoit appelé. J'ai sous les yeux trois différens articles sur la vie de ce bel esprit languedocien: l'un est dans le *nouveau Dictionnaire historique* de l'an 1784; l'autre dans le supplément de Jœcher par Mr Adelung, & le troisième dans les *Souvenirs d'un citoyen* qui viennent de paroître dans ce moment à la fin de Mars 1789. Ni l'auteur du Dictionnaire françois, ni celui des Souvenirs, ne disent que la Beaumelle étoit de la religion réformée, qu'il avoit étudié la théologie à Genève, & qu'il avoit été appelé à Copenhague pour y être prédicateur, puisqu'il n'a été fait professeur que quel-

que temps après. Ils ne marquent point la date de la première édition des *Penſées*, qui furent la première ſource des querelles qu'il eut avec Voltaire, & du peu d'accueil qu'il trouva auprès du roi de Pruſſe. Ils ne diſent point qu'il alla chercher de l'emploi à Dresde. Mr Adelung, qui touche toutes ces particularités, ne dit rien des tentatives qu'il fit pour ſe procurer un établiſſement à la cour de Gotha. L'auteur des Souvenirs, en rappelant que la Beaumelle paſſa par Berlin en 1751, a oublié d'ajouter que c'étoit à ſon retour de Copenhague, où il avoit imprimé ſes *Penſées* l'année précédente. Après avoir été deux fois à la Baſtille, la première fois pour cet ouvrage, la ſeconde à cauſe des *Mémoires de Madame de Maintenon*, il ſe retira & ſe maria à Toulouſe, où il a vécu tranquille près de vingt ans, jusqu'en 1772, qu'une dame de haute qualité & de beaucoup de crédit lui procura une place à la bibliothèque royale à Paris, dont il n'a joui qu'un peu plus d'une année, étant mort en Décembre de 1773. Ils diſent tous qu'il avoit prodigieuſement d'eſprit; & on ne lui diſpute point des connoiſſances étendues, ni même une érudition aſſez profonde.

Mais n'est-on point curieux de savoir d'où vient que cet homme spirituel, instruit, laborieux, qui après avoir donné à vingt-quatre ans un ouvrage extraordinairement riche d'idées intéressantes, n'a rien fait depuis qui méritât d'être lu, ou qui soutînt sa réputation? Car ses *Mémoires de Madame de Maintenon* ne sont pas estimés, & le *Commentaire sur la Henriade* n'est plus regardé. Il avoit épuisé dans le petit livret de ses *Pensées*, qui n'a ni plan ni but, tout l'esprit & le fonds des connoissances dont il auroit pu faire des ouvrages considérables.

Beausobre (Charles Louis de) ecclésiastique malgré lui, pour plaire à sa mère, qui regardoit cet état comme le meilleur de tous, travailla sous la direction de son père à des discours qui servent de suite à ceux du fameux Saurin sur le nouveau Testament. Il mourut l'an 1753, peu de mois après avoir été reçu de l'académie.

Beausobre (Louis de) né à Berlin d'un second mariage du célèbre Isaac de Beausobre le plus estimé, le plus respecté ministre de la

parole de Dieu qu'on pût entendre à Berlin, & qu'on préféroit même à Antoine Achard. Ce pasteur étoit veuf. La fille d'un autre ecclésiastique se mit dans la tête de vouloir devenir son épouse, quelque peu disposé que dut être à se remarier un homme septuagénaire, qui avoit un fils de quarante ans. Elle lui fit la cour, le cajola, le caressa, le mit enfin dans la nécessité de l'épouser. Ce mariage, qui fit alors beaucoup jaser la cour & la ville, ne fit pourtant pas grand tort à la réputation du pasteur, & tourna même à l'avantage de la république des lettres. La vie retirée à laquelle il se réduisit, soit par la honte dont il lui paroissoit s'être couvert, soit par la compagnie qu'il avoit trouvée, contribua même au succès de ses travaux. L'*Histoire du manichéisme*, sans laquelle il seroit oublié, semble avoir été le fruit de cette retraite; puisque le premier volume ne parut que quatre à cinq ans après son second mariage, en 1734. Le second ne parut qu'après sa mort, qui arriva l'an 1738. Le fruit immédiat & précoce de ce second mariage fut Louis de Beausobre dont nous parlons. Fréderic II n'étant que prince royal le fit élever à ses frais dans le collége françois, l'envoya à

l'univerſité de Francfort, le fit voyager, & ſéjourner quelques années à Paris. Cependant Beauſobre ne fit pas la fortune qu'il avoit eſpérée; & ſes ouvrages n'eurent qu'un ſuccès médiocre. Ses *Lettres ſur la littérature allemande*, qui parurent dans des Mercures en 1755, intéreſſent peu, parce que l'Allemagne n'avoit pas encore produit beaucoup qui valût la peine d'être connu. Son ouvrage ſur les finances offre de bonnes idées, mais la matière y eſt mal digérée. Le *Pyrrhoniſme du ſage* ne fait plus de ſenſation aujourd'hui. Il y a de lui quelques bons mémoires dans les volumes de l'académie des ſciences & belles lettres. Le roi l'appeloit le petit Beauſobre, plaiſantoit ſur ſes idées économiques, mais il ne les déſapprouvoit pas. Mort en 1784.

BECKMANN (Bernard Louis) mort âgé de ſoixante-ſept ans en 1760. Il étoit profeſſeur au collége de Joachim, & membre de l'académie des ſciences. Un oncle paternel de ce profeſſeur, ce même Beckmann que nous avons cité au ſujet de l'univerſité de Francfort, après qu'il eut donné la notice de cette univerſité, où il étoit profeſſeur dès l'an 1700, entreprit auſſi

une description géographique & historique de tout le Brandebourg. Le ministère y donna la main, & les magistrats des villes le défrayoient dans les voyages qu'il faisoit pour voir les choses sur les lieux. On lui fournit des archives les documens qu'on avoit & qu'il demandoit. Ce professeur topographe mourut l'an 1713, avant d'avoir achevé son ouvrage. Comme cela avoit été fait de l'aveu & même aux dépens du public, on demanda le manuscrit aux héritiers, & on le retira dans les archives de la cour à Berlin, où il resta plus de trente ans. Un de ses neveux, celui dont nous parlons, demanda & obtint qu'on lui livrât l'ouvrage de son oncle, pour le publier au profit des héritiers ses cousins. Il y fit pourtant des additions assez longues, qui sont marquées par des parenthèses, & que le libraire lui paya à proportion. Les deux volumes in-folio, avec quelques planches, ne contiennent que deux des cinq parties du Brandebourg, la vieille Marche & la Prignitz. Ni le premier auteur, ni l'éditeur son neveu, n'y ajoutèrent point la description des Marches, nouvelle, moyenne & uckerane. Si l'ouvrage eût été complet, il ne feroit pas moins de cinq in-folio.

Béguelin (Nicolas de) citoyen de Bienne, né en 1714 à Courlary, dont le souverain est l'évêque de Bâle. Après ses premières études, faites dans son pays natal, il alla étudier en droit à l'université de Bâle dans les temps les plus brillans des Bernoulli, qui étoient en même temps professeurs de jurisprudence & grands géomètres. Après qu'il fut reçu docteur, son père l'envoya à Wezlar, pour s'y pratiquer dans le droit public. Mais il fut obligé de le rappeler auprès de lui, pour qu'il l'assistât dans un procès que sa patrie avoit alors avec le prince évêque de Bâle, seigneur suprême aussi bien de Bienne que de Courlary. Comme ce procès ne tournoit point à son gré, Mr de Béguelin, par le conseil de son père, vint chercher de l'emploi auprès du roi de Prusse, qui le destina d'abord secrétaire de légation à la cour de Dresde, sous le comte de Bees, ensuite sous Mr de Cagnoni. La guerre s'étant déclarée entre les deux cours en 1744, Mr de Béguelin, de même que son principal, vint à Berlin; il eut une place au collége de Joachimsthal, & fut fait membre de l'académie dès la seconde année de sa restauration. C'est le premier Suisse qui y eut séance après Euler. Lorsque le prince

royal, aujourd'hui régnant, sortit de l'enfance, le roi son oncle choisit Mr de Béguelin, pour en être précepteur & gouverneur sous le comte Borcke. On en fut si content, qu'on voulut avoir un de ses fréres pour gouverneur du prince Henri, le cadet chéri des neveux du feu roi. Mais la mort l'enleva qu'il avoit à peine entrepris cette éducation. Mr de Béguelin l'aîné, dont nous parlons, continua auprès du prince de Prusse jusqu'en 1764. Le comte de Borcke ayant déplu au roi, fut congédié, l'éducation du prince déclarée finie, & Mr de Béguelin eut ordre de se retirer & de rester à Berlin. Cette espèce de disgrâce dura plus de vingt ans, durant lesquels la place de directeur de la classe de philosophie étant devenue deux fois vacante, le roi la refusa l'une & l'autre fois à Mr de Béguelin, quoiqu'il eût les suffrages de l'académie. Mr d'Alembert le recommandoit aussi. Mais aprés la mort de Sulzer, le roi s'obstina à laisser cette place vacante. Sur la fin de ses jours Fréderic II de son propre mouvement revint à Mr de Béguelin, ajouta aux appointemens qui lui avoient été conservés, une pension de 400 écus sur la caisse de l'académie. L'auguste élève, parvenu au trône, témoigna de

plusieurs manières sa reconnoissance à son instituteur. Il le fit directeur à l'académie, le déclara noble, lui donna une terre de la valeur de cent mille livres, conféra à l'aîné de ses fils une prébende qu'il avoit destinée au comte de la Mark, son fils naturel, & donna tant à l'aîné qu'aux deux cadets des emplois conformes à leur inclination. Outre quantité d'excellens mémoires qu'il a fournis à l'académie, particulièrement sur les couleurs, les nombres, les pensées, les chiffres, & une traduction françoise du *Printemps* de Kleist, Mr de Béguelin a fait dernièrement un petit poëme sur la guerre de Hollande. Il est mort au mois de Janvier de cette année 1789.

Behmer (Fréderic Ehrenreich) né à Berlin en 1721. Il fut conseiller à la chambre des appels, ensuite directeur au collége supérieur de révision & à d'autres dicastères. Il s'étoit fait connoître par plusieurs ouvrages, les uns en latin, les autres en françois ou en allemand. Un des premiers qu'il donna à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, après en avoir donné d'autres, âgé à peine de vingt ans, est sur *l'importunité des esprits précoces*. Dans un autre

qui eſt de même en latin, il diſcute le droit de contrefaire des livres imprimés ſans privilége. Il écrivoit paſſablement en latin. L'impératrice de Ruſſie l'attira à Pétersbourg en 1772, & le fit préſident d'une chambre de juſtice. M. en 1776. *Meuſel*, *Adelung*.

BENECKENDORFF (Charles Fréderic de) né à Blumenfeld dans la nouvelle Marche. Étant préſident de la régence ou de la chambre de juſtice à Breslau, il ne fut pas content des réformes qu'on fit dans les tribunaux; & les grands chanceliers ni le roi ne furent pas contens de lui, & il ſe retira dans ſes terres. C'étoit un de ces gentilshommes ſtudieux qui auroient pu faire honneur à la littérature, ſi l'on pouvoit dire à ces jeunes gentilshommes quelques vérités dures, mais utiles, lorsqu'ils entrent en carrière. Il étoit grand économiſte & un peu faiſeur de projets; mais trop verbeux, trop diffus. Il écrivoit ſans goût, ſans choix, ſans ombre d'élégance. Si Fréderic II a lu ſes ouvrages, il ne pouvoit que le croire auſſi mauvais écrivain qu'il étoit mauvais magiſtrat. Mort en 1788. *Mém. particul.*

Benzler (Jean Laurent) né l'an 1747, bibliothécaire du comte de Stollberg à Wernigerode. Cette ville a produit un grand nombre d'écrivains estimables, & ses comtes sont considérés depuis plusieurs siècles comme de grands protecteurs des lettres. Mr Benzler avoit déjà donné la traduction de l'*Histoire de Denys d'Halicarnasse*, différens ouvrages anglois & françois. Le plus connu de ses ouvrages est la traduction de l'*Histoire universelle de nos temps*, d'un auteur anglois qu'on croit être Mr Burk. Depuis que Mr Benzler a eu le malheur de perdre presque totalement l'ouïe, il n'auroit pu souhaiter une situation plus avantageuse que celle où il se trouve; le château du comte est sur une hauteur saine, agréable & fertile à côté du Harz. La famille à laquelle il est attaché ne sauroit être plus estimable, & la bibliothèque dont la direction lui est confiée, outre une fameuse collection de bibles que l'aïeul du comte régnant y a rassemblées, est fournie de toutes les grandes collections qu'un particulier est rarement en état de posséder en propre.

BERGEN (Charles Auguste de) né à Francfort sur l'Oder en 1704. Son père, Jean George, d'une famille noble & patricienne de Dessau, étant sans fortune, se destina à la médecine plutôt qu'à la profession militaire ou à la robe. Il y avoit alors plus qu'il n'y en a aujourd'hui, d'illustres exemples de gentilshommes qui se destinoient à la médecine, & qui s'y faisoient recevoir docteurs. *Voyez les art.* KEITH *&* MOEHSEN. Mr de Bergen devint professeur d'anatomie & de botanique à l'université de Francfort; son fils lui succéda dans la même place en 1738, & y réunit six ans après celle de professeur de thérapeutique. Il a imprimé une quantité de dissertations & de thèses, toutes en latin, sur différens sujets d'anatomie & d'histoire naturelle, & sur la médecine pratique. Il y en a d'assez particulières. Dans une, qui est de l'année 1742, il traite cette question : *Lequel des deux systèmes, celui de Tournefort ou celui de Linné, mérite la préférence?* D'autres roulent *sur l'abus & l'inutilité des remèdes terreux, sur les animaux qui restent assoupis pendant l'hiver, sur la noctalopie* ou *vision nocturne.* Enfin dans sa dernière dissertation de l'an 1758, il demande

pourquoi l'obſervation des jours de criſe dans les maladies n'eſt plus ſi exacte ni ſi ſuivie ? J'ai entendu des anatomiſtes célèbres parler avec eſtime des ouvrages de Bergen; & on peut voir ce qu'en dit Éloy dans ſon Dictionnaire de la médecine. Ce Bergen eſt auſſi l'auteur de la *Flora francofurtana.* Mort en 1759.

Berger (Daniel) né à Berlin, graveur en cette ville. Il eſt le ſeul parmi les artiſtes de ſon genre qui ait encore travaillé quelques mois ſous le célèbre Schmidt. Il le remplacera ſans doute, pour peu qu'il avance encore. On ne doit pas juger de ſon habileté par le portrait qu'on voit à la tête des œuvres poſthumes de Frédéric. Il eſt triſte que celle de ſes eſtampes qui devoit être la plus répandue, ſoit la moins belle de toutes celles qui ſont ſorties de ſon burin. Mais il vient d'en donner une autre du même roi infiniment ſupérieure. Mr Berger ne grave pas ſeulement des portraits, mais des pièces d'hiſtoire. Il n'eſt guère ſorti de Berlin ſous Frédéric II. Les artiſtes n'avoient pas facilement les moyens d'aller en Italie, en France ou en Angleterre; mais Mr Berger vient d'obtenir l'agré-

ment du roi régnant pour aller voir travailler Bartolozzi, & les autres artiſtes de cette claſſe qui ſont à Londres.

BERGMANN (Jean Chriſtophe) paſteur en deux villages de la Siléſie, né en 1726. Il a écrit en latin de petits commentaires ſur quelques endroits de la ſainte écriture, & d'autres diſſertations. Une a pour titre: *Miniſter eccleſiaſticus ſtigmaticus Chriſti.* Il n'eſt pourtant pas franciſcain.

BERNOULLI (Jean) né à Bâle en 1741, d'une famille qui a produit pluſieurs géomètres de la première claſſe. Il fut fait maître ès arts à treize ans & demi, & ſoutint ſes théſes pour les degrés en droit avant l'âge de dix-neuf ans. Peu après il eut comme géomètre une place à l'académie de Berlin avec penſion. Quoique habile dans l'aſtronomie & dans le calcul; inventeur même d'un nouveau calcul dont il a donné les principes dans le premier volume de ſon Recueil pour les aſtronomes, il ſe ſentit porté, par le déchet de ſa ſanté, à d'autres genres, ſurtout à la géographie. Il voyagea beaucoup pour ce motif. Il vit la Flandre,

l'Angleterre, la France ſeptentrionale en 1768 & 1769, la Provence & l'Italie en 1774 & 1775, enſuite la Ruſſie & différentes parties de l'Allemagne. Cela l'engagea non ſeulement à donner la relation de ſes propres voyages, mais à raſſembler de celles des autres voyageurs ce qu'il trouva de plus utile. Il eſt bien triſte qu'il ait presque perdu l'ouie, comme Mr Benzler. Malgré ſon infirmité il ne ceſſe de s'occuper d'ouvrages utiles de plus d'un genre; & il vient de donner en allemand & en françois l'édition d'un ouvrage conſidérable de Tieffenthaler ſur l'Inde orientale, en trois parties. V. *Adumbratio erudit. Baſileenſ. Athenis Rauricis addita.*

BERTRAM (Chrétien Auguſte) né à Berlin l'an 1752, ci-devant ſecrétaire du grand directoire, depuis quelque temps agent du margrave de Schwedt. Mr Bertram & le profeſſeur Schmidt de Gieſſen ſemblent tous deux s'être particulièrement attachés à connoître l'hiſtoire du théâtre allemand & ſon état actuel. L'un & l'autre ont beaucoup écrit ſur ce ſujet en hiſtoriens & en critiques. On a attribué à Mr Bertram une diſſertation latine de Mr Weidlich,

& un autre petit ouvrage de Mr Kutner, professeur à Mitau, sous le titre de *Caractères des poëtes & des prosateurs allemands*, dont Mr Bertram n'a été que l'éditeur. Depuis que l'auteur principal de ces *Caractères*, connu d'ailleurs par sa traduction d'Homère, est devenu cultivateur & même marchand de fleurs à Mitau, on voudroit voir cet ouvrage augmenté, en modérant pourtant le ton panégyrique qui y règne. Mais comment faire lorsqu'on parle de ses contemporains & des vivans ?

Bertram (Joachim Christophe) né dans le Mecklenbourg, sous-bibliothécaire à l'université de Halle depuis 1775. Il a fait connoître un historien grec, nommé *Dorothée de Mitylène*, dont les bibliographes n'avoient fait aucune mention. Il a fait des additions à quelques ouvrages de Richard Simon sur le nouveau testament, & des observations sur la traduction allemande de la bible par Luther. Il a beaucoup travaillé sur les ouvrages de Sigismond Baumgarten.

Bertram (Philippe Ernest) né à Zerbst en 1726, mort professeur de droit à Halle en 1777. Ses introductions à l'histoire de la constitution

tution des états, & furtout de ceux de l'Allemagne, ne font plus regardées depuis que les Putter, les Schlœzer & tant d'autres ont écrit fur cette matière. De même fa traduction du *Cours de belles lettres* de Batteux ne fe compte plus pour rien depuis que Mr Ramler en a fait une autre, & qu'il y a ajouté de judicieufes remarques. La feule des traductions de Philippe Bertram qui trouve encore des lecteurs, eft celle de l'*Hiftoire d'Efpagne* de Ferreras. Comme il n'y a point d'hiftoire plus complète de cette grande & illuftre monarchie, cet ouvrage doit fe foutenir par fon fond, quelque défectueufe qu'en foit la traduction.

Beulwitz (Charles Augufte de) d'une famille noble de Schwarzbourg, major dans le régiment des gendarmes dans l'armée pruffienne, a traduit quelques pièces de théâtre du françois en allemand, & paroît d'ailleurs très-bien connoître la littérature de fa nation. Il eft parent du favant miniftre d'état de Hanovre, qui par fon zèle pour les lettres, & par fa bonne intelligence avec les miniftres pruffiens, a contribué à l'avancement des études dans différentes provinces de la baffe Saxe.

BEYER (Jean Auguſte de) né à Halberſtadt l'an 1730, étudia dans l'école célèbre d'Ihlfeld. Avant d'entrer dans l'adminiſtration des finances, il avoit fait quelques pièces légères qui ont été applaudies, & que Mr Ramler, juge très-compétant, a inſérées dans un recueil de pièces choiſies. Mr de Beyer ayant pris du goût pour la botanique, au moins pour la partie la plus agréable, ſemble avoir abandonné Calliope pour s'attacher à Flore.

BIELFELD (Jaques Fréderic, baron de) né à Hambourg, comme nous l'avons dit ailleurs. Le roi le fit baron, parce qu'il lui parut mériter cette diſtinction. De tous ſes ouvrages le ſeul qui le fit connoître aux étrangers, ce ſont les *Inſtitutions politiques*. Des hommes qui étoient à la tête des affaires dans un pays qui paſſe pour être des mieux gouvernés, m'ont dit qu'ils le regardoient comme le meilleur livre qu'un miniſtre d'état pût lire. Il a, comme Beauſobre, trop légérement eſpéré de faire une carrière brillante dans les miſſions étrangères & dans le miniſtère, s'étant fié aux apparences de la faveur. Mr de Bielfeld, de même que Mr

de Beausobre, a écrit sur la littérature allemande, pour la faire connoître aux François. Mort en 1770. Ses ouvrages sont imprimés à Leide en huit volumes in-8vo.

Biester (Jean Éric) est né à Lubeck vers le milieu du siècle. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla les continuer à Gœttingue, où il fut reçu docteur en droit. Il entendit Mrs de Selchow, Putter & Gatterer; mais il se proposa peut-être d'imiter Mrs Heyne & Schlœzer. Quelques gens de lettres de Berlin l'ayant fait connoître à Mr le baron de Zedlitz, chargé alors du département ecclésiastique & littéraire, ce ministre le fit son secrétaire, & en quelque façon son traducteur. Car le premier ouvrage par lequel Mr Biester débuta dans le public en 1777, a été la traduction d'un mémoire que Mr de Zedlitz avoit prononcé à sa réception à l'académie des sciences. Il se chargea ensuite de quelque rédaction pour le savant libraire Nicolaï, & de l'édition de quatre *dialogues de Platon*, avec des notes choisies d'auteurs modernes. Il traduisit en allemand les observations de Mr Kavanilles sur l'ar-

ticle *Espagne* de l'Encyclopédie méthodique. Une place de bibliothécaire étant devenue vacante après que Mr l'abbé Pernetti l'eut quittée, Mr Biester l'obtint en 1783, la même année que commençoit à paroître le journal intitulé : *l'Écrit du mois*, (*Monatschrift*,) dont Mr Biester est co-rédacteur avec Mr Gedicke. Cet ouvrage eut d'abord beaucoup de vogue, nonobstant que l'Allemagne fût déjà inondée de pareils écrits & sous le même titre de *Monatschrift.* Je ne sais s'ils ont cru de bonne foi, ou s'ils ont feint de le croire, que le catholicisme se répandoit en Allemagne parmi les luthériens & les réformés ; & ils ont souvent rempli leurs cahiers de tirades sur des maximes ou des pratiques qu'ils supposent être essentielles au catholicisme ; & ce journal fut rempli de controverses dignes du temps de Chemnitz & de Bergius. On a poussé jusqu'à la persécution. On y dénonce, on prétend prouver que tel ou tel protestant est secrètement catholique & même jésuite. Ces Messieurs ne pouvoient manquer d'exciter des plaintes, de s'attirer des procès & de faire beaucoup parler d'eux. Des brochures qui paroissent tous les mois, écrites assez librement & avec force

donnent également lieu à bien des applaudiſſemens, ou à des contradictions qui fourniſſent ample matière à d'autres brochures. Mais Mr Bieſter avec ſon eſprit, ſon érudition, ſon ſtyle ne fera-t-il jamais que des traductions, des annotations; ou des *écrits du mois*, que le titre même annonce ne devoir point paſſer à la poſtérité?

Bilguer (Jean Ulrich) chirurgien major des armées du roi. Un ouvrage où il prouve qu'il faut en venir très-rarement à l'amputation des membres, fit ſa fortune, parce que le roi trouvoit que cette opinion miſe en pratique devoit diminuer le nombre des invalides. Mais le livre eſſuya de grandes contradictions en Angleterre, où pour ſauver la vie des malades on emploie plus qu'ailleurs des remèdes efficaces, mais par la même raiſon plus dangereux.

Bitaubé (Paul Jérémie) né à Kœnigsberg, capitale de la Pruſſe, vers l'an 1730, d'une famille de François réfugiés. Il s'étoit deſtiné au miniſtère de la parole de Dieu dans un temps où pluſieurs gentilshommes de la même colonie

avoient embrassé cet état ([a]). Mr Bitaubé prêcha comme les autres & comme bon ecclésiastique ; il publia des réflexions sur la confession du vicaire savoyard de Rousseau. Mais le goût dominant de Mr Bitaubé étoit la poësie & la belle littérature. Il entreprit de traduire Homère, dont il donna le premier essai en 1760. Il tâcha bientôt après d'imiter son auteur de la manière qu'avoit fait Fénelon, en composant un poëme en prose sur l'histoire de *Joseph*, sujet pour le moins aussi convenable que Télémaque pour un ouvrage de cette nature. Aussi le *Joseph* fut-il traduit presque dans toutes les langues de l'Europe.

Un autre ouvrage de même genre & plus héroïque, qui est *Guillaume de Nassau*, n'eut pas autant de succès ; peut-être parce qu'un héros hollandois ou flamand qui n'eut rien à faire hors de sa province, n'intéresse pas tous les Européens comme Joseph intéresse tous les chrétiens ([b]). Ces ouvrages ne lui firent point abandonner sa première entreprise, qui étoit la traduction d'Homère. Il s'occupa de ce sujet

(a) Voyez les articles d'ANIÈRES & PAJON.

(b) V. ci-dessus *Introduct.* Sect. X.

avec une perſévérance dont le ſuccès lui mérita une place très-diſtinguée parmi les auteurs françois ſes contemporains, & ſes concurrens. Sa traduction paſſe pour la meilleure de toutes celles qui ont paru, & les notes qu'il y ajouta ſont auſſi très-judicieuſes & bien choiſies. Il ſortit de l'état eccléſiaſtique peu de temps après que le roi lui eut donné une place & une penſion à l'académie. Si Mr d'Alembert y a contribué, comme l'on dit, cette compagnie ne put que lui en avoir de l'obligation. Le margrave d'Anſpach, dont il avoit été conſeiller réſident à la cour de Berlin, lui procura enſuite le moyen & la permiſſion de ſéjourner à Paris, où il eſt depuis quatre ans, ſans ceſſer d'être membre ordinaire de l'académie de Berlin. L'académie des inſcriptions & belles lettres de Paris ſe l'aſſocia, & elle ne pouvoit faire une acquiſition plus ſortable à ſon inſtitution, puiſque dans la vue d'illuſtrer Homère il a fort approfondi les antiquités de la Grèce.

Bloch (Marc Éléazar) médecin juif établi à Berlin, né à Anſpach de parens fort pauvres. Son père très-bigot paſſoit le jour à lire la bi-

ble & le talmud, & la mére avec un fort mince commerce de friperie gagnoit de quoi nourrir son mari & ses enfans. Mr Bloch à l'âge de dix-neuf ans ne savoit pas encore lire l'allemand, & ne savoit pas un mot de latin. Il n'avoit lu que quelques livres des rabbins, & parloit un patois franconien mêlé de jargon judaïque. Un chirurgien de sa nation établi à Hambourg, le prit pour instituteur de ses fils. Il apprit le bon allemand en entendant lire les gazettes, & en l'étudiant ensuite. Avec son petit salaire il payoit à un catholique bohémien, aussi pauvre que lui, les leçons qu'il prenoit dans la langue latine. Il acquit en même temps quelques connoissances de chirurgie Comme il avoit des parens à Berlin, il vint dans cette ville pour étudier l'anatomie. Il surmonta toutes les difficultés que les corps suscitent partout aux nouveaux venus. Il obtint enfin de prendre des leçons, & il alla continuer son cours & se faire recevoir docteur à l'université de Francfort. Revenu à Berlin il se fit connoître à feu Mr Martini, qui le reçut dans sa *société des amis ou des curieux de la nature.* Pour faire quelque chose d'analogue à cette institution particulière, Mr Bloch

commença par l'hiſtoire de la *marraine*, poiſſon que l'on pêche à ce que l'on prétend dans les ſeuls lacs de la Poméranie. Il s'aviſa en même temps de ſe former un cabinet d'hiſtoire naturelle, afin d'avoir un moyen de ſe faire connoître, & de ſe procurer des pratiques parmi les chétiens. Par un emploi très-louable de ſes épargnes il aſſembla une collection ſurprenante d'animaux aquatiques de toutes les parties du globe; & il entreprit d'écrire l'hiſtoire des poiſſons : il en fit tirer & graver les deſſeins avec une exactitude & un ſoin admirable. J'ai été ſouvent chez lui avec des voyageurs très-inſtruits, qui ont été frappés de la reſſemblance du poiſſon diſſéqué avec les planches gravées & enluminées conformément à ſes couleurs naturelles. Il eut d'abord quelque bonheur dans ſon entrepriſe. Un de ces François qui vinrent dans le Brandebourg lorsque Fréderic établit la fameuſe régie des acciſes, mourut ici; & on trouva dans ſes effets qui furent vendus à l'encan, des manuſcrits originaux du père Plumier. Ce religieux de l'ordre des minimes, étoit tel que ſon inſtitut devroit rendre ceux qui ont quelque génie, c'eſt à dire botaniſtes & connoiſſeurs

de toutes ſortes d'animaux aquatiques; puisque ces pères, comme l'on ſait, ne vivent régulièrement que de légumes & de poiſſons. Le père Plumier avoit fait trois voyages en Amérique, & il en avoit toujours rapporté de nouvelles richeſſes. Quoiqu'il n'ait rien publié que ſur la botanique, à l'exception de l'*art de tourner*, on ſait qu'il avoit beaucoup écrit ſur les oiſeaux & les poiſſons; mais on ne ſavoit pas ce qu'étoient devenus ſes manuſcrits; & l'on ignore jusqu'à préſent de quelle manière ils ſont tombés dans les mains d'un miſérable douanier, dont ils paſſèrent dans celles de Mr Bloch. Ce docteur fit à ſes frais trois éditions de ſon ouvrage, deux en allemand in-4to & in-8vo, une autre magnifique in-folio en françois ſur la traduction, qu'il paya aſſez honnêtement à Mr de Lavaux, & qu'il dut ſouvent faire corriger. Le nombre des ſouſcripteurs & des acheteurs ne ſuffit point à tant de frais; & ce docteur n'avoit pas eu part aux entrepriſes financières du fameux Éphraïm. Un bien plus grand malheur lui ſurvint encore. Il avoit un fils unique déjà fort avancé dans la faculté. Ce fils voyageant en France & en Angleterre pour procurer des ſouſcripteurs à l'édi-

tion françoise de l'hiſtoire des poiſſons, mourut à Paris en 1787. Cette perte plongea dans la plus profonde affliction le père déjà accablé de fatigues & de dépenſes. Il ne diſcontinua pourtant pas de travailler à ſon hiſtoire. Mais il paroît diſpoſé à laiſſer à d'autres le ſoin d'en continuer l'impreſſion. Parmi les autres ouvrages de Mr Bloch, ce qu'il a publié ſur la génération des vers inteſtinaux eſt très-connu.

BLUM (Joachim Chrétien) né à Rathenow l'an 1737. Il a fait quelques pièces dans le genre lyrique & quelques comédies. Il vit encore (comme il vécut toujours) en ſimple particulier dans ſon pays. On trouve de ſes poëſies dans les *Supplémens* (*Beytræge*) *à l'académie des grâces*, qui ſe publient à Halle dans l'*almanach des muſes* & dans différens journaux. Les *Promenades* (*Spaziergænge*) qu'il publia en différens petits volumes, lui valurent une belle maiſon que ſa majeſté régnante lui a fait bâtir. Son dictionnaire des proverbes allemands n'eſt pas encore fort avancé.

BOATON (Mr de) né à Aubonne dans le pays de Vaux. Il étoit ancien capitaine dans un régiment suisse au service du roi de Sardaigne, lorsqu'une longue maladie fit croire à ses parens que l'état militaire ne lui convenoit pas; & ils le déterminèrent à le quitter. Il fut sur le point de rentrer dans la même carrière après qu'il se fut rétabli; mais Mr de Lentulus lui fit accepter une place de gouverneur qu'on lui proposa à l'école militaire de Berlin. Il avoit bien toutes les qualités qu'il falloit pour diriger la conduite de jeunes gentilshommes; mais il ne put souffrir d'être gouverné par le secrétaire du général Buddenbrock, gouverneur en chef de cette école. Il quitta cette place, & il établit en ville une pension de gentilshommes, tant nationaux qu'étrangers, qui pour la réussite des élèves, alloit presque rivaliser l'école ou l'académie d'où il étoit sorti. Heureusement Fréderic II, qu'on accuse d'avoir établi tant de monopoles, n'avoit pas fait un droit exclusif de l'éducation des jeunes gens, quelque grandes sommes qu'il eût dépensées pour donner de l'éclat à l'école militaire, & pour relever la maison des cadets. Un très-riche bourgeois de Berlin lui fit

de telles conditions, pour l'engager à se charger de l'éducation de son fils unique, que Mr le capitaine ne sut s'y refuser, au grand regret de bien du monde. Nous avons de Mr de Boaton des essais en prose & en vers, & une traduction en françois d'un joli poëme allemand, l'*Oberon* de Mr Wieland. Le traducteur a fait voir par cette entreprise qu'on pouvoit introduire avec succès les stances de l'Arioste & de Berni dans la poësie françoise. Il a traduit l'*Oberon* en rimes octaves. Mr de Godeau dans son poëme de l'*Assomption de la sainte Vierge*, avoit employé des stances de dix vers.

Bock (Fréderic Samuel) né à Kœnigsberg l'an 1716, théologien & professeur de langue grecque, a écrit sur des matières ecclésiastiques, & fait en allemand des livres élémentaires pour l'instruction de la jeunesse, & quelques ouvrages en latin sur les antiquités des Grecs: une histoire des anti-trinitaires, en deux vol. in-8vo, 1774—1776. Il avoit déjà donne en 1753 une histoire particulière du socinianisme prussien. Son *Histoire naturelle de Prusse* est estimée des botanistes & des minéralogistes; & c'est de lui

lui qu'on a tiré presque tout ce que dit de cette province l'auteur de la Monarchie prussienne dans le second volume. Mais cette histoire a le même défaut de prolixité que celle de Beckmann sur le Brandebourg. Ce sont cinq volumes in-8vo fort épais, imprimés à Dessau, 1782 — 1784. Mort en 1786.

BOCK (Charles Théophile) né à Friedland l'an 1746, avocat à Kœnigsberg, ensuite à Marienwerder. Il a fait quelques poësies, que l'on trouve dans des journaux, & Mr Ramler en a inséré quelques-unes dans son *Florilége* (*Blumenlese.*)

BOCKSHAMMER (Jean Chrétien) pasteur à Festenberg en Silésie, né à Teschen en 1733. A l'âge de quarante ans il ne dédaigna pas de devenir prosélyte du diacre Lavater, piétiste célèbre, dont il publia un *Manuel moral* (*Sitten-Büchlein*). Il est aussi l'éditeur de quelques traductions allemandes des ouvrages de Sarganeck, & des sermons de Dambrowski, tous deux Polonois.

Bocquet (Jean Robert) né à Magdebourg l'an 1740. Il y a plusieurs ecclésiastiques réformés françois de ce nom. Quoique celui que nous nommons ici n'ait imprimé que quelques discours en allemand faits à des enterremens à Danzic, il est à propos de dire que la colonie françoise du Brandebourg fournit des ministres à presque toutes les villes du nord, où cependant ils sont souvent obligés de prêcher en allemand. *Meusel.*

Bode (Chrétien Auguste) né en 1742 à Wernigerode, ville située au pied du Hartz, de laquelle le roi de Prusse est seigneur suzerain, quoiqu'elle appartienne à une branche des comtes de Stollberg qui en porte le nom. Mr Bode est professeur de langues orientales à Helmstedt. Ses dissertations sur les langues hébraïque, arménienne & turque, & autres pareils ouvrages, sont remplis d'érudition.

Bode (Jean Elert) né à Hambourg en 1747. Son père étoit maître d'écriture & d'arithmétique, profession qui a quelque rapport avec la science dans laquelle le fils s'est distin-

gué. Il n'y avoit à Hambourg d'autre mathématicien que Mr Jean George Bufch, qui eft encore actuellement à la tête d'une académie de commerce, très-excellent homme pour les inftructions élémentaires, & juftement eftimé de fes compatriotes hambourgeois. Mr Bode apprit de lui les premiers élémens de géométrie & de cosmographie. Ses talens pour l'aftronomie fe manifeftèrent presque dès l'enfance. L'éclipfe du 5 Août 1766 a fervi à les développer, & à le faire connoître au public. Car il publia tout de fuite, n'étant âgé que de dix-neuf ans, un effai fur cette éclipfe. L'année d'après il entreprit un journal aftronomique, qu'il intitula: *Introduction à la connoiffance du ciel étoilé*, qu'il continua jusqu'à l'an 1776. Dans cet intervalle la comète qui parut l'automne de 1769, lui fournit un nouveau fujet de calcul aftronomique, & fa réputation fut établie dans toute l'Europe favante. Il eft eftimé non moins des aftronomes anglois que des françois. Mr de la Lande a préfagé que Mr Bode éclipferoit tous ceux qui fe font diftingués de nos jours dans cette fcience vraiment célefte. Sa découverte d'une nouvelle conftellation, qu'il appela *l'Honneur de Fréderic*,

(*Friedrichs*

(*Friedrichs Ehre*,) porta le nom de l'habile astronome jusque dans l'Amérique. L'académie de Berlin l'avoit choisi dès l'an 1776 pour travailler aux almanachs. Mais il n'y fut associé comme membre que dix ans après. Peu de savans, dans un genre qui paroît dispenser ceux qui le cultivent de faire attention à leur style, méritent à cet égard autant d'éloges que notre astronome. Tous les Allemands, de quelque cercle qu'ils soient, tant en le lisant qu'en l'entendant lire ses mémoires aux assemblées académiques, trouvent qu'il écrit fort nettement dans sa langue. La lecture des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, qu'il a beaucoup lus, & auxquels il a fait des remarques justes & profondes, paroît avoir contribué à la netteté & à la clarté de son style. L'on sait d'ailleurs qu'il commença à écrire dans le temps que feu Mr Lessing, Mrs Nicolaï & Ramler à Berlin, Mrs Gærtner & Charles Schmidt, travailloient à bannir ce mélange barbare de mots latins, françois & allemands.

Bodt (Jean de) né à Paris de parens huguenots qui furent forcés de sortir de la France à la révocation de l'édit de Nantes, avoit alors

douze à treize ans. Il entra peu de temps après en qualité de cadet au service de Guillaume, prince d'Orange, avec lequel il passa en Angleterre, lorsque ce prince y fut appelé au trône. Bodt y eut le rang de capitaine, & il fut employé comme architecte à la construction de Whitehall. En 1700 il passa au service de Prusse sous Fréderic I, sous lequel il donna plusieurs desseins, tant d'édifices publics que de maisons particulières, & il eut part surtout au magnifique arsenal de Berlin, dont le plan avoit été donné par un hollandois nommé Néring. Mr Bodt continua de servir quinze ans sous Fréderic Guillaume I. Mais piqué de ce que Walrawe lui avoit été préféré pour conduire les fortifications de Magdebourg, il demanda son congé; & par la médiation d'un autre architecte il entra au service de Saxe. Il y obtint d'abord sous Auguste II un traitement convenable; & fut fait ensuite grand maître d'artillerie de campagne, & commandeur du corps de génie. Il vivoit encore lorsque Fréderic II parvint au trône; mais il ne paroît pas que ce roi ait pensé à l'attirer de nouveau à Berlin. Il mourut à Dresde en 1745.

BOEHME (Martin Théophile) paſteur de l'égliſe luthérienne des *onze mille vierges* à Breslau, né en 1715. Tout ce qu'il a publié eſt conforme à ſa profeſſion & à ſon état. Il a auſſi traduit en allemand le *nouveau ſpectateur françois*, qui ne vaut pas l'ouvrage d'Addiſſon & de Steele, qui a ce titre par excellence.

BOEHMER (George Louis) né à Halle en 1715, troiſième fils de Juſte Henning qui ſuit, mort profeſſeur à Gœttingue. Ses traités ſur le droit féodal lui ont attiré beaucoup d'auditeurs & acquis une grande renommée; mais il ne paroît pas qu'il ait égalé celle de ſon père. *Dreyhaupt*, *Putter*, *Weidlich*.

BOEHMER (George Rodolphe) célèbre profeſſeur d'anatomie & de botanique à Wittenberg dès l'an 1752, appartient un peu plus de loin à ce catalogue. Il eſt né en Siléſie avant que le roi de Pruſſe fût maître de ce pays. Nous en avons parlé ailleurs. *Viaggio germanico*. Lett. 19.

BOEHMER (Juſte Henning) né à Hanovre en 1674, profeſſeur & directeur de l'univerſité de Halle, & chancelier de la régence de Mag-

debourg: mort en 1749. Ses ancêtres venoient sans doute de la Bohême, & ils ont gardé pour leur nom celui de leur patrie. Son père, avocat à Hanovre, le fit étudier chez lui jusqu'à l'âge de de dix-neuf ans. Il l'envoya en 1693 à l'université de Jéna, où il y avoit de très-célèbres professeurs. Il ne faisoit que de commencer son cours lorsque l'université de Halle fut ouverte solennellement. Bœhmer voulut être spectateur de cette solennité littéraire. Il accompagna ensuite à Rinteln un jeune homme avec lequel il vint étudier à Halle sous Stryck, Thomasius & Buddeus. Stryck, qui l'aimoit beaucoup, lui procura encore l'occasion de s'arrêter à Halle. Il le plaça comme précepteur (*Hofmeister*) auprès de deux gentilshommes de la maison de Busch. Bœhmer venoit de prendre le grade de licencié, lorsqu'en 1701 il reçut ordre de Fréderic I, nouvellement couronné à Kœnigsberg, de venir à Berlin avec les deux jeunes comtes de Busch. L'année d'après il fut reçu docteur & fait professeur extraordinaire. En cette qualité il soulagea son maître & son protecteur Stryck. Celui-ci étant mort en 1711, Bœhmer devint professeur ordinaire. On lui fit inutilement plu-

ſieurs propoſitions pour l'attirer à Berne & à Zelle, & aux univerſités de Tubingue & de Marpourg. Sa profeſſion a toujours été le droit. Mais la partie où il ſe fit un grand nom, fut le droit eccléſiaſtique & le droit féodal. On a de lui, outre les préfaces & autres pièces, quelques-unes même en vers allemands, plus de cent trente-neuf ouvrages, tous écrits en latin. Malgré les principes que la religion luthérienne qu'il profeſſoit lui fait ſoutenir, Bœhmer n'eſt guère moins lu des canoniſtes catholiques que des proteſtans. Il paroît plus érudit que le Flamand van Eſpen, qui d'ailleurs eſt auſſi très-eſtimé. Il n'étoit pas d'avis qu'on pouſſât trop loin la tolérance à l'égard des Juifs. Un de ſes traités a pour titre : *de cauta Judæorum tolerantia.* L'empereur Charles VI lui fit faire un expoſé des droits de l'empire ſur les duchés de Parme & Plaiſance, & il vouloit l'attirer à Vienne, avec des diſtinctions & des appointemens conſidérables, pour remplacer le baron de Lyncker; mais le roi Fréderic Guillaume I, qui vouloit le garder, lui refuſa conſtamment ſon congé. Fréderic II le fit directeur de la chancellerie de Magdebourg après la mort de Ludwig,

auquel il ne survécut que six ans. Il laissa quatre fils, tous quatre professeurs & auteurs, qu'on trouve nommés ici. *Dreyhaupt*, *Putter*.

BOEHMER (Philippe Adolphe) né à Halle l'an 1716, quatrième fils de Juste Henning. Il est professeur de médecine, d'anatomie & de chirurgie à Halle. Il a donné beaucoup d'ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés parmi les dissertations anatomiques de Haller. Il est presque le seul de sa profession qui ait toujours continué à écrire en latin.

BOEHMER (Jean Samuel Fréderic) l'aîné des quatre fils de Juste Henning, né à Halle en 1704, professeur des décrétales à Francfort sur l'Oder. Ses ouvrages regardent le droit criminel, & il ne publia presque rien dans le genre de son père. Mort en 1772.

BOERNER (Émanuel Charles Henri) né en 1743. La dissertation latine qu'il donna à Halle en achevant ses études académiques, annonçoit le bon économiste. Elle tendoit à prouver que c'est un très-grand mal que d'attacher une idée

de bassesse aux ouvrages manuels : *de opificiorum ignobilitate inani & noxia.* Il fut ensuite précepteur du comte de Manteufel en Livonie. Tous les écrits qu'il livra depuis à la presse en allemand, sont sur des sujets d'économie & de finance. Il vit à Breslau, où il a un emploi dans l'administration, & il est secrétaire d'une société économique. Il a fourni quelques articles à un ouvrage périodique qui parut à Berlin sous le titre de *Variétés* (*Mannichfaltigkeiten*). Je l'ai cité quelque part parmi les historiens, en supposant, comme on le disoit, qu'il eût eu la plus grande part à la composition d'un ouvrage anonyme sur la Silésie. Mais le rédacteur de l'*Allemagne littéraire* attribue cet ouvrage à Mr de Kloeve. *Zweit. Nachtrag zu der 4ten Ausgabe.*

Bohl ou Bohlius (Jean Christophe) professeur à Kœnigsberg, où il est né l'an 1703, étoit contemporain de Haller, qui parut l'estimer, puisqu'il inséra plusieurs de ses ouvrages dans la collection qu'il publia. Il fit des observations sur les ouvrages de Ruysch & de Boerhaave.

Bonin (Chrétien Fréderic de) né à Magdebourg, où son père étoit en garnison avec son

régiment. Le père étant mort, la mère, dame d'honneur de la princesse Amélie, sœur de Fréderic II, eut soin de veiller à son éducation & à son avancement autant qu'elle le put. Mr de Bonin éprouva tous les avantages & les désavantages de la naissance, du séjour dans une grande capitale, & de l'état militaire. Il fut fait officier dans les gendarmes, le plus beau régiment de cavalerie qui soit peut-être en Europe. Ce régiment est toujours à Berlin, & les officiers subalternes sont les seuls jeunes militaires que l'on y voie dans les grandes sociétés. L'esprit de Mr de Bonin, cultivé de bonne heure, le porta bientôt à la belle littérature. Aimant & fréquentant le théâtre, il se tourna de ce côté-là. Il commença par donner des traductions de quelques comédies françoises. Bientôt il produisit quelques pièces de sa composition. La tragédie qu'il intitula *la Vengeance* ou *le Duc de Montmorenci*, & *le Valet de chambre femelle*, semblent avoir intéressé plus particulièrement. Beaucoup d'articles concernant ce théâtre qu'on trouve dans les journaux, sont de lui. Ce goût décidé pour le théâtre le porta à quitter le service militaire de Prusse, pour être chambellan

& surintendant du théâtre d'un duc de Mecklenbourg, & le dérangea plus d'une fois dans ses affaires économiques.

Borck (Caroline de) née à Kœnigsberg, de la même famille des suivans, jeune demoiselle dont nous venons de voir un très-joli tableau d'histoire. V. Keyserlingk.

Borck (Gaspar Guillaume de) né à Gesdorff en 1744. Sa famille est des plus anciennes & des plus illustres de la Poméranie, de la Prusse, & de la Pologne, où elle s'est répandue. " Tout le monde sait en Allemagne, dit Mr de „ Maupertuis dans l'éloge de ce ministre acadé- „ micien, le rang que tient la famille de Borck. „ Les historiens de Poméranie les plus célèbres „ prétendent que dès le cinquième siècle elle „ étoit établie dans cette province, qu'elle dé- „ fendit pendant plus de six cents ans contre „ les Venèdes. Son origine se perd dans ces „ temps où la barbarie ne conservoit aucune „ époque. Depuis que la Poméranie devenue „ chrétienne eut quelque connoissance des let- „ tres, on trouve des Borck nommés dans tous

„ les anciens monumens, & on les y voit jouir „ de plusieurs droits de souveraineté....... Les „ guerres qu'ils entreprirent en Pologne, & con„ tre les ducs de Poméranie, leur furent fu„ nestes; ils perdirent leurs villes & leurs châ„ teaux, & furent réduits dans un état où leurs „ ennemis n'eurent plus rien à craindre." Depuis ce temps tout a sans cesse concouru à rendre à cette famille son ancienne splendeur. Messieurs de Borck, devenus sujets de la maison régnante, ont toujours occupé les premières charges de l'état & de l'armée. Le comte Gaspar Guillaume fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire à Vienne dès l'an 1738, sous Fréderic Guillaume I. Il y étoit encore lors de la rupture entre les deux cours, de l'an 1740. Rappelé à Berlin à cette occasion, il fut fait ministre d'état, adjoint au comte de Podewils. Ce titre auroit suffi pour le faire agréger à l'académie en qualité de membre honoraire. Mais Mr Borck étoit connu comme homme de lettres, & auteur par des traductions estimées de la *Pharsale* de Lucain, & de quelques pièces du théâtre anglois. Mort en 1747, âgé de quarante-trois ans.

Borck (Henri Adrien, comte de) né à Halle en 1715, entra fort jeune au ſervice, & il ſe trouva aux campagnes de 1742 & 1744. Avant l'ouverture de la troiſième guerre en 1756, Fréderic II le plaça auprès du prince de Pruſſe ſon neveu en qualité de grand gouverneur; & dans cet emploi il parut digne d'être fait membre honoraire de l'académie. Il continua dans le même poſte jusqu'en 1764, lorsque par je ne ſais quel propos de guerre & de tactique il eut le malheur de déplaire; le roi le renvoya brusquement, & déclara que l'éducation du prince étoit finie. Le comte de Borck alla vivre dans ſes terres, en s'occupant d'économie, & publia quelques mémoires dans ce genre. Fréderic II parut lui rendre ſes bonnes grâces, & l'invita quelquefois à ſes dînés, lorsqu'il alloit faire les revues en Poméranie. Fréderic Guillaume II parvenu au trône, témoigna à ſon ancien gouverneur de la reconnoiſſance, lui conféra l'ordre de l'aigle noir, & l'avança au grade de lieutenant général. M. en 1788.

Borrelly (Jean Alexis) né à Salerme en Provence l'an 1738. Il étoit profeſſeur d'élo-

quence à Aix, lorsque Mr d'Alembert le proposa au roi de Prusse pour remplacer Mr Toussaint à l'école militaire. Dès qu'il fut à Berlin en 1772, on le fit membre de l'académie des sciences. Il a donné une logique tirée des meilleurs auteurs, & très-bien écrite, & a fait quelques ouvrages sur la manière d'enseigner. Il eut à cet égard quelques démêlés avec feu Mr Sulzer son collégue à la même école, & son confrère à l'académie. Il en eut d'autres avec un maître de langue qui en avoit avec tout le monde En 1788 Mr Borrelly s'est malheureusement brouillé avec un général dont il avoit rédigé les mémoires, & avec lequel il eut un procès dans les formes. Ces distractions & celles que lui causèrent des entreprises dans lesquelles il s'est engagé par bonté de cœur, l'ont beaucoup détourné des occupations qui lui auroient fait honneur. Il a été fort attaché à Monseigneur le prince Henri de Prusse, qui lui donna souvent des marques réelles de sa bienveillance. Par quelques écrits qu'il vient de publier, & par ceux qu'il annonce, on peut juger que Mr Borrelly a beaucoup de goût pour les beaux arts, comme en avoit son compatriote le marquis d'Argens.

Borgstede (Auguſte Henri) né vers l'an 1760, ſecrétaire d'une chambre de juſtice à Berlin, étudia aux univerſités de Halle & de Gœttingue. Il commença ſa carrière comme les deux tiers des gens de lettres allemands, par être attaché à quelques gentilshommes qui ſouhaitèrent de l'avoir pour compagnon à l'univerſité & dans leurs voyages. En 1781 il étoit à la chambre des domaines de la Marche électorale, avec un appointement fort modique. Mr de Voſs, devenu préſident de cette chambre, lui procura les plus grands moyens d'acquérir des connoiſſances profondes & exactes dans les matières économiques, ſur lesquelles il vient de donner d'excellentes réflexions. C'eſt en comparant ſa topographie du Brandebourg avec celle de Beckmann dont nous avons parlé, qu'on voit combien les connoiſſances ſont avancées & le goût s'eſt perfectionné dans les pays pruſſiens. Si Mr le comte de Mirabeau, ou ſon co-opérateur, eût vu cette deſcription & les réflexions que le même auteur avoit déjà publiées ſur la ferme générale des domaines, le ſecond volume de ſa *Monarchie pruſſienne* n'y auroit rien perdu.

BOROWSKY (George Henri) né à Kœnigsberg en 1740, pasteur dans un village de la Prusse. Il a imprimé des sermons, & quelques traités sur la manière de prêcher. Il avoit devant lui un grand modèle dans la personne de Quandt dont nous parlerons.

BOUMANN (Jean) né à Amsterdam l'an 1706. Son aïeul ou quelqu'autre de ses ancêtres avoit retenu le nom de la profession qu'il exerçoit, & ce nom est resté aux descendans. Boumann en hollandois comme Baumann en allemand, signifie architecte ou constructeur. Jean Boumann étoit un de ceux que le roi Fréderic Guillaume fit venir à Potsdam pour construire un petit vaisseau qui pût lui servir pour aller par eau de Potsdam à Caput & dans les îles que forme la Havel dans le voisinage de sa résidence. Il lui fit bâtir ensuite dans la même ville les maisons hollandoises qu'on voit encore autour du bassin. Ayant fait voir beaucoup d'habileté dans l'architecture, Boumann fut aussi employé à d'autres bâtimens avec le baron de Knobelsdorff, sous Fréderic II. Le palais royal à Breslau, des casernes à Schweidnitz, l'hôtel

des invalides, l'église du dôme, le palais du prince Henri à Berlin sont de lui. Si aucun de ces bâtimens n'eut autant d'approbation que ceux de Knobelsdorff, c'est probablement parce qu'il ne s'étoit pas formé comme celui-ci sur la grande architecture italienne. Au reste il entendoit assez bien l'exécution, & l'art d'accorder chaque partie à l'objet pour lequel le bâtiment étoit destiné. Il ne tomba point, par exemple, dans l'absurdité des perrons. Il mourut en 1776, & laissa deux fils, qui sont tous les deux employés dans l'architecture & dans le génie. Nous ne parlerons que du suivant.

BOUMANN (George Fréd.) major dans l'artillerie. Son père commença à le faire travailler qu'il n'avoit pas neuf ans, & le plaça bientôt dans l'artillerie. Mr Boumann se vit dans la situation de dresser le canon contre les casernes de Schweidnitz, qu'il avoit bâties lui-même avec son père. Le roi lui fit construire quelques ponts, & le chargea de conduire le bâtiment de la nouvelle bibliothèque sur le dessein qu'il lui donna. Ce bâtiment ne fit point d'honneur, ni au roi, ni à l'architecte qui fut obligé d'obéir. Le dessein

eſt tiré de je ne ſais quel édifice de Vienne, & il ne ſeroit pas abſolument mauvais, s'il avoit été deſtiné à d'autres uſages qu'à une bibliothèque, ou s'il étoit au moins ſitué au fond d'une rue. Mais par ſa poſition actuelle & pour l'uſage auquel il ſert, il eſt impoſſible de le trouver bon.

BOYSÉN (Fréderic Éberhard) né à Halberſtadt en 1720. Il eſt prédicateur ou curé de cour à l'abbaye de Quedlinbourg, & inſpecteur d'une école de la même ville. Aprés avoir publié un volume de ſes ſermons & une collection des anciens hiſtoriens du pays de Magdebourg & de Halberſtadt, il s'occupa de la philologie orientale. Il a écrit ſur l'*hiſtoire des muſulmans*, ſur *la bible* & ſur *l'alcoran*. Si la princeſſe Amélie, ſœur du feu roi, eût réſidé à cette abbaye comme les princeſſes qui l'ont précédée, Mr le paſteur Boyſen, quoique théologien, auroit eu l'honneur d'entretenir quelquefois Fréderic II; d'autant plus qu'il a fait des livres élémentaires pour les uſages des écoles, & qu'il pouvoit parler de l'inſtruction publique & des auteurs claſſiques plus raiſonnablement qu'Arlétius.

BRANDES

BRANDES (Jean Chrétien) né à Stettin en 1733, eſt un des comédiens auteurs dont le nombre eſt plus grand en Allemagne que dans les autres pays. Ses tragédies d'*Olivie* & d'*Ottolie*, quoiqu'eſtimées de quelques connoiſſeurs, n'ont eu qu'un médiocre ſuccès, par une raiſon générale que nous avons touchée dans l'Introduction. Ses comédies en ont eu davantage; & ſon opéra d'*Ino* eſt plus que paſſable. Cet acteur poëte, qu'on a goûté à Dresde, à Hambourg & à Riga, ſe feroit perfectionné à Berlin, s'il eût pu s'accommoder avec le directeur Dœbblin. Ses réflexions ſur le théâtre de Londres, de Paris & de Vienne, devroient ſervir à perfectionner le théâtre allemand. Mais ſes confrères ne veulent point de règles de lui, & lui n'en veut point de ſes confrères. Il ſera parlé d'un chimiſte Brandes dans les articles ELLER & POTT.

BRAUN (Jean Adam) docteur en médecine, demeurant à Halle, a fait quelques pièces de théâtre & quelques romans.

BRAXEIN (Fabian Abraham de). Il n'y a plus, dit-on, dans la Pruſſe royale que trois

familles de l'ancienne nobleſſe du pays, c'eſt à dire ſarmate ou polonoiſe; celle de Braxein eſt une de ces trois, & ſemble même aller finir dans la perſonne de celui dont nous parlons, né dans la Pruſſe orientale près de Liebſtadt, en 1722. A l'âge de ſeize ans Mr de Braxein avoit été reçu docteur; à vingt-un & vingt-deux ans il avoit fait des livres, & il avoit été placé dans la magiſtrature, enſuite dans le miniſtère. Je ne ſais pourquoi il a été réduit à vivre comme ſimple particulier. On ſait ſeulement que ce n'eſt pas pour des raiſons qui faſſent honneur à ſa naiſſance & à ſa littérature; & que ce n'eſt pas ſon nom que l'on citera pour prouver qu'une naiſſance diſtinguée & l'éducation ſoignée qu'a généralement la nobleſſe, inſpirent des ſentimens élevés, & des maximes d'une morale héroïque & généreuſe.

BRÉDOW (Aſmus Ehrenreich de) né en 1693 d'une des plus anciennes & des plus illuſtres maiſons de la Marche de Brandebourg, que les chronologiſtes du pays font venir de la ville de Bréda dans les Pays-bas, ſous le margrave Albert l'ours, diſent-ils, vers l'an 1150. Cette

famille s'éleva bientôt à toutes ſortes de dignités. Elle donna pluſieurs prélats aux égliſes de la Marche électorale, & particulièrement à celle de Brandebourg. On n'en trouve pourtant aucun parmi les évêques auteurs, comme on trouve des Alvensleben, des Blumenthal, des Bulow dans le quinzième & ſeizième ſiècle. Les ſeigneurs de Brédow ne commencèrent à être connus dans la république des lettres que dans ce ſiècle; & il paroît que cet Aſmus Ehrenreich ait été le premier à rechercher cette ſorte d'illuſtration. Lorsqu'il fut entré dans le ſervice militaire, il cultiva les lettres & les ſciences, même ſous le règne de Fréderic Guillaume, qui ne les favoriſoit pas; mais qui ne laiſſoit pas d'eſtimer les connoiſſances de Mr de Brédow. Sous le règne de Fréderic II, il ſe diſtingua comme bon officier dans les deux premières guerres de Siléſie, & ſurtout à la bataille de Keſſelsdorff, avant que le roi pût faire attention à ſes talens littéraires. Mais le général de Still, membre de l'académie, étant mort, Mr de Maupertuis voulut le remplacer par une autre perſonne de diſtinction, & propoſa le général de Brédow, chevalier de l'ordre de l'aigle noir, d'autant plus qu'il étoit

oncle de Mr le comte de Rédern, curateur de l'académie. Mr de Brédow mourut quatre ans après, en 1756, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Je dis à la suite de cette attaque, car voici une particularité remarquable de sa mort. Il étoit depuis quelque temps tourmenté de douleurs de tête, & sujet à des vertiges. Il eut en 1756 à Halberstadt une attaque si forte, qu'on le crut absolument mort. Les médecins & le chirurgien du régiment que Mr de Brédow commandoit, voulurent l'ouvrir, & pendant cette opération trop hâtée il donna des signes certains de vie, mais qui naturellement cessèrent bientôt. Nous tenons cette anecdote de bon lieu. Le reste se trouve à peu près dans son éloge ([a]).

BREYMANN (Henri Adam Jules) né vers l'an 1712. La vivacité, le caprice, l'étourderie peut-être le firent voyager à l'âge de quinze ou seize ans. Il parcourut l'Italie avec très-peu de ressource & sans autre but que de courir le monde. Ce voyage ne le recula point dans sa carrière des lettres. Il fut d'abord compagnon

(a) V. *Mémoires de l'académie*, de l'an 1758.

d'étude & inftituteur de quelques gentilshommes à l'univerfité de Francfort, enfuite profeffeur dans des écoles royales. Il eft directeur depuis trente ou quarante ans d'un collége de gentilshommes, fondé dans l'ancienne maifon du chapitre de Brandebourg, dont il eft forti de bons fujets, entr'autres un miniftre d'état ([a]) que Frédéric diftingua particuliérement. Ses mémoires fur l'éducation de la nobleffe font le fruit d'un grand fens, de beaucoup de lecture & d'une fort longue expérience.

Une dame de la famille de Schmettau, veuve d'un officier d'une maifon également illuftre, époufa Mr Breymann, pour être en état de donner une éducation convenable aux enfans qu'elle avoit de fon premier mari, Mr de Kamecke. Cette dame peut écrire en quatre ou cinq langues, en latin, en italien, en efpagnol, en allemand & en françois. Mais elle n'a rien publié que dans ces deux dernières.

BRINCKMANN (Jean Pierre) médecin à Duffeldorff, né à Orzoy dans le pays de Cléve. Ses *Obfervations*, & fa *Théorie de la fermenta-*

([a]) Fréderic Guillaume de Schulembourg.

tion, imprimées en 1773 & 1774 à Cléve & Dusseldorff, lui ont fait de la réputation. Sa *Dissertation sur la possibilité d'être enterré vif*, pourroit servir d'avant-propos à quelques romans. Il a fait d'autres ouvrages sur la médecine, tous en allemand.

BRONSWIC. *V.* ÉLISABETH, Reine de Prusse.

Les ducs de Bronswic n'ont pas moins mérité des lettres en Allemagne que les ducs de Modène & de Ferrare en Italie. Les deux maisons, comme tout le monde le sait, sortent de la même tige. La maison d'Est a fait beaucoup en Italie, même dans notre siècle. Quand on n'auroit à citer que les ouvrages de deux bibliothécaires de Modène, Muratori & Tiraboschi, ce seroit toujours de très-grandes preuves de ce qui s'est fait sous la protection de ces princes. Mais aucun des ducs de Ferrare ou de Modène, au moins dans ces deux derniers siècles, ne s'est mis au rang des auteurs, comme ont fait plusieurs princes de la maison de Bronswic. Auguste, duc de Dannenberg-Wolfenbuttel, tige des deux branches qui ont régné à Bronswic, &

de celle qui règne à préfent; celui qui a jeté le fondement de la belle bibliothèque de Wolfenbuttel, a étudié, voyagé, foutenu des thèfes, fait des livres en latin, comme s'il avoit été un homme de lettres de profeffion. Le duc Antoine Ulric, mort en 1714, âgé de quatre-vingt trois ans, eft après l'empereur Maximilien I, le feul des princes fouverains dont les ouvrages écrits en allemand font encore lus. Les deux romans d'*Aramène* & d'*Octavie* font un peu dans le goût de l'*Aftrée* de Mr d'Urfé, & paffent pour des ouvrages agréables & bien écrits. Ni fon fils ni fon petit-fils qu'il a vus naître, n'ont fait aucun livre; mais cet efprit de littérature, ce goût pour les études qu'Ulric avoit, fembla fe perpétuer dans la poftérité de ce duc, nonobftant la profeffion militaire dans laquelle elle s'eft fi hautement diftinguée. Comme la plupart de ces princes, & furtout ceux qui ont des titres littéraires, ont vécu dans les états du roi, commandant des troupes pruffiennes, ils entrent néceffairement dans le plan de notre ouvrage. J'ignore fi le duc régnant a écrit l'hiftoire de fon temps & de fes campagnes, comme a fait Fréderic II, ou s'il

écrit d'autres ouvrages pour être livrés à la presse. Mais nous sommes très-assurés qu'il pourroit écrire en françois comme le grand Fréderic son oncle, & qu'il pourroit écrire en italien aussi bien pour le moins que Gualdo Priorato, célèbre historiographe du temps de Ferdinand & de Léopold I. Mais s'il écrivoit dans la langue de son pays, qui est si fort en vogue présentement, à quel degré de force, de précision, d'élégance n'atteindroit pas un prince qui a tant d'esprit & de discernement, & qui a été si souvent entretenu par les auteurs auxquels la langue allemande en grande partie est redevable de la perfection qu'elle a atteinte de nos jours, tels que Gærtner, Jérusalem, Lessing & Conrad Schmid? Peut-être Charles Fréderic veut-il plutôt par ses bienfaits, ses connoissances, ses conseils, aider à faire de bons ouvrages les hommes de lettres qu'il a, soit à sa cour, soit dans l'illustre collége carolin, ou à l'université de Helmstedt & à la bibliothèque de Wolfenbuttel, que d'écrire lui-même & de se faire imprimer. Quelque parti qu'il prenne sur cela, son nom ne peut manquer de passer à la postérité la plus reculée, même dans les annales de la littérature.

Si l'exemple de Fréderic II a concouru à ranimer dans la maison de Bronswic l'amour des lettres & de la philosophie, le duc régnant ne contribue pas moins à nourrir, à ranimer les études dans les états prussiens.

Bronswic (Fréderic Auguste) né en 1740, frère du duc régnant, & fils, comme tous ses autres frères, de Philippine Charlotte de Prusse, eut pour gouverneur Mr de Walmode, conseiller d'état, homme fort instruit; & pour précepteurs Mr l'abbé Jérusalem & le docteur Kirchmann. Le professeur Gærtner dont nous avons parlé ailleurs, y eut aussi part. Son étude principale a toujours été la science militaire, dans laquelle il se distingua dès sa première jeunesse pendant la guerre de sept ans. Il s'en occupa très-sérieusement depuis la paix de Hubertsbourg; & nous avons lieu de croire que les premiers & les principaux traits de la fameuse instruction que Mr de Saldern donna à ses officiers, & que Mr de Pirch fit passer en France, où elle fut imprimée, sont sortis de la plume du prince Fréderic. L'étude de la tactique ne l'empêcha point de cultiver d'autres genres de littérature; & pour s'y exer-

cer il choisit des sujets dignes d'un neveu, d'un élève, d'un général du grand Fréderic. Il traduisit du françois en italien avec beaucoup de pureté de style, même avec élégance, les *Considérations sur la grandeur & la décadence des Romains* de Montesquieu. Il composa pareillement en italien une histoire du grand Alexandre, où l'on voit beaucoup de discernement dans le choix des faits qu'il rapporte, & beaucoup de justesse dans les réflexions qu'il mêle à ces faits. L'ouvrage fut traduit en françois par Mr Erman, professeur d'éloquence à Berlin. Fréderic II le lut dans cette langue, parce qu'il ne lisoit guère que du françois, & parut le goûter beaucoup. Le prince depuis-lors n'écrivit plus qu'en françois ou en allemand ce qu'il vouloit publier. Vivant à Potsdam & à Berlin, il souhaita d'être membre de ce corps illustre dont le roi étoit le chef. Il fut reçu le 20 Décembre de l'an 1764. Il composa plusieurs petites pièces de théâtre, qui furent représentées devant le prince Henri, dont le goût pour le théâtre françois est très-connu. Il en composa d'autres en allemand, parmi lesquelles *Céphale & Procris*, & *l'Ariadne* ont été représentées non seulement à Berlin,

mais à Strasbourg & à Paris. La tragédie de *Régulus*, imitée de Dorat, & une comédie tirée de Rochon de Chabane, ont été données au théâtre national de Berlin & à celui de Bronswic. Quoique S. A. S. ait toujours témoigné beaucoup de bonté aux gens de lettres italiens & françois, il n'en témoigna pas moins aux allemands, malgré l'exemple contraire du roi son oncle; & ceux qu'il honora plus particulièrement, méritent sans doute les distinctions qu'il leur a marquées. Mr Engel est un de ceux qu'il invitoit à dîner avec la duchesse sa mère, la princesse abbesse de Gandersheim sa sœur, & plusieurs personnes de la famille royale, avec des cavaliers & des dames de la cour, & quelques académiciens. Le prince Fréderic, qui par un ancien usage établi dans sa maison a pris le titre de Duc depuis que son frère est parvenu à la régence, n'a pas adopté les principes de Fréderic II à l'égard de la religion, comme il en a pris le goût pour la belle littérature. S. A. S. passe pour être très-orthodoxe, c'est à dire attachée à la confession d'Augsbourg, & même pour protectrice des ascétiques. Je ne crois pas hors de propos de le remarquer, parce que

cela contribue aux progrès de l'éloquence de la chaire.

BRONSWIC (Guillaume Adolphe, prince de) né en 1745, frère du précédent, eut les mêmes instituteurs que celui-ci; mais il entendit plus particulièrement les professeurs Gærtner & Baudiss. Étant venu à la cour de Prusse, il fut aussi membre honoraire de l'académie l'an 1764. Le premier essai de ses occupations littéraires fut une traduction de Salluste, qui mérita l'approbation du roi son oncle. Il fit ensuite un discours sur la guerre, pour faire sa cour au roi, dans l'armée duquel il avoit aussi pris service. Il ne fut pourtant que spectateur pour quelques instans de la grande guerre, dans laquelle deux de ses oncles & trois de ses frères étoient acteurs. Son père ne pouvoit se résoudre à l'exposer, surtout depuis que le prince Albert Henri avoit été tué. Guillaume Adolphe eut cependant un régiment, & il passa quelques années à Kœnigsberg dans la nouvelle Marche, où il composa un poëme en françois sur la *Conquête du Mexique*. Le roi Fréderic semble en avoir jugé favorablement, & il en parle dans

ſes lettres. Cependant ce poëme, qu'il intitula *la Mexicade*, n'a pas été imprimé, & ne le ſera probablement jamais, parce que l'auteur n'a pas pu mettre à l'ouvrage la dernière main qu'il falloit pour le mettre en état de voir le jour. La guerre s'étant ouverte entre la Ruſſie & la Porte, le prince Guillaume obtint l'agrément du roi pour aller ſervir dans l'armée ruſſe; & il ne fit que trop voir qu'il étoit brave. Il s'expoſa à tous les dangers; ſon ardeur lui cauſà une fièvre d'inflammation, qui l'enleva en 1771 à l'âge de vingt-ſix ans. Mr l'abbé Jéruſalem en a fait l'éloge en allemand, & Mr Mérian l'a traduit en françois. Il paſſa conſtamment pour avoir plus d'eſprit que le prince Léopold ſon frère, qui s'eſt rendu immortel par ſon genre de mort; mais celui-ci l'emportoit dans l'opinion publique par les qualités du cœur.

Bruggmann (Louis Guillaume) né à Kobshagen dans la Poméranie ultérieure en 1743, prédicateur de la cour à Stettin. Son ouvrage principal eſt une deſcription très-détaillée de l'état préſent de la Poméranie. Si on avoit, au moins de ſiècle en ſiècle, de pareils

détails de chaque province, la géographie seroit la ſcience la plus parfaite. Les états du roi de Pruſſe ſont à la vérité ceux qui manquent le moins de cette ſorte d'ouvrages. Mais qui lira hors de la province même deux gros in-4to pour connoître la huitième partie du royaume de Pruſſe? L'auteur n'auroit-il pas dû dans une deſcription auſſi étendue jeter quelques lumières ſur l'hiſtoire, c'eſt à dire ſur l'état préſent de ce duché?

BRUMBERY (Charles Guillaume) né à Berlin en 1757, prédicateur à Alt-Landsberg, dans la moyenne Marche. A l'âge de vingt-ſix ans il donna un ouvrage ſur l'éducation du genre humain. On diroit qu'il connut le monde en ſortant des bras de la nourrice.

BUCHOLTZ (Samuel) né en 1717 à Prizwalk dans la Prignitz, où ſon père étoit curé. Vivant comme maître d'école, enſuite comme paſteur dans de très-petites villes de province, à Werben, à Havelberg, à Liechen, à Cremmen, & rien moins qu'à ſon aiſe, il a fait des ouvrages qui demandent de grands ſecours. Il

lui falloit aller chercher les livres à trois, cinq & dix poſtes de chez lui. Cependant ſa conſtance dans le travail le conduiſit à finir une hiſtoire du Brandebourg, qui eſt la plus entendue qu'on ait faite jusqu'ici. Elle va jusqu'à 1770. L'auteur eſt mort en 1774. Cet ouvrage en ſix volumes in-4to, eſt ſix fois plus diffus que ne le ſont les mémoires pour ſervir à cette hiſtoire, que nous avons de Fréderic II. Ceux qui ont fourni les matériaux ſur lesquels Mr le comte de Mirabeau a compoſé ſa Monarchie pruſſienne, n'ont rien connu de mieux pour une hiſtoire ſuivie du Brandebourg. Et il ſeroit encore difficile d'en propoſer une autre meilleure. Cependant elle pourroit être beaucoup mieux digérée & faite avec plus de goût. Ce bon maître d'école & prédicateur n'a pas connu le bon ſtyle Son Éloge de la maiſon d'Arnim, ni ſon Apologie du grand Conſtantin, ne ſe liſent guère. Mais ce qu'il a écrit ſur l'hiſtoire du Mecklenbourg eſt encore eſtimé dans ce pays.

BUCHNER (Andreas Élias de) né en 1701 à Erfurt, où ſon père étoit paſteur des hôpitaux. Il fit ſes premières études dans les écoles

de cette ville, fort grande, & remarquable par plusieurs établissemens littéraires de différent genre. Buchner, quoique luthérien, étudia la philosophie à Erfurt sous un bénédictin, nommé Marian Brockie, dans un collége qu'on appelle le couvent écossois (*Schotten-Kloster.*) Il se voua ensuite à la médecine, qu'il étudia à Halle sous Hoffmann, Alberti, Coschwitz, & le célèbre botaniste Buxbaum. Après quelques autres emplois & des titres d'honneur qui lui acquirent la noblesse, il fut appelé à Halle, pour remplacer Schultz comme professeur ordinaire de médecine, avec le titre de conseiller privé. Le nombre de ses ouvrages est presqu'aussi grand que celui de Hoffmann. Mort en 1769. *Dreyhaupt*, *Bœrner*.

BUCK (Fréderic Jean) né en 1722 à Kœnigsberg en Prusse, où il est mort professeur en 1786. Il n'y a pas tant d'avocats que de théologiens qui passent de leur première profession aux mathématiques, à l'histoire naturelle & à la philosophie. Le professeur Buck étoit pourtant un de ceux qui tournèrent le dos à la jurisprudence, pour se donner à la métaphysique &

& à la géométrie. Au milieu de sa carrière, il changea aussi de langue. Ses premiers ouvrages étoient en latin; depuis 1760 il n'écrivit plus qu'en allemand. *Meusel.*

Bucking (Jean Jaques Henri) né en 1740 à Stendal dans la vieille Marche, où il est établi depuis quelques années comme médecin & chirurgien, après avoir été fait docteur à Helmstedt. Ses autres ouvrages appartiennent à la faculté qu'il professe; mais les traités sur le vernis & la laque, & sur l'*art de relier les livres* n'ont rien à faire avec la médecine. Ce sont de ces délassemens que cherche un savant que sa profession n'occupe pas assez. Il a fourni cependant beaucoup de mémoires au *Nouveau Magasin pour les médecins.*

Burde (Samuel Théophile) né à Breslau en 1753. Il est un des poëtes dramatiques que vante aujourd'hui la Silésie. Il a traduit le *Tableau de Paris* par Mercier. Cette traduction a été le sujet d'un procès littéraire entre lui & Mr Claudius, qui se l'attribue également.

BURGER (Godefroi Auguste) né à Aschersleben dans la principauté de Halberstadt en 1748. Se trouvant, par le lieu de sa naissance, plus proche du pays de Hanovre que du Brandebourg, il n'étudia, ni ne chercha d'emploi dans les états du roi de Prusse. Il fut bailli dans quelque village de l'électorat de Hanovre, & il s'établit ensuite à Gœttingue, où il donne des leçons particulières de belles lettres. Il y fait presqu'autant de figure que les plus célèbres professeurs de cette illustre université. On trouve dans ses poësies légères de l'esprit, de la naïveté, de la bonne plaisanterie. On prétend qu'il n'a imité ni les Grecs, ni les Latins, ni les François; mais quelquefois seulement de vieux auteurs *de ballades angloises*. Il est au reste dans le genre de l'Italien Berni, & du François Scarron par son *Iliade travestie*, quoiqu'il n'y ait pas trop de rapport entre les vieux poëtes anglois & ces deux poëtes burlesques.

BURJA (Abel) né à Berlin en 1752. La colonie françoise de Berlin fournit à une grande partie du nord des pasteurs réformés & des instituteurs. Mr Burja, sorti de l'école de Mrs

Formey & Erman, fut placé chez Mr Taſtiſcht-chef à Baldine, près de Moſcou. Enſuite il fut appelé pour deſſervir l'égliſe françoiſe à Péters-bourg. De retour à Berlin il donna en 1785 la relation, auſſi bien écrite qu'intéreſſante, de ſon voyage, ſous le titre d'*Obſervations d'un voyageur ſur la Ruſſie, la Finlande, la Livonie, la Courlande & la Pruſſe.* Il fut fait paſteur à l'égliſe françoiſe de la Fréderícſtadt. Cependant porté par ſon goût à la géométrie, il donna un Eſſai ſur le calcul différentiel & intégral, qui obtint le ſuffrage du plus grand géomètre de nos jours. Cet Eſſai le fit choiſir pour enſeigner les mathématiques à l'école militaire, où il ſuccéda à Mr de Caſtillon fils, lorsque celui-ci remplaça Mr Prevoſt, ci-devant profeſſeur de philoſophie à cette école. Différens autres ouvrages dans le même genre lui ont ouvert les portes de l'académie au commencement de l'année courante 1789.

BURMANN (Gottlob Guillaume) né à Hirſchberg en Siléſie. Son penchant pour la belle littérature l'arracha à l'étude ennuyeuſe de la juriſprudence. Il eſt auteur depuis plus de vingt

ans de quantité de pièces fugitives, la plupart insérées dans des ouvrages périodiques, comme dans le Magasin de Mr de Schirack, dans les Variétés berlinoises, *Berlinischen Mannigfaltigkeiten.*

BUSCHING (Antoine Fréderic) né à Stadthagen en 1724. Il étudia la théologie à Halle, peu après le retour de Wolff, y publia quelques ouvrages en latin, & en traduisit d'autres du latin en allemand. Il eut des emplois à Lemgo, ensuite dans le duché de Holstein, dont il donna la description. Ce fut son coup d'essai dans la carrière qu'il courut avec un très-grand succès. Il accompagna en Russie le comte de Lynar, frère du beau Lynar, dont Fréderic II parle dans ses ouvrages, & qui a été envoyé de Saxe à Pétersbourg. S'étant fait connoître dans cette grande capitale, soit comme ecclésiastique érudit, soit comme homme habile dans la direction des écoles, il obtint d'établir une espèce de séminaire, où beaucoup de monde alloit, tant pour apprendre sa méthode d'enseigner, que pour étudier sous lui. On l'élut ensuite pasteur de l'église luthérienne de St Pierre. Il étoit dans cette place à Pétersbourg, où il jouis-

ſtoit d'une grande réputation, lorsque l'impératrice Éliſabeth mourut & que Pierre III & Catherine II montérent ſur le trône. Le comte de Munich, fameux général rappelé de ſon exil, étoit à Pétersbourg l'ancien & presque le patron de l'égliſe luthérienne de cette grande capitale. Le général ſe brouilla avec le paſteur Buſching, qu'il avoit auparavant protégé ([a]). Mr Buſching demanda ſon congé, & quitta Pétersbourg, malgré les offres avantageuſes que lui fit faire l'impératrice pour le retenir. Revenu de la Ruſſie, il s'établit à Altona, où il s'arrêta deux ans. Il avoit donné dès l'an 1754 la première édition de ſa Géographie, & dès-lors celle de Hubner, qui vivoit encore, fut miſe de côté. Il ne ceſſa jamais de travailler à perfectionner cet ouvrage ſi utile à toutes les claſſes de perſonnes, ouvrage qui a fait & ſoutenu ſa réputation. Étant à Altona il commença à travailler à la rédaction de ſon Magaſin géographique & hiſtorique, pour lequel il avoit déjà ramaſſé de grands matériaux. Il avoit été intimement lié avec Mr de Korf, Courlandois, mi-

([a]) V. *Vie du comte de Munich*, *Magaſ.* Tom. III. p. 323 & ſuiv. 1765.

niſtre de la cour de Pétersbourg en Danemark & en Suède, & avec le général Molck, qui avoit commandé des corps de troupes autrichiennes dans les guerres de Charles VI contre les Turcs. Tous les deux lui communiquèrent des relations de différentes cours, & des deſcriptions de différens pays, qui ont fait le premier fonds de ce Magaſin. Un général nommé Bawer, qui avoit commandé dans l'armée des alliés pendant la guerre de ſept ans, lui fournit d'autres renſeignemens aſſez exacts ſur différentes parties de l'Allemagne. Dans la ſuite d'autres perſonnes, qui avoient été dans les affaires, contribuèrent encore à groſſir l'ouvrage, qui ne commença à être livré au public qu'en 1767, la même année que l'auteur fut établi à Berlin. Le miniſtre d'état Munchhauſen, prédéceſſeur de Mr Zedlitz au département eccléſiaſtique & littéraire, le propoſa au roi, & le fit faire profeſſeur & recteur d'un collége qu'on appelle du *cloître gris*, parce que l'emplacement qu'il occupa, étoit autrefois un couvent de franciscains habillés de gris, connus en beaucoup de pays, ſous le nom de recollets. La célébrité du nouveau recteur & ſa bonne adminiſtration relevè-

rent ce collége, auquel on en avoit uni un autre, appelé *de Cologne*. Un marchand berlinois, nommé Streit, mort à Venise, où il avoit fait une grande fortune, légua à ce collége des fonds considérables, moyennant lesquels Mr Busching vient de faire bâtir une belle maison, pour y loger le recteur & les maîtres, au lieu du vieux cloître & d'une vieille maison ruineuse qu'il y trouva. Dès la première année qu'il fut installé dans ce poste, il publia ses réflexions sur les projets & les essais qui avoient paru jusqu'alors sur l'amélioration des écoles. Il faut croire que ses idées ont été trouvées bonnes, puisque les conseillers qui ont la surintendance de ce collége l'ont laissé faire ce qu'il a jugé à propos. Outre sa *Géographie*, son *Magasin*, & plusieurs ouvrages élémentaires à l'usage de son école, tous exacts, & différens autres livres qu'il a faits depuis qu'il est à Berlin, il publia une *Feuille hebdomadaire* (*Wochenblatt*), pour n'être pas le seul écrivain allemand qui ne fît point d'ouvrages périodiques. Après la mort de Fréderic II, il traça les *Caractères* dont nous avons déjà parlé ailleurs.

C.

CAGNONI (Charles de) né dans le royaume de Naples au commencement du siècle. On ne sait par quel motif, ni à quelle occasion, ni à quel âge il quitta Naples. Mais lorsqu'il alla en Russie il avoit déjà été quelques années à Londres. A Pétersbourg il se fit connoître au comte Ostermann, alors grand chancelier, qui l'employa dans la chancellerie, c'est-à-dire au département des affaires étrangères. En 1739 on l'envoya en Turquie pour négocier la paix entre la Russie & la Porte. Le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France, étoit chargé de la médiation. Mais c'étoit Mr de Cagnoni qui avoit les instructions & les pleins pouvoirs pour conclure Il la conclut effectivement aux meilleures conditions qu'on pouvoit espérer, après que le maréchal Neuperg l'avoit déjà conclue pour la cour de Vienne (a). Peu après son retour arriva la révolution qui mit Élisabeth sur le trône. Cagnoni prévit la chute d'Ostermann, & demanda son congé. Après l'avoir obtenu, & avoir été en conséquence rayé de l'état

(a) Voyez *Manstein*, *Mém. de Russie.* §. 2. p. 48.

des ſtipendiés, il fut obligé d'attendre dix-huit mois avant de pouvoir obtenir un ſauf-conduit pour partir, malgré les inſtances & les démarches qu'il fit; & il ſavoit ſans doute celles qu'il falloit faire. Il l'obtint enfin; il s'arrêta quelque temps à Hambourg, & vint enſuite à Berlin. Le roi de Pruſſe l'employa, lui fixa une penſion, le fit agréger à l'académie en 1751, & le nomma même avec le comte de Rédern, un des quatre curateurs. C'eſt le ſeul titre que j'aye pour le placer ici. Car il n'a rien imprimé, que l'on ſache, ni à Berlin ni ailleurs. Le roi l'envoya enſuite en Eſpagne, comme nous l'avons dit en ſon lieu. A ſon retour il lui parut que le roi faiſoit trop peu de cas de lui, & il ſe retira à Naples; & l'on n'eut plus à Berlin de correſpondance avec lui, ni preſque plus de ſes nouvelles. On ſait ſeulement qu'il eſt mort.

CALLENBERG (Jean Henri) né dans le pays de Gotha en 1694. Il étudia à Halle, & il y fut fait profeſſeur. Son genre étoit la controverſe contre les juifs & les muſulmans. Il a écrit immenſement ſur la langue arabe & ſur l'hiſtoire du chriſtianiſme, & plus encore ſur

celle du mahométisme. Mort en 1760. *Dreyhaupt*, *Hamberger*, *Adelung*.

CAMPE (Joachim Henri) né en 1746 dans un village du duché de Bronswic, vint fort jeune à Berlin, & s'y fit connoître par quelques essais philosophiques. Le prince de Prusse le fit aumônier de son régiment à Potsdam; mais l'enthousiasme du pédagogisme le porta à Dessau, où il fut employé dans le célèbre Philantropin sous Basedow. Peu content de l'humeur de ce collégue, il alla établir une pension à Hambourg. Quelque temps après on lui proposa des conditions avantageuses de la part du duc de Bronswic. Il les accepta, & il est dans la résidence de ce prince depuis quelques années. La plupart de ses ouvrages roulent sur l'éducation, & passent pour être bien écrits. Il fit un abrégé latin de la bible, qu'il tira de la version de Sébastien Castalion, un des latinistes protestans du seizième siècle. Plusieurs ecclésiastiques se sont élevés contre les principes de Mr Campe, parce qu'il trouve l'éducation ordinaire trop chargée d'instructions religieuses. Dans d'autres pays, les ecclésiastiques inquiéteroient essentiel-

lement Mr Campe; mais à Bronswic ceux qui gouvernent sont persuadés qu'on peut former de bons citoyens & de bons chrétiens en faisant lire aux jeunes gens un peu plus les offices & les épîtres de Cicéron, & un peu moins les épîtres de St Paul.

CARITA (Pierre) né à Metz, mort à Berlin en 1756. Nous ne parlons de ce médecin que pour dire un mot de son enthousiasme outré pour les anciens, qui lui fit peu d'amis & moins de sectateurs parmi les modernes. Quoiqu'il ait vécu quatre-vingts ans, non sans réputation de beaucoup de savoir & d'une grande probité, il n'a laissé que quelques mémoires, qui se trouvent dans les premiers volumes de l'académie, dont il étoit membre. *Mém. de l'acad.*

CARMER (Jean Henri Casimir, baron de) ministre d'état, grand chancelier de Prusse & chevalier de l'aigle noir, né dans le Palatinat du Rhin près de Manheim. Il étudia à l'université de Gœttingue dans les premières années de sa fondation; ensuite à celle de Halle, qui étoit alors sans contredit la plus célèbre de toutes

celles de l'Allemagne. Il fut employé ſous le grand chancelier Coccéji dans la magiſtrature à Berlin; & il profita ſi bien ſous ce chef, qu'il ſe mit en état de le ſurpaſſer lorsqu'il eut la même place trente ans après. Il n'a pas été profeſſeur comme Coccéji, & il n'a jamais fait de livres comme auteur particulier; mais les règlemens qu'il publia, les inſtructions qu'il dreſſa lorsqu'il étoit à la tête de la juſtice en Siléſie, lui acquirent tellement l'eſtime & la confiance de Fréderic II, qu'il le chargea de compoſer un code général de législation, dont Coccéji n'avoit donné que l'ébauche. Ce code va bientôt être achevé. Par les ſoins que Mr de Carmer s'eſt donnés, par les meſures qu'il a priſes, on peut croire que ce ſera le corps de lois le mieux entendu, le plus complet, & autant qu'on peut l'eſpérer, le plus parfait qu'on ait vu ([a]). Il ſera un des quatre grands ouvrages également claſſiques, quoique compoſés ſur différens deſſeins & avec des vues différentes, que notre ſiècle a vu paroître : l'Eſprit des lois de Montesquieu, la Conſtitution britannique de Blackſtone, la Science de la législation du cheva-

([a]) V. les articles HIPPEL & SUAREZ.

lier Filangeri. En le regardant comme un corps de lois, le code pruſſien n'avoit d'autre modèle digne d'être imité que celui de Sardaigne de l'an 1772. C'eſt ce que Mr le baron de Carmer a dit à l'auteur qui écrit ceci. Cependant les vieux avocats qui avoient étudié ſous Stryck & Thomaſius, & qui étoient accoutumés au droit romain & à l'ancienne procédure, cherchèrent à traverſer l'entrepriſe de Mr de Carmer, comme on avoit fait celle du baron de Coccéji. Mais les obſtacles que ces magiſtrats philoſophes ont dû vaincre, les perſécutions même qu'ils ont eſſuyées, font voir que les gens de lois ſont à Berlin tels qu'ils ſont à Paris, tels qu'ils étoient à Rome & à Conſtantinople, & qu'il faut partout une grande fermeté d'ame pour exécuter de grands deſſeins.

Carrach (Jean Philippe) né en 1730, & élevé à Halle, où ſon père qui ſuit étoit profeſſeur. Il obtint une chaire à l'univerſité de Duisbourg. Il en obtint une autre à Kiel, après avoir été employé quelque temps en Siléſie. Il eſt depuis près de vingt ans à Vienne, où il a donné un dictionnaire latin & allemand in-8vo.

Ses autres ouvrages, tant latins qu'allemands, roulent sur différentes parties du droit public & ecclésiastique. Mais le fils d'un professeur d'une université célèbre, qui eut une place à vingt-cinq ans, qui devroit être naturellement conseiller de justice, ou de légation, & même président, ou continuer du moins la carrière de son père, comment est-il réduit à corriger des épreuves pour un libraire, & à compiler des dictionnaires & des feuilles périodiques hors de son pays, & sans place?

CARRACH (Jean Tobie) né à Magdebourg en 1702, étudioit à Halle lorsque son père, qui étoit marchand, fut par des malheurs de commerce réduit à la misère. Ce revers le mit dans la nécessité de se procurer la subsistance par son travail. Il commença à donner des leçons particulières, & obtint ensuite une chaire de droit en 1739. Les écrits qu'il publia lui attirèrent des vocations à d'autres universités. Il les fit valoir, pour se procurer à Halle des augmentations de gages, & continua de vivre, d'enseigner, & de publier des ouvrages sur le droit jusqu'à la fin de ses jours. M. en 1776, âgé de 74 ans.

CARSTED (Jean Gaspard) né à Bismark dans la vieille Marche en 1684, étudia à Halle, & y fut maître d'école jusqu'en 1715. Il devint ensuite recteur d'un collége fondé par un évêque de la famille de Saldern, à Brandebourg. Quelques ouvrages latins sur l'histoire de cette ville même, lui firent honneur; & il fut appelé à Potsdam en 1726, pour être aumônier de la garnison. Dix ans après il fut fait premier aumônier de l'armée, *Feldprobst*. Mort en 1752. *Adelung*.

CARTHEUSER (Fréderic Auguste) né à Halle l'an 1734. Ses premiers ouvrages parurent à Francfort sur l'Oder. Il fut quelque temps professeur à Giessen; mais après la mort de son père, il prit son congé, & alla vivre dans une terre qu'il a près de cette ville. Il unit l'étude de la belle littérature à la médecine & à la chimie. Il y a un traité de lui sur les *effets pernicieux de vin frelaté avec des ingrédiens minéraux;* un autre sur les moyens de connoître les champignons vénéneux. Il a fourni plusieurs mémoires de cette nature à l'académie électorale d'Erfurt. *Meusel*.

CARTHEUSER (Fréderic) père du précédent, & fils d'un pasteur du comté de Stollberg. Après avoir fait ses premières études à Quedlinbourg, ensuite à Jéna, où il entendit Wédel, Teichmeyer & d'autres célèbres médecins, il exerça d'abord la médecine dans la Thuringe, & fut ensuite reçu docteur à Halle, où il donna des leçons particulières, qui lui méritèrent une chaire de professeur à Francfort sur l'Oder. Il étoit membre des académies d'Erfurt & de Berlin. On a de lui plus de cinquante ouvrages sur la médecine & la chimie. Mort en 1777. *Dreyhaupt*, *Bœrner*, *Adelung*.

CASTILLON (Fréderic de) fils du suivant, né à Berne en 1747, élevé dans une école de village près d'Utrecht jusqu'à l'âge de douze ans. Il y apprit l'arithmétique, un peu de latin, & beaucoup de françois, parce que le maître de la pension avoit une bibliothèque bien fournie de romans, de comédies & d'autres ouvrages d'agrément, tous françois. Il apprit les mathématiques de son père, qui en 1764 le conduisit à Berlin, où l'année d'après on lui procura une place à l'école militaire, pour y enseigner

gner

gner les mathématiques. Son goût pour la musique servit plus qu'aucune autre étude à le faire connoître dans la république des lettres. Mr Robinet, un des rédacteurs du supplément de l'encyclopédie, s'étant adressé à Mr de Béguelin, pour qu'il lui trouvât en Allemagne quelque personne capable de fournir les articles de musique, on proposa le jeune Mr de Castillon, qui s'acquitta de cette tâche à la satisfaction des commettans & du public. Feu Mr Sulzer l'engagea peu de temps après à traduire le gros ouvrage de Mr Hirschfeld, la *Théorie de l'art des jardins*, auquel il ne voulut pourtant pas mettre son nom. Sous le nouveau régne, en 1786, de simple maître il fut fait professeur à l'école militaire; & presqu'en même temps membre ordinaire à l'académie des sciences pour la classe de philosophie spéculative. Le roi lui assura aussi la survivance de son père, comme professeur des cadets d'artillerie. Il est chef d'une loge de francs-maçons.

CASTILLON (Jean Salvemini de) né en 1709, je ne sais si à Florence ou à un bourg de la Toscane nommé Castiglione, d'où la famille est originaire. Il étudia & reçut le bonnet de

docteur à l'université de Pise. S'étant retiré en Suisse l'an 1737, il se fit connoître avantageusement aux savans du pays & à d'illustres voyageurs qui y passoient. Le grand Euler lui envoya des manuscrits dont il souhaitoit qu'il fût l'éditeur. Le marquis de Sacramosa vouloit l'attirer à Pétersbourg en 1751; mais Mr de Castillon préféra une chaire de philosophie & de mathématique qui lui fut offerte à Utrecht. Il y lut des discours en fort beau latin. Il composa un discours en françois sur l'Inégalité des hommes, traduisit en cette langue un Essai sur la mer adriatique de Donati, professeur à l'université de Turin, & un excellent Abrégé de physique par Locke. Il avoit déjà traduit de l'anglois en vers italiens l'Essai sur l'homme de Pope. Quelque personne attachée au service de Prusse l'avoit connu en Hollande, & le recommanda à Fréderic II, qui le fit venir à Berlin, pour donner des leçons de mathématique au corps d'artillerie. L'édition qu'il avoit donnée en 1761 de l'Arithmétique universelle de Newton, avec de bons commentaires, lui ouvrirent l'académie des sciences. Il y fut reçu en 1764 avec Mr Bernoulli, & Guischard surnommé Quintus Ici-

ſius. Le roi philoſophe lui fit traduire la vie d'Apollonius de Tyane, & les livres académiques de Cicéron. Et il voulut pour ſon plaiſir traduire les Viciſſitudes de la littérature de l'abbé Denina. A l'âge de ſoixante & dix-huit ans il ſuccéda à Mr de la Grange dans la place de directeur de la claſſe mathématique.

Catherine II, impératrice de Ruſſie, née à Stettin l'an 1729. On peut compter parmi les particularités de la vie de Fréderic II, que ce monarque a vu naître ſous les drapeaux de ſon père cette grande princeſſe, dont le règne n'eſt pas moins brillant que ne l'a été celui de Fréderic même. C'eſt auſſi la ſeule tête couronnée que ce grand roi mit au nombre des académiciens dont il étoit le chef, & en quelque façon le confrère. Nous ne parlerons d'elle ici qu'autant que ſon hiſtoire a du rapport avec le ſujet de notre ouvrage. Son père Chrétien Auguſte, prince d'Anhalt-Zerbſt, avoit été élevé à Berlin ſous Fréderic I, dans un collége de princes & de gentilshommes, auquel a ſuccédé l'*académie des nobles*, ou *école militaire*, que Fréderic II a fondée en 1764.

Le prince de Zerbſt prit ſervice dans l'armée pruſſienne en ſortant de ce collége, & ſe maria peu de temps après avec une princeſſe de Holſtein, parente d'Éliſabeth Sophie, troiſième épouſe du duc de Bronswic. Le mariage fut béni à Fecheln, maiſon de campagne des ducs de Bronswic. Le duc Ferdinand, auquel la maiſon appartient préſentement, garde avec une ſorte de dévotion la chambre où la cérémonie ſe fit. Le prince de Zerbſt étoit gouverneur de Stettin, lorsque ſon épouſe accoucha de la princeſſe Sophie Auguſtine Fréderique, qui prit enſuite le nom de Catherine. Cette auguſte impératrice témoigna toujours de l'affection à la ville qui l'a vue naître, & lui en a donné pluſieurs fois des preuves réelles. Elle n'en conſerve pas moins pour Bronswic, où elle reçut ſa première éducation chez la même ducheſſe Éliſabeth Sophie qui avoit fait le mariage de ſa mère. Ce n'étoit pas encore l'uſage en Allemagne de donner des maîtres aux princeſſes; c'étoient des dames & des demoiſelles de compagnie qui leur enſeignoient ce qu'on jugeoit à propos de leur faire apprendre. Une comteſſe Gioannini, Siléſienne, d'une famille

originaire d'Italie, eut la plus grande part à la première inſtruction de la princeſſe de Zerbſt, tandis que des demoiſelles françoiſes de familles réfugiées lui apprenoient la langue de leur nation. Quelques théologiens de la religion luthérienne furent chargés de l'inſtruire dans les principes de leur doctrine; ce qui n'empêcha pas que d'autres théologiens de la même communion ne juſtifiaſſent avec de bonnes raiſons ſon changement, lorsqu'elle embraſſa la religion grecque ruſſienne en épouſant le grand duc de Ruſſie. Elle dut, en conſéquence de ce changement, adopter des maximes de tolérance envers les trois principales communions chrétiennes, puisqu'elle a été perſuadée qu'il n'y a pas une grande différence entre le luthéranisme & la religion grecque; & qu'elle n'ignore pas que la différence entre le rit grec & le catholique romain eſt encore moins eſſentielle. D'un autre côté, étant née dans un pays où la religion réformée étoit la religion des ſouverains, elle ne pouvoit pas regarder le calvinisme comme une ſecte de damnés. Parvenue au trône, elle fut en effet auſſi tolérante que Fréderic II, quoique par des raiſons différentes. Mais ce qui eſt en-

core plus de notre ſujet de dire ici, c'eſt que Catherine II a tracé de ſa main le plan du code que la Ruſſie attend, & que Pierre I n'eut pas même le temps d'ébaucher. Cette main auguſte qui écrivit le Conte moral de Chlore Czarewitz, ne pourroit-elle pas écrire l'hiſtoire de ſon empire, ou du moins de ſon règne, comme Fréderic II a écrit celle de ſes ancêtres & celle de ſes guerres? Si la littérature allemande diſpute un jour à la françoiſe l'étendue du pays où elle eſt en vogue, ce ſera à Catherine II que l'allemande ſera redevable de la victoire, ſi elle l'emporte. Sous ſon règne une foule de ſavans allemands ont eu des emplois, & ont fait des livres en Ruſſie. L'on parle & on parlera des correſpondances de Fréderic & de Catherine avec les plus célèbres ſavans de leurs temps; & on louera Catherine d'avoir fait à ſa nation un honneur que Fréderic lui refuſa. Car quoique l'impératrice de Ruſſie ait des correſpondans littéraires à Paris, comme en avoit Fréderic, les ſavans allemands, excepté les Suiſſes, n'ont pas été diſtingués par le feu roi de Pruſſe autant que quelques-uns d'eux le ſont de l'impératrice de Ruſſie.

Catt (Henri de) né en Suisse dans le pays de Vaud. Il fut gouverneur d'un jeune Hollandois, avec lequel il se trouva sur un bateau où le roi Fréderic II, voyageant incognito, se trouvoit aussi. La vivacité françoise du Mentor Suisse, qui ne sachant avec qui il avoit le bonheur de parler, contredisoit librement, plut au monarque. Lorsqu'il jugea à propos de se faire connoître, il lui offrit un sort toutes les fois qu'il voudroit venir s'établir auprès de lui. Cela eut lieu quelque temps après. Mr de Catt vint à Berlin pendant la guerre de sept ans, & remplaça l'abbé de Prades en qualité de lecteur du roi, qu'il suivit dans ses campagnes. Il fit aussi les fonctions de secrétaire de ses commandemens, surtout pour les correspondances littéraires dans les pays étrangers. Mr de Catt étoit l'interprète des intentions du roi, & suggéroit quelquefois à Mr d'Alembert ce qu'on souhaitoit qu'il écrivît à sa majesté. On croit cependant que la correspondance du roi avec le géomètre littérateur fut cause en grande partie que Mr de Catt n'a plus été dans les dernières années de Fréderic II ce qu'il avoit été auparavant. Car ayant pris la liberté d'observer au roi que ses

lettres étoient lues de beaucoup de monde, soit par l'indiscrétion de Mr d'Alembert, soit par la perfidie des gens de la poste, comme ce savant le vouloit faire accroire, le roi prit cela un peu mal, & ne le fit plus appeler. S'il est vrai que cet ancien lecteur & secrétaire de Fréderic II va donner ses entretiens avec le roi son maître, ils serviront à faire connoître davantage l'esprit de l'un & l'autre. Mais si tous ceux qui ont eu l'honneur d'entretenir Fréderic II donnoient au public le récit de leurs entretiens de la manière qu'ont fait le docteur Zimmermann & Mr le prince de Ligne, à proportion du temps qu'ils ont vécu avec lui, quand pourrions-nous nous occuper d'autres choses? Mr de Catt fut fait membre de l'académie en 1760. Il y a de lui dans les volumes des années 1769 & 1770 des mémoires sur les physionomies, auxquels Fréderic II donna lieu, soutenant dans ses entretiens qu'on peut juger les hommes à la physionomie. *V.* PERNETTY.

CAUSSE (Jean Isaac Louis) né en 1728 à Francfort sur l'Oder, est d'une famille originaire du Piémont, où nous avons connu dans le mar-

quisat de Saluce plusieurs familles de ce même nom, Caussa, changé quelquefois en Calza. Mr Causse se distingua fort jeune dans l'érudition hébraïque & dans la théologie, selon la doctrine de Calvin, que les Vaudois du Piémont ont adoptée. Le plus curieux des ouvrages de Mr Causse pour les gens qui ne se mêlent point de théologie, est une dissertation latine *sur la fécondité de la nation juive.* Mr Causse est très-versé dans l'histoire de cette nation & dans les langues orientales. Il ne connoît pas moins celle du pays où il vit, & il pourroit faire l'histoire de l'université de Francfort aussi bien que Facciolati fit celle de l'université de Padoue. Le prince Léopold de Bronswic l'a toujours fort distingué; & tout savant étranger qui va à Francfort, ne sauroit mieux s'adresser qu'à ce professeur, aussi poli qu'érudit.

CHEMNITZ (Jean Fréderic) né à Magdebourg l'an 1730, étoit aumônier de l'envoyé de Danemark à la cour d'Autriche, lorsqu'on ouvrit à Vienne une chapelle luthérienne dans l'hôtel de cet envoyé. Il fit alors un sermon qu'on trouve imprimé à Leipsic en 1759. On a de ce

même eccléſiaſtique plusieurs ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle, & particulièrement un fort ſingulier, qui a pour titre *Teſtaceo-Theologia*, ou *la Théologie des coquilles.* Un prêtre qui a l'eſprit de ſon état, mêle les principes de la religion dans les ouvrages même qui ſemblent y avoir le moins de rapport, mais qui en ont pourtant. Mr Chemnitz étoit dans la fleur de ſon âge & dans la ferveur de ſes études, lorsque la claſſe pédagogiſte commençoit à faire du bruit. Il écrivit par conſéquent auſſi ſur l'éducation de la jeuneſſe, en donnant la relation d'une petite école qui ſe trouvoit proche de l'hôtel du miniſtre auquel il étoit attaché. Ce qu'il a écrit ſur l'état des ſciences dans le Danemark & le Holſtein eſt peu connu. Il faut avouer qu'on ne rend pas aſſez de juſtice à ces pays. Le gouvernement fait beaucoup pour l'avancement des lettres & des arts; mais il eſt vrai que les profeſſeurs & les auteurs y ſont encore presque tous allemands.

CHODOWIECKY (Daniel) né à Danzic en 1726, d'un père polonois & d'une mère fille d'un réfugié françois, fut d'abord deſtiné

par ſes parens à la pharmacie, enſuite au commerce; & ce fut dans la vue de s'avancer dans cette carrière qu'il vint à Berlin l'an 1743. Il eut pourtant toujours du goût pour le deſſein, & ſuivit ce goût dans ſes loiſirs. Il s'y voua enfin totalement, dès qu'il ne dépendit plus que de lui-même. Il ſe forma en étudiant la nature & en pratiquant ſimplement les gens de ſa profeſſion. Il connut à Berlin Peſne & Schmidt, l'un très-bon peintre, l'autre excellent graveur. L'académie des arts de Berlin n'exiſtoit presque plus alors; & le roi Fréderic II faiſoit peu de cas de ce qui venoit du nord. Mr Sulzer, un des directeurs de l'académie des ſciences, & membre de la commiſſion économique, prenant intérêt à tout qui pouvoit être utile à l'académie & qu'il croyoit devoir faire honneur au pays auquel il étoit attaché, engagea Mr Chodowiecky à faire de petites gravures pour les almanachs, dont la vente fait le revenu eſſentiel de l'académie. Auparavant on faiſoit faire ces gravures à Augsbourg, & elles étoient moins que médiocres. Depuis 1770 ç'a toujours été Mr Chodowiecky qui les a faites; & la commiſſion économique de l'académie n'eut

pas à regretter le choix qu'on fit de cet artiſte. Ses deſſeins, tant ceux qu'il grave lui-même que ceux que depuis quelques années il fait graver à d'autres, ſont fort recherchés partout. Son génie naturel, ſoutenu par des lectures variées, par la converſation de beaucoup de parens & d'amis gens de lettres, lui fournit tous les ans, tous les jours des idées nouvelles. Nous lui avons demandé combien de centaines ou de milliers de deſſeins de ſa façon il avoit gravés ou donnés à graver; il a répondu qu'il lui étoit impoſſible de s'en ſouvenir: mais on trouve dans un journal qu'en 1780 il en avoit déjà fait quelques centaines de planches (a). Chaque planche comprend ſouvent douze pièces. La quantité n'en diminue pourtant pas le prix.

CHRYSANDER (Guillaume Chrétien Juſte) né dans la principauté de Halberſtadt en 1718, étudia à Halle, fit des livres à Helmſtedt, fut profeſſeur à Rinteln, enſuite à Kiel. Il écrivit long-temps en latin; pluſieurs de ſes ouvrages méritent d'être connus dans les pays où cette langue eſt encore en uſage. Un de ſes traités

(a) *Miſcellaneen artiſtiſchen Inhalts.* Viertes Heft.

les moins confidérables pourroit même fervir aux prédicateurs catholiques obligés de faire tous les ans, dans le cours du carême, le panégyrique de faint Jofeph. Chryfander y loue *la fageffe admirable de Dieu dans le mariage de Jofeph & de Marie.* Depuis 1750 il écrit auffi en allemand, & dans cet idiome il a donné en 1774 un grand Lexique des antiquités chrétiennes ou eccléfiaftiques. Il paroît que depuis-lors il n'a plus guère écrit dans l'une & dans l'autre langue. *Schmerfahl*, *Meufel.*

CHRYSANDER (Martin Chriftophe) frère aîné du précédent, né en 1716, n'a pas tant écrit; & quoiqu'eccléfiaftique il n'écrivit jamais en latin. Le dernier fermon qu'il a publié, qui eft de l'an 1752, roule fur l'amour de Jéfus pour les ames fidelles, qu'il compare *à la tendreffe d'un époux pour fon époufe.* C'eft le fujet ordinaire du fermon que l'on fait chez les catholiques à une fille qui prend le voile, ou qui fait fa profeffion dans un couvent. Un autre discours *fur la poffibilité, la probabilité & la réalité de la réfurrection des morts*, peut auffi être prononcé dans toutes les églifes chrétiennes du monde.

CHRISTIANI (Charles André) né en 1707 dans un village près de Kœnigsberg en Prusse, alla faire ses études à Halle, à cent lieues de sa patrie. L'université de Kœnigsberg étoit alors dans un état d'extrême décadence. Aussi Frédéric II écrivoit-il à Kœnigsberg vers l'an 1740 que le pays étoit plongé dans une profonde ignorance, dont il n'espéroit pas qu'il pût jamais sortir ([a]). Les dissertations de Christiani, devenu professeur de belles lettres dans sa patrie, après avoir été étudiant, ensuite maître à Halle, n'offrent rien d'extraordinaire; mais il paroît que de son temps on a fait de grands progrès à Kœnigsberg. Mort en 1781.

CHRYSTGAU (Martin George) né à Erlbach en Franconie l'an 1698, régent de classe dans un collége de Berlin, puis recteur d'école à Francfort sur l'Oder: mort en 1776. Il a donné des mémoires en latin sur l'état des lettres & des sciences à l'époque de l'invention de l'imprimerie. Il a fait aussi en vers latins des éloges de plusieurs écrivains, qui servent à faire connoître quels étoient les auteurs modernes les

(a) V. les articles ARNOLD & QUANDT.

plus en vogue dans les univerſités allemandes. Car il y a des éloges d'auteurs françois, italiens, eſpagnols & anglois modernes. On peut prendre quelqu'idée de ſon ſtyle, tant en vers qu'en proſe, par quelques-unes de ces pièces que Rœnick a inſérées dans ſon Recueil, imprimé à Helmſtedt en 1748, in-8vo.

Claproth *ou* Klaproth (Martin Henri) né à Wernigerode en 1743, apothicaire, & membre de l'académie des ſciences de Berlin. Il n'eſt parent que dans un degré éloigné du profeſſeur de Gœttingue de ce nom; mais il eſt pour le moins auſſi célèbre dans la chimie que le juriſconſulte l'eſt dans ſa partie. Il apprit dès ſa plus tendre jeuneſſe la pharmacie à Quedlinbourg & en d'autres villes de la baſſe Saxe. Il vint à Berlin en 1771, où continuant à exercer la même profeſſion, il conſacra ſes heures de loiſir à la botanique, à la minéralogie, à la chimie; c'eſt dans celle-ci qu'il s'eſt rendu célèbre. Il ſe perfectionna dans le laboratoire de feu Mr Margraff, directeur de la claſſe de phyſique à l'académie des ſciences, duquel il acquit enſuite l'apothicairerie, & il la ſoutenue & la ſoutient

avec honneur & à la satisfaction de ses pratiques, tandis que les expériences chimiques qu'il a publiées, le mettent au nombre des savans. Plusieurs de ses mémoires ont été traduits en anglois, & insérés dans les Essais de chimie qui s'impriment à Londres. D'autres se trouvent dans de pareilles collections faites en Suisse & en Allemagne. Il fut reçu à l'académie de Berlin en 1787.

COCCÉJI (Samuel, baron de) né à Heidelberg en 1679, mort grand chancelier de Fréderic II en 1757. Il y a en Allemagne des jurisconsultes aussi savans que les Coccéji, mais il n'y en a point qui aient fourni une plus brillante carrière dans la même profession. Le père de celui dont nous parlons étoit fils, autant que je conjecture, d'un pasteur réformé de Brème, connu par des ouvrages philosophiques sur la bible. Ce pasteur avoit étudié en Angleterre, & fut professeur en Hollande, où il s'attacha à la maison d'Orange. Il obtint de l'empereur le titre de baron avec les priviléges ordinaires de la noblesse. Son savoir le fit rechercher, avant même qu'il imprimât des livres, & on lui offrit

des

des conditions à Utrecht, à Brème, à Heidelberg. Il étoit professeur de droit féodal à l'université de cette dernière ville, lorsque Samuel, le dernier de ses fils, celui dont nous parlons ici, naquit en 1679. On ignore ce que sont devenus les deux autres. Le jeune Coccéji entroit dans sa douzième année, lorsque son père passa de l'université de Heidelberg dans le Palatinat à celle de Francfort dans le Brandebourg. Il fit ses études dans cette ville. Le père présida aux thèses que le fils soutint pour le degré de licence en 1699. L'année d'après Samuel Coccéji, âgé de vingt à vingt-un ans, fit quelques voyages. A son retour il fut fait professeur ordinaire à Francfort sur l'Oder, & devint par conséquent collégue de son père, avec lequel il travailla de concert pendant quelque temps. Il prit le doctorat un an après avoir été fait professeur; c'étoit sans doute parce que l'on regardoit ce degré nécessaire pour entrer dans la magistrature, & qu'il ne l'étoit pas pour être professeur. En 1704 on le fit conseiller de la régence de Magdebourg. La régence dans les villes de province de la monarchie prussienne, n'est qu'un tribunal ou une chambre de justice. Coccéji fut fait

directeur de la chambre de justice de Halberstadt six ans après; ensuite envoyé à Wezlar en qualité de visiteur de la chambre impériale. De là il vint à Berlin occuper une place de conseiller intime dans la chambre ou le tribunal supérieur des appellations. Ses emplois ne l'empêchèrent point de donner des ouvrages au public. Ce fut en 1713 & 1718 que parut son *Jus controversum*, en deux parties. Le roi Fréderic Guillaume l'employa alors à la rédaction d'un code de droit prussien, *Corpus jurisprudentiæ;* mais ce ne fut pas cette rédaction qui le rendit très-célèbre. Il se passa encore plus de vingt ans avant que les cours & les universités de l'Europe retentissent du nom du baron de Coccéji. Ce magistrat étoit déjà fixé à Berlin, lorsqu'il perdit son père en 1719. Il fut fait président quatre ans après; puis ministre d'état en 1727, & successivement chef du département ecclésiastique & des affaires de la colonie françoise, & curateur des universités, jusqu'en 1738, qu'il devint chef de la justice de toute la monarchie. Il travailloit déjà alors à la réforme des tribunaux & des lois. Fréderic II, qui continua & acheva ce que son père avoit

entrepris, excepté le régiment des grands grenadiers, se servit de Coccéji comme son prédécesseur avoit fait. Dès l'an 1742 il le fit travailler à la compilation d'un nouveau code pour tous ses états. Après la paix de Dresde, qui lui assuroit la possession de la Silésie, il créa Coccéji grand chancelier, dignité qui n'avoit pas encore existé à la cour de Prusse, malgré le goût de la représentation qu'avoit eu le roi Frederic I. Un an après, c'est à dire en 1747, parut le fameux *code Frédericien*, dont nous avons parlé ailleurs. (*V.* CARMER.) Nous avons dit aussi que le roi fit frapper une médaille, pour donner à son grand chancelier une marque publique de la satisfaction qu'il en eut. Mr de Coccéji survécut encore dix ans à cette époque brillante de sa carrière. Mais vieux & usé il vit sur la fin de ses jours que son crédit tomba un peu, tandis que Mr de Jarriges gagnoit la confiance & la faveur du maître; cependant il vit sa famille très-honorablement établie. Il laissa trois fils, qui ont tous montré beaucoup d'esprit & de capacité pour les affaires. Un est mort colonel au service de Pologne, l'autre est président à Glogau; le troisième, après avoir été

envoyé à Stockholm publiquement, à Turin ſans caractère public en 1759, vit en philoſophe dans une terre peu conſidérable qui lui eſt échue des biens paternels. Aucun d'eux n'a de progéniture. Je n'oſerai dire s'ils n'ont jamais regretté que le projet du mariage de la main gauche n'ait pas été fait & mis en exécution par leur père ni ſon ſucceſſeur Jarriges. Ils n'ont rien imprimé, que l'on ſache, jusqu'à préſent.

COCHIUS (Léonard) admirateur de Wolff, prédicateur de la cour à Potsdam, grand amateur de muſique & de la belle latinité, philoſophe, recteur de collége, & membre de l'académie. Il étoit né à Kœnigsberg en Pruſſe l'an 1718, d'une famille qui s'étoit déjà diſtinguée par différens emplois eccléſiaſtiques & civils; ſon pére étoit paſteur dans la même ville, avec le titre de prédicateur de la cour. Les exemples domeſtiques & les perſuaſions de ſes parens le firent appliquer à la théologie, malgré ſon inclination particulière qui le portoit à d'autres études. Il étudia à Marpourg, lorsque Wolff y étoit profeſſeur. En ſortant de l'univerſité il fut d'abord précepteur d'un Mr de Munchow;

après cela co-recteur du collége du Werder à Berlin, ensuite prédicateur à Potsdam. Une dissertation *sur les Penchans*, qui fut couronnée, & la recommandation de Mr d'Alembert suggérée probablement par Mr de Catt, déterminèrent le roi à le faire membre de l'académie en 1777. Malgré une constitution foible dès sa jeunesse, il vécut soixante-un ans, travaillant toujours. Mort en 1779. *Arnold*, *Mémoires de l'académie*, *Adelung*.

COLLEMBUSCH (Jean Jaques) prédicateur luthérien dans le comté de Mark. Il a traduit de l'anglois en allemand la Logique de Wath; & il a mis en vers latins l'Essai sur la critique de Pope.

COLOM (Isaac du Clos) né à Munchenberg dans la moyenne Marche en 1708, d'une famille de réfugiés, fut professeur extraordinaire, puis professeur ordinaire de philosophie à l'université de Gœttingue. Il avoit commencé par donner des leçons de langue françoise dans cette ville, & par traduire des ouvrages allemands en françois. S'il vit encore, il est plus qu'octuagénaire.

CONRAD (Charles Louis). Il y a à Berlin deux prédicateurs réformés du nom de Conrad, qui ont fait quelques ouvrages utiles pour l'inſtruction religieuſe de la jeuneſſe. Mr le paſteur Charles Louis, dont j'ignore la naiſſance, a été jusqu'en 1778 paſteur d'une égliſe réformée allemande à Croſſen en Siléſie. Les ſermons qu'il imprima & les ſuffrages des perſonnes qui les avoient entendus prononcer, le firent connoître à Berlin, où il fut appelé pour être un des cinq ou ſix prédicateurs du Dôme, ou pour mieux dire de l'égliſe de la cour. Car le Dôme de Berlin n'a jamais été égliſe cathédrale ni collégiale. Il n'eſt que chapelle électorale & royale. Mr Conrad ſemble s'être borné à des occupations convenables à ſon état; & il eſt vrai que devant prêcher fort ſouvent à la cour, ſoit à Berlin, ſoit aux maiſons de campagne des reines, il ne peut guère s'occuper de ſciences, d'hiſtoire naturelle, & d'économie, comme font tant d'autres eccléſiaſtiques. Parmi les ſermons qu'il a livrés à la preſſe, on lit avec un intérêt particulier celui qu'il fit à la mort de Frédéric II, & un qu'il avoit fait l'année précédente lorsque la princeſſe Fréderique de Pruſſe, âgée

alors de dix-huit ans, fit sa profession de foi selon la doctrine réformée, & reçut la confirmation.

Conners (Gérard Jules) inspecteur & pasteur à Esen dans l'Ost-Frise. Le sujet d'un de ces sermons sont ces paroles de Jésus-Christ: *Je suis le chemin de la vérité & de la vie.* Un théologien peut faire de grands volumes sur ces trois mots. Mr Conners soutient dans une autre brochure qu'il est nécessaire de faire un choix de ce que l'on propose à croire, comme faisant partie de la doctrine chrétienne. C'est la grande dispute qu'il a avec Mr Jani; *impar congressus*, à ce qu'il me semble.

Consbruck (Arnold) né à Bielefeld en 1709, juge actuellement à Herford. Son premier ouvrage est une traduction du poëme *sur la grâce* de Racine. Il donna ensuite des contes & des essais de poësie de sa façon, en différens genres. A l'âge de vingt-cinq ans il quitta la poësie, pour vaquer à d'autres devoirs, & pour des occupations plus sérieuses.

COTHENIUS (Chrétien André) né à Anclam en Poméranie l'an 1709. Il étudia la médecine sous le célèbre Hoffmann. Il l'exerça quelque temps dans le Mecklenbourg, & fut ensuite employé dans l'armée, & à la cour de Prusse. Il eut tant de titres, qu'ils occupent dans un catalogue plus de place que ceux de ses ouvrages. Car on n'a de lui qu'un petit livre *sur les moyens de se préserver de la petite vérole*, & quelques mémoires insérés dans les volumes de l'académie, dont il étoit membre depuis l'an 1750. Mais il faisoit des rapports exacts, avec un jugement impartial, sur des ouvrages d'auteurs que l'académie lui donnoit à examiner. Mort en Décembre de l'an 1788. Mr Mœhsen en a fait l'éloge en allemand.

CRAMER (Henri Matthieu Auguste) né en 1745 dans un village du Magdebourg, & pasteur à Quedlinbourg. Il a traduit l'*Histoire critique du nouveau Testament* de Richard Simon.

CRANTZ (Auguste Fréderic) fils d'un curé luthérien du village de Tuchum, entre Brandebourg & Magdebourg, venoit d'étudier la théologie lorsque Mr le comte de Solms, envoyé

du roi en Ruſſie, lui confia l'éducation de ſon fils, & lui procura enſuite un emploi à Clève. Ayant perdu cette place, Mr Crantz alla d'abord en Hollande, puis il vint à Berlin comme particulier, & peu de temps après il alla à Hambourg, d'où il revint à Berlin en 1787. On dit qu'il auroit aſſez de fonds pour faire de bons livres; mais il n'a fait jusqu'à préſent que des pamphlets. C'eſt à l'occaſion de ſes feuilles fort libres qu'on a pu voir jusqu'à quel point la tolérance étoit portée ſous Fréderic II. Mr Crantz ſe plaignit contre le cenſeur royal, (Mr Schluter,) parce qu'il ne lui avoit pas voulu paſſer des traits qui portoient atteinte aux principes de la religion établie. Trois miniſtres d'état ſignèrent un reſcrit adreſſé au cenſeur, pour lui inſinuer qu'il ne devoit pas être ſi difficile; qu'il devoit ſeulement faire en ſorte *qu'on n'abuſât pas trop de ſa facilité*. Voici les titres de quelques-unes de ſes feuilles: *la Galerie du Diable; Correſpondance avec une Laïs berlinoiſe; Silène & ſon âne*. Comme on a donné dernièrement une penſion à cet écrivain, on eſpère, ſans doute, de le voir travailler à des ouvrages plus louables que ne ſont ceux qu'il a faits par le paſſé.

Chrichton (Guillaume) né en 1732 à Kœnigsberg, où il eut le titre de prédicateur de la cour, qui fait sa résidence, comme l'on sait, à cent lieues de cette ville. Mais il y a des prédicateurs de cour dans toutes les villes où il y a un château royal. Le premier ouvrage par lequel il entra dans la carrière ecclésiastique, tend à prouver que la mort de Jésus-Christ mérite la préférence sur celle des hommes qui meurent pour la patrie. Dans un autre ouvrage il recherche *si le diable peut faire des miracles*. Il a fait beaucoup de dissertations latines sur de semblables sujets. *Meusel*, *Knuppel*.

Cube (Jean David) né à Berlin, où il est prédicateur à deux églises luthériennes. Il est auteur d'une traduction en vers du Livre de Job, avec des notes savantes, en trois tomes. Il traduisit aussi Isaïe; & l'on sait que c'est un ecclésiastique très-versé dans les langues orientales.

D.

DACHERODE (Mr de) autrefois préſident de de la chambre à Minden, à préſent député aux états de Magdebourg, vit ordinairement à Erfurt, où il eſt préſident de l'académie électorale, que Mr le baron de Dalberg a rétablie dans le temps qu'il y étoit Statthalter. On a de Mr de Dacherode quelques ouvrages ſur l'économie.

Son fils, chanoine de Naumbourg, eſt auſſi auteur dans la claſſe des *ſtatiſtiques.*

DAMM (Chrétien Tobias) excellent maître d'école à Berlin, un des premiers qui travaillèrent à exciter le goût de la littérature nationale par ſes traductions des épîtres de Cicéron, du panégyrique de Pline, des discours de Maximus Tyrius. Il ſe fit un nom par des idées ſingulières en fait de religion, qu'il inſinua dans ſon Introduction à la Mythologie des Grecs & des Romains, & dans des remarques qu'il joignit à ſa traduction du nouveau Teſtament. De tous ſes ouvrages celui qu'on eſtime le plus, eſt ſon *Lexicon græcum etymologicum & reale.* M. en 1781, âgé de quatre-vingts ans.

DANCKELMANN (Charles Ludolphe, baron de) né en 1699. Sa famille originaire de Westphalie s'est attachée à la maison de Brandebourg sous le grand électeur Fréderic Guillaume, dans le temps que ce prince recueillit l'héritage de la maison d'Orange, dont le comté de Lingen faisoit partie, & où Mrs de Danckelmann étoient établis. Le premier de cette famille qui est venu dans le Brandebourg, eut sept fils qui ont tous eu des emplois considérables, & dont deux occupèrent les premières places, & jouirent d'une grande faveur, jusqu'à ce que le fameux Mr de Kolbe, plus connu sous le nom de comte de Wartenberg, les supplanta. Quoique cinq de ces sept fils, que les littérateurs courtisans comparoient aux pléïades, ayent été mariés, il ne restoit de tous ces mariages que deux garçons, dont un ne fit guère de figure, & ne laissa point d'enfans; l'autre qui est celui qui fait le sujet de cet article, auroit peut-être eu le même sort, si les revers que son père avoit éprouvés ne l'eussent mis dans la nécessité de travailler à rétablir sa fortune & la considération de la famille, & de recommencer par un ménage un peu provincial. Après la première édu-

cation qui n'avoit pu lui manquer, il fit ses études à l'université de Halle, & eut peu après une place de conseiller de régence à Marpourg dans le landgraviat de Hesse, où sa famille avoit eu des relations. Le roi Fréderic Guillaume le rappela à son service en 1731, & l'envoya à la diète de Ratisbonne en qualité de ministre plénipotentiaire. Il demanda à se retirer en 1736 pour rétablir sa santé, & alla vivre à Kœthen dans le pays d'Anhalt. En 1742 il accepta un emploi à Hanau; mais il le quitta aussi deux ans après pour aller vivre à Kœthen, ensuite dans quelques villages dont il venoit d'hériter. Il y passa six ans entiers. C'est à cette vie provinciale & presque villageoise qu'il dut le rétablissement de sa santé & de sa famille. Dans un grand emploi de la capitale & dans la vie inquiétante & tumultueuse de la cour, sa constitution déjà naturellement foible auroit succombé. Dieu sait quel auroit été le fruit de ses mariages, ou même s'il se fût marié, & remarié depuis qu'il perdit sa première femme. Les cinq enfans qu'il eut sont nés & ont eu la première éducation physique & morale loin de la corruption du grand monde. Cependant le baron Danckel,

mann ne pouvoit être ignoré de Fréderic II; & ce roi ne pouvoit laiſſer un homme comme lui éloigné des affaires. Il fut rappelé au miniſtère en 1749, & reçu à l'académie comme membre honoraire en 1755. Il témoigna toujours beaucoup d'intérêt aux gens de lettres, qui en regrettèrent ſincèrement la perte. Il eſt mort en 1764. On lit ſon éloge aſſez détaillé dans les actes de l'académie. Mr Formey, qui en eſt l'auteur, avoit long-temps avant traduit de l'allemand en françois un fort beau compliment que Mr Kæhler avoit fait à ſon père & à ſes ſix oncles, en donnant l'explication d'une médaille frappée à leur honneur. Quatre fils qui lui ont ſurvécu, ſe ſont fort avancés dans l'état civil. Ils ſe ſont tous mariés, & ont tous eu ſucceſſion. Quelques-uns de leurs fils ſont déjà dans le chemin qui conduit au miniſtère.

DANIEL (Chrétien Fréderic) né en 1753 à Halle, où ſon grand-père avoit été profeſſeur, & où ſon père profeſſoit auſſi la médecine. Il commença à ſe montrer au public en 1776 par l'édition qu'il donna de quelques ouvrages que

ſon père avoit laiſſés manuſcrits; il fit enſuite pluſieurs autres ouvrages ſur la médecine.

DARBES (Joſeph) peintre, né à Copenhague vers 1755, & domicilié à Berlin. Son père, né en Italie, étoit négociant & poëte du théâtre à Hambourg. Ses affaires ayant mal tourné, il alla à Copenhague, où il fit quelque négoce en tableaux. C'eſt par là que ſon fils prit du goût pour la peinture, d'autant plus qu'il y avoit alors à Copenhague une fort bonne école de deſſein. Soit qu'il ne ſe crût pas les talens néceſſaires pour être peintre d'hiſtoire, ſoit qu'il comprît de bonne heure qu'en faiſant des portraits l'on gagne plutôt & plus ſurement, il ſe fixa à ce dernier genre, & il y réuſſit parfaitement, ſurtout en paſtel. Les portraits qu'il a faits du roi de Pruſſe, de la princeſſe Fréderique ſa fille, ceux du duc & de la ducheſſe de Courlande, & de pluſieurs de leurs parens & de leur cour, formeroient ſeuls une aſſez belle galerie. Darbes non ſeulement ſe ſoutient avec réputation, travaillant à Berlin dans le temps que Graff y fait des portraits qui ne cèdent ni à ceux de Rubens, ni peut-être à ceux du Titien; mais il

paroît même saisir plus heureusement les ressemblances.

DARGET (Étienne) né à Paris sur la fin du règne de Louis XIV. Il vint à Berlin en 1744, comme secrétaire particulier du marquis de Valori, envoyé de France à cette cour. Par sa présence d'esprit & son courage il sauva son maître, qui alloit être pris par les pandours. C'est ce qui a fait le sujet d'un des poëmes héroï-comiques de Fréderic II, qui demanda cet homme à Mr de Valori, & s'en servit pour mettre au net ses écrits, en lui donnant le titre de lecteur, & même celui de secrétaire des commandemens. Il étoit lecteur du roi à double titre, parce qu'outre qu'il étoit censé lui faire la lecture dans son cabinet, il lisoit à l'académie les mémoires que le roi composoit. C'est par cette raison qu'on le nomma académicien honoraire. Il se maria à Berlin avec une demoiselle catholique, sœur de Mr César, aujourd'hui conseiller privé & trésorier général des accises. Darget ayant perdu cette épouse, qu'il aimoit tendrement, & se voyant en quelque sorte dégradé par la présence de Voltaire, homme exigeant & caustique,

que, demanda la permiſſion d'aller en France, prétextant des infirmités ſur lesquelles il vouloit conſulter les médecins françois. Il allégua les mêmes prétextes pour continuer ſon ſéjour à Paris; & au bout de deux ans il demanda ſon congé, & reſta dans ſa patrie, d'où il ſollicitoit néanmoins la protection & les recommandations du roi pour y obtenir quelque place ([a]). Il obtint enfin celle de ſecrétaire à l'école militaire. La conſidération qu'il s'étoit méritée, dônna un nouveau prix à cet emploi, qu'il réſigna dans la ſuite avec avantage; car il reçut un préſent de dix mille livres lorsqu'il le quitta, pour être chargé des affaires de l'évêque de Liége, & de quelqu'autre prince eccléſiaſtique d'Allemagne. Il mourut en 1778, âgé de ſoixante-ſix ans.

DARIES (Joachim George) né à Guſtrow dans le Mecklenbourg en 1715, eſt profeſſeur à Francfort ſur l'Oder depuis plus de trente ans. Il étudia les humanités à Roſtock, la théologie & le droit à Jéna, où il fut maître de philoſophie. Ce titre n'eſt pas un ſimple grade de for-

(a) Voyez ſes lettres dans le *Supplément aux Oeuvres poſthumes de Fréderic II.*

malité, comme dans quelques universités d'Italie. Celui qui en est revêtu, a le droit de donner des leçons, même dans les villes où il y a des universités. Le premier ouvrage qu'il publia ne le feroit point passer aujourd'hui pour un philosophe à la mode, & lui attira cependant des querelles théologiques. C'étoit un *traité philosophique pour prouver par les seuls principes de la raison la pluralité des personnes en Dieu.* Depuis-lors il ne s'est plus guère mêlé de théologie. Peu de temps après il commença à montrer d'autres idées. Il donna des ouvrages de mathématique, & il écrivit sur plusieurs points assez curieux de droit naturel & social, presque toujours en latin; mais dans le style des scolastiques, ou du moins dans celui de Bacon de Verulame. Dans un de ces ouvrages il soutient *qu'il est possible que le monde existe depuis une éternité.*

DECKER (George Jaques) né à Bâle l'an 1732, fils d'un imprimeur, se destina à la typographie, & vint à Berlin en 1751. Il travailla chez Henning, imprimeur du roi, à la première édition de l'histoire du Siècle de Louis XIV,

que Mr de Voltaire donna alors ſous le nom de Francheville. Il épouſa la fille d'un autre imprimeur de Berlin, nommé Grynæus, & hérita ſon imprimerie. La lotterie qui s'établit en 1763 lui donna d'abord beaucoup d'ouvrage, augmenta ſes fonds, & le fit connoître de Fréderic II, qui lui accorda le titre de ſon imprimeur & la ſurvivance à Henning, auquel il ſuccéda en 1765. Il établit alors, en 1768, une fonderie, & fit venir de Paris un prote & les matrices de Fournier, le plus célèbre graveur & fondeur de ce temps-là. Son caractère moral contribua beaucoup à faire diſtinguer ſon habileté dans l'art qu'il exerçoit. En 1770 l'académie des ſciences lui confia l'impreſſion de ſes mémoires. Cette imprimerie devint ainſi une des plus conſidérables de l'Allemagne & presque une pépinière de nouveaux imprimeurs. C'eſt là que ſe ſont formés les plus habiles parmi ceux qui travaillent actuellement à Berlin. L'imprimeur royal, à qui ſon privilége procura une honnête fortune, ſentit en même temps que la foule des édits, des manifeſtes & de toute ſorte de papiers publics, & pluſieurs grands ouvrages dont il ſe trouva chargé, & dans lesquels il étoit

impossible de mettre de l'élégance, ne pouvoient qu'entraîner la décadence du goût dans la typographie. Pour la prévenir il fit voyager son fils par toute l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la France & la Hollande, pour qu'il vît toutes les plus célèbres imprimeries, & qu'il fît la connoissance des plus illustres, soit imprimeurs, soit fondeurs. Le jeune Decker étoit sur le point de passer encore en Angleterre pour le même objet, lorsqu'en 1786 il fut obligé de venir assister son père qui s'étoit chargé de l'impression des Oeuvres posthumes de Fréderic II. L'empressement extrême du public de lire tout ce que le roi philosophe avoit écrit, fit précipiter cette édition; & ce n'est pas par elle qu'il faudra juger de la typographie de Messieurs Decker; c'est par les Tables anatomiques de Mr Walter, par la traduction de quelques ouvrages de Mr Garve; par les poësies de Mr Lombard & de Mr Ramler, & par les Monumens de l'Inde, traduit de l'anglois de Hodges par Mr Riem. Ce sera l'imprimerie des Decker & celle d'Unger qui travailleront avec le plus de succès à bannir les caractères gothiques, & leur substituer ceux qu'ont adoptés les autres nations.

DEIMANN (Jean Dietrich) né à Hague dans l'Oft-Frise en 1732, étudia à Halle. Il fit quelques pièces de poëfie en allemand à Aurich, & il fut pendant vingt-cinq ans pafteur luthérien à Utrecht. Il femble que les luthériens foient en Hollande ce que les réformés font en Saxe. Le pafteur Deimann prêchoit & écrivoit en langue hollandoife, & travailloit à faire connoître aux Hollandois les bons ouvrages allemands fur la religion. Il en a traduit de Mr Spalding un *fur la vérité de la religion chrétienne*, un autre *fur l'utilité de la prédication.* M. en 1783.

DÉLIUS (Henri Fréderic) né en 1720 à Wernigerode, où fon père étoit curé luthérien à l'églife de fainte Marie, fit fes premières études fous d'affez bons maîtres, dont fa patrie ne manqua jamais. Il alla à l'univerfité de Halle, pour y étudier en théologie. Il s'y appliqua quelque temps; mais dès qu'il eut commencé à lire des livres d'un autre genre, il fe voua à la phyfique & à la médecine, & il alla continuer cette étude à Altona, ville alors très-floriffante. A peine de retour à Wernigerode, il publia en 1744 un livre fur la force attractive & électrique.

C'eſt un des premiers ouvrages qui parurent en allemand ſur l'électricité, dont on commençoit vers ce temps-là à s'occuper beaucoup. Deux ans après il ſe fit recevoir docteur à Halle. Il donna des ouvrages premièrement en langue vulgaire, enſuite en latin. C'eſt tout le contraire de ce qu'ont fait mille autres Allemands de nos jours. Mais lorſque le docteur Délius parut ſur le théâtre, la langue allemande n'eſpéroit pas encore de s'étendre comme elle a fait dix ans après. Il a donné de temps à autre des ouvrages dans cette langue; mais il revint toujours à la langue latine, dans laquelle rien ou bien peu lui manquoit pour égaler l'élégance de Morgagni & de Fantoni, l'un profeſſeur à Padoue, l'autre à Turin, lorſque Délius commença ſa carrière. Il eſt depuis près de quarante années profeſſeur à Erlang; & il ne s'en eſt paſſé aucune ſans qu'il ait enrichi la bibliothèque des médecins & des chirurgiens de quelque ouvrage intéreſſant. Après Hoffmann, ſous lequel il a étudié, il n'y a point de médecin en Allemagne qui ait tant écrit ſur des matières de médecine.

Denina (Charles Jean Marie) professeur émérite de l'université de Turin, bibliothécaire honoraire du roi de Sardaigne, membre ordinaire de l'académie des sciences de Berlin, & associé externe de celles de Rome, de Florence, de Naples, de Padoue, de Sienne & d'Erfurt. Voici un mémoire qu'il a adressé lui-même au secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Berlin dans le mois de Mai 1789.

"Vous m'avez demandé plusieurs fois, Monsieur, quelques notices sur ma vie & mes ouvrages. Un article de gazette que je vis un jour chez vous, & une lettre du feu roi à Mr d'Alembert, m'ont déterminé à satisfaire votre demande. Si vous n'êtes pas d'avis contraire, je pourrois encore insérer cet écrit dans la Prusse littéraire, d'autant plus que d'autres personnes, & particulièrement les auteurs de l'Allémagne savante ([a]), ont témoigné le même désir que vous. Ceux qui auront lu la Vie de Fréderic II, imprimée à Strasbourg, avec les notes que vous connoissez, m'excuseront facilement de m'être un peu étendu sur quelques détails; & ceux qui

(a) *Man wünschet eine genaue Berichtigung und Vervollständigung dieses Artikels.* Gelehrten Teutschlandes. 1786.

ont lu mes ouvrages avec quelque intérêt ne seront pas fâchés d'en savoir l'origine".

"Je suis né à Revel en 1731. Ma famille est originaire de Villeneuve du Mondovi. Elle s'étoit transportée à Bagnol aux portes des vallées des Vaudois, où mon grand oncle étoit prévôt. A la mort de celui-ci, mon aïeule, qui étoit veuve, s'établit avec ses fils à Revel, jadis place d'armes, & souvent résidence des marquis de Saluces, inféodée dans la suite avec titre de comté aux ancêtres des ducs de Broglio, puis à une branche de la famille Rouère d'Asti. Mon père y devint agent du comte, qui étoit alors gouverneur de la province, ensuite de son fils, & se maria avec une demoiselle de compagnie de la comtesse douairière. J'appris les élémens de la langue latine d'un maître d'école niçard, qui étoit beaucoup plus habile jardinier que grammairien. Cet homme, qui m'envoya de ses nouvelles, il n'y a pas deux ans, avoit si bien cultivé quelques toises d'un rocher attenant à son habitation, que le produit auroit suffi à l'entretien d'une petite famille. Avant lui & quelque temps après qu'il eut quitté Revel, ce rocher ne rapportoit pas de quoi nourrir un moineau. J'ai

cependant vu le prévôt de la collégiale, curé du lieu, imiter le maître d'école, & tirer un aussi bon parti d'un coin de roc, qui rapportoit par an autant que le fonds lui avoit coûté en l'achetant. Il n'est pas inutile que je marque cette particularité; car le souvenir de l'industrie économique des deux ecclésiastiques de qui j'ai reçu les premières instructions, a peut-être influé quarante ans après sur un de mes ouvrages, qui est la cause indirecte que je suis à Berlin. Après les premiers élémens de la grammaire que j'appris à Revel, je passai aux écoles royales de Saluces, pour y étudier les humanités & la philosophie. Je n'avois que quatorze ans lorsque je perdis mon père. Nous étions trois frères & une sœur. Le bien que nous avions auroit à peine suffi à l'entretien d'un de nous, sans les soins d'une mère incomparable, dont la bonne économie nous valut beaucoup plus que l'emploi qu'avoit eu notre père. Le premier voyage que je fis, ce fut pour aller avec elle à Villeneuve, pour réaliser & transporter à Revel quelque reste d'un patrimoine que notre aïeule avoit délabré. A l'âge de quinze ans j'étois sur le point d'entrer chez les grands augustins à Ceva, chef

lieu d'un ancien marquisat dans la Ligurie, où un oncle maternel m'avoit procuré l'affiliation. Mais dans la même semaine que cet oncle nous écrivit que l'affaire étoit réglée avec les pères augustins, un autre parent de Villeneuve nous manda qu'un des bénéfices des *de Nina*, que les maîtres d'école avoient changé en *Denina*, étoit devenu vacant, & que le droit de présentation en devoit appartenir à un de mes oncles, qui commandoit quelques invalides dans le château de Casal. Étant le second des trois frères, ce fut moi qu'on nomma. Je pris en conséquence l'habit ecclésiastique; mais la possession du bénéfice me fut disputée par une autre branche de la même famille. Je restai encore près de deux ans aux écoles de Saluces, où j'appris un peu de théologie anti-jésuitique, sous le nom de métaphysique, & de philosophie morale, & un peu de françois d'un officier suisse qui fréquentoit la maison où je logeois. J'eus pourtant l'occasion de me faire quelqu'idée de la vie militaire & de la guerre. C'étoit entre les années 1744 & 1747. Les troupes du roi de Sardaigne & celles de la reine de Hongrie campèrent en plus d'un endroit aux environs de Saluces; & le

quartier royal se trouvoit quelquefois établi dans cette ville. Nous allions mon frère cadet & moi chercher toutes les connoissances de nos parens; & ce fut à Saluces que je vis pour la première fois un secrétaire du roi, qui fut dans la suite mon principal bienfaiteur. L'année même que la paix se fit en 1748, j'obtins une bourse pour aller étudier à l'université de Turin dans le collége des provinces, qui a beaucoup de ressemblance avec le collége de Joachim ou Joachimsthal de Berlin, si ce n'est que dans celui-ci les éléves & les pensionnaires prennent leurs leçons dans la maison même où ils habitent, & que ceux des colléges de Turin vont les prendre à l'université, qui est un grand hôtel bâti exprès, où se donnent régulièrement les leçons publiques dans les quatre facultés. J'étois appliqué à la classe de belles lettres, de laquelle on tire les professeurs d'humanités & de rhétorique. Madame la comtesse de Revel, qui vit encore, connoissoit les supérieurs de ce collége; elle me recommanda au gouverneur, & particulièrement au préfet de la classe, alors abbé, ensuite avocat, à présent conseiller & chevalier Pisceria, qui étoit aussi natif de Revel. Celui-ci fut un

des maîtres que j'entendis à Turin; parce que les préfets de ce collége font fubftituts nés des profeffeurs de l'univerfité, chacun dans fa faculté. Les deux profeffeurs ordinaires fous lesquels je fis mon cours de belles lettres pendant cinq ans de fuite, étoient l'abbé Chionio, Piémontois, & Mr Bartoli de Padoue. L'abbé Chionio, mort depuis près de vingt ans, étoit un théologien peu ami des jéfuites, mais fort fage & modéré. Il étoit très-bon humanifte, furtout dans la littérature romaine, & en général excellent profeffeur; nous le vénérions comme un père. L'autre étoit ce même comte Bartoli qui vient de mourir à Paris, où il étoit depuis vingt ans attaché à l'académie des infcriptions & belles lettres, comme notre confrère Monfieur Bitaubé, vivant au refte des bienfaits du roi de Sardaigne, avec le titre de fon antiquaire. Avec une grande fagacité & une érudition fort étendue, ce Mr Bartoli ne fit rien pendant quarante ans, ni à Turin ni à Paris, qui répondît à l'idée qu'en avoit donnée le marquis Poleni, qui l'avoit recommandé. Cependant il nous tenoit un peu au courant de la littérature italienne, puisqu'il avoit des rela-

tions différentes avec tous les littérateurs de ſon temps, & même avec pluſieurs de ceux qui étoient attachés à l'académie de Berlin, tels que le comte Algarotti, le marquis Maffei, les cardinaux Quirini & Paſſionei, & le docteur Zanotti. J'appris d'un médecin turinois les élémens de géométrie, qu'on ne m'avoit pas enſeignés à Saluces, la cosmographie avec quelques autres parties des mathématiques d'un père Acetta napolitain; la théologie morale du père Caſati Théatin milanois. Les premières années j'aurois eu de la peine à me ſoutenir, ſans l'appui de Mr Piſceria. Je ſentis les défauts de ma première inſtruction, & j'éprouvai en même temps les dangers & les diſſipations de la capitale. Mais l'étude devint enſuite ma paſſion dominante, & je tâchai de regagner le temps que j'avois perdu, ſoit à Revel, ſoit à Saluces. Quelques épîtres latines à l'imitation d'Horace, quelques pièces en proſe dans le ſtyle de Cicéron, de Salluſte, & même d'Aulu-Gelle, me concilièrent l'affection du bon abbé Chionio. Des vers italiens & des diſſertations ſur l'art poëtique en firent autant à l'égard de Mr Bartoli; & une oraiſon funèbre en toute règle, compoſée dans

une nuit, & prononcée publiquement dans la chapelle du collége à l'enterrement d'un gentilhomme niçard, étudiant, me fit une forte de réputation dans l'univerfité. En 1752 Mr l'abbé Scarampi, qui eft depuis 1757 évêque de Vigevano, alors gouverneur du collége, voulut me placer au bureau des affaires étrangères, fous le chevalier Oforio, miniftre à ce département. On me permit pour cela de faire des études relatives à l'emploi qu'on me deftinoit Cependant la difficulté de former une belle écriture, qui étoit néceffaire pour cette place, & qu'on a toujours trop négligée dans nos écoles, peut-être quelque cabale qui favorifoit d'autres fujets, firent traîner l'affaire en longueur. Un accès d'enthoufiasme eccléfiaftique me détermina à entrer dans les ordres facrés; & je renonçai dès-lors pour jamais à tout emploi civil ou politique. Car dans notre pays, depuis plus d'un fiècle, il n'y a presque pas d'exemple d'eccléfiaftiques qui ayent été employés dans aucun département économique, politique, ou civil. L'abbé Scaglia de Verrue, & l'abbé Doria Del-Maro, qui avoient été ambaffadeurs à Rome, en France & en Efpagne, & dont le dernier fut enfuite

vice-roi de Sardaigne, ne pouvoient tirer à aucune conſéquence, même pour des perſonnes de leur qualité. Vers la fin de l'an 1753 je fus fait profeſſeur d'humanités à Pignerol. Je reçus le printemps ſuivant le diaconat & la prêtriſe de l'évêque de Saluces, & la faculté de confeſſer de l'évêque de Pignerol. J'entrois alors dans ma vingt-quatrième année. Je ſavois que les règlemens obligeoient les profeſſeurs à exercer leurs élèves à la déclamation, en leur faiſant réciter publiquement quelque choſe de ce qu'ils avoient fait, ou de ce qu'on leur avoit dicté dans le cours de l'année. J'aurois pu m'en diſpenſer, comme faiſoient mes collégues; mais jeune & nouveau, je voulus faire mon devoir & quelque choſe de plus. Au lieu de faire réciter de petits ouvrages d'écoliers, ou des traductions de quelques odes ou de quelques élégies, je m'aviſai de faire une pièce ſuivie & intéreſſante, autant qu'il étoit poſſible. Je compoſai une comédie un peu dans le genre de celles d'Ariſtophane, & dans le ſtyle de celles de l'Arioſte, c'eſt à dire en *verſi sdruccioli*, qui fut repréſentée dans la ſalle du collége par des étudians. Je n'y introduiſis ni femmes, ni filles, ni intrigues, ni amour. Le

héros comique de la pièce étoit un pédagogue, que je nommai *Don Margofilo ;* les autres perſonnages étoient cinq ou ſix écoliers de différent caractère, & deux vieux bourgeois, qui venoient prendre leurs fils pour les amener dans leur pays en vacances. Tout cela n'étoit peut-être pas mal imaginé pour une pièce de collége. Dans le dernier acte, les deux bourgeois ſe disputant ſur le ſyſtème des écoles publiques, l'un d'eux ſoutenoit qu'elles étoient tout auſſi bien ſous la direction d'un magiſtrat & de prêtres ſéculiers, qu'elles l'avoient été ſous les moines ou clercs réguliers. Les jéſuites & leurs partiſans ſe crurent par là directement attaqués. Cette affaire fit beaucoup de bruit ; mais le réformateur qui avoit approuvé cet exercice académique, de l'avis du vieux profeſſeur de rhétorique, me dit que je pouvois être tranquille. Je profitai des vacances pour aller au Mondevi voir mes parens, & le père Caſati qui avoit été fait évêque de cette ville ; & de là je fis une courſe à Savone & à Gènes. A peine étois-je de retour à Revel, qu'il m'arrive un exprès du premier préſident, me portant ordre de lui envoyer le manuſcrit de ma pièce, & d'aller en-

ſuite

ſuite à Turin me préſenter chez lui. Les moines de Pignerol ne l'avoient pas oubliée. Un vieux dominicain ſavoyard & un jéſuite piémontois (c'eſt peut-être la ſeule fois que ces deux ordres firent cauſe commune) avoient été députés de la part de tout le conſiſtoire monacal de Pignerol, pour aller demander ſatisfaction de l'inſulte qu'ils prétendoient que je leur avois faite. Le dominicain étoit ami & compatriote du miniſtre d'état; le jéſuite étoit un père Provana, d'une des plus illuſtres familles du pays, & qui avoit été auparavant capitaine de cavalerie. C'étoit moins à moi qu'on en vouloit qu'au ſyſtème des écoles & du premier préſident, chef du magiſtrat qui préſidoit l'univerſité, ennemi déclaré du miniſtre d'état ſavoyard. Je ſus même que les deux moines parlèrent de moi avec éloge. Cependant mon affaire ſe rencontra avec une autre plus importante & plus bruyante que la mienne, que des moines & des bigots avoient ſuſcitée à un canoniſte, profeſſeur à l'univerſité. La foibleſſe du premier préſident qui avoit ſacrifié un vieux canoniſte de l'univerſité, ſacrifia d'autant plus facilement un jeune humaniſte de province. Je fus donc

obligé de quitter Pignerol & les écoles royales. Mais on me trouva de l'emploi dans des écoles de communautés, qui ſont d'un ordre inférieur. C'eſt ſans doute à ce revers que je dus ce peu de réputation que je m'acquis enſuite dans la littérature : ſans cela je me ſerois accoutumé à faire des promenades & des parties d'hombre, comme mes collégues, après avoir fait tellement quellement mon devoir. Mais il falloit revenir de la chute que j'avois faite. Meſſieurs Chionio & Piſceria, & d'autres profeſſeurs, auprès deſquels le triomphe des moines ne m'avoit fait aucun tort, me propoſèrent pour recteur d'école à Courgnié, gros bourg du Canevez, où je paſſai deux années; & j'en paſſai deux autres de la même manière à Barge, à deux heures de chemin de Revel, ma patrie, & à une petite lieue de Bagnol, où étoit né mon père. Comme dans ces lieux je n'avois guère occaſion de converſer qu'avec des eccléſiaſtiques, je m'occupai auſſi de théologie; & dans le carnaval de l'an 1756, j'allai prendre le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan. Ce doctorat me donna l'envie de faire un ouvrage théologique; & c'eſt par

là que je commençai à paroître sur le rang des auteurs. Jusqu'alors je n'avois imprimé que quelques sonnets. L'ouvrage que je publiai en assez bon latin ([a]), ayant été fort bien accueilli, surtout à Rome, excita la jalousie de quelques théologiens de l'université de Turin, très-surpris qu'un professeur d'humanités en province, fait docteur en trois jours à Milan, se mêlât de théologie. Je ressentis vingt ans après les effets de la jalousie théologique. Cependant le premier président, comte Caisotti, me proposa de rentrer dans les écoles royales; & j'acceptai d'être professeur extraordinaire d'humanités & de rhétorique dans le collége supérieur de Turin. Six mois après je fus destiné professeur ordinaire à Chambery. Tandis qu'on prenoit les arrangemens que demandoit le plan nouveau qu'on vouloit introduire dans les écoles de la Savoie, je m'occupois d'un ouvrage sur l'histoire de la littérature; & je passai l'été & l'automne en ville.

Mr Dutems, que vous connoissez, étoit alors à Turin attaché à la légation d'Angleterre. Il

(a) V. *De studio Theologiæ & norma fidei.* Taurini 1758. Volum. II. in-8vo.

étoit lié avec Mr le comte de Saluce, Mr de la Grange & le docteur Cigna, & je l'étois avec ces trois savans, qui jetoient alors les fondemens de l'académie des sciences de Turin. Mr Dutems m'engagea d'abord à assister dans leurs études quelques étrangers qui lui étoient particulièrement recommandés. Je lisois l'Histoire ancienne de Rollin avec un Irlandois, & les Annales de Tacite en latin avec un lord Donne, Écossois, lorsque le duc de Portland, alors milord Tishfield, & Mr Doundas, & ensuite le duc de Marlborough & milord Charles Spencer son frère, vinrent à Turin. Je me trouvai bientôt en relation avec eux, & j'acquis quelques connoissances de la littérature angloise; ce qui contribua beaucoup au succès de mes *Vicissitudes de la littérature* (a). Je renonçai à la chaire de Chambery, & restai à Turin dans la place de professeur extraordinaire, quoique sans aucune sorte d'honoraire. L'appointement attaché à cette place avoit été détourné pour contribuer à la subsistance d'un vieux professeur émérite du même collége.

(a) *Discorso sopra la Vicende della Letteratura.* Torino, 1760. in-12.

Je n'abandonnai pourtant pas tout-à-fait les études eccléfiaftiques. J'avois des relations avec des moines favans, & particulièrement de l'ordre auguftinien. J'en avois connu quelques-uns à Milan, lorsque j'y allai me faire créer docteur. J'adreffai à un prédicateur de cet ordre un petit traité en forme de lettre fur le devoir des miniftres de l'évangile, de recommander par leurs discours & par leurs exemples la pratique des lois civiles, fur lequel les eccléfiaftiques avoient alors affez communément des maximes erronées. Il m'eft arrivé une chofe affez finguliére à propos de ce petit ouvrage ([a]). Mr Pisceria le fit lire au comte Bogin, miniftre de la guerre, dont il étoit alors un des commis. Le miniftre n'en fut pas content, à caufe de quelques réflexions incidentes fur quelque opération de finances dont il étoit l'auteur; & il dit à Mr Pifceria, de quoi fe mêle votre don Denina?

Le comte Bogin étoit alors à la tête des affaires de l'île de Sardaigne, où il établit une

(a) *Lettera di N. Daniel Caro* (Carlo Denina) *fopra il dovere de' Miniftri evangelici di predicare colle iftruzioni, e coll' efempio l'offervanza delle Leggi civili, e fpezialmente in riguardo agl' Impofti.* In Lucca MDCCLXI. in-8.

université, & y attira de bons sujets de différens endroits : de sorte que cette université devint rivale de celle de Turin. Les quatre professeurs de théologie, presque tous appelés de Rome, étoient le père Vasco, dominicain piémontois, aujourd'hui prêtre séculier; un père Fabi de Mantoue, de l'ordre de St Augustin, aujourd'hui évêque de Bobio; un Livonien, nommé le père Hintz, je ne sais de quel ordre, & un Génois des écoles pies, nommé Fassoni. Ces quatre théologiens avoient tous lû mon livre sur la théologie, sans qu'aucun d'eux me connût alors personnellement. En écrivant un jour tous d'accord au ministre, ils demandèrent qu'on leur envoyât à Cagliari un certain nombre d'exemplaires de mon ouvrage, qu'ils vouloient faire lire à leurs étudians comme une bonne institution préliminaire. Le ministre, en répondant à leurs demandes, après avoir accordé ou refusé les autres articles, finit par leur dire: „Quant à l'ouvrage de Mr Denina que vous demandez, c'est pour votre propre honneur que „je n'en parle pas". A la vérité je n'avois point présenté mon livre sur la théologie à Mr Bogin. Il ne le connoissoit peut-être pas, ou l'a-

voit oublié; & se rappelant la brochure *sur le devoir des eccléstastiques au sujet des lois civiles*, il crut que c'étoit cela qu'on lui demandoit. Il ne s'avisa pas de s'en informer auprès du père Piovan, théologien jésuite, son confident, qui auroit d'autant plus volontiers appuyé la demande des professeurs de l'université de Cagliari, que mon ouvrage sur *l'étude de la théologie & la règle de la foi* avoit également été loué par le père Zaccaria qui donnoit alors un journal sous le titre d'*Histoire littéraire d'Italie*, & par les auteurs du Journal des savans de Paris. Je n'eus jamais l'occasion d'en parler au comte Bogin dans la suite, lorsque ce ministre avant & après sa démission me témoigna de l'amitié. Je ne voulois pas compromettre le père Fabi & le père Fassoni, qui après cela étoient devenus mes collégues à l'université, ni Mr l'abbé de Vasco, quoique ce dernier eût inséré l'anecdote dans un journal qu'il imprimoit à Milan, lorsque quelque temps après il donna un extrait de mon histoire des Révolutions d'Italie.

Milord Charles Spencer devant continuer son voyage d'Italie, me pria de lui donner un précis de l'histoire des villes principales qu'il devoit

voir. Je fis sur cela un petit écrit; je l'étendis ensuite un peu davantage, pour le donner aussi à milord Titchfield, qui quitta Turin quelques semaines après. En traçant des esquisses isolées des révolutions de Gènes, de Milan, de Florence & même de Rome, de Naples, & de Venise; je remarquai que l'origine de tous ces différens états qui partagent l'Italie, datoit presque du même temps, & que les causes de leur liberté & de leur état florissant, & des revers qu'elles avoient éprouvés, étoient à peu près les mêmes. Il me vint dans l'esprit de faire un livre dans le goût de celui de Montesquieu sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains, & de l'intituler *Réflexions sur la grandeur & la décadence des républiques d'Italie du moyen âge.* Je fis voir ce que j'avois écrit sur ce sujet à Mr le comte de St Raphaël & à Mr le comte Ursin d'Orbassan, qui étoient déjà tous deux fort considérés par leur esprit & par leurs connoissances. Je les voyois souvent, & ils me faisoient l'honneur de me regarder comme quelque chose au dessus de la classe de mes semblables. Ils louèrent mon plan, mes vues & mon style. Cependant ce que je fis alors

risqua d'être réduit à quelques articles d'un ouvrage périodique.

Mr George Pitt, aujourd'hui milord Rivers, envoyé d'Angleterre à Turin, & Mr de Souza, envoyé de Portugal; Mr de Sabathier, chargé des affaires de France; enfin Mr le marquis de Carriaccioli, envoyé de Naples, que je voyois assez souvent chez eux ou chez Mr le marquis de Barol, ou chez Mr de St Raphaël, parloient des Lettres persannes & du Spectateur françois, en reprochant à la littérature italienne de n'avoir rien de semblable. J'essayai de faire quelque chose dans ce genre. Plusieurs d'eux s'offrirent à me fournir des articles. Je savois qu'Addisson avoit eu des co-opérateurs, & j'avois ouï dire que les Lettres persannes n'étoient pas uniquement de Montesquieu ([a]). J'entrepris cet ouvrage

([a]) J'ai dit cela dans la première édition des Vicissitudes de la littérature, sur la foi du chevalier Osorio & d'un abbé Bentivoglio, qui me l'avoient assuré. Il m'est tombé dernièrement entre les mains une édition de ces lettres, où je trouvai marqué à la marge ce qui suit. " Trois personnes ont travaillé à ces fameuses lettres; Mr de Montesquieu est auteur de celles qui roulent sur la politique; un Mr Bel, conseiller au parlement, a fourni les badines, & un président, nommé Barbaud, a écrit les morales". L'édition est datée de Cologne 1757, en deux volumes in-12. *Note de l'auteur.*

sur un plan encore plus vaste, & sous le titre d'*Assemblée des Observateurs italiens*, ou *Parlamento Ottaviano*, du nom du marquis Ottavio de B***, avec lequel j'étois le plus étroitement lié. Il fallut abandonner cette entreprise, précisément parce que je m'y étois trop bien pris. Car les noms, les caractères de ceux qui composoient cette assemblée imaginaire, les sujets qu'on y traitoit, étoient si bien choisis, qu'ayant supposé que le lieu où siégeoit ce parlement littéraire étoit Rome, on crut qu'il existoit effectivement dans cette ville une assemblée où l'on parloit littérature, philosophie, & politique, & dont les feuilles qu'on publioit contenoient le précis des entretiens.

L'ouvrage sur les Vicissitudes de la littérature, & un supplément que j'avois fait imprimer à Luques ([a]), la brochure adressée en forme de lettre au prédicateur milanois, & dernièrement les XII Séances du parlement ottavien, avoient donné quelqu'idée avantageuse de mon style; & tous ceux qui croyoient pouvoir me donner des conseils, me proposoient quelque sujet pour

([a]) *Saggio sopra la Letteratura italiana, con alcuni altri opusculi &c.* Lucca, 1762.

m'occuper & faire des livres. Il y eut même des dames dévotes qui m'exhortoient à écrire l'apologie des jéſuites. Je préférois l'avis d'un profeſſeur très.-eſtimé, qui m'encourageoit à écrire l'hiſtoire littéraire du Piémont. Dans cette vue je fis un voyage à Pavie, qui eſt ſur les frontières du Piémont, & qui tenoit tout-à-fait à mon plan, puisque cette ville a été le ſiége des rois de Lombardie, & d'une des plus anciennes univerſités du monde. Mais Pavie n'étoit pas alors pour un homme ſtudieux ce qu'elle eſt à préſent. Je n'y connus pas un ſeul écrivain, un ſeul ſavant dont je puiſſe me ſouvenir. J'en trouvai bien davantage à Alexandrie & à Caſal, en allant & en revenant. J'allai trouver près d'Aſti un père abbé Carlevari, qui paſſoit pour avoir la plus grande collection qui exiſtât de livres concernant l'hiſtoire de la Lombardie ſavoyarde. Mais lorsque je fus rendre compte de ce petit voyage au chevalier Ferraris, ſecrétaire du cabinet, qui s'intéreſſoit pour moi comme ancien ami de mes parens, il me propoſa d'écrire l'hiſtoire de l'ordre royal de St Maurice & Lazare, dont il étoit auſſi le premier ſecrétaire. Mais avant que j'entrepriſſe cet ou-

vrage j'eus occafion de faire un voyage en Italie avec un de ces Anglois à qui j'avois donné des leçons à l'académie des nobles. Ce voyage ne fut que de quatre mois; mais je connus à Parme l'abbé de Condillac, à Modène l'ex-jéfuite Zaccaria, un des plus profonds littérateurs qui foient à Rome préfentement; à Bologne le docteur Beccari, & les deux frères Jean Pierre & François Zanotti; à Florence je trouvai encore quelques-uns des favans qui avoient vécu fous les Médicis, tels que le fénateur & le père Adami, l'abbé Mahus correfpondant & co-opérateur du favant cardinal Quirini; le fameux docteur Lami, Mr Dominique Manni, & Raimond Cocchi qui venoit de publier le Discours de fon père fur le mariage, que vous avez traduit. Mais la connoiffance qui m'a toujours fort intéreffé, a été celle de Mr Galluzzi & de Mr l'abbé Vecchi. A Sienne je ne trouvai guère moins de favans & de bons littérateurs qu'à Florence. Je connus à Rome les deux pères minimes le Sueur & Jacquier; à Naples le père Torré, le chanoine Mazzocchi, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, Mr Carcani & d'autres rédacteurs des antiquités de l'Herculanum. En retournant par la

voie de Lorette & par Venise, je n'eus pas le temps de faire des connoissances littéraires dans aucune des villes où nous passames; mais j'eus le plaisir de parler au chevalier Tron, qui gouvernoit alors la république de Venise; & j'eus par lui la permission d'assister au grand conseil, lorsque Mr Manini qui vient d'être fait doge, fut élu procurateur de St Marc. Nous fumes de retour à Turin au mois de Décembre 1765.

Dans les six semaines que je passai à Florence, je fis imprimer une épître en vers blancs, adressée au docteur Zanotti. Quoique par le conseil d'un ami respectable j'eusse retranché le passage qui auroit été le plus du goût des philosophes modernes, cette épître m'auroit peut-être raccommodé avec Voltaire, par une tirade qui portoit sur Jean Jacques Rousseau, si la pièce eût d'ailleurs mérité d'être envoyée à cet oracle de la littérature du siècle, avec lequel mon discours *sur les Vicissitudes de la littérature* alloit bientôt me brouiller. Ce discours sur les Vicissitudes de la littérature avoit été réimprimé à Glascow par les Foulis, avec des additions que j'envoyai partie imprimées, partie manuscrites; & c'est sur cette édition qu'ont été faites

les traductions françoiſe & angloiſe. J'y parlai de Monteſquieu & de Voltaire, & je ne ſaurois rétracter ce que j'en ai dit. Les ennemis de Voltaire relevèrent avec éloge cet endroit dans les journaux. Le philoſophe de Ferney diſſimula ce que je diſois de ſa Henriade & de quelques autres de ſes ouvrages; & m'attaqua dans *l'Homme à quarante écus* ſur ce que j'avois dit de Monteſquieu, quoique mon jugement ne différât guère de celui que Voltaire lui-même en a porté dans ſes *Queſtions ſur l'Encyclopédie.* Ce diſcours ou tableau des révolutions de la littérature, qui eut plus de ſuccès que je n'eſpérois, me brouilla en même temps avec les élèves de l'abbé Tagliazucchi, parce que je n'avois pas aſſez loué leur maître, & avec Mr Bartoli mon propre maître, dont je n'avois pas dit le mot; mais qui trouvoit que j'avois trop dit à l'avantage de l'école de ſon prédéceſſeur, & de ſes émules.

Je travaillois cependant à l'hiſtoire de l'ordre religieux & militaire de St Maurice; mais je ne pus pouſſer bien avant cet ouvrage, parce que les matériaux qu'on devoit me fournir dépendoient du chevalier Morozzo, contrôleur

général, & confervateur de l'ordre. Ce miniftre n'étoit pas ami du chevalier Ferraris; & n'approuvoit jamais ce que celui-ci projetoit. Me trouvant ainfi arrêté, il me prit fantaifie de me faire confirmer docteur en théologie à l'univerfité de Turin. Sans cela mon doctorat de Milan n'étoit pas confidéré dans notre pays. J'en avois obtenu du roi le privilége par le confeil des requêtes; j'avois dépofé l'argent néceffaire à la caiffe de l'univerfité; j'avois fait vifite aux fept examinateurs, les uns profeffeurs, les autres docteurs du collége de théologie. La veille du jour auquel l'examen avoit été fixé, je crus faire une politeffe au premier préfident Caiffotti, chef de l'univerfité, en lui donnant part que j'allois me faire confirmer mon doctorat. Ce magiftrat defpote, piqué de ce que j'avois obtenu fans lui le diplome royal qui m'autorifoit à me faire confirmer le doctorat, m'obligea de me défifter de cette affaire. Il m'en fit quelque temps après des excufes, & voulut me faire croire qu'il l'avoit fait pour mon bien. Cela pouvoit être; mais il eft certain que la violence qu'il me fit alors influa fur le refte de ma vie. Je revins donc à mon projet d'une hiftoire générale de

l'Italie. Le voyage que je venois de faire m'attachoit alors plus que jamais à ce ſujet. Au mois d'Août de 1764 j'allai paſſer quelques jours à Moncalve chez un de mes anciens condiſciples, celui de tous ceux qui firent le cours avec moi qui me parut toujours avoir le plus d'eſprit, le plus de belles connoiſſances, & le plus de goût. Il s'appelle De-Giovanni. Vous devez l'avoir ſouvent entendu nommer à M. le marquis de Roſignan, avec lequel il eſt intimement lié depuis long-temps. Je lui communiquai mon plan, & lui fis lire quelques chapitres que j'avois tracés. Son approbation acheva de me déterminer. J'en mis au net le peu que j'avois composé, auſſitôt que je fus de retour à Turin, & je le fis voir au chevalier Ferraris, mon protecteur. Il en fut ſi content, & il en parla au roi avec tant d'enthouſiasme, qu'il m'obtint une penſion telle que je la demandois pour y travailler; & il ne fut plus queſtion pour lors de l'hiſtoire de l'ordre de St Maurice. Je me livrai tout entier à l'hiſtoire d'Italie; & je puis dire qu'elle ne me ſortit pas de l'eſprit pendant cinq minutes des vingt-quatre heures du jour, lorsque je ne dormois pas. Tous les entretiens, toutes les lectures,

les

les livres de prières même m'y ramenoient souvent malgré moi, par les rapports des mœurs des Juifs avec celles des anciens peuples de l'Italie. Car au lieu de commencer mon histoire au temps des empereurs, je remontai jusqu'au temps des Tyrrhéniens ou Étrusques, & des autres peuples qui avoient précédé les Romains. Je n'avois pas la dixième partie des livres qu'il me falloit pour travailler à cet ouvrage; & je ne pouvois me servir de ceux de la bibliothèque publique sans perdre beaucoup de temps, & sans avoir à faire avec un homme qui devoit ignorer ce que je faisois. Le chevalier Ferraris, tout dévot qu'il étoit, m'avoit averti que l'abbé Berta, garde de la bibliothèque de l'université, la seule qui fût alors publique à Turin, étoit le plus grand ennemi que j'eusse au monde. Cet homme, qui ne manquoit pas de mérite, ne donna jamais deux pages de sa composition; & il étoit jaloux de tous ceux qui faisoient quelque chose, surtout dans le genre historique. Il avoit étudié sous Tagliazucchi, & il n'aimoit pas les écoliers de Mr Bartoli. De plus il étoit ennemi déclaré & fanatique des jésuites; & il me voulut toujours du mal de ce que j'avois loué

quelques-uns de leurs auteurs. Par bonheur je logeois dans la maiſon de Mr le comte Mélina, qui étoit ami du chevalier Ferraris. Outre qu'il avoit beaucoup de connoiſſances relatives à l'économie politique, ce comte poſſédoit une aſſez bonne bibliothèque. Il avoit ſurtout la grande collection des auteurs qui ont écrit ſur l'hiſtoire d'Italie, depuis le cinquième jusqu'au quinzième ſiècle, en vingt-huit volumes in-folio par le célèbre prévôt Muratori. Je n'étois pas aſſez riche pour faire de telles acquiſitions. Ce ne fut qu'en livrant l'ouvrage aux libraires Reycends que je reçus d'eux, comme partie du prix convenu, cette grande collection. Dans le temps que je travaillois à mon hiſtoire, je me ſervis de celle de Mr le comte Mélina, aujourd'hui préſident aux archives, qui aura peut-être fait voir à Mr le baron de Chambrier les petites marques de crayon que je fis à ſes livres, particulièrement aux lois des Lombards, à l'hiſtoire d'Otton de Friſingue, & à celle de Lambert d'Aſchaffenbourg. Tous les livres qui étoient dans l'hôtel & dans les maiſons de campagne de Mr le marquis de Barol, étoient auſſi totalement à ma diſpoſition, puis-

que j'avois quelque part à l'inſtruction de ſon fils, Mr le marquis Faletti, dont vous avez vu dernièrement l'éloge qu'il a fait de Mr de Saint-Réal. Mais la bibliothèque des jéſuites m'a été ſurtout d'un grand ſecours. Elle étoit extrêmement riche dans la partie hiſtorique. Le bibliothécaire étoit de mes amis, & il m'envoyoit chez moi ce que je lui demandois. On m'avoit recommandé en général, de ne communiquer mon travail à perſonne, & de répondre à ceux qui me queſtionneroient, que je raſſemblois des matériaux pour quelque ouvrage ſur l'hiſtoire de ma patrie. Néanmoins ayant dit au ſecrétaire du roi qu'il m'étoit impoſſible de diſſimuler ce que je faiſois, à Mr l'abbé Coſta d'Arignan qui me voyoit tous les jours chez lui, & qui me faiſoit l'honneur de venir me voir ſouvent chez moi, j'obtins facilement la permiſſion de le lui communiquer ſans réſerve. Ce noble eccléſiaſtique étoit déjà aſſez connu. Il venoit d'être agrégé au collége des arts libéraux, qui fait un corps conſidérable dans l'univerſité, avec les trois colléges des facultés ſupérieures. Celui des arts libéraux eſt diviſé, à peu près comme notre académie, en trois claſſes, de philoſophie

ſpéculative & expérimentale, de mathématique, & de belles lettres. Mais chaque membre d'une claſſe eſt autoriſé à s'ingérer dans les choſes qui appartiennent aux deux autres. Quoique Mr d'Arignan fût membre de la claſſe de philoſophie, je penſois que dans l'occaſion il auroit pu me faciliter & m'abréger le tour que devoit faire mon manuſcrit en paſſant à la cenſure. Il étoit alors aumônier de cour, grand vicaire du cardinal des Lances, en qualité de grand aumônier, qui exerce une juridiction épiſcopale à la cour & dans l'armée. Cette charge l'occupoit infiniment, à cauſe du cérémonial d'une cour nombreuſe, & d'une foule de gens attachés au ſervice de la maiſon royale, qui poſtuloient des places, ou demandoient l'aumône. Il étoit en même temps directeur ſpirituel à l'académie des nobles, où il devoit confeſſer & faire des ſermons. Il ne pouvoit négliger ni la théologie, ni le droit canon, ſachant très-bien qu'il ne pouvoit manquer d'être bientôt fait évêque. Vous ſavez, Monſieur, que les évêques d'Italie, avant que d'être ſacrés, ſont obligés de ſubir un examen public en préſence du pape, euſſent-ils été les inſtituteurs & les maîtres du

ſaint père, comme St Bernard l'avoit été d'Eugène III. Malgré cela il me conſacra ſes loiſirs, & eut la bonté de lire mes cahiers, & la diſcrétion néceſſaire de n'en point parler. Il eſt de ſix ans plus jeune que moi; mais comme il a l'eſprit juſte & pénétrant, & qu'il avoit fait de bonnes études, ſes avis, ſes remarques m'ont été d'une grande utilité. Je lui en conſerverai toujours de grandes obligations, & ne manquerai jamais de lui témoigner ma reconnoiſſance, ſoit de la complaiſance qu'il eut alors pour moi, ſoit de la protection déclarée & généreuſe qu'il m'accorda dans la ſuite. Vous aurez lu une lettre que je lui adreſſai dans les premiers cahiers de mes *Lettere brandeburgheſi.* Et voilà, Monſieur, pour vous le dire en paſſant, à quoi s'eſt attaché le compilateur de la Vie de Fréderic II, pour gliſſer dans ſes notes ſi méchantes, ſi fauſſes & ſi impertinentes ce malin *on dit* "que l'hiſtoire des Révolutions d'Italie eſt „l'ouvrage d'un ſavant prélat, qui le publia ſous „le nom de Denina". Il me fait bien de l'honneur de ſuppoſer qu'un ſavant prélat voulût, il y a plus de vingt ans, emprunter mon nom pour donner au public un ouvrage de cette na-

ture. Le fait eſt qu'il n'y a pas une ſeule ligne dans l'hiſtoire des Révolutions d'Italie qui ne ſoit de moi, excepté quelques paſſages d'anciens auteurs que j'y ai cités & marqués exactement. Mr de Chambrier a eu raiſon de vous écrire dans la lettre que vous m'avez communiquée, *qu'on n'a jamais mis en queſtion que qui que ce ſoit y ait ſeulement co-opéré, & qu'il eſt peu d'auteurs à qui un ouvrage appartienne plus en propre que celui-là à l'abbé Denina.* Le journal de Turin, dans lequel Mr de Chambrier vous écrivit qu'on alloit me rendre juſtice, eſt la *Biblioteca Oltramontana ad uſo d'Italia.* (Vol. IV. 1788.) L'auteur, qui eſt Mr le comte de Saint Martin, ſait très-bien l'hiſtoire de mes ouvrages.

Une choſe non moins eſſentielle pour moi, étoit de trouver quelqu'un qui pût déchiffrer mon écriture. J'avois eu le bonheur de connoître dans les claſſes que j'avois régentées comme profeſſeur extraordinaire, un étudiant qui avoit une main fort paſſable, & qui ayant beaucoup d'eſprit & d'inſtruction, liſoit facilement mon écriture, toute mauvaiſe qu'elle étoit. Ce jeune étudiant, nommé Gaſſodio, s'étoit attaché à moi; & même après avoir été reçu docteur en

théologie & en droit, il ne dédaigna pas de copier mes brouillons. Il eſt à préſent un des avocats les plus accrédités au ſénat de Turin, & auditeur des compagnies ſuiſſes. Mr Gaſſodio m'a dit bien des fois que c'eſt en déchiffrant mes écrits qu'il s'eſt formé un ſtyle qui l'a fait diſtinguer au barreau. Je ne ſais juſqu'à quel point cela peut être vrai. Mais je ſais bien que ſans ſa complaiſance, j'aurois eu bien de la peine à venir à bout de mon travail, quoique j'euſſe encore un autre copiſte que je payois, & qui étoit aſſez intelligent. Cependant le chevalier Ferraris mourut. La mort de ce ſecrétaire, demi-miniſtre, qui balança long-temps le crédit des miniſtres en titre, me fit manquer un emploi fort conſidérable qu'il m'avoit deſtiné, & me jeta dans un grand embarras au ſujet de l'hiſtoire que je compoſois. D'après le ſecret qu'il m'avoit recommandé, je ne ſavois à qui m'adreſſer pour donner cours à un ouvrage hiſtorique & politique, qui dans un pays tel que l'étoit alors preſque toute l'Italie, avoit beſoin d'une protection particulière. Je m'adreſſai directement au roi Charles Émanuel, qui m'ordonna de lui porter ce que j'avois fait. Je le lui portai, & il le

garda. Pendant plusieurs mois j'en eus si peu de nouvelles, que je m'étois de nouveau tourné vers les études & les occupations ecclésiastiques. Je prêchai deux ans de suite, en carême, dans de petites villes du diocèse de Casal. L'évêque Avogadro, qui avoit été bibliothécaire du cardinal Quirini à Brescia, aimoit & aime encore les gens de lettres. Son grand vicaire, abbé Rovida, homme d'un esprit, d'une sagesse & d'une vertu souverainement rares, étoit très-lié avec mon ami le chanoine De-Giovanni; de sorte que dans le diocèse de Casal j'étois assez bien vu, & estimé; ce qui n'est pas indifférent pour prêcher avec succès. J'essayois deux manières différentes de faire les sermons; l'une de les écrire & de les apprendre par cœur, l'autre de bien méditer le sujet & de prêcher impromptu. Je m'arrêtai à cette dernière, qui est celle que préfère Fénelon. Mais l'histoire d'Italie me fit encore abandonner l'étude de la théologie & la prédication.

Après avoir attendu assez long-temps, je m'étois de nouveau présenté pour demander audience au roi Charles Émanuel, & savoir de lui ce que je devois faire. Sa majesté me demanda

ſi je connoiſſois dans la magiſtrature quelqu'un avec qui je puſſe conférer quelques articles un peu ſcabreux. " Car je ne voudrois point, ajou„ta-t-elle, que nous nous brouillaſſions avec „Rome". Je ne ſaurois dire ſi ce ſage & prudent roi avoit dans l'eſprit que j'euſſe inſéré des faits & des réflexions peu favorables au ſaint ſiége, ou ſi c'étoit tout le contraire. Mais on m'a aſſuré que mon manuſcrit étoit tombé entre les mains du bibliothécaire Berta, & que celui-ci avoit donné ſon avis pour qu'on ne le laiſſât point imprimer. Charles Émanuel, qui connoiſſoit les intrigues miniſtérielles, n'ignoroit pas les jalouſies littéraires; & malgré l'avis de Mr Berta, il voulut que l'ouvrage s'imprimât. Je nommai deux ou trois perſonnes de la magiſtrature, que je connoiſſois particulièrement, entr'autres Mr le comte Galli, qui eſt aujourd'hui préſident à la chambre des comptes, & qui n'étoit alors qu'un des conſeillers à la chambre de juſtice. (En Piémont on les appelle ſénateurs.) Il étoit en même temps cenſeur royal, ſubordonné au grand chancelier, comme en France, & à un préſident du conſeil d'état. Le roi me dit alors : " Eh bien, dites au comte

„Galli qu'il vienne me parler, & vous vous en-„tendrez enfuite avec lui.„ Cela fe fit; & quoique Mr le comte Galli eût la réputation d'être un peu minutieux, je puis dire que fous fa cenfure mon ouvrage a plutôt gagné que perdu; parce que lorsqu'il faifoit quelque difficulté fur un paffage, j'y donnois un autre tour, & je le changeois ordinairement en mieux. Quelquefois feulement la penfée fut un peu affoiblie, & la période rendue plus traînante par quelques phrafes modificatives qu'il me fallut ajouter. Je me fis donner pour cenfeur, de la part de l'inquifition, un moine d'un ordre dans lequel j'avois un frère. J'obtins facilement, comme je l'avois efpéré, que ce feroit Mr l'abbé Cofta d'Arignan qui viferoit pour l'univerfité au nom de Mr Sicco, préfident du collége des arts libéraux. Mr Vernazza, baron de Ferney, que vous trouvez fi fouvent cité dans l'hiftoire de Tiraboschi, fe chargea par amitié & par goût de diriger l'impreffion. Aucune de ces mefures ne fut inutile. Pour peu que l'affaire eût traîné par des chicanes de cenfeurs, pour peu que j'euffe moi-même, en corrigeant les épreuves, fait traîner l'édition, j'aurois manqué la place que

j'obtins; & Dieu sait si j'aurois achevé & publié mon ouvrage. Le premier volume avoit à peine paru lorsque la chaire de rhétorique au collége supérieur de Turin étant devenue vacante, je fus préféré aux professeurs ordinaires d'humanités de la capitale, & à plusieurs autres de province qui avoient la capacité requise, & qui étoient tous mes anciens. Mais le succès même de l'ouvrage que je venois de donner, les empêcha de se plaindre. Un an après, au moment que je publiai le second volume, j'obtins la chaire d'éloquence italienne & de langue grecque à l'université. Quoique les revenus de cette place ne soient pas beaucoup plus considérables que ceux de la chaire de rhétorique en ville, la considération que donne en Piémont la qualité de professeur à l'université, est cause que ces chaires sont fort recherchées de tous les savans d'Italie qui ont quelques titres pour y aspirer. Celles de belles lettres le sont encore plus; parce que de cette école on tire directement les professeurs des écoles royales des provinces, & même des colléges de la capitale. Ces professeurs ont par conséquent une très-grande influence dans le système de l'éducation & de l'in-

ſtruction publiques. Il y avoit en Piémont trente profeſſeurs de rhétorique plus âgés que moi; il y en avoit aux univerſités de Cagliari & de Saſſari en Sardaigne, qui y prétendoient, & qu'un miniſtre très-puiſſant protégeoit. J'eus de plus la bonhomie de me créer des concurrens en nommant à un des ſecrétaires d'état, qui me queſtionna ſur cela, quelques étrangers qui auroient pu remplir cette place avec honneur, s'ils avoient été diſpoſés à l'accepter. Je nommai entr'autres le père abbé Bonafede. Quelques amis de mes compétiteurs, qui avoient l'oreille des miniſtres, du prince royal, & du roi, ne manquèrent pas de rappeler ma comédie de Pignerol, & les rumeurs qu'avoit excitées mon *Parlamento ottaviano*. Le roi Charles Émanuel tint ferme, & répondit à quelques-uns qui parloient de ma vivacité, de mon ardeur & de mon goût pour les nouveautés, "qu'il aimoit „ mieux des gens ardens que glacés, & plutôt „ des eſprits modernes que de vieux pédans".

Je l'appris d'un de ſes médecins qui s'étoit trouvé à cet entretien, & du procureur général d'alors qui parla de moi à ſa majeſté; je ne ſais ſi ce fut dans l'intention de me favoriſer ou de

recommander quelqu'autre. J'eus donc la place qu'avoit eue Mr Bartoli, auquel avoit fuccédé, fix ans auparavant, François Triveri, auteur d'un poëme fur la *Rédemption* ([a]). Mais ce fut la mort de notre bon Chionio qui fit vaquer la chaire que l'on me donna. On fit paffer à la chaire d'éloquence latine un D. Franzini, dont le nom n'a guère paffé le Tefin, & bien moins les Alpes. Il écrivoit fort correctement dans les deux langues, tant en vers qu'en profe; mais d'une manière fèche, dure, peu intelligible, fans imagination, fans aucune connoiffance de littérature moderne, & fans philofophie. C'étoit le profeffeur le plus propre qui fut jamais pour rétrécir l'efprit de fes difciples. Le roi le connoiffoit affez; & ce fut pour cela qu'il voulut lui donner un collégue qui ne lui reffemblât guère.

J'entrai à l'univerfité comme profeffeur, avec le docteur Cigna qui avoit été mon compagnon de collége, avec le docteur Dana qui avoit été mon difciple à Pignerol, & avec le père Fabi qui auroit été mon maître, fi je m'étois fait moine auguftin dans ma jeuneffe. De mes anciens

(a) Ce poëme en vingt-quatre chants, n'eft pas auffi connu en Allemagne que celui de Mr Klopftock fur le même fujet l'eft en Italie.

compagnons aux écoles de Saluces, je ne trouvai parmi mes collégues que l'abbé Bon, professeur de droit canon, homme d'un esprit brillant & profond, qui a mis de la philosophie dans une science qui en paroissoit si peu susceptible, comme Mr de la Grange a mis dans la géométrie une élégance que Mr Euler n'avoit pas connue, ou l'avoit négligée. Les professeurs étoient en général fort estimables dans leur genre, quoique tous attachés à l'ancienne méthode de dicter les traités, au lieu de les imprimer. Cela fait qu'ils ne sont guère connus hors du Piémont. Le père Beccaria l'étoit pourtant; parce qu'il avoit imprimé des lettres, & un gros volume sur l'électricité. L'abbé Bon, & les docteurs Allioni, Cigna & Dana, l'étoient aussi. Le premier avoit eu part à l'édition des œuvres de Leibnitz; les trois autres étoient membres de la société des sciences. Le comte Somis, autre professeur & médecin du roi, correspondoit avec beaucoup de médecins célébres, suisses & allemands.

Je fis mon premier discours à la rentrée de l'université, le 3 Novembre 1770. Tous les ans en pareil cas les professeurs de belles lettres alternativement, haranguent le corps de l'univer-

ſité, & le magiſtrat qui le préſide. Ce discours me tint auſſi lieu de celui que je devois faire pour mon inſtallation. J'étois profeſſeur d'éloquence italienne & de langue grecque, & je pris pour thème la ſupériorité de la littérature grecque ſur la latine. Quelque réflexion que je fis ſur St Auguſtin, qui ne paſſe pas pour avoir été fort verſé dans la littérature grecque, penſa m'attirer une forte perſécution de la part d'un collége de théologie, qui ſe faiſoit conſtamment un devoir de ſurveiller les profeſſeurs, même ceux de leur faculté, lorsqu'ils n'étoient pas tirés de leur corps Six mois après, en 1771, je prononçai l'éloge du roi le jour anniverſaire de ſa naiſſance (a): je l'imprimai d'abord, & le préſentai à la cour avec le troiſième volume des Révolutions d'Italie. Je ne donnerai pas le ſouvenir de l'entretien que j'eus à cette occaſion avec le feu roi, les remarques qu'il fit ſur le discours qu'il eut la bonté de m'entendre lire, pour dix fois autant d'or qu'il me fit alors payer par ſon tréſorier. Je ne fus pas moins charmé de l'accueil que me fit le duc de Savoie, au-

(a) *Delle Lodi di Carlo Emanuele III, Re di Sardegna.* Ann. 1771. in-4° & in-8°.

jourd'hui heureusement régnant, qui me présenta à Madame la duchesse son épouse, à laquelle j'eus l'honneur de parler alors pour la première fois. Mes premières relations avec des sujets du roi de Prusse & d'autres Allemands, datent de cette même année 1771.

Je n'avois encore connu d'Allemands d'une certaine qualité, excepté Mr d'Edelsheim, lorsqu'il vint à Turin en sortant de la Bastille de Paris en 1761 ([a]). Dans l'année dont je parle, Mr de Chambrier, qui continuoit ses études à l'académie des nobles à Turin, voulut lire avec moi mon histoire des Révolutions d'Italie. En quittant Turin pour voyager en Italie, il me conduisit à Casal, où je devois trouver mon ami De-Giovanni, pour aller ensuite à Milan lors du mariage de l'archiduc Ferdinand. Je connus à cette occasion Mr de Thummel qui avoit déjà donné le joli petit roman de *Guillelmine*. Je rencontrai plusieurs autres Allemands chez le comte de Firmian, à qui Mr l'abbé Vecchi nous présenta, le chanoine De-Giovanni & moi. Ce ministre

([a]) V. *l'Histoire de la guerre de sept ans*, dans le Tome IV des Oeuvres posthumes de Fréderic II.

niſtre dont la mémoire vivra long-temps dans toute la Lombardie autrichienne, par la protection qu'il accorda aux ſavans & aux artiſtes, fut le premier à m'apprendre que mon hiſtoire d'Italie s'imprimoit à Leipſic traduite en allemand.

Le troiſième & dernier volume de cette hiſtoire (édit. in-4°) qui m'a fait plus d'honneur que les deux précédens auprès des philoſophes & des politiques, m'attira les perſécutions de quelques théologiens. Un d'eux, nommé Rayneri, eut l'habileté de tirer de deux ſeules pages dix-ſept propoſitions, qu'il qualifioit d'erronées, mal-ſonnantes, approchant de l'héréſie, & ſcandaleuſes, & fit toutes les démarches poſſibles pour faire mettre à l'index mon hiſtoire, ou du moins le dernier volume. Mais j'avois des amis parmi les principaux chefs des congrégations de Rome, où l'on ſavoit d'ailleurs que cet ouvrage avoit été fait ſous la protection du roi de Sardaigne, infiniment reſpecté; & le comte de Rivera, miniſtre de notre cour auprès du ſaint ſiége, m'affectionnoit beaucoup & me protégeoit. Les cenſures qu'on fit courir manuſcrites clandeſtinement, & dont je n'eus copie que fort tard & hors de Turin, m'engagèrent à compo-

ſer, au lieu d'une ſimple apologie, un autre ouvrage en bonne forme, dans lequel je détaillois & j'appuyois par des autorités & des exemples ſans réplique, ce que je n'avois fait que toucher dans quelques pages de mon hiſtoire. J'intitulai ce livre: *de l'Emploi des hommes*, (*dell' Impiègo delle perſone*). Je crus devoir en faire part au roi Charles Émanuel; ce traité n'étant qu'un expoſé plus étendu de ce que le roi lui-même avoit jugé à propos que j'inféraſſe dans les derniers chapitres du troiſième volume des Révolutions d'Italie. J'oſe à peine dire de quelle manière il approuva le plan & ſurtout l'objet de ce traité. M'ayant un jour entendu lire le précis des chapitres, dont quelques-uns regardoient l'éducation publique, il m'ordonna de les communiquer en gros au grand chancelier. "Vous ſavez, me dit-il, qu'on travaille à de nouveaux règlemens pour les écoles & les univerſités; il ne faudroit pas que dans votre livre vous diſſiez des choſes contraires à ce que nous allons ordonner. Mais il ſuffit, ajouta-t-il une ſeconde fois, que vous donniez au grand chancelier une idée en gros des chapitres qui concernent les écoles publiques. Pour le reſte il n'eſt pas néceſſaire

que vous le lui communiquiez". J'obéis à ses ordres; mais je ne pus pourtant me dispenser de dire au grand chancelier que les articles que j'avois l'honneur de lui lire faisoient partie d'un ouvrage qui contenoit des réflexions sur l'économie politique. Le grand chancelier étoit ce même comte Caissotti qui avoit été quarante ans premier président du sénat, & régent du magistrat qui a la direction générale des études, dont il continuoit encore à être le chef suprême comme grand chancelier. Après que je lui eus lu les articles touchant les écoles, il me dit: "Laissez à nous autres réformateurs ([a]) ces pédanteries, & traitez votre sujet en grand & en politique". Peut-être ce vieux magistrat ne me fit-il ce compliment que pour ne point entrer dans des discussions, & pour m'empêcher en attendant d'établir des maximes contraires aux siennes. Je me conformai cependant en partie à son avis, & je retranchai beaucoup de ce que j'avois dit sur l'instruction scolastique. Ayant retouché & achevé

([a]) On appelle *réformateurs* en Piémont, comme dans l'état de Venise, les membres d'une députation permanente qui préside aux études publiques. Le corps de cette députation s'appelle *le magistrat de la réforme.*

à peu près mon ouvrage, & voyant que le père inquisiteur jacobin s'obstinoit à me refuser l'approbation, je l'envoyai au comte de Rivera, pour en avoir son sentiment. Je le priai en même temps d'en parler à Mr le cardinal Antonelli, qui étoit alors assesseur du saint office. Le comte de Rivera trouva mon livre bon & utile, & en parla à Mr Antonelli, qui en écrivit au vicaire du saint office de Turin. Mais ce bon dominicain, qui craignoit quelques théologiens turinois, plus fiers inquisiteurs que lui-même, chercha à justifier son refus auprès de ses supérieurs de Rome.

L'histoire de l'ordre royal de St Maurice & de St Lazare, qui avoit dormi neuf ans, s'étoit réveillée. Le secrétaire qui avoit succédé au chevalier Ferraris, entra dans les vues de celui-ci. Le chevalier Morozzo devenu ministre d'état, & toujours grand conservateur de l'ordre, y entra aussi, après que je lui en eus parlé, & m'indiqua de grandes liasses de lettres qui se trouvoient dans les archives de l'ordre. C'étoient les dépêches des ambassadeurs auprès du saint siége & d'autres cours, qui m'auroient fourni ce qu'il falloit pour mon entreprise. J'eus la permission

d'en faire des extraits; & je connus alors combien les histoires ordinaires des négociations sont fausses ou superficielles, & combien elles doivent devenir volumineuses, lorsqu'on puise dans les dépêches des ministres. Je trouvai d'abord que c'étoit à Nice que le couvent principal des chevaliers de St Maurice & de St Lazare devoit être établi; par la même raison à peu près que l'ordre de saint Étienne de Toscane a son couvent principal à Pise. J'appris qu'un abbé Niçard, nommé Gioffredo, avoit eu dessein d'écrire l'histoire de l'ordre, & que les manuscrits de ce savant abbé, qui avoit été précepteur de Victor Amédée, premier roi de Sardaigne, devoient se trouver chez ses héritiers. Je crus qu'il étoit de toute nécessité de faire un voyage à Nice, où d'ailleurs le feu roi & le comte Bogin son favori souhaitoient que je visse le nouveau port que l'on construisoit. J'eus la permission de passer par Gênes pour accompagner mon frère cadet, qui alloit à Livourne, & de là à Rome. Nous passames par Alexandrie, qui est à moitié chemin de Turin à Gênes. Il est impossible qu'en Allemagne ceux qui n'ont pas voyagé se fassent une idée des villes de la Lom-

bardie, & ſurtout de celles de la Lombardie ſavoyarde, où des gens de lettres de profeſſion, des eccléſiaſtiques, des militaires tant nationaux qu'étrangers, la nobleſſe patricienne, le beau ſexe, & le monachisme même, lorsqu'il eſt un peu inſtruit, forment des ſociétés extrêmement intéreſſantes. Il ne manqueroit à Alexandrie, pour être une ville plus importante encore pour la belle littérature que ne l'eſt Leipſic, que d'y introduire le commerce de librairie dans les grandes foires qui s'y font deux fois par an.

A Gènes je ne trouvai plus en vie ni Mr Gaſtaldi que j'avois connu à Turin, ni Mr Richieri, tous deux bons poëtes. Mais j'y connus quelques ſénateurs hommes d'eſprit, auteurs, poëtes, & philoſophes. Je vis cette ville ſuperbe avec d'autres yeux & d'une autre manière que je ne l'avois vue en 1754. Mr le marquis de Cravanzana, miniſtre de Sardaigne, occupoit l'hôtel du duc Doria Turſi, un des plus magnifiques qui ſoient dans la rue Balbi, qui eſt une véritable galerie de beaux palais. Je vous dis ceci, Monſieur, pour que vous m'excuſiez ſi lorſque je parle des palais de Berlin je me permets d'en relever les défauts. Quand même je

n'aurois jamais vu Rome & Florence, où règne la grande & solide architecture; quand je n'aurois pas vécu vingt-cinq ans à Turin, où l'art a fait des prodiges pour pratiquer des habitations fort commodes sur des emplacemens très-resserrés, la seule ville de Gènes me feroit observer que sous les deux derniers règnes la manière de bâtir, assez belle pour l'apparence extérieure, a été très-absurde dans des parties essentielles.

J'allois de Gènes à Nice par mer, quelque envie que j'eusse de voir Oneglia & Final, & de revoir Savone. Les recommandations de Mr le comte Lascaris, ministre d'état, aujourd'hui grand chambellan, Niçard de naissance, & marié avec une dame Niçarde; celles du comte Bogin, alors plus que jamais favori, & qui depuis deux ans me témoignoit de la bienveillance; les lettres du chevalier Chiavarina, secrétaire du cabinet, & plusieurs connoissances particulières que j'avois dans le pays, me procurèrent, dans cette contrée intéressante, des agrémens sans nombre, & le moyen d'acquérir des livres rares & quelques manuscrits. Mais à la satisfaction que j'éprouvai dans le voyage de Gènes & dans le séjour que je fis à Nice, suc-

cédèrent le chagrin & le trouble auſſitôt que je fus de retour en Piémont. Les nouvelles conſtitutions venoient d'être publiées le même été. Dans ce code, qui eſt au reſte le meilleur qui ait encore paru en Europe avec ſanction, on avoit inſéré deux articles capables de nous replonger dans l'ignorance où la politique des jéſuites nous avoit laiſſés, ſi l'activité de la nation & le bon eſprit de nos rois & de quelques-uns de leurs miniſtres n'euſſent réparé le mal que les auteurs de ces règlemens nous ont fait. Mais pour le moment j'en reſſentis les triſtes effets. Un de ces articles portoit qu'aucun auteur ne pourroit rien imprimer dans les pays étrangers ſans la permiſſion des cenſeurs, & n'expliquoit pourtant pas de quels cenſeurs on devoit demander la permiſſion. L'autre obligeoit les profeſſeurs à obtenir encore une approbation particulière des réformateurs, avant celle des trois autres cenſeurs déjà établis. Je ne ſais comment ces deux lois ſont échappées à la clairvoyance de Charles Émanuel très-ſage & aſſez tolérant. J'appris en même temps que la cabale théologique de mes adverſaires avoit fait grand chemin pendant mon abſence; & c'eſt proprement de cette année

1772 que datent les tribulations dont le grand Fréderic parle dans une de ses lettres à Mr d'Alembert. L'honneur que m'a fait ce grand roi d'attribuer ces tribulations à *quelques phrases raisonnables & modestes*, mérite bien que je m'arrête un peu là-dessus Dans le sixième chapitre du vingt-deuxième livre des *Révolutions d'Italie* j'avois fait quelques réflexions sur la multiplicité des ordres religieux; ensuite dans les deux derniers chapitres du vingt-quatrième livre j'en avois dit un peu davantage. Car en traçant le tableau de l'état d'Italie à l'époque de la paix d'Utrecht, je le comparois à l'état dans lequel elle avoit été dans d'autres temps, & je cherchois pourquoi elle n'est pas aussi peuplée & aussi riche qu'elle devroit l'être. J'en remarquois plusieurs causes de différens genres; le système général de l'éducation; la manière de vivre des nobles; la quantité excessive de la valetaille oisive & corrompue; l'augmentation des troupes; la facilité de subsister que trouvent les mendians sans travailler; le peu de ressources qu'ont les habitans de la campagne. Je ne dissimulois pas le nombre excessif des prêtres & des moines, tous célibataires par institut, &

en grande partie désœuvrés. Je cherchois les moyens de donner des occupations réellement & inconteſtablement utiles à toutes ces différentes claſſes de citoyens, & de les rendre heureuſes autant qu'elles peuvent l'eſpérer dans leur condition. Cela faiſoit le ſujet du livre ſur *l'emploi des hommes*, que j'avois préſenté à la réviſion du père inquiſiteur. Ce moine ſot & imbécille le communiqua au théologien Rayneri, qui étoit auſſi conſulteur du ſaint office. Cet homme, qui avoit tant crié contre le troiſième volume des Révolutions d'Italie, s'éleva encore plus furieuſement contre ce dernier ouvrage. Il eſt vrai qu'en détaillant ce que je n'avois presque fait que toucher dans mon hiſtoire, je faiſois voir clairement l'abſurdité de la cenſure qu'il avoit fait circuler contre moi. Il ſouffla plus encore qu'auparavant le cardinal des Lances dont il étoit *auditeur*. (Ce nom ſignifie dans le ſtyle de la cour de Rome le premier commis, ou le conſeiller d'un cardinal ou d'un prélat en place.) Le cardinal des Lances eſt ce même ſeigneur qui racontoit encore dans ſes vieux jours qu'ayant été à Berlin en 1730, dans une occaſion critique, il avoit été pris pour le prince de Pruſſe,

(Fréderic II,) avec lequel par sa taille, son âge & sa figure, il pouvoit alors avoir quelque ressemblance. Il s'appeloit dans ce temps-là marquis de Vineuf. Il fut ensuite moine à Paris, je ne sais si à sainte Geneviève ou à saint Victor. Il en sortit, & devint ecclésiastique séculier à Turin, docteur en théologie, abbé commandataire & cardinal. Il avoit non seulement de la naissance & de la fortune, mais de l'esprit & de l'instruction; & quoi qu'en dissent des personnes qui ne l'aimoient pas, ses mœurs étoient dans l'essentiel irréprochables. Mais il étoit inquiet, ambitieux, impatient. Se tourmentant toujours pour faire les choses en règle, il ne fit jamais rien d'utile à l'état, à l'église, à la littérature, si ce n'est d'avoir contribué à faire nommer cardinal le savant père Gerdil. Son auditeur Rayneri, qui n'avoit pas l'esprit ni l'instruction de son maître, mais qui en adopta ou feignit d'en adopter tous les principes, ne m'avoit jamais pardonné d'avoir fait un livre sur l'étude de la théologie. Ce livre avoit eu plus de succès qu'une traduction latine qu'il avoit faite d'un ouvrage françois de l'abbé d'Argonnes, en partie sur le même sujet; traduction qu'aucun auteur,

excepté moi, n'a peut-être jamais louée ni citée; mais apparemment il fut plus fâché de ce que les autres disoient de mon livre, que flatté de ce que je disois du sien. Il craignoit surtout qu'on ne m'agrégeât au collége de théologie qu'il prétendoit gouverner.

Le comte de Bogin me conseilla d'aller trouver Mr le cardinal à son abbaye de St Balegne. J'y allai, il me reçut, m'écouta avec son impatience ordinaire, & finit par me dire qu'il n'avoit rien à faire avec moi; que ce que faisoit le théologien Rayneri, il ne le faisoit pas comme son auditeur, mais comme chef du collége de théologie. Je crus devoir encore m'adresser au roi; & je fus plus assuré que jamais que mes ennemis n'avoient rien gagné auprès de lui. Mais cet excellent roi touchoit à sa fin; je l'avois vu malade, en robe de chambre, lorsque je partis pour Nice, & je ne le trouvai pas mieux à mon retour. Je me serois fait un scrupule de l'importuner, de lui faire des remontrances sur le tort que nous faisoient, & à moi en particulier, les nouveaux règlemens. Victor Amédée, qui règne aujourd'hui, monta sur le trône quelques mois après. Je n'ignorois pas

que le cardinal des Lances & quelques autres de mes ennemis avoient tâché de le prévenir contre le troisième volume de mes *Révolutions*, & contre l'ouvrage sur *l'emploi des hommes*. Heureusement le nouveau roi, avec toutes les qualités essentielles de Charles Émanuel, soit politiques, soit militaires, avoit encore un goût plus décidé pour les lettres, & déconcerta bientôt la cabale des pédans qui cherchoient à traverser tout ce qui se faisoit hors de leur cercle. J'eus l'honneur d'être le premier à prononcer son éloge le jour anniversaire de sa naissance, quatre mois après son avénement au trône. L'assemblée fut ce jour-là des plus choisies & des plus brillantes qu'on eût jamais vues dans la grande salle de l'université ([a]). Jamais éloge ne fut écouté avec plus d'intérêt, quoiqu'il ait duré une heure & demie, & que la chaleur fût extrême. C'étoit l'histoire d'un prince dont l'éducation & la vie privée de quarante-cinq ans étoient le modèle qu'on proposoit à toutes les personnes de son rang, & qui parvenu au trône ne démentit en rien la haute opinion qu'on

(*a*) *Panegirico primo alla Maestà di Vittorio Amedeo III.* Torino 1773. in-4°; & in-8° avec des notes.

avoit de lui. Ce discours me mit aussi dans les bonnes grâces du grand chancelier, à qui je le lus avant que de le prononcer publiquement. La sensibilité extrême que ce magistrat presqu'octogénaire me montra à un endroit où sa personne se trouvoit intéressée, me fit tant de plaisir, que j'oubliai depuis-lors les traverses qu'il m'avoit fait essuyer en d'autres occasions. Mr le comte Lanfranchi, président de l'université, me fit avoir pour ce discours que je fis imprimer, une récompense honnête, qui me donna les moyens de faire un voyage aussi nécessaire que les précédens pour mes projets historiques. J'avois bien vu les Alpes maritimes, en allant deux fois à Gènes par deux différens chemins, & en revenant de Nice par le col de Tende; je n'avois encore vu que de loin les Alpes *cottiennes* qui séparent le Piémont du Dauphiné & de la Savoie. En 1766 j'avois été jusqu'au pied du Mont-Cenis, accompagnant Mr de la Grange, lorsqu'il partit pour venir à Berlin; & j'avois fait une course dans un autre temps jusqu'à la ville d'Aoste au pied du grand & du petit St Bernard, qu'on croit être les Alpes *graïes*. Je souhaitois de voir la Maurienne & la Savoie,

desquelles la maison de nos souverains a pris le nom, & quelque partie de la France qui confinent avec elles. L'occasion de faire ce tour se présentoit à propos à la fin des leçons de l'année 1774. Un bénédictin que j'avois connu à Milan, étoit alors à Turin, & il devoit aller à Paris. C'étoit un père Visconti, milanois, qui après avoir été officier & marié s'étoit fait moine. Il étoit un des meilleurs sujets de sa congrégation, & bibliothécaire du riche couvent de St Benoît près de Mantoue. Il alloit en France pour connoître les bénédictins de St Maure & de Vannes. La connoissance de ce respectable religieux, nos longs entretiens en route, & la rencontre de quelques autres moines qui avoient quitté leurs couvens par des motifs bien différens que n'étoient ceux qui conduisoient en France le père Visconti, me confirmèrent également dans mes idées concernant l'emploi des religieux. Une visite que nous fimes à Mr de Montauzet, archevêque de Lyon, à sa maison de campagne, me fit manquer celle que je voulois faire à Mr de la Lande qui étoit alors à Lyon: je l'ai toujours regrettée, & je la regrette plus que jamais. Le père Visconti prit la route

de Paris deux jours après, & moi celle de Genève avec un lieutenant colonel corse, & deux procureurs de l'abbaye de S. F. qui ne voyageoient point, à ce que j'appris, pour chercher des livres.

Je ne vis pas à Genève beaucoup de savans. Ils étoient la plupart à la campagne. Mais Mr Déodati bibliothécaire, & Mr le pasteur Sarasin, que j'eus le plaisir de trouver en ville, & d'apprendre à connoître, me firent juger de leurs collégues fort avantageusement. J'assistai un dimanche à deux sermons qui me plurent beaucoup. Ce n'étoient pourtant que des ministres de village du pays de Vaux qui prêchèrent ce jour-là, & à ce qu'on m'assura, les derniers de tous ceux qu'on entendoit avec plaisir. Cela m'a fait juger dernièrement que notre confrère Ancillon a très-bien pensé d'envoyer son fils à Genève; & je ne puis que vous louer, vous & Mr Mérian, de le lui avoir conseillé.

Je fis encore deux fois deux ou trois discours à l'université (a), dont quelques-uns ont été

(a) *Panegirico secondo alla Maestà di Vittorio Amedeo III, Re di Sardegna.* 1775. in-4°, & in-8°, avec des notes.

été imprimés (a), & j'achevai un traité, que j'intitulai *Bibliopea*, ou *l'art de faire des livres*. C'étoit une espèce de cours de belles lettres, en trois parties, à l'usage de mes élèves, la plupart destinés à être professeurs, & même auteurs. Je tâchois, autant qu'il dépendoit de moi, de réformer la coutume absurde & barbare de dicter les traités élémentaires, en y substituant des livres imprimés. Mr Ulrich, professeur à l'université de Jéna, a traduit cet ouvrage en allemand.

Je roulois dans ma tête alors quelques ouvrages poëtiques, & un roman de nouvelle espèce; j'avois même commencé celui-ci, qui devoit avoir pour titre *la nouvelle Grèce, histoire prophétique*, & que je divisois en trois parties. 1°. Je faisois conquérir ce pays par une armée composée de différentes troupes; 2°. je le partageois ensuite en plusieurs états & sous diverses formes de gouvernement; 3°. je faisois voyager dans ce pays des étrangers quelques siècles après la conquête & le partage. Je communiquai le dessein de ce roman à Lessing, & à Sulzer, lorsqu'ils passèrent à Turin. Mr Sulzer me fit quel-

(b) *Bibliopea o l'arte di compor libri.* Torino 1776. in-8°.

que difficulté fur le chef que je donnois à mon armée combinée en forme de croifade; mais Leffing, plus politique & plus pruffien que je ne l'étois alors, me dit avec beaucoup de vivacité: "Au nom de Dieu ne touchez pas à mes „Turcs". Je fentis bien ce qu'il vouloit dire! Depuis-lors je n'ai plus touché à ce roman, & j'en ai même égaré ce que j'en avois compofé. Je ne fais pas non plus où pourroit fe trouver ce que j'avois fait fur l'inftitution de l'ordre de St Maurice & de fa réunion avec celui de St Lazare. Cette hiftoire auroit été plus intéreffante que le fimple titre ne l'annonce. Elle fe lioit avec celles des chevaliers de St Jean de Jérufalem ou de Malte, & de l'ordre de St Étienne de Toscane, fondé presque dans le même temps, & avec l'inftitution de l'ordre du faint Efprit en France, auquel donna lieu le renouvellement de celui de St Maurice & de St Lazare. L'hiftoire des pontificats de Pie IV & de Grégoire XIII entroit pour beaucoup dans mon plan; mais le chevalier Chiavarina, fecrétaire de l'ordre, s'étoit chargé de beaucoup plus de befogne qu'il n'en pouvoit foutenir dans les premières années du nouveau règne, & ne fon-

geoit plus guère à l'ordre de St Maurice, & bien moins à des affaires de littérature. Lorsque le secrétariat passa en de meilleures mains, je me trouvois déjà engagé dans un autre ouvrage, sans doute plus intéressant & plus riche.

Les voyages que j'avois faits en Montferrat, à Aoste, à Nice, & dernièrement en Savoie, m'avoient mis en état d'écrire sur l'histoire de nos souverains quelque chose de moins superficiel que ce qu'on avoit fait jusqu'alors; & le succès de mon histoire d'Italie me faisoit espérer que ce que je donnerois seroit mieux reçu que ne l'avoient été quelques autres ouvrages sur le même sujet. Le roi agréa fort mon projet; & je me hâtai de l'exécuter. Je finissois à la mort du roi Charles Émanuel III. Je m'avisai en même temps d'ajouter des annotations aux panégyriques de sa majesté régnante, que j'avois imprimées pour qu'elles servissent dans la suite à continuer l'histoire. Un premier commis de bureau, que je n'avois pas eu le courage de nommer dans ces annotations, quelque crédit qu'il eût dans ce temps-là, devint le plus terrible de mes ennemis. Ce malheureux commis fut, quelques mois après, convaincu de détestables

machinations, & condamné à finir ses jours dans un cachot. Mais il me fallut plus de dix ans pour réparer le mal qu'il me fit alors. Le travail & le chagrin altérèrent ma santé; on me conseilla de voyager. Le remède me convenoit par plusieurs raisons. Un prince des plus instruits qui soient à Rome, me sollicitoit depuis long-temps d'aller voir sa bibliothèque & ses archives. Je souhaitois de retoucher mon histoire du Piémont sous les yeux du comte de Rivera qui avoit le manuscrit entre ses mains, & qui s'en occupoit beaucoup. Je voulois outre cela conférer avec ce même ministre & quelques prélats de ma connoissance au sujet de mon traité de *l'emploi des hommes*, qui me tenoit toujours au cœur. Je croyois cet ouvrage utile; & pour qu'il fît l'effet que je me proposois, il falloit qu'il parût avec des approbations ecclésiastiques, que l'inquisiteur de Turin, intimidé par le théologien Rayneri, me refusoit obstinément. J'avois déjà pensé d'en changer le titre, & d'en étendre le plan; je voulois ajouter aux considérations sur *l'emploi des hommes*, des réflexions sur *l'usage des choses*, comme une seconde base de la prospérité publique & particulière. Je

partis aussitôt que le cours de leçons de l'année 1777 fut fini, & que j'eus prononcé à l'université le troisième panégyrique de sa majesté, le jour anniversaire de sa naissance, le 26 de Juin. Le roi non seulement m'accorda son agrément; mais à peine fus-je à Bologne qu'il me fit tenir des secours, pour que je pusse faire plus commodément mon voyage. Je passai le mois de Juillet en Romagne avec mon frère, supérieur d'un couvent à Forli. Je vis quelques villes qu'en 1763 je n'avois fait que traverser, sans presque mettre pied à terre. Je fus voir Ravenne, où je n'avois pas même passé, & j'allai en Toscane au commencement d'Août. Je m'arrêtai quatre à cinq semaines à Florence, sans presque me souvenir que j'avois dans mon porte-feuille quelques cahiers sur *l'emploi des hommes*. J'en parlai, je ne sais à quel propos, à Monsieur l'abbé Galluzzi mon ancien ami, & à Mr le prévôt Fossi; & je leur fis voir ces cahiers sans autre idée que d'entendre ce qu'ils en pensoient. Ils me conseillèrent de les leur laisser ou de les donner à Mr Cambiagi, libraire & imprimeur du grand duc, qui m'auroit donné en échange des livres de son magasin. Je ne

ſaurois abſolument dire ſi j'oubliai dans ce moment qu'il y avoit en Piémont une loi qui défendoit de rien faire imprimer dans les pays étrangers ſans la *permiſſion des cenſeurs*; ou ſi je penſai que les lois prohibitives devant toujours être priſes dans le ſens le moins odieux, *Odia ſunt reſtringenda*, cette loi ne m'ôtoit pas la liberté de prêter, de donner, & même de vendre mes manuſcrits ou de les échanger contre des livres imprimés. Quant à l'autre règlement qui défendoit aux profeſſeurs de rien imprimer ſans le conſentement du magiſtrat qui préſide à l'univerſité, je pouvois facilement me perſuader qu'en n'exprimant point ma qualité de profeſſeur, en ne mettant pas même mon nom à la tête de l'ouvrage, & en changeant outre cela le titre, comme je l'avois fait, j'étois aſſez à l'abri de tout reproche. Ce que je ſais très-poſitivement, c'eſt que je me fis donner parole qu'on le feroit paſſer à la cenſure tant eccléſiaſtique que politique. Car en Toſcane, comme dans quelques autres provinces d'Italie, où l'inquiſition exiſte encore, le gouvernement laiſſe ſouvent imprimer des livres ſans les approbations ordinaires; & on y met alors une fauſſe

date. Mais cela ne faisoit point mon affaire. Je laissai ces cahiers qui ne contenoient qu'à peu près la moitié du premier ouvrage, & le quart de tout ce qu'il auroit compris suivant mon dernier dessein. Je ne mis que des titres particuliers à chaque discours, & je pris du temps pour me décider sur le titre général. Le premier de ces discours porte dans l'imprimé ce titre : *Ragionamento I dell' Educazione letteraria e civile.* Je partis pour Sienne, & de là pour Rome. Tant en Romagne qu'en Toscane, & de même lorsque je fus à Rome, je m'attachois beaucoup à rechercher des livres italiens, tant anciens que modernes, pour ma *bibliothèque choisie d'auteurs & de traducteurs italiens;* ouvrage qui m'occupoit depuis deux ans, & qui tenoit à la première partie de ma Bibliopée, où j'avois traité de la manière & des moyens de se former le style. Mais je ne laissai pas d'observer attentivement toute sorte d'établissemens civils & littéraires, dans la vue d'augmenter & de perfectionner mon traité sur les fondemens de l'économie politique. Cet ouvrage occupoit plus que jamais mon esprit, depuis que j'en avois laissé quelques cahiers à Florence.

Je ne pourrois vous parler sans vanité ni des audiences que j'eus du pape, ni des personnes que j'ai le plus vues à Rome. Car c'étoient en effet des cardinaux & des prélats, des princes & des princesses, tous aussi illustres par leur naissance, qu'estimables par leur caractère & leurs connoissances. Je ne laissai pourtant pas de voir un grand nombre de gens de lettres de ma sphère; & je fus particulièrement charmé de la connoissance que je fis de l'abbé Marini, archiviste du Vatican, du père Audifredi, niçard, bibliothécaire de la Minerva, homme prodigieusement savant, & très-propre surtout pour être à la tête d'une grande bibliothèque. Je connus l'abbé Seraffi dont les ouvrages m'ont été d'un grand secours pour ma bibliothèque italienne. J'eus le plaisir de revoir deux littérateurs également fameux, le père Mammacchi dominicain, & le père Zaccaria ex-jésuite, que j'avois connus autrefois, tous les deux auteurs d'une quantité d'ouvrages érudits. Je me rencontrai quelquefois avec l'abbé Amaduzzi, qui fait à Rome à peu près ce que Mr Biester fait à Berlin, de petits ouvrages bien écrits qui intéressent pour le moment. Presque dans tous les couvens je

trouvai des favans auffi profonds que fenfés & raifonnables. Je vifitai plus d'une fois un très-bon établiffement, partie politique & partie littéraire, fous le nom d'*académie ecclésiaftique*, qui n'exiftoit pas fous les papes Rezzonico & Ganganelli, & que le pape régnant a parfaitement rétabli.

Un père Landini de l'ordre de St Auguftin, appelé par fon titre Monfignor Sacrifta, que je voyois chez le maître du facré palais, Ricchini, après m'avoir fait beaucoup de complimens fur mon hiftoire des Révolutions d'Italie, me fit des remarques grammaticales fur quelques expreffions. Dans la bouche d'un vénérable vieillard dont l'office étoit de diftribuer des reliques, & d'expédier les certificats de leur authenticité, ces remarques me furprirent. Mr Ricchini, après que fon confrère & fon voifin fe fut retiré, car ils logent l'un à côté de l'autre dans le palais du pape, me dit: "Monfignor „Sacrifta eft Florentin, & purifte minutieux". Ces remarques portoient à la vérité fur des minuties; j'ai pourtant profité de quelques-unes dans la fuite.

Cependant il m'étoit ſurvenu divers contre-temps qui me firent manquer le but principal de mon voyage. Le miniſtre des affaires étrangères qui m'avoit donné des lettres de recommandation, quitta le miniſtère quelques ſemaines après mon départ, & fut remplacé par un autre, avec lequel je n'avois jamais eu de relation. J'appris à Forli que des affaires de famille très-ſérieuſes avoient appelé ailleurs le prince romain qui m'avoit invité chez lui; & quoiqu'il eût laiſſé ordre de me faire loger & ſervir dans ſon hôtel, & de m'ouvrir ſa bibliothèque & ſes archives, ſon abſence changeoit beaucoup à l'état des choſes. Le ſavant cardinal Antonelli, dont les conſeils & la protection m'auroient été fort utiles, n'étoit pas en ville. D'ailleurs le temps des vacances étant paſſé, le préſident de l'univerſité ſollicitoit mon retour. Mais ce qui me rendoit encore plus impatient de reprendre le chemin de la Toscane, & enſuite du Piémont, malgré les charmes qu'a le ſéjour de Rome pour un homme de lettres, c'étoit ſurtout le manuſcrit que j'avois laiſſé à Florence.

Il n'y avoit pas huit jours que j'étois arrivé à Rome, lorsque Mr Galluzzi me fit ſavoir que

cet ouvrage avoit été approuvé fans difficulté par le père inquifiteur, & par Mr le chevalier Seratti, confeiller intime du grand duc, & cenfeur royal, qui l'avoit livré à l'imprimeur, & qu'on n'attendoit que le titre & la préface, & mes ordres pour en achever l'impreffion. Ce fut alors que je fentis des fcrupules d'avoir abandonné ce manufcrit au libraire. Je répondis que mon féjour ne feroit pas long à Rome, & que je me réfervois de régler le tout en repaffant par Florence.

Le faint père, dans les deux longues & très-gracieufes audiences qu'il m'accorda, me parla beaucoup du cardinal des Lances. Je ne jugeai pas à propos d'entrer en aucun détail fur les fujets que j'avois de me plaindre de ce cardinal. Tout au contraire, je me réfolus de faire de nouvelles tentatives, afin de me raccommoder avec lui auffitôt que je ferois à Turin; d'autant plus que fa fainteté eut la bonté de me dire qu'elle étoit en correfpondance régulière avec ce cardinal; qu'elle vouloit lui parler de moi à la première occafion, & le faire de manière que fa recommandation me fût de quelque utilité auprès du roi notre fouverain.

Tandis que je me disposois pour partir à la fin de Novembre, un domestique romain que j'avois pris à Forli, me vola quelques centaines d'écus, & s'enfuit. Je ne voulois point me déranger, ni abuser de la complaisance de ceux qui m'offroient leurs bourses, ni de la bonté du cardinal Gerdil, qui m'ouvrit la sienne avec tant de générosité & de cordialité, que je changeai presqu'en tendresse l'estime & la vénération que j'avois pour ce digne prélat. Pour que le voyage me fût moins coûteux, je m'associai avec un chevalier de Malte qui retournoit en Lombardie; & dès-lors je ne fus plus le maître de régler ma route selon que les circonstances l'auroient démandé. Je ne m'arrêtai à Florence qu'autant d'heures qu'il m'en fallut pour parler au libraire Cambiagi, & l'engager à suspendre l'édition jusqu'à ce que je fusse à Turin, & que je l'instruisisse de mes intentions. Le libraire dépendant de Monsieur l'abbé Galluzzi, qui étoit déjà dans les affaires, & du prévôt Fossi, préfet de la grande bibliothèque, qu'on nomme *Magliabecchiana*, je n'eus pas de difficulté à obtenir ce que je voulois. D'ailleurs Monsieur Cambiagi, qui est un fort honnête homme, s'y prêta de

bonne grâce. Je pris avec moi un exemplaire des feuilles imprimées & les épreuves de celles qui étoient encore sous presse. Je désirois très-vivement de rencontrer Mr le comte Graneri, qui alloit à Rome remplacer le comte Rivera, & qui conduisoit avec lui le chanoine De-Giovanni mon ancien & intime ami. J'espérois de les trouver encore à Bologne. Je les rencontrai à dix heures du soir dans le plus triste endroit de l'Apennin, qui s'apelle précisément *Pietra Mala*, & dans la nuit la plus orageuse que j'eusse encore essuyée dans mes voyages. J'eus à peine le temps de les saluer, bien loin de pouvoir prévenir l'un ou l'autre au sujet du manuscrit dont je venois d'arrêter l'impression. Ce contre-temps me fut encore plus fatal, comme vous allez l'entendre, & j'eus bien à regretter de ne les avoir pas attendus à Rome ou à Florence, ou de n'être pas arrivé un jour plutôt à Bologne. Si j'avois continué incessamment ma route jusqu'à Turin, il ne seroit rien arrivé de fâcheux. Mais j'avois promis à plusieurs personnes, en passant à Bologne quatre mois auparavant, que je m'y arrêterois à mon retour. Je voulois tenir parole, d'autant plus que le car-

dinal Boncompagni, que je n'avois pas trouvé en ville au mois de Juillet, y étoit alors rentré. J'y trouvai ce très-illuſtre perſonnage, cardinal à trente ans, légat, c'eſt-à-dire lieutenant du pape dans ſa propre patrie, ville riche & floriſſante, qui porte depuis pluſieurs ſiècles le ſurnom de *docte*, *Bologna la dotta*, parlant littérature & hiſtoire avec des moines érudits; liſant Homère avec Mr Zanotti octogénaire; faiſant de la géométrie ſublime avec Mr Cantarzani; approfondiſſant avec d'autres ſavans la ſcience hydraulique pour diriger le cours des eaux dans ſa province; adreſſant au ſaint père des plans pour le deſſéchement des marais pomptins, & des architectes capables de les faire exécuter. Je le trouvai avec cela très-aimable dans la ſociété & rien moins que tyran ou pédant. Je voulois connoître à Modène le célèbre Tiraboſchi, & un comte Paradiſi, profeſſeur d'économie politique, le ſeul de ce genre, ou certainement le plus profond qui fût alors en Italie. Je devois auſſi m'arrêter à Parme. Il y a dans cette ville non ſeulement beaucoup de profeſſeurs habiles, mais des ſeigneurs, tous très-inſtruits, & auteurs eſtimés, entr'autres Mr le comte de la Torre

Rezzonico, dont le nom vous eſt connu depuis long-temps, & que vous avez vu à Berlin l'année dernière. Le duc régnant m'a même ſurpris par ſes connoiſſances, & par un bon ſens que le public prévenu contre ſa dévotion lui refuſe. L'abbé Deroſſi, auſſi connu en Allemagne qu'il l'eſt en Italie par ſon érudition étonnante dans les langues orientales, & Mr Bodoni, le premier imprimeur de l'Europe, & le plus honnête homme du monde, tous deux mes compatriotes & anciens amis, auroient ſuffi ſeuls pour m'arrêter des mois entiers dans cette ville, d'ailleurs intéreſſante à tous égards pour un homme de lettres. Je ſouhaitois de revoir à Milan le préſident Carli, le marquis Beccaria, le père Friſi, le comte Verri, le chevalier Pécis, & pluſieurs autres ſavans de ma connoiſſance; & j'avois annoncé à Mr d'Arignan, évêque de Verceil, que je comptois de lui faire viſite à mon retour de Rome. Ce fut de lui que j'eus le premier avis de l'orage qui s'étoit élevé au ſujet de mon ouvrage ſur *l'emploi des hommes*, qui avoit été livré à la preſſe. Mr le comte Graneri, que j'avois rencontré à *Pietra Mala*, ne fut pas plutôt arrivé à Florence qu'un père Bruno Brun-

piariſte, alla le trouver pour lui dire que le libraire Cambiagi imprimoit ce fameux manuſcrit qu'on ne m'avoit pas voulu permettre d'imprimer à Turin. Il vous importe peu, Monſieur, de ſavoir qui étoit ce père Bruno Bruni. Je l'avois vu en allant à Rome à cauſe de quelques relations qu'il avoit avec un de mes amis de Turin. A mon retour il s'empreſſa de me revoir, & il me chargea de lettres de recommandation pour différentes perſonnes de ſa connoiſſance. Ces lettres n'eurent d'autres effets que de retarder de quelques jours de plus ma route vers Turin; & c'étoit peut-être ce qu'il ſouhaitoit. Comme on m'avoit averti à Florence que c'étoit un moine intrigant, un eſpion, un tracaſſier, dans le ſens propre du terme, & que je ne le vis pas deux fois ſans le reconnoître pour tel, je n'eus garde de lui parler d'aucune de mes affaires, à l'exception de la bibliothèque italienne, comme étant une choſe indifférente. Je ne ſais comment il apprit que j'avois livré à Cambiagi mon manuſcrit de *l'emploi des hommes*. Il en fit un bruit incroyable auprès de Mr le comte Graneri; & il eut même l'audace de lui dire que ſi S. E. n'en donnoit point promptement avis au miniſtre,

miniſtre, il en écriroit lui-même; peut-être en avoit-il déjà écrit au cardinal des Lances, ou à ſon auditeur. Mr le comte de Graneri, qui eſt actuellement ambaſſadeur en Eſpagne ([a]), eſt regardé depuis vingt ans comme une des meilleures têtes que les rois de Sardaigne, qui paſſent en général pour être très-bien ſervis, ayent eues à leur ſervice. Il connoiſſoit le père Bruno Bruni. Les miniſtres du grand duc, avec lesquels il s'étoit trouvé quelques mois auparavant à des conférences, ne le lui avoient pas peint avantageuſement. Mr le comte de Graneri au reſte ne paſſa jamais pour bigot, & il n'étoit pas homme à ſe laiſſer intimider par les criailleries d'un moine. Il n'avoit certainement pas intention de me nuire; il vouloit plutôt me rendre ſervice, en prévenant la délation de ce moine ambitieux & intrigant. Je crois même qu'il chargea mon ami De-Giovanni de faire la lettre. Ni l'un ni l'autre ne ſe feroient jamais doutés que cette délation dût avoir les ſuites qu'elle eut. La dépêche étoit né-

(a) Il vient d'être appelé au miniſtère, en qualité de premier ſecrétaire d'état pour les affaires internes, à la place de Mr le comte de Corte, aujourd'hui grand chancelier, dont il ſera parlé ci-après.

ceſſairement adreſſée à Mr le comte de P*** qui étoit entré dans le miniſtère depuis que j'étois en voyage, & dont je n'avois pas le bonheur d'être connu ; tandis qu'il avoit des liaiſons étroites avec les chefs de la cabale qui me perſécutoit, & qui crut le moment favorable pour me perdre. Ce miniſtre vit encore, & il eſt en place. Je ſouhaite pour le ſervice de mon roi & le bien de ma patrie, qu'il le garde encore long-temps; mais je ne ſaurois diſſimuler qu'une de ſes bonnes qualités, qui eſt d'être expéditif, m'a fait alors un grand tort. Un ſeul mot qu'il eût dit, *attendons qu'il arrive*, m'auroit épargné bien des maux. ; & peut-être à ſon cœur humain quelques regrets. J'étois ſur les frontières le jour que ſur le rapport de ce miniſtre la réſolution fut priſe. (22 Septembre 1777.) Je rencontrai en route, ſans le ſavoir, à quelques poſtes de Turin, le courrier qui portoit les dépêches au gouverneur de Novare, & à l'évêque de Verceil. Ce courrier arriva à Novare le jour après que j'y avois paſſé, & à Verceil le même jour que j'en étois parti. Si la réſolution n'eût pas été priſe & publiée avant que j'arrivaſſe à Turin, rien ne m'auroit été plus facile

que de me juſtifier. Mais les ordres ſouverains une fois émanés ne ſe rétractent pas facilement. A peine sut-on que j'étois arrivé à Turin qu'une lettre du préſident de l'univerſité m'ordonna de me rendre à Verceil, & d'entendre de Monſeigneur l'évêque la volonté du roi. L'ordre que la cabale théologique avoit arraché de ſa majeſté, portoit non ſeulement que l'ouvrage ſeroit ſupprimé, & que l'impreſſion en ſeroit payée ſur mes appointemens, mais que je ſerois relégué pour ſix mois dans un ſéminaire. La rigueur de cet ordre fut mitigée par le choix qu'on laiſſa à Mr le comte Lanfranchi, premier préſident au conſeil d'état, & chef du magiſtrat de la réforme, de deſtiner Novare ou Verceil pour le lieu de mon exil. Mr le comte Lanfranchi, auprès duquel Mr le comte de la Mothe ſon parent me rendoit les plus grands ſervices, ſavoit que Mr d'Arignan étoit de mes amis, & nomma Verceil. Je ne ſais ce que je ſerois devenu à Novare aux ordres de Mr Balbis-Berton. Ce prélat eſt de la même famille d'où ſont ſortis les ducs de Crillon. Un nom illuſtre, & un enthouſiasme inſenſé pour ce qu'il appeloit *ſaine doctrine*, l'avoit mis en quelque conſidération

dans le temps que ce parti dominoit, & que le cardinal des Lancés en étoit. Devenu évêque, il imitoit celui-ci en tout ce qui pouvoit être contraire à la bonne littérature & à la philosophie. Son fanatisme avoit été la première cause de ce qui m'arrivoit. Une traduction des lettres pastorales & des mandemens d'un évêque de Luçon, que Mr Berton avoit fait imprimer à Milan, avoit porté le grand chancelier Caissotti à insérer dans le nouveau code l'article qui défendoit de rien faire imprimer dans les pays étrangers. Le magistrat de la réforme des études voulut renchérir sur cette loi ([a]). Il a fait tout le contraire de ce que fit le grand Fréderic pour son académie, & que son successeur a confirmé par une loi expresse. L'évêque Ber-

(a) Si cet article tombe sous les yeux des réformateurs des études en Piémont, nous les prions de réfléchir que le réglement dont il est ci-dessus fait mention, les charge d'une tâche odieuse & fastidieuse, s'ils examinent par eux-mêmes les ouvrages que les professeurs voudroient imprimer, & que cela est absolument superflu, s'ils les font examiner par d'autres. Suivant le systême de censure établi depuis long-temps, l'université avoit déjà le droit de viser les ouvrages qu'on imprimoit. Un examen préalable de la part du magistrat de la réforme, ne peut qu'être contraire aux progrès des sciences, que les universités doivent sans doute favoriser & faciliter. Un professeur qui fait une découverte, qui propose quelque nouveauté importante,

ton, incapable de sentir que j'étois la victime d'un règlement auquel lui-même avoit donné lieu, auroit interprété, Dieu sait comment, l'ordre de la cour, qui m'envoyoit vivre dans son séminaire. Mr d'Arignan interprêta cet ordre en juriste sensé, en philosophe, en ami, & me traita comme le duc de Bronswic ou le général Mœllendorff traiteroient un officier d'honneur prisonnier de guerre. Quoique ville de province depuis plus de trois siècles, Verceil compte encore dans ses murs quantité d'illustres familles, & un chapitre des plus respectables. Quatre des chanoines que je voyois le plus souvent & le plus familièrement, ont été faits évêques peu de temps après. J'y trouvai ce qu'on ne trouveroit pas toujours dans

qui compose un livre intéressant, se trouve par l'observation de cette loi, très-facilement sous la censure d'un rival intéressé à en empêcher la publication. C'est ce qui arriva précisément à l'abbé Denina. Mr le comte Lanfranchi, chef du magistrat de la réforme, consulta le théologien Rayneri, pour savoir si l'on devoit permettre l'impression de l'ouvrage sur l'*Impiego delle persone*. Celui-ci, qui ne s'étoit jamais occupé que de gazettes & d'inquisition, lui qui n'avoit jamais fait qu'une traduction très-inutile d'un livre françois en latin, & quelques mandemens italiens qu'un écolier de rhétorique auroient mieux faits, ne vouloit pas entendre dire que les prêtres & les moines dussent s'employer utilement.

les capitales, des bibliothèques bien fournies, une bonne imprimerie, beaucoup de gens de lettres, dont une partie logeoit, comme moi, au féminaire, où ils étoient professeurs; & nous étions tous convives du recteur abbé Cusani, excellent homme, qui est à présent archevêque d'Oristan. Un des gentilshommes de cette ville, le chevalier Berzet, qui faisoit alors l'avocat par goût & par zèle patriotique, & qui est à présent avocat général à Turin, se trouvoit journellement dans les maisons que je fréquentois le plus, & surtout chez Mr l'abbé Signoris ou del-Signore, aujourd'hui évêque d'Aqui, dont le nom est connu aux savans allemands par l'édition qu'il a donnée des œuvres d'Atton, évêque de Verceil du dixième siècle. Jusqu'aux officiers de cavalerie qui se trouvoient en quartier dans cette ville, pouvoient très-fort intéresser un homme de lettres. Un d'eux étoit Mr le marquis de Paréla, que vous avez peut-être vu ici cinq ans après, & que vous verrez probablement encore dans quelques mois. Car on dit qu'il viendra remplacer Mr le comte Fontana. Enfin si j'avois pu oublier la cause qui me retenoit à Verceil, ç'auroient été les plus

heureux jours que j'eusse encore passés dans ma vie. J'y achevai en peu de mois ma bibliothèque choisie d'auteurs & de traducteurs italiens, pour laquelle j'avois rassemblé dans mon voyage beaucoup de matériaux; & j'en trouvai encore à Verceil.

Mr de Rora, archevêque de Turin, étant mort le même hiver, l'évêque de Verceil fut nommé pour le remplacer. Je me mis incessamment à composer une histoire abrégée de la Hiérarchie ecclésiastique, pour servir de préface à une collection d'ouvrages des saints pères, traduits en bon italien par différens auteurs, que je comptois dédier au nouvel archevêque, & lui présenter à l'occasion de son entrée à Turin. Ce qui me survint m'empêcha d'exécuter mon projet; & l'histoire de la Hiérarchie, encore manuscrite, est à présent entre les mains de notre confrère Mr Teller, qui s'est proposé de la traduire en allemand. J'avois tout lieu d'espérer d'être rétabli, d'autant plus que le pape m'avoit recommandé, & s'intéressoit pour moi. Mais Mr des Lances revint à la charge. Il répondit au saint père, que dans le temps que sa sainteté me recevoit si gracieusement, je fai-

fois imprimer un livre contre l'églife; & à ce que j'appris, il préfenta une lettre de Mr le cardinal Colonna, qui ne m'étoit pas favorable. Je ne fais ce que cette éminence pouvoit avoir à écrire contre moi. A peine je me fouviens de l'avoir vue en fonction dans la chapelle du pape. Il ne paroît guère probable que ce cardinal très-refpectable ait été piqué de ce qu'ayant fait vifite à plufieurs cardinaux & prélats, je n'avois pas paffé à fa porte. Il avoit droit de le prétendre à la vérité; mais je n'avois pas avec lui les relations que j'avois avec les cardinaux Albani, Bernis, Bofchi, Rezzonico, Zelada, & avec Meffieurs Borgia, Carrara, & Gerdil; & on ne m'avoit point parlé de fa bibliothèque comme de celles des cardinaux Antonelli, Conti, & Marefofchi. Il fe pourroit plutôt que Mr le cardinal Colonna, qui paffe pour être un peu myftique, ait entendu dire que je projetois de faire employer les moines & les prêtres à des ouvrages d'utilité temporelle, lorsqu'ils n'en ont point d'effentiels à leur état; qu'il ait cru tout auffi bonnement que Mrs des Lances, & de Rora, que j'allois renverfer le fyftème eccléfiaftique. Le père Bruno Bruni, qui de Florence paffa

à Rome, & son confrère Bongiochi, avoient peut-être trouvé le moyen de me mettre mal dans l'esprit de ce respectable prélat, qui étoit leur protecteur. Ces deux piaristes, dont l'un n'étoit pas plus philosophe ni meilleur politique que l'autre, ne connoissoient mon livre que par des rapports vagues. Ils ignoroient sans doute que quand même mes principes auroient été contraires aux pratiques des autres instituts religieux, ils étoient décidément favorables à leur ordre, à celui des barnabites & des somasques, comme jusqu'à un certain point ils auroient été favorables aux jésuites. Quoi qu'il en soit, la lettre de Mr le cardinal Colonna eut l'effet que mes ennemis désiroient; & lorsque j'espérois d'être rappelé à Turin, on me fit dire que je pouvois me retirer dans ma patrie, & y attendre les ordres ultérieurs de S. M. Je passai six mois à Revel dans le sein d'une famille désolée, & dans la plus cruelle inquiétude sur mon sort. Car j'appris en même temps que ma place fut alors donnée à un ancien professeur de rhétorique, ami du théologien Rayneri. Si étant à Rome je regrettai d'avoir laissé mon manuscrit à Florence, l'état où je me voyois réduit

par ce dernier coup, me donnoit lieu de regretter de ne l'avoir pas laissé publier lorsqu'on m'écrivit qu'il étoit sous presse. A Turin même l'on n'avoit d'autre idée de cet ouvrage que celle que quelques adhérens de l'inquisiteur Rayneri en avoient répandue. Si je l'avois fait paroître, on auroit vu que loin de mériter d'être proscrit de la manière qu'il le fut, ce livre auroit dû être favorisé, commandé même par le gouvernement comme un ouvrage de première nécessité. Au moins c'est ce que me dit une des premières personnes de la cour & des plus instruites, lorsqu'elle l'eut lu. Si le livre eût été publié, Pie VI, dont la bonne opinion à mon égard ne pourroit jamais m'être indifférente, auroit vu que je n'avois rien mis dans cet ouvrage de contraire aux propos qu'il me permit de lui tenir, & qu'il parut même approuver dans les audiences qu'il daigna m'accorder. Les cardinaux, les prélats, auroient vu que je ne touchois aucunement à la juridiction ecclésiastique, ni même à la discipline établie. Les moines que certainement je ne saurois haïr, ne fût-ce que parce que j'ai parmi eux un frère que j'aime tendrement & des amis que j'estime,

auroient vu que tout ce que je disois de plus fort, tendoit à les soulager en partie d'un fardeau dont ils se plaignent continuellement, qui est le chœur, pour leur laisser plus de temps pour d'autres occupations évidemment utiles.

Cependant l'évêque de Verceil, transféré à Turin, ne tarda pas à parler pour moi; & dès qu'il eut fait la première ouverture, d'autres amis prirent courage & parlèrent aussi. Je fus rétabli dans la jouissance d'une partie de mes pensions; & on me fit une compensation équitable de ce qui ne pouvoit point m'être rendu. Depuis-lors il ne se passa point d'années que Victor Amédée ne me fît éprouver les effets les plus satisfaisans de sa bonté & de sa bienfaisance. Il prévint même mes demandes, lorsqu'il sut que quelques accidens fâcheux avoient pu me mettre dans le besoin de quelques secours; il sembla chercher les occasions d'augmenter mon bien-être & de m'honorer de titres convenables à mon état & à ma profession. L'amitié que Mr d'Arignan continua toujours de me témoigner, imposa silence à tous mes adversaires, & me fit plus de bien que Mr de Rora ne m'avoit fait de mal. Jamais prélat, sans excepter le cardi-

nal Jérôme de la Rovere, ne fut à Turin plus universellement estimé, révéré, & écouté. La cour, la ville, & tout le Piémont sentirent bientôt la différence qu'il y avoit entre lui & ses prédécesseurs, tant archevêques que grands aumôniers. Mr Costa d'Arignan, quoiqu'il ne fût pas encore cardinal (a), avoit pris tout autant d'ascendant sur le cardinal des Lances que celui-ci en avoit eu sur le prédécesseur. J'eus la satisfaction d'apprendre qu'après la mort de Rayneri, le cardinal des Lances avoua à plusieurs personnes de sa confiance, entr'autres au savant abbé Diesbach de Berne, qu'il avoit été trompé, & qu'il auroit souhaité de pouvoir réparer le mal qu'il m'avoit fait. Si le ministre dont la religion avoit été surprise par ce cardinal & par l'archevêque Rora, n'eut pas occasion de faire quelque chose pour moi dans la suite, du moins il ne s'opposa point à ce que d'autres ont fait réellement. Ce ministre infiniment estimable, lorsqu'il fut mieux informé du contenu du livre *sur l'emploi des hommes*, a d'autant plus regretté de m'en avoir fait un crime, que dans

(a) Il vient d'être décoré de la pourpre depuis quelques semaines.

la même année que j'en fus puni, Mr le comte Lascaris son beau-frère, alors vice-roi de Sardaigne, engagea les évêques du royaume à recommander aux curés de leurs diocèses précisément ce que je leur proposois dans mon livre. Le premier de ces mandemens que je vis, étoit de l'archévêque de Cagliari, moine du même ordre des inquisiteurs qui m'avoient tant chicané sur cela. Tout ce que S. M. vouloit faire pour moi, soit de son propre mouvement, soit à la suite de mes demandes, passoit nécessairement par les mains des ministres, de qui j'étois connu depuis long-temps. Le secrétaire du cabinet d'où partent les traits de bienfaisance extraordinaire, étoit le même comte Mélina, dans la maison duquel j'avois composé l'histoire des *Révolutions d'Italie.* Les affaires de plus de conséquence passoient naturellement par le premier secrétaire d'état: c'est ce même comte Corte de Bonvicino dont je vous ai parlé plusieurs fois, & que je me plais à comparer avec le baron Coccéji, premier grand chancelier de Prusse (a). De

(a) Le baron Coccéji n'a probablement pas lu les écrits de Mr le comte Corte, comme celui-ci a lu ceux de Coccéji & de Thomasius; parce que ce n'étoit pas l'usage dans les universités

nos jours trois jurisconſultes, profeſſeurs à trois univerſités de différens pays, ſont parvenus au miniſtère, & ont eu une influence très-grande & très-décidée dans les affaires, le baron Coccéji, le marquis Tanucci, & le comte Corte. Ce ne ſeroient pas les obligations que j'ai à ce dernier, qui me le feroient préférer aux deux autres, ſi je devois propoſer un excellent modèle à de jeunes gentilshommes qui ſe deſtinent aux emplois civils. Sa mémoire ſera un jour en auſſi grande vénération chez nous que celle de Dagueſſau l'eſt en France, ſans avoir eſſuyé les mêmes orages.

Voici maintenant les autres ouvrages que je fis depuis que j'eus quitté Verceil. Vous ver-

d'Italie d'imprimer ces ſortes de traités. Cependant Mr le comte Corte les avoit déjà compoſés dans le temps que Coccéji fut fait grand chancelier, & qu'il fut chargé de la compilation du *Code Fréderic.* On les cite encore pour des modèles d'élégance & de juſteſſe, de même que les déciſions latines qu'il a imprimées étant dans la magiſtrature.

Mr le comte de Corte vient d'être fait grand chancelier dans le temps que cet article eſt ſous preſſe; & il eſt le premier grand de l'état. On peut voir dans Guichenon, Tom. I. p. 116 & 117, quels ſont les perſonnages qui ont eu cette charge depuis cinq cents ans. C'eſt celle qu'a voulu avoir à la fin de ſa carrière le marquis d'Ormea, favori du roi Charles Émanuel III, le miniſtre d'état le plus eſtimé qui fût en Europe vers le milieu de ce ſiècle.

rez par-là l'origine de ma vocation à Berlin, & même d'une partie des mémoires que j'ai écrits depuis que je suis à l'académie. L'histoire de la Hiérarchie ecclésiastique des six premiers siècles, & je ne sais quelle brochure d'un jésuite, m'avoient fait concevoir l'idée d'un autre ouvrage, dont les matériaux devoient être tirés des mêmes sources que ceux de l'histoire de la la Hiérarchie: c'étoit l'*Histoire de la prédication.* Je la prenois depuis les prophètes, & même depuis Pythagore; car je trouvai aussi quelques prédicateurs chez les païens. Je remarquois toutes les différentes occasions & les différens lieux où l'on avoit prêché la morale & la religion, la qualité des personnes qui eurent, ou qui s'arrogèrent le droit de prêcher, & la manière dont elles s'acquittèrent de cette fonction. Mon dessein étoit d'y citer les exemples des saints pères, & de rapporter même quelques morceaux de leurs sermons, & de ceux des principaux prédicateurs de tous les siècles. J'aurois réfuté en plus d'un endroit un trop fameux auteur, qui a prétendu prouver que la prédication n'a jamais servi à corriger ni à instruire le genre humain. Mais comme je n'avois pas à Revel les livres que

j'aurois pu avoir à Turin, ou à Verceil, je fus arrêté. Je trouvai un autre moyen de distraction dans un genre d'étude bien différent : c'étoient des recherches étymologiques. L'année précédente j'avois passé quelques semaines en Romagne entre Bologne & Ravenne ; j'avois passé ensuite trois ou quatre mois entre Florence & Rome, dans des lieux où la langue est fort différente de celle de la Romagne. Je venois d'en passer six autres à Verceil, où l'on parle le piémontois comme à Turin, mais un peu approchant du milanois. Le patois de Revel, comme de toutes les vallées du marquisat de Saluces, tient de ceux du Dauphiné, & de la Provence. Je prenois plaisir à comparer ces dialectes l'un avec l'autre, & je voyois qu'ils étoient tous sortis du latin, mais défigurés d'une manière différente. Je couchois mes remarques, à mesure qu'elles se présentoient, sur de petits lambeaux de papier qui me tomboient sous la main, quelque part que je me trouvasse, pour que cela ne m'échappât plus ; & j'ai pensé à faire un dictionnaire étymologique du patois piémontois de la même manière que Ducange a fait son fameux Glossaire de la latinité des siècles barbares. Dès que je fus à Tu-

rin,

fin, occupé d'autres objets, je donnai tous ces lambeaux à un médecin, nommé Pipino, qui travailloit à une grammaire & à un dictionnaire piémontois. Je ne sais quel usage il en a fait, On vient de me dire que ce médecin est à présent à Constantinople. Mais c'est depuis-lors que j'ai pris quelque goût pour les étymologies: & il se pourroit encore que les mémoires que j'ai lus à l'académie sur ce sujet, fissent le fond d'un grand ouvrage, qui serviroit à rapprocher au moins cinq ou six des langues les plus connues, & à en faciliter l'intelligence. N'osant m'éloigner de ma patrie, je faisois des promenades sur les Alpes, au pied desquelles se trouve Revel, & j'allai quelquefois jusqu'aux sources du Pô sur le Monviso. Un de mes plus anciens & plus chers amis, Mr Cara de Canonico, qui avoit fait graver chez lui, à Carignan, une carte pour marquer les chemins militaires que les Romains avoient ouverts ou construits dans les Alpes, me fit faire plus d'attention à tous ces différens sites. D'après les observations que je fis alors sur les différens endroits de ces montagnes, je me suis mis dernièrement à composer un mémoire sur le passage d'Annibal, que je lirai probablement

à l'académie la première fois que ce sera mon tour. Ce même ami envoya à Revel son fils, pour qu'il étudiât avec un de mes neveux. Je pris quelques soins de tous deux, & j'eus lieu de faire la réflexion que j'avois faite mille fois; savoir qu'on n'avoit pas en Italie un seul livre d'histoire ancienne, & particulièrement de l'histoire de la Grèce. Sur ces entrefaites m'arrivèrent les œuvres de Meursius, que Mr Cambiagi m'avoit envoyées de Florence. Elles roulent pour la plupart sur les républiques grecques. Je résolus d'en écrire l'histoire, & j'y travaillai d'abord. Cependant lorsque je fus rétabli à Turin, une société typographique me proposa de faire en françois un supplément à l'histoire généalogique de la maison de Savoie par Guichenon. Je ne pus m'y refuser; mais cet ouvrage n'eut pour lors d'autres suites que de me fournir matière d'entretiens utiles avec Mr le baron de Chambrier, qui venoit alors de Berlin, & même de chez vous. Il se confirma peut-être dans l'idée qu'il s'étoit faite de mes talens pour le genre historique, & se persuada que je pourrois dans l'occasion écrire passablement en françois. Je revins bientôt à l'histoire de la

Grèce que je devois sans doute faire en italien, Mr le comte Mélina, secrétaire du cabinet, & Mr le comte de St Raphaël, qui venoit d'être fait réformateur, ou, comme je l'ai dit ci-dessus, conseiller du roi pour les affaires littéraires, me rendirent le même service que m'avoient rendu le chevalier Ferraris & Mr le comte Galli pour l'histoire des Révolutions d'Italie. Le roi, à qui ils en parlèrent, trouva mon entreprise fort louable; & au moment que quelques sots disoient qu'on ne me laisseroit plus imprimer une seule ligne, on vit sortir de l'imprimerie royale, en 1781, un prospectus où j'annonçois l'édition de l'histoire de la Grèce, & de quelques autres ouvrages nouveaux, ou refondus & augmentés, en seize volumes in-8°, & qui probablement auroient été suivis de plusieurs autres. Tout ce qu'il y a de plus distingué à la cour & dans le pays, avoit souscrit pour cette édition.

Les deux premiers tomes de l'histoire de la Grèce étoient sortis, & les autres alloient suivre, lorsque me trouvant un jour au château de Moncalier dans l'antichambre du roi, & entretenant Mr le comte de Saluces de mes projets littéraires, je lui dis qu'après que j'aurois achevé

l'édition de ce que j'avois annoncé, je comptois faire un ouvrage ſur les révolutions de l'Allemagne, dans le même goût que celui que j'avois fait ſur les révolutions d'Italie. Mr le comte de Saluces en parla à Mr de Chambrier, qui depuis un an avoit remplacé le comte de Podewils, envoyé de Pruſſe à la cour de Turin. Mr de Chambrier, ſans m'en dire le mot, en écrivit à Mr de Herzberg, & à Mr le marquis Luccheſini. Ce ſavant gentilhomme s'étoit trouvé à Turin dans le temps de ma disgrâce. En faiſant à Fréderic II le rapport de ce que ſon envoyé lui écrivoit de moi, il lui parla ſans doute des perſécutions que j'avois eſſuyées en Italie. Le roi philoſophe, qui s'intéreſſoit à cette ſorte d'affaires, & à qui l'idée d'une hiſtoire des révolutions d'Allemagne ne déplut point, me fit inſinuer que j'aurois trouvé ici tous les moyens & toute la liberté que je pouvois ſouhaiter pour y travailler. Quoique très-honnêtement pourvu, & vivant à Turin avec beaucoup d'agrémens, je ne laiſſai pas d'être charmé de l'inſinuation qu'on me faiſoit. Je n'avois aucun emploi qui demandât ma préſence à Turin. Il eſt vrai que quelques mois auparavant le roi m'avoit fait di-

recteur des études d'histoire & de belles lettres à l'académie des nobles. Mais l'exercice de cette charge qu'on venoit de créer en ma considération, trouvoit des difficultés de la part d'un des supérieurs de la maison, qui se regardoit lui-même comme directeur général des études. Je pensois que l'ouverture qui se présentoit nous tireroit honnêtement d'embarras, lui, moi, & nos amis.

Une gazette de Venise contribua à me décider. On y annonçoit une contrefaçon des ouvrages que j'imprimois à Turin à mes frais. Ce brigandage est infiniment plus ruineux en Italie que dans tout autre pays. Le débit de mon édition, par la contrefaçon de Venise, auroit été borné au nombre de mes souscripteurs, qui auroient encore regretté l'édition de Venise; puisqu'on y annonçoit des additions & des notes. Il étoit triste de travailler dans cette perspective. J'allai donc faire part au roi, qui étoit encore à Moncalier, des lettres que je venois de recevoir, & de ce que l'envoyé du roi de Prusse m'avoit dit. Victor Amédée estimoit Fréderic II; & quel étoit le souverain, quel étoit l'homme d'esprit qui ne l'estimât? Comme je

n'étois occupé à Turin qu'à écrire, sa majesté pensa fort sagement que je pouvois faire cela tout aussi bien à Berlin, & que s'il étoit question d'écrire sur l'histoire d'Allemagne, il convenoit beaucoup mieux que cela se fît sur le lieu même qu'ailleurs. Non-seulement S. M. me permit d'accepter les propositions qu'on me faisoit, mais elle m'assura que par-là je ne perdrois rien de ses bienfaits, & me conféra le titre de son bibliothécaire honoraire, outre celui de professeur émérite de l'université. Je me hâtai de pousser l'histoire de la Grèce jusqu'à l'époque où je pouvois m'arrêter convenablement, c'est-à-dire au règne d'Alexandre, sous lequel la Grèce cessa d'être libre (a). J'achevai quelques mémoires historiques que j'avois lus dans une société littéraire (b), dont Mr le comte de Herz-

(a) *Istoria politica e letteraria della Grecia*, en quatre volumes in-8°, 1781 & 1782; & à Venise en 1783. Dans le quatrième volume de cette histoire se trouve aussi un *Discorso accademico sopra l'eccellenza de' Greci autori paragonati ai Latini, ibid.* C'est le discours dont l'auteur parle ci-dessus, page 399; mais il en a retranché le parallèle des saints pères.

(b) L'auteur parle de cette société dans un mémoire sur l'état des lettres & des sciences en Italie, qui se trouve dans le second volume de la traduction françoise des *Vicissitudes de la littérature*. Elle est composée en grande partie de gentilshom-

berg a fait mention dans une dissertation académique de l'an 1782. Mr l'abbé Valperga de Caluse, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'académie royale des sciences, & Mr le comte Alfiéri, très-connu depuis quelques années par ses tragédies, m'y avoient proposé & fait accepter avant mon voyage de Rome; & à mon retour de Turin j'y fus présenté par Messieurs de la Mothe & de Saint-Paul. C'est à cette société que sont adressées la plupart de mes Lettres brandebourgeoises. Un des éloges que j'y ai lus, est celui de Mercurin de Gattinare ([c]). Il fait un petit volume, & est précédé de quelques réflexions sur ce genre d'ouvrages. Le sujet

mes, dont quelques-uns sont des premières & des plus illustres maisons du pays, telles que celle de Valperga, de Saint-Martin, de Faletti, de Tana; & ils sont tous gens de lettres & auteurs. Elle s'assemble pendant six mois de l'année, régulièrement tous les jours, excepté le dimanche. On y lit des mémoires & des livres nouveaux; on y discute des points de littérature & de philosophie. Les savans étrangers qui passent par Turin y sont facilement introduits, dès qu'ils sont connus de quelqu'un de ceux qui forment cette société.

(c) *Elogio storico di Mercurino di Gattinara, gran cancelliere dell' Imperador Carlo V, & Cardinale di Santa Chiesa.— Lettera al Sign. Marchese di Breme, Inviato straordinario de S. M. Sarda à la corte di Napoli*, (à présent à la cour de Vienne). Torino, 1782. in-8°.

de l'autre éloge est un cardinal Guala, autrement Gualon Bichieri, legat du pape en Angleterre vers l'an 1222, qui offre un tableau de l'état de ce royaume à cette époque (a), comme celui de Gattinare présente l'état de l'Espagne à l'avénement de Charles-Quint au trône de Castille Ces sujets me parurent également intéressans, quoique non également riches. Mais la reconnoissance eut aussi quelque part dans ce choix. Je m'étois fort affectionné à Verceil, d'où ces deux hommes illustres, Mercurin de Gattinare, & Gualon de Bichieri, étoient sortis; & j'avois des obligations particulières à Mr le marquis de Brême descendant de Mercurin de Gattinare. Je gardai sans peine dans mon porte-feuille la Bibliothèque italienne, & les autres ouvrages que je m'étois proposé de publier. Je n'avois plus touché depuis cinq ans à l'Histoire du Piémont & de la Savoie; d'autant plus qu'un ministre m'avoit dit qu'on alloit faire par ordre du roi de nouvelles recherches sur ce sujet; & vous avez connu à Berlin celui qui fut chargé

(a) *Elogio del Cardinal Guala Bichieri.* Ibid. Ces deux éloges se trouvent dans le troisième volume des *Illustri Piemontesi.* Turin chez Briole.

de faire ces recherches. Mais ce ne fut pas sans regret que je renonçai au dessein de donner une nouvelle édition de mon histoire des Révolutions d'Italie, qui avoit été annoncée dans le N° IV du prospectus. Quelque succès qu'eût eu cet ouvrage traduit dans toutes les langues de l'Europe, & dernièrement même traduit aussi & imprimé à Constantinople, j'y aurois volontiers fait quelques légères corrections au style, & quelques additions à certains chapitres. Je souhaitois surtout d'insérer sur la fin de l'ouvrage les faits & les réflexions qui confirmoient ce que j'avois dit dans deux ou trois endroits touchant les occupations des ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, de la noblesse & du bas peuple; & par conséquent une partie de ce qui faisoit le fond du livre *sur l'emploi des hommes*, dont je vous ai déjà tant parlé. Cet ouvrage, ainsi qu'un enfant maladif & infortuné, m'étoit devenu plus cher à mesure qu'il m'avoit coûté de peines & de chagrins. Il avoit été supprimé fort rigoureusement. Le bibliothécaire Berta, qui avoit été chargé de retirer le ballot qu'on fit venir de Florence, & de le brûler, s'étoit acquitté de sa commission avec tant de

soin & d'exactitude, qu'il s'étoit attiré des pasquinades. Il n'en garda que deux exemplaires qu'il mit dans la bibliothèque secrète des manuscrits. Il ne me convenoit pas de chercher à le reproduire; mais j'aurois très-facilement obtenu d'ajouter, par forme de notes & d'éclaircissemens, au dernier chapitre de mon histoire ce que disois dans ce traité. La protection déclarée de Mr d'Arignan, qui au moment que je vous adresse ce mémoire vient d'être créé cardinal, ne m'auroit pas été inutile dans cette affaire. Les moines n'avoient pas oublié ce livre, & ne me le laissoient pas oublier. Ils en parloient au sujet des réformes que faisoit l'empereur; & ils disoient que sa majesté impériale avoit toujours en poche mon ouvrage, dont le grand duc de Toscane son frère lui avoit envoyé un exemplaire. Je doute que l'empereur ait vu ce livre. Ce qui est certain, c'est que parmi une quarantaine d'édits qu'on avoit promulgués à Vienne depuis 1777 jusqu'en 1782, il n'y en a pas deux qui ayent quelque chose de commun avec la matière que je discutois dans mon livre *sur l'emploi des prêtres & des moines;* & ce ne sont surement pas ces deux édits, Mon-

ſieur, qui ont porté Pie VI à partir de Rome pour aller à Vienne s'aboucher avec Joſeph II. Un de ces édits, ou ordonnances, qui a quelque rapport à ce que je diſois des lectures qu'on fait dans les couvens, eſt du 10 Août 1781, annoncé N° 47 dans le catalogue qu'en a donné Mr Schlœtzer, & d'après lui Mr le comte de Mirabeau. Cet édit porte défenſe d'empêcher le peuple de lire toute traduction catholique de la Bible. L'autre, qui eſt du 4 Décembre de la même année 1781, portant permiſſion à tous ceux qui ont émigré pour cauſe de religion, de revenir chez eux, a auſſi quelque rapport, mais éloigné, avec des réflexions que j'avois faites ſur les *villes de refuge* ordonnées par Moïſe ([a]), Ni à Vienne ni en Toscane on n'avoit beſoin d'apprendre de moi qu'il devoit être permis de lire des traductions de la Bible faites par des catholiques. L'archevêque actuel de Florence, dans le temps qu'il étoit ſupérieur de la *Superga* près de Turin, l'avoit très-bien prouvé; & le ſuccès qu'eut ſa traduction le confirmoit encore plus.

([a]) *Deuteron.* Cap. 19. & *Numer.* Cap. 35. Dans mon livre depuis la page 141 jusqu'à la 146.

Il se passa près d'un an depuis la première lettre qui m'annonçoit les intentions de Fréderic II & mon arrivée à Berlin. Pendant tout ce temps vous pouvez vous imaginer, Monsieur, si l'on me parla de la Prusse, de cette capitale, de Fréderic II, de ses favoris, de son académie. Je ne saurois assez rendre justice à Mr de Chambrier, qui me parla de Berlin plus que tout autre, comme il étoit naturel. Il n'avoit été ici que six mois. Il y a bientôt sept ans que j'y suis; & je me suis assez appliqué à connoître le pays, les habitans, & ceux qui le gouvernent; & je trouve tous les jours que Mr de Chambrier, quoiqu'alors fort jeune, avoit tout vu, tout observé, tout bien jugé, tant à l'égard de la littérature que de la partie civile & politique. Je ne m'étonne par conséquent pas qu'il ait si bien contenté les deux rois & leurs ministres, & que depuis qu'il est à Turin on lui ait offert la mission de Vienne & celle d'Espagne.

Je partis de Turin au mois de Septembre, 1782, cinq ou six mois après que Fréderic II eut fixé ma destination. Vous me dispenserez sans doute de vous répéter ici la relation de mon voyage par le Tyrol, la Bavière, & la

Saxe, que j'ai donnée ailleurs ([a]). Étant arrivé à Potsdam & présenté au feu roi par Mr le marquis Lucchesini, le monarque me parla dès la première audience des persécutions que j'avois essuyées, & m'assura que dans son pays j'aurois pu imprimer tout ce que j'aurois voulu. En écrivant deux jours après à Mr d'Alembert, le roi lui fit mention de moi; & sans entrer dans aucun détail, il lui dit dans les termes que vous savez, que l'académie venoit de faire une acquisition ([b]). Je ne saurois être fâché qu'une maladie du géomètre françois l'ait empêché de répondre d'abord à la lettre de Fréderic. Il n'auroit pas manqué de faire quelques tirades sur la prétendue bigoterie de mon pays, comme il avoit fait en d'autres occasions. Mr d'Alembert ne répondit à Fréderic que quelques mois après; & il n'est plus revenu sur mon sujet. Cependant comme il avoit fait la lettre à sa coutume, & que d'une bouche à l'autre les termes se chan-

(*a*) *Viaggio germanico, o primo quaderno delle Lettere brandeburghesi.* Berlino 1785 in-8°.

(*b*) Cette lettre est déplacée dans le recueil des Oeuvres posthumes, à cause d'une faute de copiste. Elle porte la date de 1783, & elle est certainement de 1782. Elle est dans le Tome XII des *Oeuvres posthumes.* p. 243. Édit. de Berlin.

gent assez facilement, on écrivit de Paris à Turin que je disois ici tout haut ce que je n'osois dire tout bas en Italie. L'effet a pu faire juger si ce que je voulois dire ici, étoit différent de ce qu'il m'auroit été très-permis de dire dans mon pays. Les additions considérables que j'ai faites au tableau des *Vicissitudes de la littérature* (a), où se trouvent beaucoup de réflexions sur les scolastiques, sur la théologie, les études monastiques, ont été réimprimées en Italie, & répandues à Rome sans difficulté. L'esquisse en vers de l'histoire germanique, que j'ai eu l'honneur de présenter à l'assemblée publique du 18 Septembre 1786, quoique ce ne fût qu'un éloge perpétuel d'une maison protestante n'offre pourtant rien qui puisse alarmer les dévots (b). La défense de la littérature espagnole (c), & les *lettres critiques* qui la suivirent, n'ont certainement pas déplu aux inquisiteurs italiens; & quand on saura quel est l'homme contre lequel j'ai employé un style

(a) *Vicende della Letteratura*, en deux volumes. A Berlin chez Spener, 1785, gr. in-8°; & à Venise chez Palese, 1787.

(b) *La Sibilla Teutonica.* Berlino 1786.

(c) Réponse à la question: *Que doit-on à l'Espagne?* Berlin 1786; & à Madrid 1787; & à Cadix en espagnol.

différent de ma manière d'écrire ordinaire, on ne trouvera pas que j'aye eu tort d'en user comme j'ai fait. Quelques François qui étoient alors à Berlin, & d'autres qui étoient à Dresde & à Leipsic, ont paru curieux de savoir l'origine de ce discours, qui parut peu favorable à leur nation. Les uns ont eu soin de rappeler quelques traits que Mr de Voltaire m'avoit lâchés, comme si ces traits n'étoient pas les suites de ce que j'avois déjà écrit contre lui; & comme si le même ouvrage qui offensa Voltaire ne m'eût pas mérité l'attention & les éloges de tant d'autres François. Un maître d'école à Stoutgard qui a compilé un fatras de faussetés & d'impertinences sous le titre de Vie de Fréderic II, a cru faire une découverte importante en relevant que dans une de mes lettres, imprimée pour servir de supplément à ce discours, j'avois paru étonné de ce que les auteurs du Dictionnaire diplomatique, à l'article *Italie*, avoient plutôt cité mon discours sur les *Vicissitudes de la littérature* que mon histoire des *Révolutions d'Italie*. Il s'imagina ou voulut faire accroire que j'avois conçu de l'humeur contre les François, parce qu'ils n'avoient pas assez tôt parlé de cette

histoire. Le fait est que je l'avois vue traduite en françois avant qu'elle le fût en aucune autre langue, & que malgré les défauts de la traduction cette histoire avoit été fort goûtée & fort recommandée par cinquante auteurs en différentes occasions; tandis que j'ignorois absolument que mon nom eût jamais été imprimé dans une seule feuille espagnole. Voici l'origine de ce fameux discours, qui ne fut véritablement qu'une suite de l'ouvrage sur les Vicissitudes de la littérature, augmenté du quadruple en 1784 & 1785. J'avois parcouru toute la bibliothèque de Nicolas de Antonio, & tous les livres sur l'histoire littéraire de l'Espagne que je trouvai dans la bibliothèque royale, & chez Mr de Las Casas, alors envoyé d'Espagne à cette cour. Les réflexions que j'avois faites sur l'état de la littérature espagnole dans le siècle de Charles V, & jusqu'au milieu du suivant, occupent huit chapitres de mon tableau des Vicissitudes de la littérature. Sur ces entrefaites me tomba dans les mains une brochure de Mr Cavanilles contre l'avocat Masson, auteur de l'article *Espagne* dans l'Encyclopédie méthodique. Il me parut que Mr Cavanilles avoit trop foiblement sou-

tenu

tenu la cauſe de ſa nation. Il eſt vrai qu'ayant alors fait la connoiſſance de Mr Don Michel d'Azanza, chargé d'affaires de S. M. C. à cette cour, l'eſprit, la connoiſſance, le caractère que je lui trouvai, ajouta beaucoup à la bonne idée que j'avois des Eſpagnols. Je fus indigné de ces mots: *Que doit-on à l'Eſpagne? depuis deux ſiècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a t-elle fait pour l'Europe?* Je crus devoir uſer de la liberté que Fréderic II nous accordoit, de dire & d'écrire ce qu'on jugeoit à propos, tant en politique qu'en littérature. Je prévoyois bien que cela m'attireroit des querelles; mais je ſuis perſuadé depuis long-temps qu'on ne fait rien d'intéreſſant en aucun genre ſans courir des riſques. Ce qui m'a fâché dans cette controverſe, c'eſt que la plupart des lecteurs n'ont pas fait aſſez d'attention à l'époque à laquelle je me ſuis borné en comparant la littérature eſpagnole avec la françoiſe. *L'apologie de Fréderic II ſur la préférence que ce roi parut donner à la littérature françoiſe* (a) ne pouvoit que me raccommoder avec les François, & leur faire voir que je ſuis bien loin de mépriſer leur littérature. Le dis-

(a) Imprimée à Deſſau, 1787. in-8°.

cours que j'ai lu à l'assemblée de 1788 ([a]) respire, si je ne me trompe, la même impartialité : aussi le vois-je rapporté dans presque tous les journaux françois. Pour les mémoires sur l'origine & la différence des langues, ils ne sont pas de nature à trouver des obstacles auprès des inquisiteurs les plus intolérans & les plus féroces. Mon opinion suivant laquelle la langue allemande nous vient de l'Asie, est même assez conforme à l'histoire de Moïse ([b]).

Dans le second entretien que j'eus avec le feu roi en arrivant à Potsdam, il me demanda en combien de temps je croyois faire l'histoire des *Révolutions d'Allemagne*; je répondis en cinq ans. "Oh! alors je ne le verrai plus". Hélas! il ne disoit que trop vrai; car il mourut quatre ans & neuf à dix mois après. Mais je sentois qu'il étoit impossible d'avancer dans l'ouvrage sans entendre les livres allemands. Je l'avois cependant poussé assez loin lorsque le roi mourut; & je le continuai alors avec d'autant

(a) *Discours sur les progrès de la littérature dans le nord de l'Allemagne.* Berlin 1788.

(b) *Sur l'origine de la différence des langues. — Sur l'origine de la langue allemande, & sur le caractère des langues.* Dans les volumes des années 1783. — 1785.

plus d'ardeur, que cet événement sembloit fixer une époque où je pouvois m'arrêter.

En 1787 j'eus la permission de faire un voyage à Bronswic. J'y allai dans l'intention de communiquer mon plan au duc régnant, qui est aussi grand connoisseur en littérature que grand maître dans l'art militaire; & qui ayant été instruit de mon entreprise m'exhortoit à ne pas l'abandonner. Mais j'arrivai lorsqu'il étoit parti pour l'expédition de Hollande. J'appris, étant à Bronswic, que Mr Leisewitz travailloit à une histoire de la guerre de trente ans & du traité de Westphalie. Cette notice me détermina à suspendre mon travail pour profiter de celui de cet habile historiographe, qui étant employé dans les archives de la maison de Lunebourg, a sous ses mains des matériaux essentiels dont on n'a fait aucun usage jusqu'à présent; & il est très-probable, à en juger par la réputation dont il jouit dans la littérature & dans la science *statistique*, que Mr Leisewitz fera encore un plus bel ouvage, & certainement plus vrai & plus exact que ne l'est celui du jésuite Bougeant. Je me mis en attendant à composer l'*Essai sur la vie & le règne de Fréderic II*, en

refondant les deux mémoires que j'avois lus à l'académie sur ce noble & riche sujet, avant que de partir pour Bronswic. J'ai voulu ajouter à cet abrégé de l'histoire de Fréderic un catalogue des écrivains qui ont fleuri sous son règne, comme Voltaire avoit fait dans son histoire du Siècle de Louis XIV. Mais ce qui dans ma première idée ne devoit faire que le tiers d'un volume, va en faire deux ou trois. Voilà, Monsieur, sur mes Vicissitudes littéraires, & mes autres ouvrages, plus que vous ne vouliez savoir. Je ne vous ai rien dit de quelques voyages que j'ai faits en Allemagne, outre celui de Bronswic, ni de la querelle que j'eus avec le polémique Biester, qui m'imputa l'esprit de prosélytisme au moment que je retournois de Hambourg en 1786. Cela va m'engager peut-être à m'étendre un peu dans l'article KUSTER ; comme les calomnies d'un autre écrivain m'ont fait entrer dans quelques détails en vous adressant ce mémoire.

Une chose à laquelle je n'avois pas assez réfléchi, faute de connoître le pays dans lequel je me décidai de venir m'établir en qualité d'homme de lettres, c'est que la langue italienne, dans laquelle j'écrivois depuis trente ans, n'étoit ici

d'aucun usage, & que la langue latine étoit passée de mode en Allemagne. En me mettant à l'âge de cinquante ans à écrire dans une langue dans laquelle je n'avois écrit que quelques lettres, & qu'ébauché l'histoire de Victor Amédée II, j'allai me charger d'une rude tâche, surtout vivant dans un pays où cette langue est plus étrangère encore qu'elle ne l'est dans ma patrie. Le cardinal d'Arignan, qui n'approuvoit pas ma translation, & qui approuvoit moins encore que je cessasse d'écrire en italien, n'avoit pas manqué de m'observer cet inconvénient. Aussi passai-je trois ans dans l'indécision si j'écrirois en françois, ou si je continuerois à écrire en italien, en faisant traduire les mémoires que je devois fournir au recueil de l'académie. Il fallut enfin me décider pour le françois, malgré les remontrances judicieuses & politiques de Mr d'Arignan, de Messieurs le comte de Saint-Raphaël, l'abbé de Caluse, le comte de Nappion, & de toute la société littéraire dont je vous ai parlé. Si je réussis à l'écrire passablement, cela pourroit une fois servir de preuve que la langue dans laquelle on fait des livres, s'apprend par la lecture plus que de la bouche des mères & des nourrices; &

cet exemple même feroit voir que le restaurateur de notre académie a bien fait d'y introduire la langue françoise, comme la langue la plus propre à servir de communication entre les nations lettrées. Enfin l'objet de mon travail ne me permet pas de dissimuler que si cet ouvrage même, & l'Histoire abrégée de Fréderic II qui l'a précédé, ont quelque succès, je le regarde comme une suite des lettres que j'adressai en 1786 à Mr le comte de Mirabeau, & à quelques autres, pour soutenir ce que j'avois avancé dans mon discours sur l'Espagne. Sans cela je n'aurois jamais fait de livres en françois.

DERLING (Jean Théophile, ou Gottlieb) premier pasteur de l'église de St Jean à Halberstadt, où il est mort âgé de soixante & quinze ans en 1771. Il écrivit contre les matérialistes, & fit en latin quelques ouvrages philologiques sur des sujets d'antiquités. *Meusel*, *Adelung*.

DERSCHAU (Christophe Fréderic) né à Kœnigsberg en Prusse l'an 1714, est employé dans la régence d'Ost-Frise à Aurich. Son *Temple de la justice*, & sa tragédie d'Oreste & Pi-

lade ont eu un ſuccès médiocre. Il eſt pourtant un des premiers qui ont travaillé à ramener le goût de la belle littérature; car ſa tragédie a été imprimée en 1747. Il a fait un poëme dans le genre épique, qu'il intitula *Luthériade*, & dans une ſeconde édition la *Réformation:* ce poëme n'eſt pas non plus au deſſus du médiocre. Peut-être que l'auteur a plus d'art que de génie.

DESCHAMPS (Jean) né à Butzow en 1709, fils d'un paſteur françois du Mecklenbourg, fit quelque figure à Berlin vers le milieu du ſiècle. Fréderic II, n'étant encore que prince royal, l'avoit engagé à traduire & à compiler la philoſophie de Wolff. Deschamps fit même des ſermons comme prédicateur ſuivant la méthode de Wolff. Il ſe vit négligé & humilié lorsque Voltaire vint à Berlin en 1744. Il le fit ſentir, & déplut au roi, qui alors adoroit Voltaire. Il quitta la Pruſſe, & alla chercher ailleurs un état convenable. On le reçut aſſez favorablement en Angleterre, où il eſt mort. Ses ouvrages ſont tombés avec la philoſophie de Wolff. Un de ſes frères, nommé Jaques, fit un dictionnaire mythologique.

DIERKE (Otto Fréderic de) né à Potsdam l'an 1742, capitaine dans un régiment d'infanterie à Kœnigsberg en Prusse, est auteur d'une tragédie, *Edward Montrose*, & de quelques poësies légères qui se trouvent dans le *Choix de poësies*, publié par Voss.

DIETERICH (Fréderic Guillaume) architecte célébre, du moins à Berlin, naquit à Ulsen dans le Lunebourg. Son nom de baptême indique assez que son père devoit avoir été au service du grand électeur. Aussi à l'âge de quinze ans Dieterich vint chercher fortune à la cour de Prusse & se destina à l'architecture. Il travailla sous Bœhm, & eut bientôt la conduite des ouvrages dont celui-ci donnoit les plans. Bœhm étant devenu valétudinaire, ses desseins mêmes étoient achevés par son élève, qui fut bientôt regardé comme un maître dans la profession qu'il avoit embrassée. La tour de l'église de St Pierre de Berlin étant tombée en 1734 lorsqu'à peine elle étoit achevée, trois des principaux architectes du roi Fréderic Guillaume soutenoient que l'église attenante s'écrouleroit également; & il y eut à ce sujet de ces disputes

qui s'élèvent souvent au sujet de l'église de St Pierre à Rome & du dôme de Milan. Dieterich soutint qu'elle se seroit bien soutenue avec quelque réparation, contre l'avis des trois autres vieux architectes qui vouloient la reprendre depuis les fondemens; & le succès prouva qu'il avoit raison. Il bâtit dans ce temps-là à Berlin l'église des Bohémiens, & plusieurs maisons particulières, celle du comte de Reuss dans la rue de Leipsic, celle de Mr Rietz, qui ci-devant a appartenu à Mr de Gœrne ministre d'état, & celle de Mr Hesse sous les arbres (a), & plusieurs autres. Toutes ces maisons ont assez l'air d'hôtels, quoiqu'elles n'ayent ni l'extérieur imposant des palais de Rome, de Florence, & de Gènes, ni l'intérieur commode de ceux de Turin. Aussi les maisons qu'ont bâties Dieterich & Gerlach n'approchent point de celle de Schulenbourg pour laquelle le célèbre général avoit fait faire le dessein en Italie. Dieterich tomba dans l'absurdité des perrons (b). Mais il parut en revenir. Le palais de la princesse Amélie sous

(a) C'est une grande rue de Berlin, ainsi appelée à cause des allées de tilleuls qui la coupent tout du long.

(b) V. l'INTRODUCTION Sect. 14.

les arbres (b), dont il donna le premier dessein, n'a point de perrons vers la rue. L'on entre en voiture & l'on descend à couvert. Il travailla aussi sous Fréderic II. L'orangerie & la première aile de Sans-Souci sont de lui. En 1752 il se retira à l'âge de cinquante ans dans une terre qu'il avoit acquise près de Stendal, où il vécut encore près de trente ans tranquille & heureux.

DIETERICH (Jean Samuel) né à Berlin vers l'an 1720, est archi-diacre à l'église de Ste Marie de cette ville, conseiller au consistoire supérieur, & confesseur de la reine (aujourd'hui douairière). Les luthériens ont conservé une partie des titres & des emplois qui existoient avant la réforme. Ils ont encore des prévôts, des archi-diacres, & des diacres. La confession n'est pas totalement abolie chez eux. On la voit encore assez en usage dans les petites villes, où elle fait une partie des revenus des pasteurs luthériens. La famille royale de Prusse est de la religion réformée. Mais l'épouse de Frédé-

(b) C'est le palais qu'a occupé pendant dix ans Mr le comte Fontana, envoyé de Sardaigne, & qui appartient actuellement à Mr de Massow.

ric II étant luthérienne comme toute la maison de Bronswic, elle a un confesseur en titre. Le premier ouvrage de cet ecclésiastique luthérien, le seul qu'il ait écrit en latin, sont des *réflexions philosophiques sur les prières continuelles*, imprimées à Francfort en 1742. Ce qu'il a donné en allemand, sont des discours prononcés dans les occasions de quelques événemens publics, de victoires, de paix faites, & de morts de princes. Il a travaillé à réformer les livres de cantiques avec Mr Teller, pasteur d'une autre église de Berlin. Cette innovation ne manqua pas de contradicteurs, & fit presque le sujet d'une affaire politique, qui fut portée devant Fréderic II. Ce roi tolérant laissa à chaque église la liberté d'adopter les nouveaux cantiques, ou de garder les anciens.

Dieterich (Martin) fils d'un curé de village de la vieille Marche, naquit en 1681. Il étudia à Leipsic, fut successivement co-recteur d'une école de Ruppin, sous-recteur d'une autre école de la même ville, diacre à Rezckow, ensuite à Francfort sur l'Oder, où il fut fait professeur extraordinaire & inspecteur de quelques

églifes Il n'étoit pas encore docteur; il ne prit ce grade qu'à l'âge de foixante ans en 1741. Il mourut en 1749. Il écrivoit affez bien le latin, tant en vers qu'en profe. Cependant il recommanda beaucoup l'étude de la langue allemande, & il fit fur cela un livre en latin. Ses autres ouvrages roulent fur des fujets particuliers de l'hiftoire de Brandebourg. *Adelung*, *Mofer.*

DIETZ (Henri Fréderic de). Je connois des ouvrages de quatre auteurs de ce nom, tous vivans dans le temps où j'écris. Celui qui doit entrer dans ce catalogue eft né a Bernbourg dans le pays d'Anhalt en 1751. Il étoit directeur de la chancellerie de Magdebourg, lorsqu'il fut envoyé miniftre du roi à Conftantinople l'an 1783. On a de lui plufieurs ouvrages intéreffans, des réflexions fur la nature morale des hommes, un effai fur le patriotisme, & fur l'état de nature; une *Apologie de la liberté de la preffe.* Cet ouvrage, qui dans d'autres pays lui auroit attiré de fâcheufes affaires, contribua peut-être à faire fa fortune fous Fréderic II. Il a été anobli par Fréderic Guillaume II, & il continue dans fa miffion à la Porte.

DILTEY (Polixène Chrétienne Auguſtine) première épouſe de Mr Buſching, étoit fille d'un homme d'affaires du comte de la Lippe Schaumbourg. Elle montra dès ſa plus tendre jeuneſſe beaucoup de goût & d'inclination pour la poëſie. Elle avoit dix-neuf à vingt ans, lorsqu'elle fut promiſe en 1759 à Mr Buſching, qui étoit alors à Gœttingue. Le mariage ne s'accomplit qu'en 1765; & les deux époux partirent alors enſemble pour Pétersbourg. Ce ne fut que dans les ſix ans qui s'écoulèrent entre les fiançailles & le mariage, que Polixène publia des eſſais de poëſie en allemand, qui lui méritèrent l'honneur d'être couronnée poëte, & d'être agrégée à l'académie de Gœttingue. Depuis qu'elle fut mariée elle n'imprima plus rien, au moins ſous ſon nom. Si elle aida ſon ſavant mari dans ſes longs & continuels travaux, elle fit mieux que de faire des vers. Mr Buſching perdit cette épouſe en 1777. Il obtint du roi le privilége de la faire enterrer dans ſon jardin, où il lui fit graver en marbre une épitaphe, que Mr Ramler compoſa en vers allemands. Un mari ne pouvoit pas témoigner plus d'eſtime, plus d'amour à ſa femme, ni plus de regret d'en être ſéparé.

Cependant pour ſe conſoler, Mr Buſching chercha une autre épouſe, & il a des enfans de toutes les deux.

Ditmar (François George) né à Berlin en 1734, profeſſeur d'hiſtoire au collége qu'on appelle le *Gymnaſe réuni* de Cologne & de Berlin (deux des cinq quartiers qui forment cette vaſte capitale). Il a écrit en latin ſur la maniére d'enſeigner l'hiſtoire univerſelle. En langue allemande il a donné l'*hiſtoire des Iſraëlites jusqu'à Cyrus*, contre les fragmens tirés de la Bibliothèque de Wolfenbuttel. Dans ſon dernier programme il propoſe une explication ingénieuſe de l'hiſtoire des temps mythiques.

Doebbelin (Charles Gottlieb) naquit à Kœnigsberg dans la nouvelle Marche de Brandebourg vers l'an 1720. Beaucoup d'acteurs françois trouveroient peut-être l'hiſtoire de leur vie dans celle de ce comédien allemand, dont nous croyons devoir faire mention; quoique comme auteur il n'ait donné qu'une ou deux très-petites piéces au public, & qu'en qualité d'acteur il ne ſoit ni un Baron ni un Garrick. Mais il

eſt fort renommé ([a]); & il étoit chef privilégié d'une troupe de comédiens à Berlin ſous Fréderic II. Il auroit peut-être égalé les plus célèbres acteurs, ſi dans ſa jeuneſſe il en eût trouvé de bons ſur le théâtre allemand; & s'il avoit eu une meilleure éducation, il auroit contribué plus qu'il n'a fait aux progrès de ce théâtre. D'ailleurs ſa paſſion très-connue pour le jeu nuiſit beaucoup à ſes bonnes qualités. Ses deux prologues ſont *Pſyché dans ſon enfance*, & *Philidor* ou *le vieillard nonagénaire*.

Dohm (Chrétien Conrad Guillaume de) né à Lemgo en 1751, fut d'abord deſtiné à l'état eccléſiaſtique & à la théologie. C'étoit la vocation de ſes parens plutôt que la ſienne. Son goût le portoit à la philoſophie & à la politique. Une traduction de la *Pſychologie* de Mr Bonnet le fit connoître à l'Allemagne ſavante. Mr Buſching ſon compatriote le propoſa au prince Ferdinand de Pruſſe, frère du roi Fréderic II, pour être inſtituteur de ſes pages, & dans l'occaſion chapelain de ſa cour. Le déſir d'être à Berlin fit accepter à Mr de Dohm cet emploi, pour le-

([a]) V. *Schmidt*, *Chronologie des teutſchen Theaters*.

quel il n'étoit pas fait. Il s'en retourna à Lemgo, où il trouva l'occasion d'entrer dans une autre carrière. Les héritiers d'Engerbrecht Kæmpfer qui avoit beaucoup voyagé en Asie, & dont la famille étoit établie à Lemgo, conservoient encore de lui le manuscrit original de l'histoire du Japon. On le confia à Mr de Dohm, qui fit connoître cet ouvrage, & en donna une belle édition. Il traduisit à Lemgo de l'anglois les Voyages en Perse & aux Indes de Éward Saint-Ives. Ce travail lui fit naître l'idée d'écrire lui-même une histoire des établissemens françois & hollandois dans les Indes orientales; mais il n'en donna qu'un seul volume. Sur ces entrefaites on lui offrit une place de professeur à Cassel dans un genre absolument de son goût. Il est impossible de rendre en françois le mot allemand composé de trois ou quatre adjectifs italiens ou françois endossés au substantif allemand *Wissenschaft* ([a]); mais on le désigne par le mot *statistique* qui commence à être reçu dans la langue françoise. Il se livra alors particulièrement à cette science, sans pourtant abandonner le

(a) *Statistik-Kameral-Finanz-Wissenschaft.*

le *Museum* ni le *Mercure allemand*, deux ouvrages périodiques auxquels il contribuoit principalement. Le système physiocratique commençoit alors à faire du bruit. Mr de Dohm s'en occupa & en occupa la nation par ses programmes. La guerre de Bavière survint; & il en donna l'histoire aussitôt que la paix fut faite en 1779. Son nom parut en même temps à la tête de l'*histoire universelle de nos temps* que Mr Benzler son compatriote traduisit de l'anglois. L'usage assez commun du dernier siècle de faire précéder les nouveaux livres d'une foule d'éloges que les auteurs se procuroient, a été justement abandonné. On en a substitué un autre plus raisonnable, qui est de mettre à la tête d'un ouvrage que l'on publie, que l'on reproduit, que l'on traduit, que l'on augmente, une préface composée par quelque savant connu & estimé particulièrement dans le genre auquel l'ouvrage appartient. Mr Benzler ne crut pas pouvoir mieux s'adresser qu'à Mr de Dohm, qui dans cette même année, 1779, fut enfin attaché au service de la cour de Prusse. Déjà quelques années auparavant on l'avoit proposé à Fréderic II pour être précepteur du fils aîné

du prince de Prusse. On le fit venir pour cet effet; mais l'appointement qu'on lui offrit ne lui parut pas suffisant pour vivre ni à Berlin ni à Potsdam; & d'ailleurs le roi ne trouvoit point qu'il parlât assez bien le françois pour être instituteur de son petit-neveu. Cependant, après le partage de la Pologne, on avoit besoin dans les archives d'un homme entendu qui arrangeât les papiers relatifs aux provinces nouvellement acquises, tant de la Pologne que de la Silésie. La pension que le roi économe assigna pour cette charge, ne suffisoit pas non plus pour faire un sort convenable au professeur qu'on vouloit attirer de Cassel. Mais comme il vaquoit en même temps une place de secrétaire au département des affaires étrangères, l'appointement attaché à cette place y suppléa; & Mr de Dohm vint alors s'établir à Berlin. Il avoit entrepris à Cassel un recueil de relations, concernant l'économie politique, à peu près dans le goût du *Trésor politique* de Comino Ventura; & il continua à Berlin cette collection ([a]). Aussi ses Con-

([a]) Les Allemands, aussi bien que les François & les Anglois, avouent qu'on est redevable à l'Italie des progrès qu'ont faits les sciences & les arts depuis trois ou quatre siècles. Mais

ſidérations *ſur la réforme politique des Juifs* parurent dans le même temps (1781). Une raiſon

on ſera ſurpris d'entendre que l'économie politique, la ſcience qu'on appelle *ſtatiſtique* ait été en Italie, il y a deux cents ans, préciſément au même point où elle eſt actuellement en Allemagne. Le *Teſoro politico*, qui parut d'abord en 1585, a ſans doute ſervi de modèle à tous ces magaſins *ſtatiſtiques* de nos jours. Cependant le *Comino Ventura* n'étoit pas un auteur du premier ordre. L'économiſte le plus profond, l'auteur ſtatiſtique le plus judicieux, le plus original, car il n'y en eut pas de meilleur avant lui, a été Jean Botero, de la ville de Bene en Piémont. Je ſuis très-perſuadé que Mr Buſching, & Mr de Dohm particulièrement, ne feront pas fâchés de ſe voir comparés à cet auteur, s'ils ont lu l'éloge que Mr le comte de Nappion de Coconat en a fait en 1781, ou ſeulement ce qu'en ont dit le comte Mazzucchelli & Mr Tiraboſchi. La *Ragion di Stato*, & les *Relazioni univerſali*, qui ſont très-connues, ont été réimprimées dix ou douze fois en italien, & traduites en toutes les langues. Le ſuccès prodigieux qu'eurent ces deux ouvrages, nous donne lieu d'ajouter cette note à l'article d'un auteur que nous eſtimons & que nous aimons perſonnellement. Jean Botero, né en 1540, a été d'abord ſecrétaire de ſaint Charles Borromée, cardinal, neveu du Pape Pie VI. Un an après la mort de ce cardinal en 1586, il fut en France agent, ou chargé des affaires du duc de Savoie ſon ſouverain; & il paroît avoir aſſiſté en cette qualité à la fameuſe aſſemblée de Perrone. De retour en Italie, il fut employé à Rome, ſoit pour les affaires de la maiſon Borromée, ſoit pour celles de la cour de Savoie. Vers l'an 1589 il entreprit de longs voyages, dont les réſultats furent les *relations* qui forment le corps de géographie hiſtorique moderne le plus complet qu'on eût encore vu. Cet ouvrage, achevé en 1595, parut pour la première fois à Rome l'année d'après. S'il y a dans ces *Relations* des notices curieuſes; dans *la Raiſon d'état*, & dans

ingénieuse, une philosophie douce, une dialectique saine règnent dans cet ouvrage, & le rendent intéressant. Certes la cause des Juifs n'avoit jamais mieux été défendue. Cependant cet ouvrage, que l'auteur même fit traduire en françois, n'eut guère de cours hors de l'Allemagne. En France le gouvernement en empêcha la circulation. Il essuya beaucoup de contradictions en Allemagne, & particulièrement à Berlin (*V.* HARTMANN). Cela donna lieu à l'auteur de mieux approfondir une matière d'autant plus intéressante dans le moment, que l'empereur venoit de faire quelque innovation avantageuse à cet égard. Le point essentiel à éclaircir, c'étoit de savoir si les Juifs pouvoient & devoient servir la société dans l'état militaire? Mr

les Causes de la grandeur des villes, on trouve le génie politique. Ce savant ecclésiastique fut précepteur des princes de Savoie, fils du duc Charles Émanuel, avec lesquels il passa trois ans en Espagne. Il eut en récompense la célèbre abbaye de St Michel de l'Écluse, qu'eut dans ce siècle le prince Eugène, & que possède actuellement Mr le cardinal Gerdil. Botero mourut en 1617, âgé de soixante & dix-sept ans. Si les maximes de l'abbé Botero sont raisonnables & utiles au genre humain, comme elles le sont certainement, on doit conclure qu'on peut être bon chrétien & bon catholique, & en même temps bon politique. *V. l'art.* MIRABEAU.

de Dohm fit des obſervations ſavantes & profondes, non moins ſur la loi de Moïſe & ſur l'eſprit du chriſtianiſme, que ſur le droit de la nature & des gens. L'étude qu'il avoit faite de la théologie ne lui fut pas inutile pour vider cette ſorte de querelle littéraire. Toute ſorte d'érudition lui vint à point, & l'on y trouve Tertullien, Juſtin le martyr, Lactance, St Irénée, Zuingle & Luther, les pères de l'égliſe des premiers ſiècles, les réformateurs du ſeizième, cités à côté des Smith, des Mauvillon, des Gagliari, & d'autres philoſophes, publiciſtes & économiſtes de nos jours. Le travail de Mr de Dohm ſur ce ſujet n'eut encore aucune ſuite légale en Pruſſe. Il ne s'eſt encore rien fait par autorité publique qui ait changé la condition des Juifs. Mais toute cette controverſe ne laiſſa pas d'influer ſur l'opinion publique, qui tôt ou tard influe ſur les gouvernemens; & depuis-lors les Juifs ſe relevèrent toujours davantage de leur état d'aviliſſement, & commencèrent à obtenir des titres qui les rapprochent des autres citoyens (*V.* Herz). Cet ouvrage eſt encore remarquable par un autre endroit. La liberté de la preſſe ne ſe fit jamais mieux remar-

quer pendant quarante-six ans dans les états prussiens. Le livre est publié avec la date expresse de Berlin & Stettin, & le nom du libraire Nicolaï; & on lit dans le frontispice que c'étoit avec la permission du roi. (Seconde édit. 1782). Voici le passage que Mr de Dohm rapporte(a) tiré de l'Anti-Machiavel pag. 2 & 3, édit. de la Haie 1741. " C'est donc le bien des peu„ ples que le souverain doit préférer à tout au„ tre intérêt. Le souverain, bien loin d'être le „ maître absolu des peuples qui sont sous sa do„ mination, n'en est lui-même que le premier „ domestique". Cet axiome, qui répond si bien à la fameuse loi *digna vox ... principem se legibus subjectum habere*, étoit bien digne d'un roi philosophe; & je ne doute pas, quoique l'ouvrage ait passé par les mains de Voltaire, que Fréderic ne l'ait écrit. Mais il n'est pas moins louable qu'il ait permis qu'on lui rappelât, quarante-trois ans après, le passage d'un livre qu'il avoit composé n'étant que prince royal. On dira peut-être que Fréderic II ne lisoit pas les livres allemands. Je le sais, mais cela nous fait voir que

(a) V. *Ueber die burgerliche Verbesserung der Juden.* 2ter Theil. p. 158.

la liberté de la presse étoit une maxime reçue & établie dans le gouvernement prussien. Car les ministres lisoient sans doute les livres allemands. Or quel est le pays monarchique où un censeur, un magistrat, un chancelier, oseroit laisser imprimer que *le souverain n'est que le premier domestique de son peuple*, quand même cette sentence eût échappé en quelque occasion de la bouche ou de la plume du prince qui gouverne ? Bientôt après Mr de Dohm s'occupa d'un sujet beaucoup plus important pour l'Europe. L'union des princes allemands, appelée communément Confédération germanique, qui signala la dernière année du règne de Fréderic II, déplut, comme on peut se l'imaginer, à la cour de Vienne. Le baron Ottho de Gemmingen, qui n'étoit encore connu que par quelques traductions de pièces dramatiques, & autres ouvrages relatifs au théâtre, fit une brochure contre cette Confédération. Mr de Dohm parut l'homme le plus capable de repousser l'attaque. La brochure du baron de Gemmingen avoit pour titre l'*Allemagne*; & celle de Mr de Dohm n'en eut d'autre que *sur l'union des Princes allemands* (Berlin 1785.) Cet ouvrage, qui n'est que d'environ

cent quarante pages en petit in-8°, auroit suffi à faire la réputation de l'auteur. La cour de de Vienne sentit que cette guerre de plume ne pouvoit lui être avantageuse; & l'on engagea la cour de France à faire quelques démarches auprès de celle de Prusse pour la faire cesser. Ce fut peut-être alors que l'on fit des propositions à Mr de Dohm pour l'attirer à Vienne, comme on y avoit attiré Mr de Gemmingue. Mais il ne convenoit plus qu'un homme qui avoit été employé dans les archives & dans le cabinet du roi de Prusse allât servir d'autres princes quelconques. Le ministre que la cour de Berlin avoit à Cologne mourut au commencement de l'année 1786. On jugea Mr de Dohm très-propre à remplir cette place; & il y fut envoyé quelques mois avant l'époque funeste de Fréderic II. Le roi régnant, très-satisfait de son service, l'anoblit, & lui augmenta ses gages. Mr de Dohm eut depuis-lors une commission non moins lucrative qu'honorable: ce fut d'être juge pour le roi de Prusse, directeur du cercle du Rhin, des querelles civiles qui se sont élevées à Aix-la-Chapelle. Il ne fera plus guère de livres; mais il fera une fortune solide, dont néanmoins le

Muſeum allemand, & l'Eſſai ſur l'état civil des Juifs, avoient jeté les fondemens.

DOHNA (Albert Chriſtophe comte de) né à Berlin en 1698. Ce nom eſt très-illuſtre dans l'hiſtoire de la Pruſſe proprement dite, où pluſieurs branches de cette famille ſont établies depuis près de trois ſiècles. Celle du comte Albert Chriſtophe eſt mémorable par deux particularités qui concernent l'hiſtoire littéraire. Son pére eut pour inſtiteur le fameux Bayle, pendant deux ans, depuis 1672 jusqu'en 1674 [a]. L'aïeul étoit alors dans une de ſes terres appelée Copet, en Suiſſe. Le comte Albert Chriſtophe eut pour gouverneur ce même Duhan qui fut enſuite l'inſtituteur de Fréderic II. Il voyagea & porta les armes dans ſa jeuneſſe, & il ſervit comme volontaire dans la campagne de Belgrad en 1717 ſous le prince Eugène. Des affaires de famille l'obligèrent de quitter le ſervice, tant pour ſolliciter des procès à Vienne, que pour faire valoir ſes grandes poſſeſſions en Pruſſe. Il paſſa ainſi près de vingt-cinq ans. Cependant un élève de Mr Duhan méritoit par ce ſeul titre

(a) V. *Mémoires de l'académie*, de l'an 1752.

l'attention de Fréderic II, qui à peine parvenu au trône l'appela à la cour, & le fit grand maître de la maison de la reine, aujourd'hui douairière. Ayant assez d'instruction, surtout dans la physique, il fut membre honoraire de l'académie. Il auroit pu lui fournir des expériences utiles sur l'économie rurale, s'il eût vécu plus long-temps; mais il mourut dans sa cinquante-quatrième année en 1752.

DONATUS (*à transfiguratione Christi Domini*) par nom de famille Hoffmann, de l'ordre des clercs réguliers des écoles pies, qu'on appelle *piaristes* en Allemagne, naquit à Leobschutz dans la haute Silésie l'an 1703. Il a beaucoup écrit pour l'instruction de la jeunesse, en allemand, & en latin pour l'édification de tous les fidelles. Las de composer des livres, ou manquant du fonds nécessaire pour en faire de lui-même, il ne laissa pas de travailler pour suivre sa vocation. Il traduisit du françois des ouvrages de piété. Je m'étonne que ni Strieber, ni les autres qui ont écrit la vie des théologiens vivans, n'ayent point parlé de ce respectable vieillard. Je ne sais s'il vit encore à Kempten, où il s'est

retiré depuis cinquante ans. Il y étoit professeur l'an 1783. Il a traduit de l'italien la Vie des douze premiers piaristes, c'est-à-dire des disciples de St Joseph Calosantio, fondateur de l'ordre.

Doubler (Jean Christophe) né à Schlibenheim dans la Prusse occidentale l'an 1739, succéda à son père, ministre de ce village, qui étoit passé au rectorat d'une école considérable de Kœnigsberg. Ses ouvrages respirent les sentimens d'un homme pénétré de sa religion. Tout prêtre espagnol, italien ou françois pourroit les traduire, & se les approprier. Un prêtre polonois le pourroit faire encore mieux, si les sermons allemands n'étoient pas plus connus en Pologne qu'ils ne le sont en Espagne, en Italie, & en France.

Dressel (Jean Chrétien Gottfried) né à Crossen en 1746. Il se fit connoître par un petit ouvrage *sur les causes de la décadence des écoles dans les petites villes*, qu'il imprima à Francfort. Il fut proposé par le consistoire de Berlin pour remplacer Mr Éberhard, ministre de Charlottenbourg, lorsque celui-ci fut fait pro-

fesseur à l'université de Halle (a). Mr Dressel eut part aux disputes qui s'élevèrent au sujet des nouveaux cantiques qu'on a introduits dans les églises luthériennes (b).

Dreyhaupt (Jean Christophe de) né en 1699 à Halle, mort conseiller privé de régence, de guerre & des domaines, & avocat fiscal du duché de Magdebourg, avec le titre de comte palatin. Il ne dut qu'à son travail toute sa considération & sa fortune, puisque ni lui, ni aucun autre ne parle de ses parens, & que dans la longue liste de pasteurs, professeurs, recteurs d'écoles, échevins, juges, & assesseurs, on ne trouve d'autre Dreyhaupt que celui-ci. A l'âge de trente-deux ans il étoit juge au tribunal de Halle, & échevin. Il fut anobli en 1740, & fait conseiller de régence, guerre, & domaines dans le duché de Magdebourg. Il étoit très-érudit, & il paroît avoir eu le bon sens & la

(a) Voyez son article.

(b) Dans le temps que cette feuille est sous presse, Mr Dressel a eu, à la tête des bourgeois de Charlottenbourg, l'honneur de haranguer Madame la princesse d'Orange, à l'occasion de l'entrée qu'a faite S. A. R. à Charlottenbourg, & des fêtes que le roi son frère lui a données au mois de Juillet 1789.

conſtance de ne ſe point laiſſer diſtraire par de petits ouvrages; tandis qu'il en a entrepris un qui devoit être très-volumineux. Cet ouvrage eſt la Deſcription du cercle de la Saale. Elle eſt la plus exacte & la plus diffuſe de toutes les chorographies que l'on puiſſe trouver, à proportion du ſujet qu'on y traite. Ce cercle ne fait que la moitié d'une province qui n'eſt pas fort étendue; & cet ouvrage forme deux gros volumes in-folio de plus de 1200 pages chacun, en fort petit caractère. L'univerſité de Halle, dont l'hiſtoire remplit une grande partie du ſecond volume, ne comptoit qu'un demi-ſiècle lorsque Dreyhaupt ſe mit à travailler à cette deſcription, qui par l'érudition dont elle eſt remplie, le fit juger digne d'être agrégé à l'académie des ſciences & belles lettres de Berlin en 1753. Le ſtyle cependant eſt barbare, mêlé de latin comme l'étoit toujours l'allemand de ce temps-là. Les réfugiés françois l'accuſent d'avoir maltraité quelques perſonnes de leur colonie dont il a eu occaſion de parler, ſurtout d'un Millié, ſurnommé Lafleur, à l'activité duquel on prétend que l'univerſité de Halle eſt redevable de ſes premiers fondemens; puiſque ſans le

collége privilégié de ce Lafleur, Thomasius ne seroit pas venu s'établir dans cette ville (a).

DREYSIG (Jean Christophe.) Il a le titre de conseiller de régence au service du roi de Prusse, je ne sais dans quel pays. Il a traduit en allemand *l'histoire du célibat* de l'ex-jésuite Zaccaria. Cette traduction, imprimée en 1781, porte la date de Bamberg & Wurzbourg.

DUHAN (Charles Égide de Jandun) né en 1685 à Jandun en Champagne, la même année que l'édit de Nantes fut révoqué, & que son père quitta les emplois qu'il avoit en France, pour venir s'établir sous la domination prussienne. Duhan le suivit bientôt, conduit par sa mère, & fit ses études à Berlin au collége françois sous le fameux La Croze. N'ayant point de fortune pour servir avec distinction dans le militaire, ni pour attendre des emplois civils, il entra dans la maison du comte de Dohna comme gouverneur de son fils (a), & l'accompagna au siége de Stralsund en 1715, où il prit lui-

(a) V. *Mém. des Réfugiés.* T. IV. p. 209.

(a) Voyez l'article DOHNA.

même les armes, & s'y fit remarquer du roi Fréderic Guillaume I, qui le crut propre pour être employé à l'éducation du prince royal (Fréderic II). Il en fut séparé brusquement lors de la division éclatante entre le père & le fils ([a]). Le prince son élève, parvenu au trône, le rappela à Berlin, le fit son conseiller, & le crut digne d'être membre ordinaire de l'académie. Duhan n'eut guère le temps d'assister aux assemblées, ni d'y lire des mémoires, étant mort au mois de Janvier 1746. Le roi en a fait l'éloge.

DUNCKEL (Jean Gottlob Guillaume) né en 1720, mort en 1759. Il a été quelques années précepteur domestique à Berlin, je ne sais dans quelle maison. C'est à ce titre que je le nomme. Il se fit par sa bonne conduite des amis; & il fut introduit dans différentes sociétés de gens de lettres. En 1743 il reçut des propositions pour aller à Moscou & à la Haie. Mais il préféra d'être ministre du village de Diebzig, sa patrie, dans la principauté de Kœthen. Il refusa de même quelques autres places qui lui furent offertes à Zerbst, à Carolath, & en Danemark. Ce-

(a) V. *Essai sur la vie & le règne de Fréd. II.* P.I. Ch. 2.

pendant il changea ſa cure de Diebzig pour celle de Wulfen & Drofen. Il ſe maria, & continua à travailler avec ardeur. Il eſt mort avant que d'atteindre ſa quarantième année en 1759. Dans la théologie, ou plutôt dans la controverſe, il ſuivoit les idées & les préjugés communs des théologiens proteſtans. Et il ſoutint contre les meilleurs critiques, ou comme il diſoit contre des jéſuites, qu'il y avoit eu un pape femme. Mais il s'élevoit avec un zèle louable contre les livres qui tendent à détruire les fondemens de la religion & de la morale. On a de lui un ouvrage contre Mandeville, auteur de la fameuſe *fable des abeilles.* Il fit des ſupplémens au dictionnaire hiſtorique de Jœcher, qui ont ſervi depuis à Mr Adelung, continuateur de ce dictionnaire. Mais l'objet qui ſemble avoir le plus occupé Dunckel, ſur lequel, après avoir donné un eſſai, il fit neuf autres traités, diſſertations ou dictionnaires, c'eſt la langue de ſon pays, qu'il croit avec aſſez de raiſon être l'ancienne celtique. Mais il prétend de plus que c'eſt de cette langue que la grecque eſt ſortie.

